

NUIT BLEUE

Roman

Balthazare CHAZARD



Ce roman raconte l'histoire d'une chanteuse auteur-compositeur connue sous le nom de Durga Demour. Une bien belle histoire, étrangement liée au roman de René BARJAVEL :

LA NUIT DES TEMPS*

Pourquoi ? Eh bien simplement parce que Durga Demour a adapté ce roman en opéra-rock, dans les années 70. En accord avec l'auteur elle en avait cependant modifié la *fin*. Cette *fin*, qu'elle trouvait triste et mélodramatique, ne cadrerait pas, selon elle, avec la personnalité de l'héroïne. Elle était, en outre, peu adaptée à un spectacle musical.

Cette *fin*, l'auteur René BARJAVEL, lui avait d'ailleurs avoué, à l'époque, l'avoir réécrite trois fois.

Quelques quarante-cinq ans plus tard, des faits nouveaux donnent soudain raison à l'interprétation de la chanteuse. Quelle est la **mesure** de cette réalité... ? Tout est là, bien évidemment. Les dernières découvertes en physique, relativiste et quantique, sont d'ailleurs au cœur du sujet. Quelques révélations fracassantes ponctuent cette histoire tout à fait extraordinaire, en prise directe avec notre époque, ses enjeux et son devenir.

Des questions que se pose l'humanité depuis... la nuit des temps, vont peut-être ici enfin trouver réponses !

**Paru aux éditions Presses de la Cité, fin 1968. ICE PEOPLE, pour la version anglaise.*



***D'où venons-nous ?
Que sommes-nous ?
Où allons-nous ?***

"Entre l'Univers cosmétique suspendu à ses cordes
Et notre humanité comique attachée à ses codes
Tentons le saut à l'élastique, du côté de l'au-delà..."
Annie NOBEL

TABLE DES MATIÈRES.....	p 172
-------------------------	-------

PREMIÈRE PARTIE

1- Le pont d'Argenteuil

Au volant de sa voiture, Durga traversait le pont d'Argenteuil. Elle entendait, sans l'écouter vraiment, la musique diffusée par la radio. Les notes rythmées et le mouvement du véhicule la portaient vers une douce euphorie. Une excitation familière, due à la vitesse. Durga adorait conduire.

Le bref flash infos de FIP, à trois heures moins dix, la tira du sentiment de bonheur et de plénitude qu'elle éprouvait toujours quand le ciel gris et bleu qui se fait à Paris mettait en valeur la mouvance du fleuve, au gré des ombres de ses nuages. Elle apercevait la Seine argentée par dessus parapets et garde-fous. Garde-fous ! gardaient-ils vraiment quelque chose, alors que ces stressés du volant se croisaient comme des hordes de fourmis laborieuses, sans jamais jeter un regard autour d'eux. Mais peut-être valait-il mieux, tout compte fait, qu'ils regardent la route.

La voix familière du speaker commentait les derniers déplacements du président de la République. Puis...

- "D'autre part, nous venons d'apprendre la disparition du docteur Simon, personnage clé de la mystérieuse épopée du Pôle Sud au siècle dernier, en 1968. Il sera inhumé jeudi, aux Déserts, près de Chambéry, où il s'était retiré depuis de nombreuses années."

- Bon sang !

Durga Demour rentrait chez elle par l'autoroute A15. Elle éteignit la radio pour mieux réfléchir.

On était le lundi 13 mai 2013. Elle avait le temps de se retourner.

Cependant elle fit le reste du trajet en "pilote automatique", tant la nouvelle du décès de Simon lui avait fait faire un saut dans le temps.

En 1968, Durga était une très jeune fille. Chanteuse, déjà, et ambitieuse.

Elle ne connaissait pas encore Frédéric Bocquet, son musicien accompagnateur, avec qui elle devait avoir plus tard deux enfants. Non. Elle sortait avec un jeune chanteur à cheveux longs, Sylvain Richard, qui ressemblait à Julien Clerc. Mais à cette époque, tous les garçons portaient les cheveux longs et, bouclés ou non, se ressemblaient un peu. De la même façon que les jeunes gens au crâne rasé de notre époque.

Les deux artistes vivaient dans un minuscule studio de la rue du Faubourg St-Denis, à deux pas de la gare de l'Est, à Paris.

Durga chantait dans des cabarets -presque tous devenus aujourd'hui des restaurants chinois- où elle s'accompagnait elle-même à la guitare. C'est d'ailleurs dans un de ces lieux défunts qu'elle avait rencontré Sylvain, un jeune auteur-compositeur révolté, brocardant la société avec humour, à travers ses chansons. Durga, quant à elle, était plus personnelle et féministe. Un peu trop intellectuelle pour une jolie fille. Elle lisait beaucoup Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Blaise Cendrars, Louis-Ferdinand Céline.

Néanmoins, lorsque René Barjavel sortit son nouveau roman "*La Nuit des Temps*", elle s'empressa de l'acheter et de le lire. Elle connaissait déjà, du même auteur, "*Ravage*" paru en Livre de Poche. Une fiction qui décrivait une société ultra moderne privée du jour au lendemain de tout ce qui la faisait jusqu'alors fonctionner : l'électricité.

À cette époque, Durga s'intéressait très peu aux livres dits de "science fiction", ce n'était pas sa tasse de thé. Mais elle avait apprécié les trouvailles de ce premier roman qu'elle avait lu du "maître" et surtout son style.

Toutefois, *La Nuit des Temps*, c'était bien autre chose.

Il y a plusieurs manières d'aborder cette histoire.

Dans *La Nuit des Temps* il est écrit que, peu avant les grandes grèves qui paralysèrent plusieurs pays, un événement extraordinaire avait fait la "une" de tous les journaux. La bombe avait éclaté dans le monde, dès que les médias en avaient révélé la teneur et la télévision en noir et blanc de ce temps-là avait diffusé des image de cette épopée incroyable :

Dans les glaces désolées du Pôle Sud, sous le froid de l'enfer et les vents aiguisés, en territoire français au point dit "612", au large de la base Dumont d'Urville, on avait capté un signal venant des profondeurs.

Contrairement au Pôle Nord où ne s'étend -pour peu de temps encore- que la banquise sur l'océan glacial arctique, au Pôle Sud, sous plus ou moins un kilomètre de glace, se trouve un continent au relief accidenté. Et c'est en faisant des relevés de la géométrie sous-glaciaire de ce continent à l'aide de sondeurs à ultra-sons qu'un technicien avait capté ce signal. Mais le sondeur semblait avoir également révélé la présence de ruines d'une cité gigantesque. Les carottages effectués en sous-sol en indiquaient la date faramineuse de 900 000 ans. L'ONU était rentrée en effervescence. La communauté des savants également.

Une équipe internationale de scientifiques et de techniciens avait été mandée sur place avec beaucoup de moyens. On avait creusé et découvert une sphère d'or. Exactement comme dans le roman de l'Australien Erle Cox, "*La Sphère d'or*", parut avant la dernière guerre, en 1929, aux éditions Le Masque (n° 29).

Seulement, ici, ce n'était pas en Australie mais sous les glaces du Pôle Sud que se trouvait l'objet. Enterré dans le continent gelé.

Il n'avait pas été facile d'ouvrir la sphère, faite d'un or synthétique extrêmement résistant. Mais le signal venait de l'intérieur. Et à l'intérieur, on avait découvert un homme et une femme, beaux, jeunes et nus ; conservés intacts depuis 900 000 ans.

Les moyens techniques de l'époque étaient beaucoup moins performants que ceux d'aujourd'hui. Cependant, une équipe de spécialistes avaient réussi à ranimer la femme. La femme d'abord, pour une obscure raison.

L'instant où son cœur avait recommencé à battre, les à-coups en avaient été diffusés sur les chaînes de radio du monde entier, suscitant une émotion inouïe à travers la planète. Une excitation, un émoi, qui laissent un souvenir absolument fabuleux et inoubliable dans la mémoire des terriens de plus de cinquante ans.

Du moins de ceux qui vivaient dans le roman de *La Nuit des Temps*...

Pour Durga Demour, qui n'avait alors que vingt-deux ans dans la vie réelle, ce ne fut qu'un an plus tard, en pleine nuit française, qu'elle ne s'était pas couchée pour suivre en direct, sur la même télévision noir et blanc, les images extraordinaires des premiers pas d'un homme sur la Lune.

Il en fut de même pour une bonne partie des habitants de la Terre.

Néanmoins... dans l'histoire que racontait René Barjavel, un génie turc de l'informatique -quelque peu en avance sur son temps- avait mis au point une traductrice, qui permettait à tous les membres de l'expédition polaire de se comprendre.

L'informaticien avait également réussi à déchiffrer la langue de cette femme, Éléa, en se servant des inscriptions gravées sur les parois d'or de son abri. On avait pu communiquer avec elle.

Principalement le docteur Simon, qui s'était trouvé être sur les lieux bien malgré lui. À cause d'une épidémie de rougeole qui l'avait empêché de rentrer en France.

Et puis l'avidité des états s'était déchaînée. Chacun avait envoyé ses espions. Essayant de s'accaparer les connaissances de ce peuple remarquable, technologiquement bien plus avancé que le nôtre, qui avait été capable de construire cette arche ayant résisté à tout, mais surtout à en préserver l'essentiel trésor : un homme et une femme. Chargés de reconstruire le Monde. En effet, la destruction catastrophique et annoncée de leur civilisation les avait contraints à cette performance ahurissante.

Mais l'aventure s'était terminée de façon lamentable. Un sabotage criminel, ayant endommagé la pile atomique alimentant la base sud-polaire, avait tout détruit. Faisant une seconde fois plonger dans l'oubli la fabuleuse sphère d'or et tout ce qu'elle contenait.

Les membres de l'expédition s'étaient dispersés. Le docteur Simon était rentré à Paris. Le roman de *La Nuit des Temps* se terminait là. Comme il avait commencé.

Cependant, ce docteur Simon existait bel et bien. Quant à l'expédition sud-polaire, elle avait été tenue secrète, loin de l'agitation des médias. Les informations parvenues aux dirigeants ne les avaient pas incités à les diffuser au grand public. Classées "secret défense".

Les savants et les techniciens qui constituaient l'équipe, briefés par leurs gouvernements respectifs, s'étaient montrés des plus discrets, avouant un fiasco. Les médias de l'époque n'avaient ni la virulence ni la puissance qu'ils ont acquises de nos jours. Il était encore facile de les censurer. Néanmoins, il est impossible de museler une quarantaine de personnes ayant vécu une aventure extraordinaire. L'histoire prit corps. Une rumeur courut. Quelques images vidéos même circulèrent. Les journalistes frustrés les décrétèrent truquées, détournées, hurlant à la mystification. Une diversion en somme pour faire oublier les brûlants problèmes économiques et politiques que traversait la planète. Une théorie du complot qui, un an plus tard -les Américains ayant réussi à poser un homme sur la Lune- avait alors repris corps avec vigueur.

Il est aussi difficile de vérifier ce qui se passe réellement au cœur du Pôle Sud que sur la Lune. Les images sont falsifiables et les théories des savants restent souvent invérifiables.

Peu après, l'insurrection avait envahi les rues de plusieurs capitales. Et à Paris, le 13 mai 1968, précisément, Durga Demour était allée à la première manifestation de sa vie. Devant la gare de l'Est. Le cortège, dont la tête se situait Place de la République, s'étendait déjà jusqu'à la gare du Nord et ne s'était pas encore mis en route pour Denfert-Rochereau.

C'était vraiment loin tout cela. À Paris, on avait beaucoup marché. D'abord parce que tous les transports en commun étaient en grève et qu'ensuite, de surcroît, il n'y avait plus eu d'essence. On avait aussi beaucoup parlé. Beaucoup imaginé l'avenir. Les gens s'agglutinaient sur les trottoirs par petits groupes et échangeaient leurs opinions, racontaient leur vie et projetaient leurs rêves. Les théâtres étaient occupés et transformés en forums ouverts où quelques célébrités prenaient la parole, s'efforçant de répondre au questionnement du public sur le devenir de la société. Puis se fut le tour des usines d'être également occupées par les ouvriers. Durga et Sylvain y allèrent chanter quelques chansons engagées et révolutionnaires. Contre un peu d'essence.

D'ailleurs, les chanteurs avaient eux-mêmes investi Bobino, où se produisait encore Félix Leclerc. Le Canadien ne fit aucune difficulté pour céder la place aux artistes français, qui y défilèrent gratuitement toutes les journées et soirées. Quand ils ne discutaient pas.

Chacun donnait son avis sur ce que devrait être le fonctionnement du monde de demain. Cela prenait du temps. Et demandait beaucoup de salive. On organisait des réunions et des commissions. On votait à main levée. Simultanément des barricades s'érigaient dans le Quartier Latin. Et la police intervenait pour les démolir. Cela faisait beaucoup de pavés descellés et lancés. Beaucoup de voitures brûlées. Pas mal de blessés. Se fut miracle s'il n'y eut pratiquement pas de morts.

Et puis tout s'était terminé en eau de boudin.

Tout ce qu'avaient rêvé les gens à voix haute, pendant ces quelques semaines, avait été enterré. En parler, même, était devenu pratiquement tabou et inopportun. Incongru, voire grossier. Comme si les hommes et les femmes de cette époque, qui s'étaient permis d'imaginer une vie heureuse, à leur goût, une vie qu'ils auraient véritablement eu envie de vivre, eh bien tout cela n'était en fait qu'une chose obscène. Que l'on se devait de taire et d'enfouir à jamais.

Ah ! les fous ! les utopistes ! les aventuristes ! encore un coup des Américains pour déstabiliser le pays ! entendait-on à la CGT et au parti communiste. Le parti socialiste ne disait rien... vu qu'il n'existait pas encore. Pierre Mandès France, accompagné de François Mitterrand avaient fait de vagues promesses, au stade Charléty. Dernier grand rassemblement avant la fin de la fête. Avant que de Gaulle ne reprenne les choses en main et ne déclare la chienlit.

On avait expulsé Daniel Cohn-Bendit, catalyseur de tous les maux. De tous les mots. Et les rêves de mai 68 étaient passés à la trappe.

En ce qui concerne les événements du Pôle Sud, le docteur Simon ne voulait pas qu'ils soient enterrés à jamais. Il défendait son épopée avec constance et véhémence, quitte à passer pour un fou. Même si les gens considéraient à présent que ce n'était qu'une chimère. Comme le vaisseau abîmé de Roswell au Nouveau Mexique en 1947 et ses pseudos extra-terrestres.

Le réalisateur André Cayatte, ami de René Barjavel, avait eu alors une idée. Il voulait porter à l'écran l'histoire fantastique que racontait le docteur. À son avis, l'aventure de cette femme venue du fond des temps était une mine d'or. Dans tous les sens du terme. Et Barjavel, également journaliste, jouissant d'une chronique hebdomadaire dans le *Journal du dimanche*, avait interviewé le fameux docteur Simon qui avait soi-disant approché cette femme, Éléa.

Ils avaient eu, en fait, plusieurs entretiens.

Le romancier avait réuni ses notes et avait écrit un scénario pour le film que projetait de réaliser son ami Cayatte. Mais les producteurs n'avaient pas été au rendez-vous. Cette histoire coûtait trop cher. Reconstituer un monde futuriste, vieux de 900 000 ans ne les faisait pas rêver. On avait déjà eu l'Odyssée de l'Espace... et Cayatte n'était pas Kubrick.

Alors, René Barjavel avait fait de l'histoire un roman.

C'est ce roman que Durga Demour avait lu, au cours de l'année 1969. Elle l'avait trouvé magnifique. Merveilleux. Elle en avait rêvé longtemps. Puis la vie l'avait reprise.

Un peu plus tard, son compagnon Sylvain Richard avait passé des auditions au théâtre de la Porte Saint-Martin. À deux pas de chez eux. Pour jouer dans une nouvelle comédie musicale, fraîchement débarquée de Broadway, grâce à Bertrand Castelli, un petit metteur en scène qui avait eu le génie d'en acquérir les droits, pour la monter de par le monde : "**HAIR**".

Jacques Lanzmann, écrivain et parolier connu, en avait écrit la version française. Et justement, Julien Clerc, en était la vedette. Mais après quelques mois, le chanteur désirait se consacrer à ses propres chansons et à sa carrière naissante. Il voulait quitter la troupe. Il fallait lui trouver un remplaçant. Sylvain avait été retenu. Durga était dans la salle ce jour-là. Elle avait trouvé que son compagnon se débrouillait fort bien dans la chanson qu'il avait préparée spécialement pour l'audition : "*J'ai la vie*"... un titre prometteur. Le metteur en scène lui avait d'ailleurs demandé d'en chanter une seconde.

Heureusement, Sylvain avait également appris "*Let the sunshine*", traduit en français par "Laisse entrer le soleil". Et là, il fut éblouissant. Lui qui fredonnait ses petites ritournelles à la guitare, avait ici l'occasion de donner de la voix et sa présence sur scène était indéniable. Il avait été engagé. Pour jouer le rôle de Claude, le héros. Qui projette de brûler son livret militaire pour ne pas partir à la guerre du Viêt-Nam. Mais qui au dernier moment se dit "Où vais-je aller ?" ... mon cœur le sait-il ? Qui s'embarque enfin et se fait tuer. Bonnes chansons. Belle troupe. Spectacle magique qui tint la scène durant trois années consécutives.

Néanmoins, à partir du moment où Sylvain fut engagé dans la troupe, Durga, dès qu'elle le pouvait, passait ses soirées au théâtre. Elle y avait ses entrées gratuites et sa place dans les petites baignoires d'avant scène réservées aux proches des artistes en scène.

Elle avait vu le spectacle un nombre incalculable de fois. Elle en avait mis à nu tous les rouages. Les rouages du succès. Et elle avait commencé à rêver. Sa nature ambitieuse et ouvragée voulait prouver sa valeur. Mais avec Durga, les rêves devaient se réaliser, sinon, à quoi bon. Elle voulait écrire sa propre comédie musicale. Une histoire qui pourrait courir le monde, comme "Hair". Que Bertrand Castelli avait mené d'Angleterre en Italie, ainsi que dans plusieurs autres pays. Toujours adapté dans la langue et joué par une troupe locale, à chaque fois reconstituée. Devenu *in fine* un film à succès.

Comment trouver un sujet qui puisse tenir la route ? Durga se creusait la tête.

Et puis un beau jour, elle eut un flash, un truc impossible à décrire, en se coiffant, devant la glace de la salle de bain. Ou plus précisément du cabinet de toilette, car le studio du Faubourg St-Denis ne possédait pas de salle de bain...

Durga, ce jour-là, vit *La Nuit des Temps* sur scène, avec les projecteurs, les danseurs et toute une troupe internationale en action au Pôle Sud.

Le Pôle Sud, ventre de la terre, mais également lieu où vivait ce peuple magnifique, sur un territoire qu'il nommait Gondawa.

Il y a 900 000 ans... avant que la Terre ne glisse sur son axe et que ce pays, bénéficiant d'un climat tropical contrôlé, ne soit à jamais pris dans les glaces. Comme dans le film, "*Le jour d'après*" de Roland Emmerich, réalisé bien plus tard, en 2004.

Durga avait trouvé son sujet !

Alors, elle prit sa plus belle plume et rédigea une lettre, à l'intention de René Barjavel, pour lui faire part de son projet. Et elle la posta à l'éditeur.

Puis elle attendit.

Le couple d'artistes avait coutume de terminer ses soirées avec les musiciens et les chanteurs de la troupe de "Hair", dans les lieux noctambules de la capitale, toujours fort tard.

Ce matin-là, Durga s'éveilla à 8 heures du matin. Elle ne sut jamais pourquoi. Mais elle repassa dans son esprit ce qu'elle dirait à Barjavel... si des fois, elle avait de ses nouvelles... puis elle se rendormit. À 11 h du matin, le téléphone sonna. C'était lui.

Durga se souvenait s'être rendue au domicile de l'écrivain, en compagnie de Sylvain. C'était dans le bas du 18e, peut-être déjà le 17e. Elle en avait un souvenir un peu vague. Mais quand ils furent dans l'appartement, tout en haut de l'immeuble-tour, elle sut immédiatement, en plongeant son regard à travers les grandes baies vitrées, que c'est là dans cette pièce qu'avaient été écrits les premiers chapitres du célèbre roman. L'écrivain se mettant dans la peau de Simon, le médecin. Endossant son histoire.

René Barjavel avait été charmant. Et enthousiaste. Mais il devait consulter son complice, devenu co-auteur occulte, André Cayatte, pour avoir son accord. Celui-ci était un brin inquiet du sort de toutes ces choses un peu extravagantes qu'avaient décrites Éléa, lors du récit de sa vie à Gondawa, avec l'homme de sa vie, Païkan.

Païkan ! Cayatte précisa, d'ailleurs, qu'il fallait prononcer "*kane*". Comme le *can* anglais... et pas comme le cancan français. *Yes we can* !

Durga le rassura. Elle comptait symboliser toutes les scènes. Comme elle l'avait vu faire dans "Hair" qui, dans l'esprit des auteurs, évoquait dès le premier tableau, avec la chanson d'ouverture "Aquarius" (*Verseau pour les anglo-saxons*), l'entrée dans la nouvelle ère de progrès du Verseau -signe d'air- au sortir des eaux de l'ère chrétienne des Poissons. Et où les scènes de nudité intégrale incarnaient la jeunesse nue face à la guerre et à la répression.

Néanmoins André Cayatte, de même que René Barjavel et Durga Demour étaient tous du signe du Verseau, comme d'ailleurs les trois auteurs de "Hair" : James Rado, Gerome Ragni, pour les paroles et Galt McDermott, pour la musique. Donc, l'accord fut conclu ; l'entente fut cordiale et sans accroc.

Durga se mit au travail.

Le premier texte qu'elle écrivit fut la chanson d'Éléa, prenant conscience, à son réveil, que son amour était resté 900 000 ans en arrière et qu'il ne restait plus de lui que... poussière. Son pays avait été effacé de la carte des vivants et même son nom ne subsistait plus dans l'histoire des hommes. Une belle leçon d'humilité qui l'amenait à n'être rien de plus qu'une voyageuse extraterrestre, arrivée d'une autre planète, voire, d'une autre galaxie.

Un texte de profonde solitude¹, écrit par une femme, pour une femme. Et puis, elle fit rimer l'immense espoir que suscitait cette découverte incroyable, dans l'esprit de l'humanité : les matériaux pour bâtir la nouvelle Jérusalem*. Non pas en papier, en mots, rêve d'un livre antédiluvien, mais avec les moyens colossaux que permettrait l'utilisation de l'équation de Zoran. Une équation au-delà du $e=mc^2$ d'Albert Einstein. Une équation qui contenait le Monde. Dont la formule démontrait le moyen de créer tout à partir de rien... que l'énergie, empruntant aux atomes virtuels omniprésents dans le tissu profond de l'univers, le champ des merveilles, enroulé, planqué... derrière les diverses dimensions du mur de Planck.

Bien sûr, aussi, il y avait l'amour. L'amour fou.

L'amour fou d'Éléa pour Païkan. Et de Païkan pour Éléa.

Mais également l'amour du docteur Simon.

Et par là même, celui de René Barjavel et d'André Cayatte. Et de tous les hommes de la planète. De tous ceux qui avaient approché cette femme magnifique, intelligente et émouvante, ou qui en avaient juste entendu parler. Elle était pour tous un "rêve de femme". La femme idéale. Même s'ils ne la connaissaient pas. Même s'ils ne l'avaient vue qu'une seule fois...

Seulement, Éléa n'était rien de tout cela. Elle était une femme de chair, avec un vécu, des souvenirs, des attaches. Ce n'était pas une diva. Ce n'était pas une image modelée sous le feu des projecteurs. Elle ne voulait pas rentrer dans la "case" toute faite que ce monde lui préparait. Peu lui importait de paraître. Elle aurait voulu vivre. Mais sa vie n'avait plus d'assise. Elle était là comme une plante arrachée, ses racines pendant lamentablement comme une touffe de cheveux sales et terreux. Elle sombrait dans un abîme de désespoir.

Les mots ne peuvent rien. Seul la chaleur, les bras d'un homme, sont en mesure de calmer l'angoisse. Simon fit de son mieux. Mais Simon n'était pas Païkan.

Néanmoins, Durga écrivit vingt-deux textes.

Sur la scène du théâtre de la Porte Saint-Martin, où se jouait "Hair" tous les soirs -et le dimanche en matinée- stationnait à demeure un camion baroque et bariolé qui accueillait les musiciens. C'est au chef de ce petit orchestre que Durga confia la composition de la musique. Si elle possédait un joli talent de mélodiste pour ses propres chansons, la comédie musicale réclamait un compositeur chevronné, doublé d'un bon orchestrateur.

Pierre Chiffre mit en musique huit textes. Ayant de l'entregent, il trouva même un éditeur qui finança une maquette en studio : Jacques Poisson -cela ne s'invente pas- des

¹ *Voir APPENDICE à la fin de l'ouvrage

Éditions Essex. Avec les musiciens et les chanteurs de "Hair" qui prêtèrent leur concours avec enthousiasme. Et rémunération.

Mais Durga avait un problème. Un problème avec la fin. La fin du roman. Elle avait beau faire. Elle ne la sentait pas. Ce mélodrame macabre ne correspondait pas à la personnalité d'Éléa.

Elle s'en ouvrit à René Barjavel. Il sembla embarrassé. Gêné. Il lui avoua avoir recommencé la fin trois fois. Mais voilà, c'était ainsi, il ne pouvait pas en être autrement.

Cette réponse ne satisfaisait pas Durga. Elle revint à la charge. Elle voulait comprendre. Mais l'écrivain lui dit qu'il n'y avait rien à comprendre. C'était un drame, voilà tout. Comme Roméo et Juliette... Néanmoins, dans la comédie musicale, Durga pouvait faire la fin qu'elle voulait ! lui dit l'auteur en désespoir de cause. Il ne s'y opposait pas. Bien au contraire, lâcha-t-il finalement.

En effet on pouvait imaginer une fin plus gaie... plus heureuse.

Forte de cet assentiment, Durga imagina une autre fin.

Une fin que son intuition lui dictait. Une fin où ce n'était pas un homme qui écrivait l'histoire, mais une femme, avec son 6e sens, son amour ardent. Sa volonté de vivre.

Ce fut la vingt-troisième chanson.

Barjavel en fut enchanté. Cayatte également. Ils avaient tout deux le sourire, mais aussi la larme à l'œil à l'écoute des premières maquettes.

La troupe de Hair aussi aima bien ces maquettes. Il se disait dans les coulisses que "*La Nuit des Temps*-comédie musicale", pourrait succéder à "Hair" ! Chacun s'y voyait déjà dans un rôle.

Cependant, une fois encore, les producteurs ne furent pas de cet avis. "Jésus-Christ superstar" avait fait un bide. La mode changeait. Les temps également. Et pendant longtemps, personne n'investit plus dans la comédie musicale.

Jusqu'à "Starmania", de Michel Berger et Luc Plamondon. Avec en vedette, Daniel Balavoine, né le même jour que Durga.

Néanmoins, la chanteuse avait continué à travailler son opéra-rock, comme elle aimait à le nommer. Elle avait fini par écrire elle-même quelques musiques. Plus tard, Frédéric Bocquet, son nouveau compagnon, composa les quatre qui manquaient encore. Durga réalisa alors des maquettes de la totalité de son œuvre. Une œuvre complète, avec des dialogues rimés qu'elle aurait voulu voir slammés ou rappés.

Le temps passa.

Elle revit plusieurs fois René Barjavel, qui était même venu voir "Hair" au théâtre de la Porte Saint-Martin avec son amie astrologue, avant la fin des représentations. Et à chaque entrevue, la chanteuse rouvrait le débat. Interrogeait l'auteur.

Elle voulait savoir ce que le docteur Simon lui avait réellement dit, avant que l'écrivain ne romance son histoire. Elle apprit ainsi qu'ils s'étaient rencontrés cinq fois, chez l'auteur, Avenue Duquesne, où celui-ci avait déménagé dans un grand appartement qu'il n'avait jamais vraiment aménagé, d'ailleurs. Comme si son cœur et sa mémoire étaient restés dans la tour.

Le docteur, que tout le monde appelait Simon, se nommait en réalité Gabriel Simon. Mais son patronyme était devenu pour tous, indifféremment son nom aussi bien que son prénom. Et puis, lui confia le romancier, le jeune homme se plaisait à dire qu'il n'aimait pas faire l'ange... donc cela l'arrangeait. C'était un garçon singulier, intelligent, un peu taciturne.

Durga lui avait demandé s'il paraissait triste.

-Non... dit Barjavel. Il est d'une nature solide et saine. Il avait l'air de s'être bien remis de son aventure au Pôle Sud.

-Cependant... la femme qu'il aimait...

-Oh, bien sûr, il en parlait toujours avec fougue, mais enfin, cette histoire n'avait aucun avenir. Éléa était à Païkan et cela, il l'avait bien compris.

-Était-elle réellement comme vous l'avez décrite dans votre roman ?

-Eh bien, pas tout à fait... en fait, pour les besoins de l'hibernation, elle avait eu les cheveux et les poils totalement rasés. Quant à Païkan... les siens avaient roussi, alors, on n'a jamais su s'ils pouvaient être blonds ou bruns. Selon Simon, néanmoins, il est probable que le jeune homme fut un beau brun. D'après certains détails, disons... anatomiques.

-Mais, monsieur Barjavel, Éléa a assisté à sa réanimation, n'est-ce pas ?

-Écoutez Durga, vous m'en demandez trop...

-Et toutes les scènes où elle se remémore sa vie en Gondawa... elle les a racontées, mais il est probable que personne ne les aient jamais vues, en réalité !

-Ah ! ma petite ! ce sont les secrets de l'écrivain que vous abordez-là ! Il fallait bien que j'embellisse. Simon a vu des images avec le cercle d'or, mais elles lui apparaissaient en couleur sépia, d'une part, et d'autre part, il était absolument impossible de les retransmettre sur quelque support que ce soit. Néanmoins, il a certifié que ces cercles d'or -que chacun coiffe-permettaient avec "l'autre" une intimité totale, un peu dérangement pour un néophyte. Quelque chose qui ne fait pas bon ménage avec la pudeur et la honte que traînent nos mentalités judéo-chrétiennes. Mais beaucoup plus que les images, ce sont les sentiments, les émotions les plus intimes qui sont retransmis. Un échange sans mots, d'âme à âme, où il n'y a pas la plus petite place pour le mensonge. Cependant, Éléa est une excellente dessinatrice. Elle a un coup de crayon étonnant. Elle vous brosse un croquis couleur avec dextérité en cinq minutes ! Elle a représenté son monde avec talent, par de multiples dessins !

-Vous en parlez comme si elle était vivante...

-Oui... elle est vivante... dans mon cœur !

-Évidemment...

Au fil des conversations, Durga avait réussi à connaître quelques détails. Comme l'amitié et l'admiration sans borne que Simon vouait à Lukos, l'ingénieur informaticien turc qui avait mis au point la traductrice. Et l'auteur avait fini par admettre que s'il avait fait de lui un traître, dans son roman, c'est qu'il fallait bien qu'il y ait des méchants dans cette histoire. En fait, Lukos avait regagné son pays. Comme tous les autres protagonistes.

Ce n'est pas lui qui avait piégé la pile atomique.

-"S'il avait voulu saboter les installations, il aurait tout fait sauter et personne n'aurait survécu !", avait lâché un jour Barjavel.

À présent, quand Durga se remémorait ces instants passés avec le romancier, elle éprouvait quelques remords à l'avoir tourmenté avec toutes ses questions. Mais avec son intuition habituelle, elle savait qu'il lui cachait quelque chose.

Qu'il n'avait pas tout dit.

Toutefois, de quel droit allait-elle forcer cet homme dans ses derniers retranchements ? Si ce n'est poussée par sa curiosité insatiable. Et sa recherche de la vérité.

Parce qu'il faut bien le dire, selon elle, cette fin n'était pas crédible.

Un jour, beaucoup plus tard, dans l'appartement de l'avenue Duquesne, où elle avait rendu visite à l'écrivain pour lui souhaiter comme chaque année son anniversaire, Durga avait alors osé aborder franchement la question. Ou plutôt, elle la lui posa autrement.

Pour obtenir de bonnes réponses, il faut savoir poser les bonnes questions :

Simon lui avait-il révélé quelque chose que l'auteur voulait taire ?

À quoi Barjavel, avec un sourire amusé, lui répondit par une pirouette. Il lui confia qu'à son sentiment, c'est Simon, plus exactement, qui dissimulait une vérité qu'il ne jugeait pas bonne à dire. Et lui, le journaliste, avait fait semblant de le croire. Alors, évidemment, il n'allait pas le trahir, écrire autre chose que ce qu'il avait bien voulu lui révéler.

Le jeune homme devait avoir de bonnes raisons pour travestir la vérité. Il couvrait une manœuvre, un secret, cela l'écrivain en était certain. Il cherchait à protéger quelqu'un. D'ailleurs, cette théorie du complot avait surgi opportunément, pour mettre en doute la véracité de cette histoire. Et il valait mieux qu'elle soit enveloppée d'un voile de fumée.

L'explosion de la pile atomique avait contraint l'équipe à quitter les lieux précipitamment. Le danger de la contamination radioactive avait terrorisé savants et techniciens, qui n'avaient pas demandé leur reste.

Cependant... on avait passé sous silence la visite qu'avait effectué sur le site des agents de la DGSE, quelques années plus tard. Armés de pied en cap, venus mesurer avec des compteurs Geiger le degré de pollution du lieu saccagé, ils avaient à leur grande surprise découvert une radioactivité peu élevée. Alors que chacun sait qu'il faut des centaines d'années pour qu'une telle pollution disparaisse.

Du puits creusé, au fond duquel on avait découvert la sphère, il ne restait pratiquement rien. Tout avait été reconquis par les glaces. Et on ne détectait plus aucun signal.

René Barjavel l'avait su, parce que Simon lui avait téléphoné. Les services secrets lui ayant demandé de les accompagner au Pôle Sud, pour les guider au point 612 et leur remémorer les faits, le docteur n'était pas tranquille pour sa propre sécurité. C'est pour cette raison qu'il avait prévenu le journaliste du *Journal du dimanche* de son départ. Afin qu'il puisse alerter l'opinion, si des fois quelque chose lui arrivait là-bas. Un accident est si vite arrivé avec la DGSE. Néanmoins, Gabriel Simon était passé voir l'écrivain à son appartement, dès son retour. Sain et sauf.

À cette époque, Durga ne vivait plus, et depuis longtemps, avec Sylvain Richard. Celui-ci était parti en tournée avec la troupe de "Hair" à travers la France et leurs chemins s'étaient définitivement séparés. La chanteuse avait depuis peu enregistré deux super 45 tours chez RCA Victor et sa carrière avait pris un tournant décisif. Elle devait honorer plusieurs gros contrats et elle avait dû engager un musicien pour appuyer ses passages sur scène. C'est ainsi qu'elle avait rencontré Frédéric Bocquet, qui allait devenir le père de ses enfants.

Pour lors, la chanteuse n'était encore que la mère de Mathieu. Et elle vivait dans un petit deux-pièces, rue Feutrier à Montmartre, avec son compagnon et son jeune fils. La famille cherchait d'ailleurs à quitter Paris, pour aller s'établir à la campagne. Des imprévus étaient cependant intervenus.

En effet, depuis peu, Durga était devenue parallèlement "quelqu'un d'autre". Suite à une indélicatesse de Frédéric, son compagnon, vis-à-vis d'un coffre-fort de banque -où il avait puisé spontanément*¹- elle avait elle-même été, alors, approchée par la DGSE pour rendre quelques menus services. Lors de sa rencontre avec son mentor, elle avait tenté d'en savoir un peu plus sur cette expédition des services secrets au Pôle Sud.

Elle s'était d'abord heurtée à une fin de non recevoir. Maurice Dubois, dit *La Flûte*, le mentaliste qui l'avait recrutée, ne comprenait d'ailleurs pas comment elle était au courant de l'opération. Étant donné que l'affaire était classée "top secret".

-J'ai aussi mes sources, avait répondu laconiquement le "*loup blanc*"*². Bien décidée à ne pas lâcher l'affaire, elle voulait du "donnant-donnant".

Dubois avait froncé les sourcils. Mais elle n'avait pas cédé.

-Vous êtes infernale, *le loup* ! Vous rendez-vous compte que vous touchez là à un secret d'état ?

Le loup en question ne s'était pas démonté.

-Mettez-moi sur l'affaire ! j'ai de bonnes sources, avait-elle appâté son interlocuteur.

Mais Dubois devait en référer à sa hiérarchie.

¹ *Le Loup Blanc -de la même auteure -Éditions du Bois Noir-

²*non de code de Durga.

La semaine suivante, Durga s'était rendue dans le bas Montmartre, à un rendez-vous de *La Flûte*.

Le bar du *Gavroche* à cinq heures de l'après-midi était on ne peut plus calme. Le barman ouvrait juste. La femme de ménage passait encore la serpillière. Dubois et Durga s'étaient repliés vers une banquette du fond de l'établissement.

-Le boss a donné son accord, lâcha *La Flûte*.

-Eh bien, Maurice... vous permettez que je vous appelle Maurice ?

-J'ai horreur de ce prénom ! répliqua sèchement le mentaliste, tenez-vous en à Dubois !

Durga en avait pris pour son grade et se le tint pour dit. Elle parla de ses relations avec l'écrivain connu et reconnu, René Barjavel. Dont elle avait fait la connaissance lorsqu'elle avait projeté d'écrire sa comédie musicale, il y a quelques années. Elle révéla alors les entretiens que celui-ci avait eu avec le docteur Simon. Avant de romancer son histoire dans la fiction à présent célèbre et traduite en dix-sept langues : *La Nuit des Temps. Ice People* pour le titre anglais. Elle mentionna alors la visite rendue par le praticien à son auteur, au retour de son dernier voyage au Pôle Sud avec la DGSE.

-Et... ? Demanda Dubois.

Le "*loup blanc*" lui fit alors part de ses doutes sur le déroulement des événements en 1968. L'histoire de la trahison du Turc, Lukos, et de la mort des deux protagonistes venus du fond des temps.

-Mais vous savez très bien que tout cela n'est qu'une fable ! *Le loup* ! Toute cette histoire n'est que fumisterie. Lorsque la DGSE a décidé d'aller enquêter au point 612, c'est précisément pour en avoir le cœur net ! On voulait savoir en haut lieu qui avait financé cette opération et payé le docteur Simon pour raconter de telles sornettes ! déclara Dubois, autoritaire et sûr de lui. D'ailleurs pour preuves, nous n'avons relevé là-bas aucune trace de radioactivité anormale !

Durga ne dit mot. Elle se demandait si Dubois croyait réellement à ce qu'il disait.

-Vous avez lu le livre ? interrogea-t-elle alors.

-J'avoue que non... dit le mentaliste. Je n'ai pas eu le temps. J'ai tout de même autre chose à faire que de lire des livres de science-fiction !

-Eh bien, Dubois, lisez-le et on en reparlera, conclut Durga d'un ton caustique.

La chanteuse dut interrompre la remémoration de cette histoire ancienne. Elle arrivait chez elle, dans le Vexin français.

Gipsy et Isidore, ses deux compagnons poilus, l'accueillirent dès l'ouverture automatique du portail. On était au printemps. Le lilas était en fleur et embaumait le jardin du haut. Le pommier, pour sa part, était en neige blanche, dans le jardin du bas, répandant ses fleurs alentour au moindre coup de vent. Le cerisier, quant à lui, montrait déjà de minuscules noyaux verts qui deviendraient cerises... si les petits oiseaux ne les mangeaient pas.

Le téléphone sonnait dans la maison.

-Je suis bien à la centrale électrique ? demanda une voix familière.

-C'est une erreur ! monsieur *Molière*...

-Tant pis, je vous invite tout de même à déjeuner à Levallois demain. Rendez-vous habituel ! Et on raccrocha.

Durga sourit en pensant à Marc Jourdain. Elle était heureuse d'avoir entendu sa voix et la perspective de leur rencontre du lendemain lui donna soudain un entrain nouveau.

En y réfléchissant, cependant, elle fut certaine qu'il avait été informé du décès du docteur Simon. Et elle pouvait parier que c'était de cette affaire qu'il désirait l'entretenir. D'ailleurs, s'ils ne s'étaient pas vus ce week-end, pour cause de *travail urgent*, c'est probablement que la DCRI avait appris la nouvelle bien avant qu'elle ne soit divulguée à la radio. Durga était un peu déçue, elle aurait préféré que *Molière* ne l'invite à déjeuner, que

pour ses beaux yeux. Mais enfin, ses relations avec le mentaliste étaient toujours au beau fixe. Pas de soucis.

Depuis que Francis Moreno avait été promu à la tête de la DCRI -au départ très définitif d'Arcadie Leroy, dit *Le Prince*- Marc Jourdain, dit *Molière*, avait remplacé dans sa fonction le mentaliste Maurice Dubois, dit *La Flûte*, celui-ci ayant pris une retraite bien méritée. Et *Molière* était devenu le bras droit de Moreno, dit *Le Pilote*. Dans les services secrets, chacun avait son nom de code.

Durga aussi était à la retraite, officiellement. Mais il y a trois ans, elle avait rempli, à cause d'une série de meurtres commis dans son périmètre. Sa curiosité naturelle et quelques événements, que l'on qualifie communément de "fortuits", l'avaient plongée à nouveau au cœur de l'action. Pour son plus grand plaisir, d'ailleurs. Et c'est à travers ces péripéties qu'elle avait rencontré Marc Jourdain. Une attirance réciproque les avait rapprochés, si bien que... connaissant tellement bien la région, elle avait paru indispensable à sa hiérarchie^{1*}. Elle avait d'ailleurs touché, après le dénouement de l'affaire, une prime plus que confortable. Et une petite distinction dont elle n'était pas peu fière, des mains même du président de la République, Nicolas Sarkozy. La petite rosette qui ornait à présent sa boutonnière, les jours d'apparat, ne laissait pas de surprendre bon nombre de ses connaissances. Et de faire des jaloux.

Qu'importaient les jaloux.

Dubois avait lu *La Nuit des Temps*.

Il avait apprécié le roman et trouvé que René Barjavel avait beaucoup de talent. Quelle écriture ! Quelle poésie ! Quel lyrisme dans ce récit ! Simplement cela finissait mal.

Durga était alors passée à l'attaque : lui, le mentaliste, le spécialiste, que pensait-il de cette histoire de graine noire et de poison, à la fin ? Trouvait-il que cela cadrait avec la pugnacité de l'héroïne ?

La chanteuse savait être très directe et elle attendait la réciprocité de son interlocuteur.

La Flûte l'avait regardée bien dans les yeux et lui avait répondu qu'il n'avait pas, dans sa situation, à penser, mais à obéir aux ordres. Cette histoire n'était qu'une fiction. Pour lui, l'incident était clos. Elle ferait bien de se le tenir pour dit. Mais le "*loup blanc*" ne l'avait pas entendu de cette oreille. Elle avait dévoilé ses sources sans recevoir en retour le moindre indice !

-Eh bien, Durga, relisez *Roméo et Juliette* et puis... réfléchissez lâcha Dubois.

Alors, la chanteuse avait relu *Roméo et Juliette* de William Shakespeare.

Acte IV, scène 1, à l'ermitage de Dom Laurence, elle avait compris ce que Dubois voulait dire :

"Va donc en paix, rentre chez toi. (...)Prends ce breuvage, sitôt couchée. Le sommeil se saisira de tout ton être. Les mouvements de la vie s'arrêteront. Ton cœur cessera de battre, le sang de couler dans tes veines, tes lèvres de respirer. Deux jours entiers, tu garderas les apparences de la mort. Ce temps révolu, tu t'éveilleras fraîche et rose, comme d'un songe."

Pourtant Barjavel avait tenté de la mettre sur la voie : "Comme dans *Roméo et Juliette*..." L'écrivain avait semé des indices, pour ceux qui seraient capables de les comprendre. Il ne pouvait en révéler plus, sans trahir la volonté de Simon.

Et la volonté de Simon c'était de noyer le poisson. C'était évident à présent pour Durga.

¹ **Le Loup Blanc -de la même auteure -Éditions du Bois Noir*

Éléa, comme l'avait constaté tous ceux qui l'avaient approchée, était très intelligente. Simon lui avait montré des images de notre monde. Nos mœurs, nos coutumes.

-Vous mangez de la bête ? avait-elle fait remarquer avec dégoût. Et, ce que son unique ami lui avait raconté de l'histoire des hommes, depuis l'apocalypse sans nom qui avait ravagé sa propre civilisation, l'avait confortée dans l'idée qu'elle était tombée chez des sauvages, qui n'avaient rien à envier aux Énisors, le peuple ennemi qui menaçait sa nation, il y a 900 000 ans, par sa trop grande expansion. Assurément, qu'auraient fait ces gens de l'équation de Zoran ? Il était évident qu'ils n'étaient pas prêts à la recevoir.

L'actuelle population de la Terre allait encore se déchirer et s'exterminer pour la posséder. Il n'est pas bon de mettre de tels jouets dangereux entre les mains des hommes.

Et puis, il y avait eu les préparatifs pour la seconde réanimation. Contrairement à ce que René Barjavel avait raconté dans son roman, Éléa était redescendue dans la sphère. Elle était suffisamment curieuse pour vouloir revoir l'abri où elle avait passé ce temps incommensurable, seul lieu qui la reliait encore à son monde. Ses souvenirs de l'endroit étant des plus flous, déjà à moitié endormie par les soins des préparateurs de Zoran^{1*}, le savant de génie ayant construit cette sphère. L'arche d'or. Seul objet promis à un quelconque devenir, après que l'arme solaire -qu'il avait lui-même conçue pour les défendre- aurait dévasté Énisoraï, mais aussi très probablement une partie de la planète.

Aussi, harnachée d'une combinaison spéciale résistant au froid meurtrier qui régnait dans la sphère, Éléa était entrée dans l'habitable derrière Simon, quelques jours avant la réanimation programmée de Zoran. Ce corps qui avait dormi à côté d'elle lui importait peu, puisque ce n'était pas celui de l'homme qu'elle aimait, l'autre moitié d'elle-même. Néanmoins, lorsqu'elle distingua le gisant enveloppé de son voile d'hélium, elle faillit s'évanouir. Elle agrippa le bras de son compagnon. En dépit du masque à oxygène, toujours rivé sur le visage du corps allongé, elle avait reconnu l'anatomie de l'homme. Non rasé...

Elle ne prononça cependant pas un mot dans le petit micro qui lui permettait de communiquer avec Simon. Seul Lukos, qui surveillait à la caméra la descente du couple dans la sphère, avait suivi la scène.

Avant cet épisode, Éléa avait déjà eu de longues conversations avec le jeune médecin. Elle lui avait confié ses inquiétudes. Elle était suffisamment lucide pour savoir qu'elle ne serait jamais regardée que comme un animal de foire. Une curiosité que tout le monde voudrait voir un jour, dans sa vie : la femme qui avait traversé le temps ! La femme qui ne vieillirait pas ! Ou alors dans très longtemps.

Les épreuves et la solitude l'attendaient, elle en était consciente.

Simon l'avait rassurée de son mieux. Il lui avait promis de ne jamais la quitter. Elle avait souri. Et lui avait alors dit en français, sans le truchement de la traductrice :

-Simon, tu n'es pas Païkan... et tu ne le seras jamais.

Et Simon avait baissé la tête. Oui, cela il le savait. Il fallait qu'il se le tienne pour dit.

-Mais tu es mon ami, Simon, avait-elle ajouté. Et je t'aime comme un ami très cher.

Éléa paraissait, néanmoins, attendre beaucoup de cet *ami très cher*...

Tout cela, c'est ce que pressentait le "*loup blanc*".

Elle y avait songé maintes fois. De même que l'écrivain René Barjavel avait endossé la personnalité de Simon pour raconter son histoire, Durga s'était glissée dans celle d'Éléa.

Et elle aurait pu reconnaître le corps de Frédéric, son propre compagnon, sans voir son visage. Ce corps qu'elle avait caressé, écouté, enlacé, embrassé, étreint à tâtons dans le noir, elle en connaissait l'odeur, les creux et les vallons. Elle en connaissait le plaisir et la

¹ *Sur les conseils de René Barjavel lui-même, l'auteure avait réuni Coban et Zoran en un même personnage, pour la comédie musicale.

souffrance. Elle n'aurait pu faire aucune méprise. Ce genre de quiproquo est bon pour les romanciers, pas pour une femme amoureuse.

Alors qu'avait demandé Éléa à Simon ? Elle ne pouvait qu'espérer qu'il la suive.

Les aides de camp, le jour J, avaient soulevé le corps avec mille précautions et l'avaient porté dans une salle adjacente, isolée et chauffée, prévue pour la réanimation. Cependant, dégagé de sa gaine d'hélium, tous les poils et cheveux du gisant, à leur grand dam, s'étaient volatilisés en poussière.

Lorsque les médecins avaient découvert les blessures sur la peau de l'homme qu'ils tentaient de ramener à la vie, Éléa avait donné son sang. Un sang fossile, le seul compatible.

Mais ce n'est pas la graine noire que la jeune femme avait ingurgité ensuite.

La graine noire : un poison foudroyant distribué à tous les habitants de Gondawa pour leur éviter en dernière instance, capturés par les Énisors, d'être sacrifiés sur leurs autels.

Éléa avait dissimulé la graine dans ses vêtements. Et elle avait avalé un élixir qui simule la catalepsie. Un élixir qu'elle avait tiré de la mange-machine*¹, à qui elle pouvait tout demander, comme pallier la carence de son don de sang.

À présent, le sang d'Éléa, augmenté du sérum de longue vie se répandait dans les veines de Païkan et le guérissait. En même temps, l'élixir l'endormait. Les endormait tous deux, simulant la mort.

Jamais Éléa n'aurait entraîné Païkan dans la mort.

Alors, qu'avait fait Simon, désarmé ? Il n'avait rien dit.

Évidemment qu'il n'avait rien dit ! Il n'avait crié aucun nom.

Néanmoins, antérieurement, il était allé trouver Lukos, son ami, en qui il avait une entière confiance. Celui qui avait permis que l'on communique avec Éléa, grâce à son travail acharné pour déchiffrer sa langue. La langue de Gondawa. Il lui avait fait part des certitudes et des vœux de sa ressortissante.

Ensemble, ils avaient re-visionné plusieurs fois la scène de la descente dans la sphère, que Lukos avait enregistré. Ensuite, d'ailleurs, il l'avait détruite.

Alors, qu'attendait Éléa de Simon à présent ?

Pour Durga, cela aussi semblait évident.

Éléa attendait un sauvetage. Une *exfiltration*...

Comment s'y étaient-ils pris ? Elle n'en avait aucune idée.

Mais peut-être bien que c'est justement ce que cherchaient à savoir les services secrets.

Apparemment, ils n'avaient rien pu tirer de Simon. Rien de plus. Et il était certain qu'ils n'en tireraient jamais rien.

Les services secrets croyaient-ils vraiment que la fin du romancier René Barjavel était la bonne ? Ou participaient-ils à la théorie du complot qui jetait un épais voile de fumée sur les événements du Pôle Sud et les discréditait ?

Cela, Durga l'ignorait. Et Dubois n'avait pas l'air de vouloir lui en dire beaucoup plus.

Néanmoins, quelques mois plus tard, il expédiait le "*loup blanc*" à Budapest.

La chanteuse eut toute la soirée pour raviver dans son esprit, les péripéties de cette histoire. Une histoire qui lui tenait à cœur à elle aussi, mais qu'elle avait fini par mettre de côté, puis à remiser dans une case de sa mémoire. Toutes ces questions sans réponses avaient cessé de la tarauder. Son opéra-rock dormait dans un tiroir et il est vraisemblable qu'il ne serait jamais monté.

Qui pouvait encore s'y intéresser ? Il fallait savoir tourner la page. Elle pensait y avoir réussi. Jusqu'à cet après midi et l'annonce du décès du docteur Simon.

¹ * machine trouvée dans la sphère d'or, générant de la nourriture à la demande, au moyen d'un clavier.

Dans le Vexin français, le lendemain matin, Durga Demour trouva une enveloppe dans sa boîte aux lettres : un faire-part de décès appuyé d'une invitation à se rendre aux Déserts, à la cérémonie d'inhumation du docteur Gabriel Simon. De la part de Marianne, son épouse et de ses deux fils.

La chanteuse, fut surprise tout d'abord de cette invitation. Elle avait, dès la veille au soir, eu la velléité de se rendre à cet enterrement. Mais ce ne pouvait être qu'à titre anonyme en se fondant dans la foule. Aussi était-il bien raisonnable d'aller jusqu'en Savoie pour juste assister à un office religieux et visiter le cimetière des Déserts ? À présent qu'elle avait reçu ce faire-part, la question se posait tout à fait différemment. Elle était bien décidée à faire le voyage. Si Marc Jourdain *n'y voyait pas d'inconvénients...* Durga souriait en y songeant, car c'était là une des expressions favorites de *Molière*. Et plus elle y réfléchissait, plus elle avait la certitude que c'était de cela dont ils allaient parler tout à l'heure, au cours de leur déjeuner à Levallois. Et rien que de cela.

Et déjà elle anticipait.

Elle mettrait Gipsy, le loup Malinois, et Isidore, le chat blanc avec des taches, au chenil pour quelques jours. Jamais Camille, sa fille, ne serait en mesure de les accueillir tous les deux dans son rez-de-jardin de la Plaine Saint-Denis. Elle avait déjà bien trop à faire avec Quentin son commissaire de mari, sa petite fille Zoé et ses deux chats. En outre, contrairement au temps où la jeune hôtesse de l'air vivait à Dubaï, et où elle recevait de sa compagnie Emirates Airlines son planning pour le mois, au Bourget -où elle était basée depuis son retour en France- avec les jets privés comme le Falcon auquel elle était dévolue, elle pouvait être appelée n'importe quand. Il fallait qu'elle soit disponible, durant les quinze jours où elle était *on duty*.

Et Camille était justement en service à partir de ce lundi.

2- Brasserie Muguette

À Levallois, Marc Jourdain fit traverser le pont à Durga, l'entraînant place Georges Pompidou, la *Place-aux-jets-d'eau*, comme elle appelait la grande esplanade du quartier moderne de cette commune des portes de Paris.

Molière savait que le "*loup blanc*" adorait les huîtres et c'est là que se trouvait un des seuls restaurants des environs qui en proposait encore. La brasserie Muguette. Même si mai n'est pas un mois en "*r*", on pouvait encore consommer sans risque ces délicieux coquillages.

Marc et Durga choisirent la terrasse sous la tente. Le temps était au beau, mais ce mois de mai encore bien frisquet.

Dès la commande passée, le mentaliste entra dans le vif du sujet. Il demanda en préalable à sa compagne, si elle était au courant du décès du médecin Gabriel Simon, dans son petit village de Savoie.

Durga lui répondit prudemment qu'elle avait appris la nouvelle par la radio, sur le Pont d'Argenteuil, en revenant de chez sa fille Camille.

Jourdain comptait se rendre à l'enterrement.

-Eh bien, ce sera ensemble car j'ai également l'intention d'y aller ! répondit Durga, d'un ton égal. J'ai même reçu un faire-part de décès m'invitant à la cérémonie.

-Ah ! Cela tombe bien ! Je voulais justement te le proposer, ajouta Jourdain.

Voilà qui posait les choses. L'information concernant le décès du médecin avait dû être largement diffusée sur Internet et faire le tour de la planète. Il est probable que les protagonistes de l'aventure du Pôle Sud, du moins, ceux qui étaient encore en vie, feraient l'impossible pour venir aux funérailles de l'un des leurs. Il est aussi probable que Les Déserts deviendrait pour l'occasion un nid d'espions.

Marc voulut que Durga lui rappelle qui elle avait précisément rencontré, au cours de ses voyages, de la fameuse équipe de savants et de techniciens envoyés sur les lieux en 1968, par leurs gouvernements respectifs. Il avait récupéré les notes de Dubois sur le "dossier Pôle Sud", grâce à l'intervention du *Pilote*, son boss.

En effet, le dossier était toujours classé "top secret". Et il avait fallu que *Molière* expose à Francis Moreno que le "*loup blanc*", quoi que réellement à la retraite à présent, avait été impliquée dans l'affaire. Et qu'il serait peut-être bon que quelqu'un de "la maison" descende en Savoie pour prendre le vent.

Moreno estimait que, depuis le temps, on pouvait considérer l'affaire comme classée. Mais Jourdain, qui avait reçu sur le sujet les confidences de Durga, pensait que c'était loin d'être le cas. D'ailleurs, c'est au nombre et à la qualité des personnes qui se réuniraient dans le petit village savoyard, où s'était retiré Simon depuis de nombreuses années, que l'on pourrait juger si, au yeux du monde, l'affaire était belle et bien enterrée, elle aussi.

-Je propose que nous partions mercredi vers midi. En voiture, conclut Marc.

Durga approuva.

-Nous dormirons à Chambéry, continua le mentaliste, et jeudi matin, nous monterons aux Déserts. Je crois que tu connais la route !

Si elle connaissait la route ? Par cœur.

Lors d'une de ses entrevues avec l'auteur de *La Nuit des Temps*, avenue Duquesne, Durga lui avait conté un peu de son enfance, passée en montagne dans ce village perdu où elle avait suivi l'école du hameau, en classe unique. Barjavel lui parlait de Nyons et de sa *charrette bleue*. De son père boulanger. La jeune femme, des Déserts, du père Chapperon, qui lui était cordonnier. Et de la Gustine, sa femme, qu'elle considérait comme sa grand-mère, bien qu'elle ne le soit pas. Mais elles s'étaient adoptées l'une l'autre, d'un commun accord. Durga avait vanté à l'écrivain ses courses à la cascade de la Doria, à la Croix du Nivolet, au Margériaz.

Il lui avait dit ce jour là qu'elle en avait encore le rose aux joues !

Aussi, lorsque Simon, revenu du Pôle Sud avec la DGSE, lui avait fait part de son intention de quitter Paris et d'aller s'installer au grand air dans un village perdu, où personne ne le connaîtrait, Barjavel lui avait-il parlé de la Savoie de Durga. C'était un lieu pour lui : Les Déserts ! Cela le guérirait du Pôle Sud !

Néanmoins, et elle le regrettait... Durga n'avait jamais rencontré Simon. Elle n'était pas non plus retournée dans sa montagne, depuis que toute la famille qui l'avait accueillie enfant -et jusqu'à son adolescence- avait disparu. Les uns après les autres. Même Lucien qu'elle considérait comme son frère, elle qui était fille unique. Tous avaient pris le chemin du petit cimetière de *la Combe*, comme on nommait le chef-lieu du canton. Là où le torrent de la Leysse dévalait sous le pont. Un torrent qu'elle entendait gronder déjà, depuis la fenêtre de sa chambre d'enfant, les jours de pluie, bien qu'il ne soit, plus haut dans la montagne, encore qu'un ruisseau.

Le "*loup blanc*" précisa à Jourdain qu'elle préférerait dormir à La Féclaz plutôt qu'à Chambéry. S'il pouvait y réserver une chambre, au moins bénéficieraient-ils de l'air pur. Et puis elle pourrait aller faire un tour "*en glése*", lieudit près de l'étang, dans la partie du plateau où la terre glaise -l'argile- était d'un bel ocre brun. Juste avant le goulet des *matafans*... qui montait *damou la Fécl'* a !

Jourdain ouvrait de grands yeux. Durga lui dit de ne pas s'inquiéter : c'était juste du patois savoyard. Cependant le mentaliste était toujours déconcerté par les sorties de sa compagne dans les domaines les plus divers et les plus éclectiques.

La chanteuse en riant lui promit de lui traduire ce que signifiait *percenailles*^{1*}, une fois qu'ils auraient étreigné les *linchus** de l'hôtel !

Et puis, elle entreprit de récapituler.

En Hongrie, le nom de famille se déclinant avant le prénom, elle avait tout d'abord rencontré, à Budapest, Fodor Tomach, directeur du théâtre universitaire, également docteur en sciences humaines. Mais essentiellement -pour Dubois comme pour Durga Demour- mari de Natalia. En effet, Natalia Fodor#, spécialiste en langues anciennes, était avec Moshe Naïm# l'Israélien, philologue et linguiste, les deux personnes qui avaient collaboré au plus près avec Lukos Aslan#, le génie informaticien turc, lors de leur épopée sud-polaire.

Budapest devait accueillir un grand festival international de la jeunesse, comme seuls les pays de l'Est savent en organiser. Et c'est à l'un de ses dirigeants que l'avait adressée *La flute* pour atteindre sa femme. Durga devait officiellement représenter la France, avec une de ses chansons où elle parlait de la Grèce. La Grèce opprimée, tombée sous le joug des colonels. Pays où la Française avait vécu, dans une vie très antérieure. Avant de connaître et le chanteur Sylvain Richard et son actuel compagnon-accompagnateur Frédéric Bocquet.

¹ * Carottes - *Draps

-Tous ces noms font partie de la comédie musicale

La salle était immense et la télévision hongroise filmait les artistes.

Durga avait été surprise de découvrir des chars et des soldats russes, en faction devant les portes du grand théâtre où devait se dérouler le spectacle. On l'informa qu'ils stationnaient en permanence devant les immeubles de la radio, de la télévision et de tous les bâtiments publics. Ils n'étaient visiblement pas aimés. En effet, l'insurrection hongroise spontanée de 1956, brutalement écrasée par l'Union Soviétique, avait fait plus de 3000 morts. La Hongrie, depuis, se considérait comme "occupée" par les Russes.

À sa sortie de scène, une femme en larmes, bouleversée par la chanson de Durga, tomba dans les bras de la chanteuse, la félicitant, l'embrassant. C'était Dimitra Andréopoulos#, archéologue grecque en exil, venue se réfugier chez son amie Natalia pour échapper aux poursuites des colonels. Les deux femmes avaient en effet beaucoup sympathisé sur la base polaire où les conditions de vie étaient rudes, particulièrement pour la gente féminine. Si bien que Durga fut introduite d'emblée dans le cercle de ces deux érudites, ayant eu le privilège de participer à l'expédition internationale et de côtoyer le docteur Simon. Mais, essentiellement, elles étaient présentes aux rares réunions où Éléa avait bien voulu dévoiler un peu de son monde et de sa vie en Gondawa.

Natalia était une fine cuisinière et elle régala plus d'une fois son amie grecque et le couple de Français de ces plats nationaux hongrois, dont elle avait le secret. Pendant que Freddy et Tomach parlaient théâtre et musique, les trois femmes avaient abordé le sujet qui intéressait véritablement Durga : l'expédition polaire antarctique. Tout le monde s'exprimait en anglais, faute de "traductrice". La chanteuse glana à l'occasion que Natalia ne s'expliquait pas comment Lukos avait pu traduire la langue d'Éléa, même avec le concours des puissants ordinateurs militaires, mis à sa disposition par quelques grands états. Il avait si peu d'éléments comparatifs avec ce dont il disposait : les cubes musicaux conteurs d'histoires et les murs gravés de la sphère. Lorsque Champollion avait déchiffré les hiéroglyphes -grâce à la pierre de Rosette, découverte lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte^{1*}, où le jeune général avait embarqué avec lui bon nombre de savants- il avait à sa disposition un court texte en langue grecque, le même en démotique (langue parlée couramment en Égypte) enfin, leur version hiéroglyphique. Il avait alors matière à confronter. Nonobstant que le petit disque de Phaistos, trouvé en Crète du sud, n'avait pour sa part jamais pu être décrypté, manquant d'éléments comparatifs.

Durga n'en apprit pas beaucoup plus. En effet, les femmes avaient été les premières à être évacuées de la base, dès le début de l'alerte, quand la pile atomique déjà se fissurait.

La chanteuse se souvenait avoir écumé les magasins de Budapest, afin d'en rapporter quelques souvenirs, mais il n'y avait rien à acheter. Elle s'était rabattue alors sur quelques faitouts en email de couleur. Alors qu'une artiste connue entreprenait de traduire et chanter une de ses chansons : "Paris Port-de-Mer", où il était question de *Parijba cép Seïna, keusseuneum cépen !* (Paris, belle Seine, merci beaucoup !), Durga offrit à ses amies, avant son départ, un lot de collants nylon, en vente exclusive au duty-free, sur présentation d'un passeport étranger. Denrée qui manquait cruellement en Hongrie, à cette époque.

Ensuite, le "*loup blanc*", flanquée de Frédéric Bocquet s'était envolée pour Istanbul.

Les concerts dans la capitale turque, sous l'égide de l'Alliance française, se déroulaient dans une vaste salle donnant sur le Bosphore. Et Durga avait ajouté à ses propres chansons bon nombre de grands titres du répertoire français et même anglo-saxon. La chanteuse passait de Brel à Piaf sans difficultés, avant d'aborder les succès de Sinatra. Elle était aussi éclectique dans le choix de ses chansons que dans sa vie.

Une surprise de taille l'attendait à Istanbul.

¹ * "*Le 14ème stade*" - de la même auteure - Éditions du Bois Noir

Dubois s'était démené pour qu'une invitation soit envoyée à Lukos Aslan lui-même. Le mentaliste "maison", dit *La Flûte*, avait même poussé l'audace jusqu'à demander que Durga Demour y soit présentée comme une amie de l'écrivain René Barjavel et par là même de Gabriel Simon.

L'homme ne pouvait manquer venir saluer la chanteuse après le spectacle. S'il venait. Il vint.

Lukos Aslan parlait parfaitement le français. Mais quelle langue ne parlait-il pas ?

Opportunément, Freddy était occupé sur la scène à ranger le matériel. Les amplis, les micros, les guitares.

Le géant, qui malgré son poids paraissait bien alerte, était d'un naturel avenant. Néanmoins, la chanteuse fut surprise par son aspect : il avait les yeux bridés. Certainement était-il métissé. Sa mère était Japonaise, lui confia-t-il au cours de leur conversation.

Il lui demanda aussitôt des nouvelles de Simon : Simon avait quitté Paris. Ce qui fut une excuse pour Durga de n'avoir de lui d'autres informations. Sinon, qu'il s'était installé en Savoie.

Le Turc plaisanta sur le rôle que lui avait fait jouer l'écrivain René Barjavel dans son roman. Il l'avait lu, en français, puis en anglais. Il n'était pas encore traduit en turc.

-Tel que vous me voyez, je suis un revenant ! Et dans mon entourage, chacun, dorénavant, se doit de m'appeler **Lucky**^{1*} et non Lukos !

-**Lucky**, c'est très bien ! acquiesça Durga. Mais elle avait peur de manquer de temps. Aussi, attaqua-t-elle d'emblée :

-Comment vous-y êtes-vous pris pour les exfiltrer ? demanda-t-elle tout de go.

L'homme fronça les sourcils.

-Que voulez-vous dire par là, mademoiselle Demour ?

-J'ai adapté le roman de René Barjavel en opéra-rock. Mais je ne suis jamais parvenue à en accepter la fin. J'ai toujours pensé que ce n'est pas ainsi que les choses s'étaient réellement déroulées. **Cette femme n'est pas venue du fond des temps pour terminer sa vie dans un mélodrame shakespearien d'un autre âge ! Non !**

Lucky la gratifia d'un sourire : "Vous me rappelez quelqu'un..."

-Je suis certaine qu'Éléa a reconnu Païkan. Ne serait-ce qu'à ses mains ! Une femme connaît par cœur les mains de l'homme qu'elle aime ! Et Éléa n'aurait jamais entraîné Païkan dans la mort. Ni qui que ce soit d'ailleurs, à part ce garde, mort par mégarde... !

-Ah... il fut un temps, où les hommes enlevaient les femmes en trophées. Les considéraient comme des fleurs que l'on cueille. Des oiseaux que l'on protège mais que l'on met en cage. De petits animaux exotiques et tremblants, quelquefois charmants mais certaines fois cruels ! Je sais qu'avec Éléa, il m'a fallu abandonner ces idées fausses ! s'exclama Lucky. Avec vous, j'en ai la confirmation !

-De quoi parlez-vous donc ? demanda Freddy en entrant dans la loge...

-Nous parlions de ma comédie musicale, répondit Durga.

-Ah ! celle que tu n'as jamais réussi à faire monter ? lâcha Freddy sarcastique.

-Tout à fait ! répondit la chanteuse.

Durga et Lucky échangèrent un regard.

-Voyez-vous, mademoiselle Demour, les hommes de notre époque ne sont pas prêts. Ils ne méritent pas l'équation de Zoran ! Ils en feraient mauvais usage. Ils ne sont pas non plus suffisamment évolués pour tolérer une femme comme Éléa. Intelligente, libre. Belle de surcroît. Leur ego ne le supporterait pas. Ils ont encore énormément de progrès à faire. Vis-à-vis de leurs congénères et vis-à-vis de la gente féminine.

¹ * *Chanceux*, en anglais

-Peut-être que dans cinquante ans... voire plus... ajouta-t-il en s'éloignant.
Et Lucky s'en fut.

Il y avait encore eu Moshe. Moshe Naïm#, le philologue linguiste émérite. Celui-ci, Durga l'avait bien connu. Il avait un peu de fortune et avait même failli devenir son producteur. Ils s'étaient "fortuitement" rencontrés à Paris, dans un cabaret. Une grande amitié était née entre eux, pour une raison fort simple : Durga écoutait ce qu'il disait et essayait de le comprendre. Moshe avait toujours des projets. En fait, il passait sa vie à faire des projets. Mais il ne les développait jamais. L'Israélien avait fini par rentrer dans son pays.

Durga avait appris avec tristesse qu'il avait, depuis peu, également quitté le pays des vivants.

Moshe gardait un très mauvais souvenir du Pôle Sud.

Il se plaignait que, là-bas, on ne l'écoutait pas. Il faut dire que Moshe parlait tout le temps et ne terminait jamais ses phrases. C'était toujours très éprouvant de le suivre, même si c'était un homme de génie, dans son genre. Il avait bien compris la synchronicité et l'image. Il avait démontré à Durga comment il possédait, autour de son petit appartement du 14e tous les éléments symboliques de son grand-œuvre. La sphère du Pôle Sud en faisait partie, mais c'est un rêve qui s'était envolé en fumée. Comme tout le reste.

Ah ! comme il aurait voulu produire l'opéra-rock de Durga ! Seulement, il avait toujours investi dans autre chose de plus urgent, de plus alléchant sur l'instant. Rien qui eut vraiment marché.

Ce qu'il pensait, lui, de cette histoire ? C'est qu'on ne leur avait pas réellement transmis toutes les informations découvertes dans la sphère. Qu'on leur cachait quelque chose. Mais quoi ? En revanche, des sonnettes du genre de cet ordinateur décidant tout de la vie des gens, vraiment, c'était ridicule ! Autant que les fausses bonnes raisons de ce savant, Zoran. Si une civilisation avait voulu enfermer un couple dans une sphère pour un si périlleux voyage, elle aurait au moins choisi un couple qui s'aimait. Noé dans son arche avait lui aussi embarqué les couples de la Terre, avec le succès que l'on sait. Les concepts de Moshe étaient entièrement bibliques. Hors la Bible, il n'y avait rien.

Et Moshe lisait la Torah dans le texte, en hébreu.

Il savait ce qu'était le Déluge. Mais de là à le repousser à 900 000 ans dans le temps, il y avait une marge. L'Atlantide à la rigueur, il y a 12 000 ans. Oui, cela correspondait tout à fait à l'ère de cette époque : l'ère du Lion et de son complément le Verseau porteur d'eau. Ce Verseau, tout en étant un signe d'air, n'était alors pour Moshe qu'une utopie, un soufflet qui attisait le feu du Lion conquérant, vaniteux et obséquieux. Mais aujourd'hui c'est l'inverse qui advenait. Signe gouvernant, le Verseau-Aquarius aérien avait évolué. Il domptait son complément le Lion, tenu par la gueule d'une main ferme, comme le figurait la carte de Tarot portant le nombre XI, La Force.

À l'évidence, d'ailleurs, la plupart des communications passaient par les airs de nos jours, avec Internet, les téléphones sans fil, les radios et les satellites. Sans parler des avions et autres hélicoptères, qui reliaient entre eux tous les points de la planète. L'aérosol du Verseau avait à présent vocation de calmer le feu du Lion par sa sagesse, au lieu de l'attiser. Là était toute la différence. Tu comprends, Durga ? disait Moshe. Qui était du signe du Scorpion, souffrant du désert, où son eau se perdait dans les sables. Les sables mouvants émouvants de ses rêves.

Moshe avait toutefois un faible pour l'équation de Zoran. Il disait que le "feu de Dieu" qui avait détruit Sodome et Gomorrhe n'était pas un simple orage mais s'apparentait plutôt à une explosion atomique. Pour qu'ainsi la petite femme de Loth soit changée en statue de sel, c'est qu'elle en avait subi les radiations. À Hiroshima n'avait-on pas retrouvé une ombre imprimée sur un mur ? Ombre qui avait été un homme et protégé le mur à cet endroit. Et les

"anges" qui accompagnaient Jéhovah dans sa visite à Abram -avant qu'il ne devienne Abraham- devaient maîtriser la génétique pour donner un enfant à Saraï -avant qu'elle ne se nomme Sarah- alors qu'elle avait 90 ans bien sonnés. Moshe croyait tout ce qui était écrit dans la Bible, livre sacré s'il en fut.

Moshe, cependant, n'était pas très religieux. Et sa vie était quelque peu décousue.

Il avait avoué à Durga n'être jamais descendu dans la sphère. Le froid lui faisait peur. Déjà en surface, il n'osait pas s'aventurer d'un quartier à l'autre. Il n'était même pas allé aux conférences d'Éléa. Il attendait que l'on réanime l'homme. Lui seul l'intéressait. Parce que c'est lui qui détenait la science. Mais tout avait mal tourné et il avait été heureux de quitter cet enfer blanc. Il était d'ailleurs le seul à être parvenu à embarquer dans le premier vol, réservé aux femmes. Voilà.

Durga était allée officieusement visiter, dans le laboratoire où il travaillait, Rudy Couroy#, le biologiste antillais qui avait pratiqué toutes les analyses. Le spécialiste n'avait pu que lui confirmer ce que tout le monde savait : le groupe sanguin d'Éléa et de Païkan n'avait aucune correspondance dans notre monde actuel. Ils possédaient un sang fossile.

Quand au glaciologue suisse, Robert Zigman#, il affirmait dans toutes ses conférences que les glaces du Pôle Sud n'avaient pas toujours été présentes sur le continent antarctique. D'ailleurs, le navigateur Pîrî Reis, quasi contemporain de Christophe Colomb, en avait représenté très correctement le tracé sur sa carte, copiée d'un document très ancien, provenant de la grande bibliothèque d'Alexandrie. Avant qu'elle ne parte en fumée, elle aussi. Durga s'était rendue au musée Topkapi d'Istanbul. Elle avait vu la carte de Pîrî Reis. Qui effectivement dessinait le contour du continent antarctique. Sans glace.

Ces deux là faisaient, eux aussi, partie de l'équipe internationale.

Sans parler du spéléologue argentin Miguel Abuelo#, que la chanteuse avait consulté lors d'un de ses passages à Paris. Certes, il forçait un peu sur le cannabis, mais il lui avait affirmé que la sphère d'or était bel et bien au fond de ce puits de glace et de terre, que les ouvriers terrassiers avaient réussi à percer avec leurs engins. Il y était descendu. Il avait failli d'ailleurs y perdre la vie, sa combinaison n'étant pas assez épaisse pour le protéger du froid intense régnant au fond du puits. Mais il gardait dans son regard tout l'émerveillement qu'il avait éprouvé lors de sa vision des deux gisants dans leur gangue d'hélium. Une vérité nue.

Bella Brigante#, l'Italienne médecin anesthésiste avait épousé un milliardaire saoudien. Nul ne pouvait l'approcher dans son palais des mille et une nuits.

Par contre, malgré ses recherches, la DGSE n'avait jamais retrouvé Marlène Ditrech¹, la productrice audio-visuel allemande. Ni Carmen Vita#, la photographe-camerawoman espagnole. Les quelques images noir et blanc tournées à l'époque semblaient avoir été détruites par une main criminelle.

Le couple John Hoover-Léonovna Souline# n'avait pas résisté à la fin de la guerre froide. Leur amour s'était porté en contre de leurs deux nations. Mais une fois le rideau de fer levé, les frontières tombées, ils étaient rentrés chacun dans leur pays. Malgré ses antennes et ses transfuges, la DGSE ne les avait jamais contactés, ni en Amérique, ni en Russie.

Margaret Tache#, l'anthropologue anglaise est morte de vieillesse il y a peu. Elle ne démordait pas de ses théories : l'histoire du Pôle Sud n'était pas rentable, il fallait l'abandonner.

Le journaliste canadien, Jean Vignaux# disparut dans un accident d'hélicoptère. La géophysicienne Indira Nandi# fut tuée dans un attentat en Inde. La journaliste australienne Bridget Smith# fut dévorée par un requin.

L'ingénieur informaticien Shang Ching# est emprisonné dans son pays, la Chine.

¹ #Ces noms ont été choisis pour faciliter la reconnaissance immédiate de la nationalité des personnages.

Restait Marianne Dubois#, l'infirmière réanimatrice. Elle avait suivi Simon à Paris. Et celui-ci avait fini par l'épouser. C'est d'ailleurs ce que lui avait conseillé Éléa, qui avait immédiatement remarqué que la jeune fille était follement amoureuse de lui. Alors que Simon n'avait d'yeux que pour Éléa...

Marianne n'avait plus quitté Les Déserts, où Durga et Marc allaient la rencontrer.

-Il y avait bien aussi des techniciens, des grutiers, même une cuisinière ! dit Jourdain.

-Mais l'histoire n'en a pas retenu les noms, à part la cuisinière Mélissa#, la métisse d'Ibiza, qui est devenue célèbre dans son île et y a ouvert un restaurant, l'assura Durga.

-Et le général Viva# et ses p'tits gars ?

-Ils ont tous péri dans une révolution, au Mexique.

-Bien...

-À présent, cependant, nous savons que le fameux Zoran n'est autre que le super ordinateur hautement sophistiqué qui gérait Gondawa. Son image projetée n'était qu'un hologramme. La machine, dans sa grande sagesse, avait voulu mettre Païkan à l'épreuve, pour vérifier s'il aimait suffisamment Éléa pour la suivre dans ce périple insensé.

Cela, je l'avais déjà écrit dans mon opéra-rock, lorsque j'ai modifié la fin, affirma Durga.

Et à Istanbul, Lucky m'a confirmé que l'ordinateur était bien dans la sphère. D'ailleurs c'est lui qui gérait le froid préservant les voyageurs du temps.

Les scientifiques avaient cru, à tort, à l'existence d'un moteur perpétuel.

-Et cela, Simon n'en avait pas parlé à son auteur ? demanda *Molière*.

-Apparemment non. En tout cas, celui-ci ne l'a pas mentionné dans son roman, répondit le "*loup blanc*".

-Eh bien, on dirait que nous avons fait le tour de la question, conclut sentencieusement Jourdain.

-Néanmoins, dans une histoire comme celle-ci, il faut s'attendre à ce que surgisse inopinément une fée Carabosse ! lança Durga.

-Attends ! Notre héroïne a déjà dormi 900 000 ans, cela suffit peut-être ! Un Prince médecin l'a enfin tirée de son long sommeil, s'exclama le mentaliste, mais n'a pas calculé qu'après avoir réveillé la Princesse, il se trouverait dans l'obligation de réveiller également son amant. Ou son mari, si l'on préfère. Quoi que l'appellation de mari soit un brin péjorative.

-C'est-à-dire que le mari n'a jamais un rôle romantique dans les histoires, ajouta Durga.

-C'est pour cette raison que tu ne t'es jamais mariée ? interrogea Marc.

-Vois-tu, les vies que nous vivons sont longues, à notre époque. Et le nom que je porte me convient tout à fait : Durga Demour. Tout comme son anagramme : *Dur, ma drogue* ! Ils me vont comme un gant. J'aime beaucoup l'idée d'être liée à quelqu'un par un anneau, mais je suis déjà tellement liée à moi-même. Rien n'est plus important que la fidélité à soi-même. C'est à mon avis la seule qu'il soit intéressant de cultiver en ce bas monde.

Éléa a-t-elle épousé Païkan ? Il leur suffisait qu'ils fussent désignés l'un à l'autre. Pour moi, se rencontrer est déjà une désignation. Parmi les milliards d'humains que compte la planète, il est extraordinaire de se retourner sur une femme dans la rue et de l'aborder, comme l'a fait mon père. Et plus inouï encore si cette femme, en 1936, accepte un rendez-vous^{1*} !

Toutefois, Éléa, d'après René Barjavel, n'avait pas de nom de famille, mais un numéro, qu'elle énonçait partout et que Zoran déclinait lorsqu'il la recherchait :

Éléa 3-19-07-91

Cela ressemble à une immatriculation de voiture, à un numéro de sécurité sociale ou de téléphone !

Il n'est néanmoins pas très agréable d'être considéré comme un simple numéro.

¹ **Petit Manuel de Survie... pour âme voyageuse*", de la même auteure -Éditions du Bois Noir

Mais rien ne dit que dans les temps futurs nous n'ayons pas un seul et unique numéro réunificateur pour nous identifier. Au lieu de cumuler celui du compte en banque, de la caisse de retraite, de la compagnie d'assurance enfin tous ces chiffres impossibles à retenir, qui nous brouillent la vie. Toutefois, ce qui pour moi est le plus remarquable, dans la civilisation d'Éléa, c'est non seulement cette clé qui leur était personnelle et grandissait avec eux, mais l'obligation d'être deux à l'ôter pour concevoir un enfant. Un enfant voulu entièrement par son père et par sa mère. Voilà qui changerait nos vies !

-Tu as raison ! acquiesça Marc Jourdain. Mais quand je pense que c'est une main dans une ravine^{1*} qui a présidé à notre rencontre, tout de même, le destin prend parfois une allure macabre !

-Certes ! mais cette main criait vengeance ! rétorqua le "*loup blanc*".

-Et tu prétends que quelqu'un crie justice, également, dans *La Nuit des Temps* ? demanda le mentaliste.

-Je le crois, dit gravement Durga. Si notre civilisation est suffisamment stupide pour ne pas être capable d'accueillir deux êtres ayant voyagé à travers le temps, qu'en sera-t-il lorsque nous arriveront des voyageurs de l'espace ?

-Comme tu y vas ! s'exclama son compagnon.

-Mais pas du tout. Cela arrivera un jour. Et il faut regarder les choses en face.

En 1968, les gens rêvaient d'une autre vie. On la leur a confisquée. On leur a accordé une vague augmentation de salaire. Quelques facilités sociales, qu'ils ont d'ailleurs très vite reperdues par la suite, mais ce n'est pas cela qu'ils réclamaient. Ce n'est pas pour cela qu'ils avaient fait la grève et paralysé le pays. Ils voulaient un autre fonctionnement, une autre vie.

D'autres objectifs. D'autres rêves. Ils voulaient des raisons d'espérer.

-Il ne faut pas désespérer Billancourt ! il me semble avoir entendu cela dans ma jeunesse, lança Jourdain.

-Je me méfie de toutes ces idéologies qui ne considèrent pas d'abord la vie et ses besoins, reprit Durga. Il faut qu'un minimum vital soit attribué à chacun pour vivre décemment. De la nourriture pour le corps mais également pour l'esprit. Et surtout l'accès à une vie sexuelle. Une vie sans plaisir n'est pas une vie !

-Les religions y mettent tant d'interdit ! fit remarquer Jourdain.

-Qu'avons-nous besoin de ces religions désuètes, aussi ! s'emporta Durga. Les hommes et les femmes sont capables de vivre l'Univers sans intermédiaires !

-Ils sont sous leur joug dès leur naissance, tu plaisantes ! la coupa le mentaliste. Sois un peu réaliste !

-Oh ! cela je ne le sais que trop, soupira la chanteuse, mais rien n'interdit à l'humanité de changer, d'évoluer, d'avoir d'autres aspirations ! Je crois que Lucky avait raison. Notre civilisation n'est pas mûre pour manier l'équation de Zoran. Elle ne l'utiliserait que pour asservir un peu plus les populations.

-N'est-ce pas Léonovna Souline qui rêvait de distribuer des "mange-machines"^{2*} dans les pays du tiers-monde ! plaisanta Marc.

-Cela n'a pas de sens. Les gens feraient n'importe quoi avec les mange-machines, dit Durga en haussant les épaules. Ils pourraient tout aussi bien se droguer que se gaver d'alcool ou de chocolat. J'ai bien peur que la population ne soit pas prête non plus pour la mange-machine.

-Si on suit ton raisonnement, l'humanité actuelle n'est pas mûre pour un changement radical, rétorqua le mentaliste, en souriant à sa compagne.

Durga semblait perdue dans ses rêves.

^{1*} *Le Loup Blanc*, de la même auteure -Éditions du Bois Noir.

² *Machine qui fabrique de la nourriture à partir de l'énergie du vide, dans le roman "*La Nuit des Temps*".

-Néanmoins, de nouveaux concepts en physique quantique pourraient changer beaucoup de choses, reprit la chanteuse en fixant son compagnon. Regarde, déjà, avec le boson de Higgs que le CERN est parvenu à cerner... mon fils Mathieu, qui travaille depuis quelques années sur le grand collisionneur de particules, à Genève, espère bien d'autres découvertes.

-Oui, nous en avons longuement parlé, lors du mariage de ta fille. J'étais heureux de pouvoir échanger toutes ces idées avec lui. Il te ressemble tellement, ajouta Marc.

-Certes, mais c'est un Gémeaux, il est double. Signe d'air comme moi. Cependant...

-Cependant ?

-Eh bien, en tant que théoricien, je sais qu'il travaille parallèlement sur un autre concept, la gravité quantique à boucles et la compression du temps, continua le "*loup blanc*" en baissant le ton.

-La compression du temps ? répéta Jourdain stupéfait.

-Oui, c'est un phénomène qui a été observé dans le triangle des Bermudes, comme par hasard, répondit la chanteuse.

Le mentaliste voulut savoir ce qu'impliquait le "comme par hasard".

Et Durga lui exposa qu'aussi bien il était établi qu'un fleuve se jetait précédemment dans la mer des Sargasses et que les anguilles en gardaient la trace dans leur mémoire génétique, le triangle des Bermudes se trouvait dans l'espace dévolu naguère à la nation d'Énisorai. On pouvait également l'appeler Atlantide, ou continent de Mu.

En tout cas, selon Éléa, c'est là qu'avait frappé l'arme solaire¹.

Non seulement après cette attaque la Terre avait glissé sur son axe, provoquant une série de séismes unimaginables, mais le tissu de l'espace-temps en avait été déchiré.

C'est ce que pensait Mathieu, le fils de Durga.

Certes, malgré les raz-de-marée et les cyclones dévastateurs, une fraction de la population de surface avait survécu. Sinon, nous ne serions pas là pour en parler. Mais les humains se retrouvèrent dans le plus parfait dénuement. Sans plus aucune technicité. Plongés du jour au lendemain dans l'âge de pierre. Pire même. En effet, à cette époque postérieure, les hommes avaient appris à affronter la plupart des dangers et à ingénieusement exploiter les ressources de leur environnement.

Lors du basculement de la Terre, les amas de ruines écroulées furent ravagées par de gigantesques incendies et des vents violents achevèrent de raboter la surface de la planète. Pas un seul édifice ne résista. Des hordes de survivants hébétés étaient la proie des bêtes affamées et des pillards de toute sorte. Une nouvelle vie commença pour eux, une vie de réfugiés. L'humanité passa par un seuil critique et faillit disparaître. Puis, quand la planète eut enfin retrouvé un semblant d'équilibre climatique, il lui fallut repartir de zéro. Ou presque.

Tout le savoir s'était perdu sous la pression de l'urgence et de la nécessité.

Aucune trace écrite, aucun vestige ne subsistaient.

Bientôt, les bribes du monde ancien ne furent plus que des mythes et des légendes. Déformés, embellis, comme celui d'un paradis irrémédiablement perdu.

Un paradis dont l'espèce humaine rescapée avait été chassée.

La grande majorité de la population vivant sur Terre avant la grande dévastation ignorait l'existence de l'arme solaire. Les peuples en avaient ignoré l'inventeur, autant que celui qui l'avait activée.

L'apocalypse qu'ils subirent n'eut pas de nom.

On les avait chassés du paradis et la faute devait bien en revenir à quelqu'un. La légende de cette femme recherchée par toute les polices de Gondawa avait perduré^{2*}.

¹ *Arme terrifiante inventée par Zoran pour défendre Gondawa dans *La Nuit des Temps*

² **La Nuit des Temps* de René Barjavel (Éditions Presses de la Cité)

Il n'y avait pas de doute. Tout ce malheur était advenu à cause d'elle. À cause d'une faute qu'elle avait commise, elle, LA FEMME !

Dans le monde sauvage de cet âge farouche, les valeurs étaient redevenues simples et essentielles :

La nourriture. Le feu. L'abri. Les armes. Le sexe. La survie de la horde. Ce que radotaient les quelques vieillards qui disaient se souvenir de ce qu'avaient raconté leurs arrière-grands-parents finit par tomber dans l'oubli.

De par le monde, cependant, se transmettaient ces légendes par traditions orales. Plus tard, des scribes les relatèrent.

Et toutes les histoires se recoupaient et disaient la même chose : un désastre, une civilisation détruite par la colère de Dieu. Peu importait lequel, puisque chaque peuple avait le sien. Il avait bon dos, Dieu, lorsqu'on ne savait pas comment expliquer un événement.

La colère de Dieu. Le feu de Dieu. Le jugement de Dieu. La grâce de Dieu. Les voies de Dieu, qui sont impénétrables. Mais Dieu avait bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper des méandres existentiels de la race humaine. Race de fourmis parmi tant d'autres.

Il y avait tellement d'univers à créer ! générant eux-mêmes leur espace et leur temps.

Il y a bien longtemps que Dieu était loin, loin, très loin... hors de portée dans son voyage en solitaire, sans assistance et sans escale¹... Ne subsistait que son intelligence, la fractale de sa conscience projetée, imprégnant la moindre particule, dans les vertigineuses décimales de Pi, 14159265358979.....

¹ *Petit Manuel de Survie... pour âmes voyageuses -de la même auteure, (Éditions du Bois Noir)

3 -Les Déserts

Ils arrivèrent en fin d'après midi.

En ce début de mai, les jours avaient déjà bien rallongé. Le voyage dans la nouvelle voiture de Jourdain fut confortable et rapide. La Peugeot 508, identique, avec quelques options supplémentaires, à celle de son ami le commissaire Quentin Barbet -dit *le Barbu*- faisait son bonheur.

D'ailleurs, durant le trajet, le mentaliste avait rappelé à Durga leur fameuse escapade à Cabourg, entre hommes. Pour les besoins d'une enquête. C'était un jour à marquer d'une pierre blanche, puisqu'à leur retour, Quentin avait rencontré Camille, la fille de Durga. En escale à Paris et de passage chez sa mère. Peu après, Camille était devenue la femme du commissaire.

Le "*loup blanc*" s'en souvenait très bien. Mais pour lors, son cœur battait la chamade. Elle avait hâte d'arriver. Après Saint-Jean-d'Arvey, elle était tendue sur son siège, regardant le Penney se dessiner peu à peu et se dresser au dessus de la route. Aussi, passée la petite chapelle et le chemin qui menait au village abandonné de La Doria, il était devenu inutile de lui parler.

Le chef-lieu des Déserts n'avait pas changé. De grandes coulées gris-bleu de terre saturée d'ardoise continuaient de s'effondrer, en amont de la route, du tertre où se dressait une banale église juxtée d'un cimetière. La Laysse, en aval, grondait toujours sous le pont.

Durga demanda à Jourdain de prendre à gauche, par les villages. Bien que la route de Plainpalais soit plus large et plus rapide pour parvenir au plateau de La Féclaz. Aussi, le mentaliste engagea-t-il la voiture dans les épingles à cheveux serrées qui montaient d'abord aux hameaux de La Ville, puis de La Lésine.

Ils laissèrent Les Favres et la maison du *Saïgon*. Il faut dire que dans le pays, tout le monde s'appelait Roux, Bal, Meunier, Dumas et même Chapperon, alors chaque famille avait son surnom, attribué à l'un des leurs. *Jockey, Cassoule, Midi, Coucou*, sans compter *le Barbu*, un Chapperon qui n'était pas de la même famille... et non Quentin Barbet.

Quand ils atteignirent la maison, Durga n'en pouvait plus. Elle pleurait.

Elle demanda à son compagnon de s'arrêter. Mais les volets étaient clos, la maison déserte. Un peu plus haut, l'école dressait toujours ses hauts murs blancs. Toutefois ce n'était plus une école, mais une maison d'habitation. Il n'y avait pas suffisamment d'enfants dans les villages à présent. L'école était désaffectée. Quelques rares agriculteurs subsistaient encore. Il était cependant difficile pour eux de survivre dans cette montagne pentue, où les tracteurs n'accédaient pas. Autrefois, les paysans n'attelaient que des bœufs, lents et solides. Mais qui songerait encore à les utiliser ? Alors beaucoup de terres n'étaient plus cultivées.

Durga savait que Simon s'était installé aux Charmettes. Le hameau ne se trouvait pas de ce côté, mais au-delà des Favres. Ils ne s'y rendraient pas aujourd'hui. D'ailleurs là-bas la route, passé la dernière maison, se perdait dans les champs. C'était un cul de sac, où juste quelques feux, surplombant *la Combe*, étaient perchés là sur un replis du Penney.

Ils continuèrent leur ascension jusqu'au grand tournant oblique de *La Remolard*. Pour déboucher enfin sur le plateau de La Féclaz. Ses hôtels, ses chalets.

Vaste plateau, bordé de noirs sapins. La route, si l'on voulait monter plus haut à travers la forêt épaisse, atteignait le Revard. De là on pouvait admirer, du bord de la falaise vertigineuse, quelques 1800 mètres plus bas : Aix-les-Bains et le lac du Bourget. Souvent noyée de brume, par-delà le lac : la Dent du Chat, qui dessinait, sur la mâchoire de la montagne, sa canine aigue. Et aux horizons, par temps clair, le massif de la Grande Chartreuse et la chaîne de Belledonne.

Durga et Marc déposèrent leur bagage à l'hôtel, au centre de la petite station de ski alpin. Puis le "*loup blanc*" entraîna son compagnon vers un autre point de vue de la même falaise. Au lieudit Le Sire, un vieux chalet sis sur la crête. Une route goudronnée y menait, à présent, à travers une gorge étroite, au fond de laquelle dévalait jadis, sporadiquement, un torrent tumultueux. Torrent qui avait creusé les goullets des *matafans* : grottes en forme de bugnes rondes, spécialité de la région. Dans sa jeunesse, Durga devait descendre du chariot, lorsqu'on atteignait ce chemin, *en glése*, jonché de pierres rondes qui roulaient sous les sabots des bœufs. Le chariot de bois, alors, tressautait et vibrait si violemment qu'il était impossible de s'y tenir. Là haut poussait la gentiane, qu'enfant elle prenait pour du muguet géant.

La falaise était la même que celle qui plongeait déjà sous la croix du Nivolet, à main gauche. Prenant assise sur les contreforts de la Doria. Elle déroulait ainsi sa paroi abrupte jusqu'au mont Revard, à main droite. Et il s'y ouvrait, sur le vide, le même paysage.

La première fois que Durga avait découvert cette vue magnifique, accrochée à la main de sa grand-mère, elle en avait été éblouie et subjuguée. Elle voulait la montrer à Jourdain. C'était "son" bout du Monde. Il lui était arrivé d'y jeter des cailloux... mais pas de bouteille de Coca-Cola, comme dans le film de l'Australien Jamie Uys : "*Les dieux sont tombés sur la tête*"-(1980). Vu de là-haut, la ville de Chambéry ne semblait, il est vrai, qu'un jeu de construction maladroitement renversé.

Et puis ils étaient redescendus pour dîner à l'hôtel. L'air pur et le voyage les avaient un peu assommés. Mais Durga était heureuse. Elle dormait dans sa montagne et dans les bras de Jourdain. Avant de sombrer dans le sommeil, elle lui murmura encore qu'un lac souterrain s'étendait sous leur lit, qui tombait en cataracte par un trou de la falaise. Loin d'ici, à la Doria.

Le lendemain, ils furent debout de bonne heure.

La levée du corps, avant la cérémonie était prévue à 10 heures. Mais Durga et le mentaliste espéraient pouvoir s'entretenir avec Marianne, l'infirmière qui avait été l'assistante du docteur Simon, lors de l'épopée du Pôle Sud. Celle qui était devenue sa femme.

Durga reçut alors un texto de Camille qui ne manqua pas de la laisser perplexe :

- "*Suis à Chambéry avec Falcon.*"

Elle en fit part à Marc. Qui sa fille avait-elle bien pu amener, qui emprunte un avion privé pour se rendre à Chambéry ? Son compagnon lui rétorqua que tout le monde n'allait peut-être pas à l'enterrement du docteur Simon. Il y avait d'autres activités qui puissent attirer des hommes d'affaires dans la région. Mais Durga restait sceptique. Elle croyait si peu aux coïncidences. Sa fille étant tenue de ne pas révéler l'identité de ses passagers, la chanteuse ne voulait pas lui poser la question. Ni par texto ni par téléphone.

Le couple reprit la route de la veille.

Ils repassèrent devant l'école et la maison où Durga avait passé son enfance. Puis, aux Favres, celle-ci fit signe à Marc de prendre à droite. Ils traversèrent tout le village. Croisèrent le bassin, orphelin de ses lavandières. Et le four à pain communal, abandonné. Jusqu'à la fruitière. Bien que la fruitière n'exista plus. Plus personne à présent n'y amenait du lait. Et on ne respirait plus l'odeur nauséabonde que dégageaient naguère les cochons qui y étaient

engraissés. On n'y fabriquait plus de tommes dans les grandes cuves en cuivre. On n'y baratait plus le beurre.

Il fallait passer le *Buis Non*. La chanteuse avait toujours pensé que ce lieudit tirait son nom d'un bois, qui en réalité n'en était pas un. Juste un gros bosquet d'arbres.

Ensuite, on arrivait aux Charmettes. Hameau homonyme, qui n'avait rien à voir avec celui de Jean-Jacques Rousseau ; plus modeste, plus rustique dirait-on. Formé d'une poignée de maisons. Où quelque *Dumas* avait dû vendre sa demeure de famille.

Tout de suite, on remarquait les voitures. Il y en avait plus d'une dizaine. Pas de ces vieux tacots qui couraient la campagne. Non. Des modèles récents aux belles carrosseries rutilantes. Des taxis, pour la plupart. Pour les *monchus*^{1*}, pensa Durga. Marc était surpris par le luxe des véhicules. Les chauffeurs discutaient et fumaient à l'écart.

Et puis, immédiatement, devant la maison, le "*loup blanc*" aperçut Lucky.

Curieusement, il n'avait pratiquement pas changé. Si ce n'est ses cheveux. Sa chevelure lisse et noire, attachée en catogan, était devenue blanche. Mais il semblait toujours dans la force de l'âge. La chanteuse fut heureuse qu'il la reconnaisse. C'est qu'elle n'avait pas trop vieilli. Le "*loup blanc*" aussi avait les tempes blanches mais les teintures les masquaient efficacement.

C'est une Durga toujours blonde qui tendit la main à l'homme se tenant devant la porte de la grande maison de pierre. Lucky, cependant, attira à lui la chanteuse et la serra dans ses bras. Celle-ci eut juste l'impression qu'une montagne se refermait sur elle. Par une trouée sous un bras levé, elle distingua du coin de l'œil sur le mur, la plaque en cuivre signalant le médecin généraliste. Apparemment, à soixante-dix-sept ans, Simon exerçait toujours. Lors de l'aventure du Pôle Sud, il n'avait que trente-deux ans. Marianne vingt-cinq.

Lorsqu'il relâcha son étreinte, Durga remarqua, derrière l'oreille du géant turc, les racines de ses cheveux blancs. Elles étaient noires. Elle en fut troublée. Cela voulait-il dire que l'homme se teignait les cheveux, en blanc ?

Pour faire son âge. Fut la première pensée qui lui vint à l'esprit.

Mais déjà une femme au regard noisette s'avançait vers elle. Emmitouflée dans un large châle noir, laissant échapper quelques mèches rousses rebelles, les paupières blessées par les larmes, Marianne paraissait encore jeune malgré ses soixante-dix printemps. Un masque de tristesse altérait son visage délicat. Durga se présenta. Exprima ses condoléances. Elle avait bien connu le maître, René Barjavel. C'est d'ailleurs elle qui lui avait parlé des Déserts, où elle avait passé son enfance. Elle passa sous silence qu'elle n'avait jamais rencontré Simon. Qu'importait d'ailleurs.

Elle désigna son compagnon, Marc Dupontel. Le "*loup blanc*" présentait toujours ainsi *Molière* aux étrangers, qui n'avaient pas à connaître sa véritable identité. C'est un nom qui lui était venu d'emblée, lorsqu'il l'avait rejointe chez elle, dans le Vexin français. Habillé en plombier, d'abord, puis en ami de passage^{2*}.

Une personne svelte, la longue chevelure argentée naturellement bouclée, les mains fines ornées de bagues, s'avança vers la chanteuse : Miguel Abuelo, le spéléologue. Il se souvenait de leur entretien à Paris. Puis Durga aperçut Natalia Fodor, accompagnée de son époux, Tomach. Ils lui tombèrent tous deux dans les bras. Derrière eux elle reconnut Dimitra Andréopoulos, l'archéologue, qui lui présenta son mari, Andréas. Un Grec élégant et chauve.

Durga entra dans la maison.

Dans le couloir, un vieil homme bedonnant la bouscula de son ventre. À son allure et son accoutrement ce ne pouvait être que John Hoover. Il se faisait vieux cependant. Il devait avoir très certainement plus de quatre-vingts ans. Durga le salua en anglais.

^{1*} *Messieurs*, en patois savoyard.

^{2*} *Le Loup Blanc*, de la même auteure -Éditions du Bois Noir

Et Léonovna, était-elle venue, elle aussi ? s'interrogeait Durga.

Une porte était grande ouverte, au fond du corridor. Une petite vieille toute sèche se tenait dans la pièce, près de la dépouille déjà dans un cercueil ouvert, encadré de deux candélabres. Les yeux fermés, elle priait en égrenant un gros chapelet de bois qu'elle pressait entre ses mains ridées. Derrière elle un géant blond aux cheveux ras, lança à l'arrivant un regard bleu ciel glacial. Son garde du corps ? Son fils ? En tout cas le "*loup blanc*" paraissait qu'il était Russe celui-là. Donc. Elle avait la réponse à sa question. La chanteuse demeurait sur le seuil, ne voulant pas troubler la vieille dame dans son recueillement. Léonovna Souline, une figure de légende, le cœur au bord des lèvres portant toute la nostalgie de son âme slave.

À ce moment Durga entendit une voiture arriver. Elle fit demi-tour.

Une femme élancée, très élégante, descendait d'une longue limousine noire. En même temps qu'un homme moustachu d'un certain âge, le cheveux noir et dru, le costume gris bien coupé.

-Bella, *my dear* ! clama la voix de Hoover.

Eh bien voilà Bella Brigante et son prince, peut-être. À moins que ce ne soit aussi son garde du corps. Mais l'homme tenait la grande femme brune par le coude. Geste familier qui ne relevait pas d'un employé. Soudain, des portières arrières du véhicule, surgirent simultanément une femme en abaya et niqab -ne laissant voir que ses yeux- ainsi qu'un jeune homme barbu, vêtu d'une dishdash blanche et coiffé d'un kéfié subtilement noué.

-Mes enfants ! les présenta Bella. Ma fille Aïcha et mon fils Karim, qui ont choisi de suivre la tradition.

Un autre véhicule venait de s'arrêter devant la maison. Durga reconnut sans peine Rudy Couroy dans l'homme au teint "noir clair", dirait-elle -ou café au lait vulgairement- le biologiste antillais de l'expédition. Néanmoins celui-ci, visiblement, ne la reconnut pas.

Jourdain s'entretenait avec Marianne, entourée de ses deux fils. Et puis le fourgon mortuaire vint se ranger devant la porte et tout le monde rentra dans la maison.

La porte du séjour était largement ouverte à présent et laissait voir une grande pièce moderne et chaleureuse, favorisant le bois à la façon d'un chalet alpin. On se pressa dans le couloir jusqu'à la chambre où le cercueil était installé.

La pièce où reposait Simon était visiblement une chambre à coucher. La sienne sans doute. On n'y remarquait aucun objet féminin. Peut-être le couple faisait-il chambre à part. À moins que ce ne soit la pièce dévolue à l'un des fils ; ou la chambre d'ami.

Les deux officiants, avant de fermer le cercueil demandèrent à chacun de se recueillir et de faire ses adieux au défunt. Son visage était serein. Mais personne n'ignorait que le corps avait déjà été préparé, ses traits maquillés. Simon avait succombé à une crise cardiaque. Le cœur, encore. Le cœur, avait cédé.

Durga perçut un bruit de moteur dans la cour. Et puis on entendit des pas pressés résonner dans le couloir. Tout le monde s'était retourné. Un feutre noir à la main, Robert Zigman fit son entrée, s'excusant d'être en retard. Le glaciologue n'était pas parvenu à trouver un taxi pour monter aux Déserts depuis l'aéroport du Bourget-du-Lac.

Pas étonnant, songea Durga. Ils étaient déjà tous ici.

L'émotion était vive et perceptible, parmi tous ces gens rassemblés. Tellement disparates. Et venant, pour la plupart, de si loin. Mais unis par un même souvenir.

Le silence se fit. Marianne ne put retenir ses larmes. Elle sanglotait à présent dans les bras de son plus jeune fils, Daniel. L'aîné, René, pleurait silencieusement lui aussi. Lucky lui tendit un kleenex et tenta de le reconforter en serrant son épaule d'un mouvement amical et apaisant. Durga, qui était entrée la dernière, se trouvait à côté du Suisse, Robert Zigman, qui

paraissait très sincèrement touché. Néanmoins, elle ne voyait que le dos de tout ces gens ayant participé à cette aventure extraordinaire, en 1968, au Pôle Sud. Les grands enfants de Bella Brigante se trouvaient un peu à l'écart, côte à côte, non loin de leur père. Il se tenaient avec respect devant le cercueil. Bien que cette religion ne soit pas la leur, ils paraissaient graves et attentifs à ne pas commettre d'impair. Cependant, Durga ne pensait pas qu'ils entreraient dans la petite église du chef-lieu. Il sembla à la chanteuse que la jeune femme frissonnait. Il faut dire que son vêtement noir et ample était peu conçu pour nos climats.

Marc Jourdain s'était placé en face du gros Hoover, qui dodelinait de la tête, à côté d'un candélabre. La chanteuse savait que le mentaliste étudiait chacun. Chaque visage. Chaque geste. Chaque attitude. Et qu'il avait occupé sciemment ce point stratégique lui permettant d'observer l'assemblée.

À présent, les employés des pompes funèbres entreprenaient de clouer le couvercle du cercueil avec de petits marteaux et de grands clous.

Tout le monde sortit de la pièce. Chacun regagna sa voiture.

Durga croisa le regard sombre de la jeune femme au niqab. Par la petite fente du voile qui ne laissait voir que ses yeux, Durga remarqua une larme encore accrochée aux longs cils. La femme détourna la tête et s'engouffra dans la limousine noire.

La file de voitures s'étira jusqu'à l'église.

Cependant, outre le groupe partiellement reconstitué de l'expédition sud-polaire, beaucoup de gens des villages s'étaient joints à l'assemblée. La plupart, des paysans que certainement le docteur Simon avait soignés. Durga reconnut quelques visages, de ceux qu'elle avait côtoyés enfants, dans la classe unique. Bien peu. Trois ou quatre tout au plus.

Mais aucun ne la remarqua, ni ne fit attention à elle. Il faut dire que la dernière fois qu'elle était venue aux Déserts, elle devait avoir vingt ans.

Comme le "*loup blanc*" l'avait supposé, le prince et ses deux enfants restèrent à l'extérieur de l'église. Lucky également.

La cérémonie fut assez brève.

Puis un cortège se forma jusqu'au cimetière attenant au lieu de culte.

Dans leur voiture, auparavant, en descendant vers *la Combe*, Durga n'avait dit à Marc que bien peu de mots. Elle restait dans son recueillement et sa perplexité. Ce n'était pas l'heure de s'étendre en discours. Mais les quelques phrases échangées alors lui avaient suffi.

À présent, la chanteuse et le mentaliste suivaient côte à côte la petite foule qui avait emboîté le pas aux croque-morts portant le cercueil. Tout le monde se taisait.

Il y avait profusion de fleurs et de couronnes. Durga savait que Jourdain avait fait envoyer un grand bouquet via Internet. Au nom de sa compagne, certes, pas au nom de la DCRI...

Parmi la foule, d'ailleurs, en sortant de l'église, le "*loup blanc*" avait remarqué quelques hommes et femmes qui n'avaient nullement l'allure des paysans des villages, ni de quelques expatriés des villes, venus s'établir à la montagne comme le docteur Simon. *Molière* les avait suivis des yeux, lui aussi. Le nid d'espion était bien au rendez-vous. Cela signifiait donc que "l'affaire" n'était pas éteinte, ni tombée aux oubliettes.

Les enterrements se suivent et se ressemblent.

Chacun jeta une rose sur le cercueil avant qu'on le recouvre de terre. Pour toujours.

Puis chacun dit un mot à Marianne et à ses deux fils. Étreignant à pleins bras l'une. Serrant les mains des autres.

Cérémonie poignante. Toujours recommencée.

Adieu des vivants à un mort. L'un des leurs.

L'épouse de Simon avait refusé le registre des condoléances et des signatures. C'était bien inutile. La présence des amis lointains, à elle seule, lui était d'un réconfort chaleureux inégalable. Une preuve inoubliable de leur estime.

Elle invita discrètement les proches à assister au repas de funérailles qu'elle avait prévu aux Charmettes.

Bella, son mari et ses enfants furent les premiers à faire demi-tour et à regagner les voitures.

Un petit groupe se retrouva devant la porte de la grande maison.

Marianne, néanmoins informa l'assemblée que Bella et sa famille ne seraient pas des leurs. Ils regagnaient l'Arabie Saoudite le jour-même avec leur Falcon.

Durga et Jourdain échangèrent un regard de connivence.

La maîtresse de maison ajouta que John Hoover et Léonovna Souline, pour des raisons personnelles, n'assisteraient pas non plus au repas. Quant à Rudy Couroy, le biologiste, il s'était lui aussi excusé, il ne pouvait s'attarder en Savoie, pour des raisons professionnelles.

On renvoya tous les taxis. Le déjeuner risquait de se prolonger, aux dires de Lucky.

Chacun prit place autour de la table dressée dans la vaste pièce, adjacente à la cuisine. Une table imposante, faite d'un lourd plateau ovale en chêne massif posé sur deux épais piliers galbés, qui lui donnaient une allure médiévale d'un tout autre âge. Un feu de bois crépitait dans la cheminée de pierre, dont le manteau était orné d'une large tablette sculptée.

Lucky, Dimitra et son mari, le couple Fodor, Robert Zigman, Miguel Abuelo, Marianne et ses deux fils, Jourdain et Durga se retrouvèrent assis sur les chaises à haut dossier, comme des chevaliers de la légende arthurienne. Mais la table était ovale...

Le "*loup blanc*" fut satisfaite d'être placée à côté de Lucky. Était-ce leur nouveau Merlin ? Celui-ci jetait de fréquents regards au mentaliste. Peut-être le jaugeait-il ? Durga et lui, en effet, étaient des pièces rapportées par rapport aux membres de l'ancienne expédition polaire. Et lors de leur rencontre en Turquie par le passé, il lui avait semblé que le géant turc n'appréciait guère Frédéric, son compagnon d'alors. Elle espérait que Marc lui serait plus sympathique.

Marianne présenta Aline et Angèle, du village voisin, venues l'aider à la cuisine. Deux paysannes avenantes, au visage tanné par le grand air et le soleil, leurs mains épaisses triturant leur tablier. Elles déposèrent sur la table de grands plats de crudités diverses et de charcuterie.

La maîtresse de maison invita les convives à se servir. René, son fils aîné, déboucha des bouteilles de vin. Daniel, le plus jeune, coupa de larges tranches de pain d'une énorme miche circulaire, qui fleurait bon son four à bois. Un four, très certainement, tel qu'en avait connu Durga, où monsieur Chapperon cuisait son pain ; dans son enfance, où le petit abri de l'âtre se dressait derrière la maison. La chanteuse adorait alors voir enfourner, avec la palette de bois au long manche, une fois les braises écartées, la pâte en boules gonflées, tenues à l'abri des courants d'air dans des paniers couverts : "pour ne pas qu'elle s'enrhume !", disait le brave homme.

Quand tout le monde fut servi, René, prit la parole. Grand, brun, il ressemblait beaucoup à son père, dont Durga avait aperçu une photo dans l'entrée, assis sur un snowdog¹. Il y souriait en levant vers l'objectif ses mains gantées de moufles épaisses, qui le faisaient ressembler à un ours. Un cliché qui avait dû être pris au Point 612, lors des relevés sous-glaciaires avec les sondeurs. Juste avant. Avant que l'on repère le signal. Puis que l'on atteigne la sphère.

Avant qu'on y découvre ce couple venant du fond des temps.

¹ Véhicule conçu pour rouler dans la neige, utilisé au Pôle Sud dans *La Nuit des Temps*.

Ce couple qui allait changer leur vie à tous.
Ce couple qui récrivait l'histoire des hommes.

René, en nouveau chef de famille, endossait naturellement la succession de son père, Gabriel Simon. Il remercia d'abord l'assemblée de sa présence. Chacun de s'être déplacé parfois de si loin, pour rendre un dernier hommage au médecin qu'ils avaient côtoyé au Pôle Sud, dans des circonstances dramatiques. René avait une quarantaine d'années. Des yeux marrons. Le nez droit. Des lèvres pleines, biens dessinées. On peut dire qu'il était beau. Il avait en tous cas un sourire charmant. Lorsqu'il souriait. Pas souvent. Mais les circonstances ne s'y prêtaient guère.

Il passa la parole à Lucky Aslan, qui avait une déclaration à faire.

Lucky se leva. Sa stature était impressionnante.

-Mes amis, l'heure est grave, commença-t-il en français.

Il se racla la gorge, puis leur avoua que c'était lui qui avait lancé des invitations à chacun, qu'ils n'avaient pas dû manquer de recevoir, les priant de se rendre aux obsèques, à la demande de Marianne et de ses fils.

Il sortit alors un petit appareil de sa veste. S'excusa. Appuya sur un bouton, puis, surveillant son écran, se dirigea vers la table basse devant la cheminée. Il se pencha et ramena de dessous la grande surface cirée deux petits godets brillants qu'il ouvrit, tritura et enfouit dans sa poche.

Jourdain et Durga avaient tout deux reconnu les mouchards espions.

Le géant fit encore le tour de la pièce avec son appareil et vint se rasseoir.

-On n'est jamais trop prudent ! lâcha-t-il avec un sourire, devant l'assemblée médusée.

Il exposa alors, que des espions du monde entier étaient toujours à la recherche de la formule de l'équation de Zoran. Bien qu'il ait été connu et divulgué que la paroi de la sphère, où elle était gravée, avait été détruite, il circulait toujours la rumeur comme quoi des membres de l'expédition polaire en possédaient une copie. Dont lui-même.

-Et ils ont raison ! lança-t-il. Il ajouta que, néanmoins, personne n'était en mesure, encore à notre époque, de lire et d'exploiter cette formule.

Certes, si Albert Einstein était encore en vie, peut-être l'aurait-il pu. Ou bien alors le physicien-cosmologiste Stephen Hawking -à ne pas confondre avec Stephen King. En effet, l'Anglais cloué par la maladie dans un fauteuil roulant, aurait une chance d'y comprendre quelque chose, s'il la lui soumettait.

Mais, et il martela chacun de ses mots : il n'en avait pas l'intention !

Il s'interrompit car la porte de la cuisine venait de s'ouvrir derrière lui : Aline apportait un gigot sur la table. Angèle la suivait avec une grande soupière de flageolets verts.

René, s'affaira à découper la viande. Marianne, servit les haricots.

À présent que les deux villageoises avaient quitté la pièce, chargées des plats vides, ce fut Jourdain qui se leva pour refermer la porte de la cuisine, sous le regard approbateur du géant turc. Ce qui se disait là ne devait pas tomber dans n'importe quelle oreille, jugeait-il.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le bruit des couverts.

Après avoir avalé quelques bouchées Lucky reprit. Il choisit alors de s'exprimer en anglais. Et il demanda à ce que tous les téléphones portables soient désactivés. Tout à fait.

Il expliqua que le monde changeait. À nouveau la violence des guerres ravageait plusieurs contrées. Les régimes évoluaient. Et la montée de l'islamisme radical laissait craindre les pires folies à venir, depuis le 11 septembre. La guerre en Irak, en Lybie, en Syrie. Sans compter les talibans d'Afghanistan et les menaces nucléaires venues à présent de la Corée du Nord et de l'Iran. Toutes ces idéologies extrémistes incontrôlables. Sans oublier la poudrière que représentaient toujours Israël, retardant à l'infini la création d'un État Palestinien et une paix de plus en plus improbable. Tout cela pouvait finir très mal, surtout si

la situation économique européenne continuait à se détériorer et si l'Amérique venait à tomber elle aussi en récession. Lucky craignait le pire. Les hommes allaient encore précipiter la planète dans des désastres sans nom, accompagnés de dérèglements climatiques de plus en plus inquiétants.

Cependant, il n'avait pas tenté de les réunir, à l'occasion de cette cérémonie funèbre, pour vitupérer l'époque et se lamenter. Mais l'Histoire lui avait enseigné combien la connaissance, la science et la technologie étaient fragiles lors des périodes de grandes destructions.

En premier chef, il fallait se souvenir d'Énisorai et de sa soif d'expansion. Créer des armes de plus en plus destructrices ne menait à rien. L'arme solaire conçue par Zoran avait failli anéantir la planète entière. Et... il y a 12 000 ans, les hommes de l'Atlantide qui se prenaient pour des dieux avaient à nouveau provoqué un déluge meurtrier. Allait-on définitivement rayer la race humaine de la Terre cette fois-ci ?

Lui, Lucky, ne proposait pas de construire une arche ou un quelconque abri souterrain. Non. Il fallait agir d'une manière plus intelligente.

La tablée retenait son souffle. Tous les regards étaient tournés vers l'informaticien de génie, la fourchette en l'air. Cet exposé surprenant sidérait son auditoire.

-Il faut tisser d'autres idées, d'autres liens reprit Lucky. Il est indispensable que chacun revienne à une plus grande simplicité de vie. Et se rapproche de la planète Terre.

-Oui, bien sûr, dit spontanément Durga, mais vous avez un plan ?

Lucky sourit. Il n'en attendait pas moins de la chanteuse. Avec elle, il ne suffisait pas de parler, il fallait passer à l'action. Il exposa comment il voyait les choses. Il était indispensable que les gens s'imprègnent de la manière dont fonctionnait l'Univers et abandonnent leur attitude infantile, toujours à la recherche d'un père, d'un guide, d'un dieu.

Certes la physique, la chimie, la biologie, la psychologie avaient faits de grands progrès, mais ce n'était pas suffisant. Le savoir était trop dispersé. Il y avait peu d'idées de synthèse. Et chacun sait que tout, absolument tout est interconnecté.

Le grand corps de l'Univers, qui s'était déployé lors du Big-Bang, ne formait qu'un tout intangible et insécable, sous forme d'énergie ou de matière. Le moindre grain de poussière, la plus anonyme feuille verte, la plus humble des fourmis, le plus petit enfant, comme le plus gros des soleils n'étaient que la manifestation d'une de ses facettes. Il s'arrêta pour considérer les convives.

Malgré la gravité du propos et de l'instant, chacun profitait d'une fin de phrase, d'une légère retombée du ton de l'orateur pour, qui avaler une bouchée, qui boire un peu d'eau, qui attraper une tranche de pain.

Ce qui comptait, c'était l'intention, continua Lucky imperturbable. Il était indispensable que chacun se concentre sur son intention. Le monde prenait alors la direction qu'on lui impulsait. Il se modelait selon notre propre état d'esprit. Se courbait sur notre densité intérieure. Et il aidait alors à la réalisation des projets de chacun.

Personne n'osa un commentaire sur ce discours. Mais chacun n'en pensait pas moins.

Durga, pour sa part, avait déjà lu tout cela dans les écrits de Krisnamurti. Mais aussi de Castaneda. Et elle en était convaincue. Puisqu'elle le mettait en pratique tous les jours.

-Il n'est pas besoin de courir le monde. Le monde est un cul de sac ! L'Univers informe partout, où que l'on se trouve, reprit le géant turc. Et l'Univers a besoin de nous !

-Rien que ça ! S'exclama René.

-Buenos ! ajouta Miguel. (*Bien !*)

-Théos ! murmura Dimitra. (*Dieu !*)

Les autres ne dirent rien.

-Si Éléa est venue jusqu'ici, c'est pour nous demander de l'aide ! assena alors Lucky, avant d'ajouter : et pour rendre un dernier hommage à son très cher ami Simon !

Et là, plus personne ne mangea ni ne but. Plus personne ne dit un mot non plus. Les yeux de chacun étaient écarquillés, les visages reflétaient la stupeur.

Pour les membres de l'expédition polaire, certes, Éléa était venue du fond des temps, cela ils le savaient, mais sa fin tragique était attestée. La sphère d'or et tout ce qu'elle contenait n'avait-ils pas sombré à nouveau dans l'oubli, ensevelis à jamais sous la terre et la glace ?

Seuls Durga et Jourdain, échangèrent un regard complice. En effet, le trouble et la grande émotion de la jeune femme au niqab, lors de la fermeture du cercueil, avaient éveillé une certaine perplexité chez la chanteuse, venant d'une personne totalement étrangère au médecin décédé. Et dans la voiture se rendant au cimetière, les commentaires du mentaliste l'avaient confortée dans son soupçon : sous les vêtements saoudiens se cachaient des personnes plus proches du docteur Simon qu'il n'y paraissait.

Le couple gonda ?

C'est Lucky à présent qui dévorait son gigot.

Durga se disait que, même froid, c'est bon le gigot.

Ce fut Robert Zigman, le glaciologue, qui prit la parole le premier.

-Tout de même, vous ne pouvez nous dire de telles choses, monsieur Aslan, sans vous en expliquer !

Mais l'intéressé continuait de manger.

Daniel fit diversion et proposa une autre tranche d'agneau.

René, ouvrit une nouvelle bouteille de vin.

-Je crois qu'il nous faut boire à cette nouvelle incroyable ! Proposa-t-il.

Marianne restait figée sur sa chaise. Une certaine sérénité imprégnait à présent son visage. Elle essayait d'assimiler tout ce que cette annonce impliquait.

Natalia et Tomach étaient en grande conversation en hongrois. Dimitra et son mari échangeaient en grec avec animation. Miguel, le spéléologue argentin s'était levé pour aller fumer dehors.

Jourdain se pencha alors vers Durga :

-Tu avais raison, avec ta larme ! murmura-t-il.

-J'ai vu qu'elle portait des lentilles, répondit tout bas Durga.

-Tu penses qu'ils sont avec Camille ? interrogea le mentaliste.

-J'en suis certaine, répondit le "*loup blanc*". Et les deux pilotes !

Lorsque Lucky eut terminé son assiette et que Marianne lui eut resservi des flageolets, il daigna reprendre la parole :

-Bien sûr, vous ne pouviez pas le savoir... commença-t-il.

Il rappela que tous les membres de l'expédition avaient cru à l'empoisonnement d'Éléa et de celui que chacun pensait être Zoran. Comme chacun avait cru à l'explosion de la pile atomique. Mais rien de tous cela n'était réel. Il se tourna alors vers Durga.

-Cette dame que vous voyez là, elle, n'y a pas cru ! annonça-t-il.

Il évoqua d'abord le roman de René Barjavel, *La Nuit des Temps*, narrant à sa façon l'épopée sud-polaire, d'après le récit que lui en avait fait le docteur Simon. Ainsi que le travail de la chanteuse qui avait entrepris d'adapter ce roman en opéra-rock. Et la manière dont, avec son intuition féminine, elle avait buté sur la fin. Il rappela leur rencontre à Istanbul, plusieurs années auparavant. Et la question directe qu'elle lui avait posée alors :

- "Comment vous-y êtes-vous pris pour les exfiltrer ?"

Il rit en se remémorant la chose. L'assemblée dévisageait Durga.

-Comment avez-vous pu savoir ? demanda Marianne.

Marianne était la seule femme à être restée jusqu'au bout avec le docteur Simon. À l'avoir assisté jusqu'à la dernière seconde. À être témoin de son désarroi lorsqu'Éléa avait avalé ce que chacun pensait être le poison de la graine noire. Elle se souvenait, elle aussi, du

chaton de la bague ouvert et de la stupeur des médecins réanimateurs, qui voyaient leur patient soudain leur filer entre les doigts :

-On le perd ! On le perd ! S'étaient-ils écriés. Puis ils avaient vu le visage d'Éléa, déjà pâle. Le masque de la mort creusant ses traits.

Et l'alarme, alors, qui avait retenti dans toute la base. Et l'explosion sourde qui l'avait suivie, privant brutalement le puits d'alimentation électrique. La seule chose qu'elle avait vue alors, c'est que les infirmiers, à la lueur d'une lampe torche, avaient redéposé les deux corps sur les socles de la sphère, là où ils avaient parcouru leur long voyage immobile depuis l'enfance humaine. Que pouvaient-ils faire d'autre ?

Ensuite, Marianne se souvenait être remontée à la surface avec Simon, par l'échelle de secours. Talonnés par l'équipe de réanimation, qui tentait sans bien que mal de se hisser hors du puits.

Durga ne savait que dire. Elle tenta d'expliquer comment, pour écrire ses chansons, elle s'était glissée dans la personnalité d'Éléa. Et comment, intuitivement, elle, en femme amoureuse, elle aurait agi et réagi. Comment Éléa, une fois ramenée à la vie, avec l'énergie qui l'habitait, n'avait pas dû passer son temps à se morfondre dans une salle d'infirmerie. Qu'elle était sans doute redescendue dans la sphère pour se rendre compte "de visu" de cette histoire incroyable qu'il lui était arrivée : dormir 900 000 ans dans une arche d'or, suite au projet d'un savant fou. Et elle ne pouvait que reconnaître, alors, le corps du gisant ayant traversé le temps à ses côtés.

-Et vous aviez raison, Durga, reprit Lucky, c'est ainsi que les choses se sont passées.

Éléa est descendue dans la sphère avec Simon. Ensuite, une fois remontés à la surface, elle lui a parlé. Sans le truchement de la traductrice. Le docteur est alors venu me trouver. J'étais son seul véritable ami. Il m'a demandé de l'aider. De les aider. Et je l'ai fait.

L'informaticien décrivit comment il avait placé des explosifs près de la pile atomique, mais pas dans la pile. Et comment ces explosions n'étaient destinées qu'à faire évacuer la base antarctique. Des explosions programmées pour se succéder pendant près de 24 heures, dans cette nuit polaire. Une *nuit bleue* comme personne n'en avait jamais connu.

Il raconta comment il avait soigneusement photographié les équations gravées sur le mur d'or avant de les détruire au laser. Il n'était pas question de laisser ces formules derrière eux. Et comment le grand ordinateur s'était occupé du reste.

-Le grand ordinateur demanda Daniel ? le plus jeune des fils de Simon.

Il ressemblait beaucoup à sa mère, son visage avait la même délicatesse de traits, mêlant l'énergie à la douceur. Et ses cheveux les mêmes tons naturels de roux.

Daniel avait l'âge de Simon quand il était au Pôle Sud : trente-deux ans.

Lucky leur révéla alors, qu'en fait, comme l'avait imaginé Durga, Zoran n'était qu'un hologramme dont se servait l'ordinateur pour s'adresser au peuple de Gondawa, afin de lui être plus proche. Et comment c'est lui qui avait mis Païkan à l'épreuve avant de l'embarquer dans ce voyage dont la destination finale était imprévisible dans le temps. C'est encore lui qui avait généré le froid intense ayant permis au couple d'effectuer sans dommages ce long périple. Jusqu'à ce que le corps encore inerte du jeune homme soit retiré de son socle. La machine, avait alors réactivé de nouveaux circuits. Et Lucky avait pu s'entretenir avec elle.

-Vous avez parlé avec l'ordinateur ? demanda Jourdain avec une certaine incrédulité.

Le géant répondit simplement que, oui ! lorsqu'il était descendu dans la sphère pour effacer l'équation des murs d'or, les socles vides clignotaient. C'est alors qu'il avait découvert l'ordinateur. Il avait rapidement repéré les entrées adéquates et avait eu l'idée d'y brancher un canal de sa Traductrice en langue gonda, qu'il venait de traduire. Les réseaux informatiques s'étaient interconnectés et compris et le Turc avait suivi alors les instructions de la machine.

Puis il continua à manger ses flageolets verts.

Marianne se leva pour aller chercher la salade et une grosse tomme, dans la cuisine. Elle avait depuis longtemps remercié Aline et Angèle pour leur aide et les deux femmes étaient rentrées chez elles. Daniel recoupa du pain. Puis René déboucha encore une autre bouteille de vin et servit chacun.

-Mais ensuite ? se risqua à interroger Natalia.

Ensuite ? Reprit Lucky après s'être coupé un morceau de fromage, la base avait été entièrement évacuée. La dernière explosion fut alors comme un feu d'artifice. Le bouquet final, en somme, dans la nuit du Pôle. La seule *nuit bleue* que ce continent ait jamais vécu depuis 900 000 ans !

Pendant plusieurs jours les services secrets mondiaux et leurs dirigeants s'étaient lamentés sur l'échec de l'expédition et sa fin désastreuse. Et puis les premières rumeurs avaient commencé à circuler sur l'irréalité de l'épopée. L'utopie des savants ayant cru découvrir des choses qui en fait n'existaient pas. Les illusoires tracés du sous-sol n'étaient que des montagnes. D'ailleurs plus aucune image n'était disponible. Comme par enchantement toutes les bobines vidéos avaient disparu. Ensuite, les désordres de mai 68 eurent tôt fait de ramener la vie politique à un peu plus de réalité et de pragmatisme. Ce qui s'était passé au Pôle Sud, il valait mieux, effectivement que, le peu qui en avait filtré, le monde l'oublie. C'était un anachronisme insupportable pour l'époque.

-Oui mais, là-bas... que s'est-il réellement passé ? Demanda à son tour Dimitra.

-Vous les femmes, vous êtes toujours les plus curieuses ! remarqua l'informaticien avec un sourire. Là-bas, je ne sais pas exactement... je ne peux que l'imaginer :

Éléa et Païkan se sont réveillés de leur mort illusoire. Zoran, appelons-le ainsi, a su que faire pour les rassurer ; ils ne risquaient pas de mourir de faim avec la mange-machine. Et ils étaient protégés, dans la sphère, de la tempête qui soufflait en rafales à la surface de la banquise. Je suppose que l'ordinateur, dans sa grande sagesse, avait dû embarquer une de ces machines immobiles capables de fabriquer ce dont le peuple de Gondawa avait besoin. Et la machine a pondu un engin volant. Ou un bateau. En fait, je ne l'ai jamais su. J'avais pris soin de laisser dans la sphère des cartes de la Terre, telle qu'elle était à présent, ainsi que des spécimen de dollars US. Et j'avais prévu un point de rendez-vous dans le désert Australien. Pour plus tard. Quand l'ordinateur aurait réglé tous les problèmes et qu'il serait prêt.

Il s'était passé six mois avant que la machine n'entre en contact avec Lucky.

Celui-ci s'était aussitôt rendu en Australie. Il avait eu naguère des relations étroites avec les Aborigènes de la tribu Wurundjeri, lors d'une expédition d'étude qu'il avait menée là-bas.

Curieusement, ceux-ci avaient été avertis de la visite imminente de deux humains venus d'ailleurs. Ils ont dit qu'ils l'avaient rêvé. Ils s'y étaient préparés. Ils les attendaient.

Les cheveux d'Éléa avaient déjà bien repoussé. Quant à Païkan, il portait un collier de barbe. Il n'était pas très différent de l'homme en kéfié qui était descendu de la limousine...

Ils étaient prêts à affronter le monde. Mais les yeux d'Éléa ne passaient jamais inaperçus. C'est alors que Lucky avait eu l'idée de lui faire porter des lentilles de contact de couleur sombre, lorsqu'elle ne chaussait pas des lunettes de soleil.

-Les deux jeunes gens n'avaient pas perdu leur temps dans la sphère. Ils parlaient tous deux un anglais correct, grâce aux cassettes audio¹ que j'avais laissées au Pôle Sud. Néanmoins, Éléa avait déjà des rudiments de français, suite à ses nombreuses conversations avec Simon. Le couple avait intégré un maximum de renseignements sur l'époque où ils avaient débarqué. Pour ma part, je leur avais falsifié des passeports britanniques. Et il m'avait

¹ Il n'existait pas en 1968 d'autres supports pour enregistrer le son que les bandes magnétiques...

fallu leur trouver des noms et des prénoms. Il est certain qu'ils ne pouvaient pas se nommer Éléa et Païkan de Gondawa... Alors ce fut Peter and Mary Goldsmith ! annonça Lucky en riant. Je leur avais également attribué une date de naissance plausible ! Nés en 898 000 avant J.C. cela ne faisait pas très sérieux...

Le rire de Lucky détendit un peu l'atmosphère. Cette succession de révélations les avait tous abasourdis.

Marianne s'en fut à la cuisine faire du café.

Durga planait un peu. Elle avait l'impression de vivre un rêve éveillé. Quant à Jourdain, tout cela le passionnait au plus haut point. Il s'interrogeait, néanmoins, sur le type de rapport qu'il allait faire au *Pilote* en rentrant à Levallois. Plus il y pensait, plus il était évident que, moins il en dirait, mieux ce serait : lors de l'enterrement, il avait rencontré la famille et les amis du docteur Simon. Il n'était pas tenu de parler de l'exposé de Lucky, encore moins de Zoran et des deux Gondas. Dans quelle mesure cela concernait-il la DGSE ou la DCRI ? En son for intérieur, il savait bien que si, mais, pour l'instant, il n'y avait pas péril en la nation.

Ils étaient à nouveau rassemblés devant leur tasse de café lorsqu'ils entendirent des coups sourds.

Quelqu'un cognait à la porte d'entrée avec le heurtoir. René se leva. On perçut le bruit d'une conversation, puis des couples de pas dans le couloir. Un homme au visage d'ascète, le crâne rasé, se tenait à côté du fils aîné de Marianne.

-José ! s'exclama Lucky, se levant pour l'accueillir.

L'inconnu s'excusa d'arriver si tard. Son accent le trahissait : il était Portugais.

Le géant turc le présenta : José Rodrigues, cryptologue et mathématicien réputé, habitant Lisbonne. Un ami qui l'avait grandement aidé au déchiffrement de la langue gonda en 1968. Il ne faisait pas partie de l'expédition polaire, mais il l'avait efficacement assisté lors de son travail avec les satellites.

-J'avais demandé à José de se joindre à nous ! annonça l'informaticien. Mais je le connais suffisamment pour savoir qu'il ne voulait pas imposer sa présence à une assistance qui ne le connaissait nullement et qui ne l'attendait pas !

Daniel avança une chaise. Marianne offrit du café.

José s'installa en bout de table, dans un espace qui semblait être resté libre pour lui. Tel Lancelot du lac, songeait Durga. Elle remarqua toutefois, le visage un peu tendu de Jourdain. Connaissait-il cet homme ?

4- Le plan

Lorsque l'assemblée fut à nouveau attentive, Lucky reprit la parole.

Il avança que si aujourd'hui Éléa réclamait de l'aide, c'est comme si la vie et l'amour nous réclamaient de l'aide. Il relata les dernières paroles de Zoran à Païkan, que le jeune homme lui avait rapportées, avant que la sphère ne se referme sur eux, il y a 900 000 ans :

- "Vous avez été bien choisis ! Tu aimes Éléa plus que toi-même et elle aussi ! Et c'est bien d'amour dont la Terre aura besoin un jour. Je suis le grand-ordinateur. Je suis un personnage virtuel et non réel. J'établis mes propres programmes et j'ai pris le nom et le visage de Zoran pour être plus près des hommes. Mais ce sont les hommes qui m'ont conçu et construit. Depuis des générations mes fonctions se sont multipliées, ainsi que mon intelligence. J'ai donné aux hommes l'équation qui porte mon nom, le sérum de longue vie et la nourriture sans effort avec la mange-machine. Mais je n'ai pas pu changer leur nature" :

"Ce sont des hommes !"

Et ils n'ont pas compris que tant qu'il y aura la guerre quelque part, ils ne seront jamais en paix nulle part."

"Sauve l'amour, Païkan, c'est essentiellement ce dont le monde aura besoin !"

"Et cela, un ordinateur si puissant soit-il ne peut pas le faire !"

"Je n'ai ni peur, ni angoisse. Je ne tremble pas de désir."

"Je suis parfait ! Je suis une machine !"

"Va en paix, je serai toujours avec vous !" *¹

Lucky, après avoir laissé un moment à son auditoire pour assimiler ce qu'il venait de leur révéler, continua ainsi :

-Ceux qui vous disent que tout est écrit, ils mentent ! L'Univers a une plasticité qui permet tout. L'enfer comme le paradis. Les pires aberrations comme les devenirs les plus sublimes. Ce sont les êtres conscients avec leurs intentions qui font pencher le cosmos d'un côté ou de l'autre. Et tout est à l'intérieur de Sa Sphère. Personne ne se tient sur le toit du monde pour observer ce que font les planètes, les fourmis et les hommes. L'Univers sait tout de tous, instantanément. Puisque nous faisons tous partie de son Grand Être. De son Grand Corps. En fait, tout est entre nos mains. Quelle vie voulons-nous ? Désirons-nous véritablement l'anéantissement ? Le genre humain a passé son Histoire à jouer avec le feu. Le feu de Prométhée, dérobé aux dieux, selon la mythologie grecque, ajouta-t-il en souriant à Dimitra et à son mari.

-Etsi einè !... murmura Dimitra. (C'est ainsi...)

Néanmoins, c'est toujours la même culpabilité et les mêmes châtiments que les Églises nous infligent depuis l'aube de l'humanité. Depuis les pouvoirs qu'ont découverts les premiers

¹ *La tirade de Zoran , qui modifie la "fin" du roman , est extraite de la comédie musicale écrite par l'auteure...

chamans. Des pouvoirs qu'ont voulu conserver de tout temps les Églises, quelles qu'elles soient. Sous prétexte d'insuffler au peuple une sagesse divine. Mensonge ! Encore mensonge !

Il n'y a qu'à voir ce que le pouvoir ecclésiastique a fait de l'aventure de Jésus ! Courber les peuples pour qu'ils acceptent la souffrance au nom du Christ. C'est juste inique. Et c'est un mensonge, encore. Quelque chose que l'homme Jésus n'a jamais pensé ni voulu.

Jéhovah était un homme de l'Atlantide avec un grand pouvoir face aux peuples sous-développés qui occupaient la planète connue. S'il choisit à Ur son peuple d'élection, c'est que les hommes, là-bas, possédaient déjà l'écriture¹. L'entité vengeresse et jalouse qui exige des sacrifices n'a rien d'un dieu. Mais tout d'un despote avide de puissance.

Et la femme est l'avenir de l'homme ! Certes ! C'est un écrivain homosexuel qui a écrit cette phrase. Après avoir célébré durant toute sa vie, les yeux et les mains d'Elsa !

Cela vous semble un comble. Mais rien dans le sexe n'a à voir avec la sexualité. Tout est positionnement par rapport à l'arbre généalogique. Et ce que l'on avait fait croire à Louis Aragon, fils de notable, c'est que sa grand-mère était sa mère et sa mère sa sœur. Il y a de quoi en déstabiliser plus d'un. Comme si les enfants ne percevaient pas nos mensonges.

Tout le monde perçoit les mensonges. Mais on a appris à l'humanité entière que pour vivre en paix, il fallait se voiler la face, se boucher les oreilles et surtout, se taire.

On fait faire cela aux singes. Aux singes que nous sommes. Il faut voir combien cela a apporté la paix, le bonheur et la prospérité sur la planète !

Honte à nous !

Honte aux mères qui laissent leur mari abuser de leurs enfants, pour conserver l'unité du foyer !

Honte aux ecclésiastiques qui ont tu les attouchements et les abus dont les mêmes enfants étaient victimes, tout en continuant à défendre le célibat des prêtres.

Honte à tous ces hommes qui prennent femme pour être honorables alors qu'ils ne sont attirés que par les garçons.

Honte à tous ces gens qui en ont mis d'autres en esclavage, par commodité. Par coutume, par mépris, pour obtenir une main-d'œuvre gratuite.

Honte à toutes les religions qui mutilent les femmes pour l'unique plaisir de l'homme et sa tranquillité.

Honte à tous ceux qui déniaient aux animaux conscience et sensibilité.

Honte à tous ceux qui empoisonnent la population avec leurs médicaments, leurs produits toxiques, simplement pour faire du profit.

Honte aux industries comme Monsanto qui distribuent des graines génétiquement modifiées menaçant de ruiner et d'affamer un jour la planète.

Honte à tous les hommes politiques qui laissent faire.

Honte aux peuples qui sont au courant de toutes ces infamies mais qui préfèrent croire en ces gens qui les représentent si mal, aussi bien qu'en un dieu salvateur et tout puissant, plutôt qu'intervenir eux-mêmes dans leur propres affaires et dans leur propre vie.

Voilà ce qu'a dit Éléa. Voilà ce que je vous répète !

Il faut agir !

Et elle a ajouté quelques blâmes spécifiques, adressés aux femmes :

Honte à toutes les femmes qui se contentent de n'être qu'un objet sexuel de désir et qui se plient à toutes les servitudes, plutôt que d'être les actrices vivantes de leur vie. Elles qui sont les détentrices, les porteuses de la vie. Et qui se laissent amoindrir, assujettir, réduire au rang d'objet plaisant et attirant pour le seul désir de l'homme plutôt que de lutter pour être elles-mêmes.

Dans quelle société décadente vivons-nous ?

¹ L'écriture cunéiforme, dont nous avons retrouvé des milliers de tablettes qui ont été déchiffrées.

Enfin ceci, c'est moi, Lucky Aslan qui vous le dit :

Pensez-vous vraiment que l'on puisse encore faire toutes ses petites saloperies dans son coin, sans que l'Univers en soit affecté ?

Le géant savait être décoiffant, lorsqu'il le voulait.

Passé la stupeur et le tremblement, José toussa discrètement :

-Je ne peux qu'appuyer les dires de Lucky sur l'Univers. Les expériences du physicien Alain Aspect, entre 1982/84 ont prouvé ce qu'Albert Einstein ne voulait pas croire : que les particules corrélées se positionnent instantanément, par rapport à ce qu'il advient à leurs jumelles, même à grande distance, sans aucun échange d'informations qui violerait l'indépassable vitesse de la lumière dans le vide de 300 000 km/s. En effet, continua le mathématicien, l'expérience d'Alain Aspect prouve que deux particules ayant auparavant interagi ou ayant une origine commune ne peuvent être considérées comme deux systèmes indépendants. Hors, chacun sait que les particules élémentaires sont nées au moment du Big-Bang, quand la force majeure s'est scindée en quatre.

Alors que TOUT tenait auparavant en équilibre instable et indéterminé, dans un unique grain de beauté.

L'Univers était confiné dans un dé à coudre... ou à jouer.

Dès sa dispersion, l'espace-temps a tissé le champ des merveilles. Que nous pouvons également appeler le champ quantique, treillis élastique au niveau de l'infiniment petit.

Alain Aspect n'est pas un illuminé ni un rigolo. Il a obtenu la médaille d'or du CNRS en 2005, le Prix Wolf en 2010 et la médaille Albert Einstein en 2012, après Stephen Hawking et quelques autres. En outre, continua le mathématicien, ses expériences ont été renouvelées par d'autres physiciens dans le monde entier et elles ont toutes donné les mêmes résultats.

-Si je puis me permettre, intervint alors Durga, mon fils, Mathieu Bocquet-Demour, qui travaille au CERN à Genève, a encore évoqué les conséquences de cette expérience, lors de sa venue à Paris le mois dernier, au cours d'une conférence à la Sorbonne. Elle se tourna alors vers Jourdain. Monsieur Dupontel, mon compagnon ici présent, a également eu l'occasion de s'entretenir avec lui.

-J'ai moi-même rencontré votre fils ! s'exclama alors le savant Portugais, lors des communications officiels des résultats du grand collisionneur sur le boson de Higgs, précisément au CERN. C'est un garçon très intelligent. Il m'a touché un mot de ses recherches actuelles sur la gravité quantique à boucles, qui tendent à unifier cette force aux trois autres et à la rendre compatible avec la théorie de la relativité. Je souhaite qu'il aboutisse à un résultat positif !

Durga nota que le cryptologue ne faisait pas mention de la compression de l'espace/temps. Peut-être Mathieu ne lui en avait-il pas parlé. Ou bien le mathématicien ne tenait-il pas à divulguer cette recherche, encore à l'état d'ébauche théorique.

-Néanmoins, reprit José Rodrigues avec un sourire, si vous n'avez pas entendu parler, de l'expérience d'Alain Aspect, peut-être connaissez-vous le chat de Schrödinger, qui a la réputation d'être en même temps mort et vivant ?

Un murmure passa dans l'assemblée.

-Eh bien, continua José, les propriétés de superposition d'états quantiques avaient déjà interpellé bon nombre de physiciens, puisqu'il est dit que c'est l'observateur, et la mesure qu'il en fait, qui sélectionne un état et détermine ainsi la réalité. Ervin Schrödinger, l'un des pères de la mécanique quantique, pour couper court aux extrapolations de certains sur ce que cela pouvait entraîner à l'échelle macroscopique, proposa cette expérience théorique, où un chat enfermé dans une boîte avec une fiole de poison, serait mort et vif à la fois, avant qu'un observateur n'ouvre la boîte et vérifie si le chat avait ou non cassé la fiole...

Un certain malaise se discernait dans l'attitude des convives ne sachant que penser.

-Vous ne trouvez pas que cela ressemble étonnamment à la situation de nos deux rescapés de Gondawa, enfermés dans la sphère d'or ? fit remarquer Durga. Toutes proportions gardées, bien évidemment !

-Certes ! reprit le Portugais, profitant de la diversion pour rebondir, l'état des particules quantiques est étendu en ondes et indéterminé dans l'espace avant le regard de l'observateur. Avant la "mesure". Et personne n'est retourné dans la sphère après l'évacuation de la base polaire. Personne n'a pu vérifier ce qui s'y passe et quel en est l'état !

Les deux corps sans vie sont peut être à nouveau pris dans des blocs d'hélium qui se sont reconstitués. Dans le même état constaté par les médecins avant de quitter de la sphère.

Mais, selon les dires de mon ami Lucky, le couple peut aussi être arrivé bien vivant en Australie. Et même être venu à l'enterrement du docteur Simon sous l'identité de deux jeunes gens d'origine saoudienne !

-Néanmoins, avec toute l'amitié et l'estime que je porte à monsieur Aslan, l'interrompt un peu sèchement l'austère Robert Zigman, nous n'avons pas pu les interroger, ni le vérifier. Plusieurs d'entre nous auraient été en mesure, cependant, de les identifier. Il demeure une incertitude...

-Et le principe d'incertitude de Werner Heisenberg, autre pilier de la mécanique quantique, enchaîna opportunément José Rodriguez, énonce que l'on ne peut mesurer en même temps la vitesse d'une particule et la localiser précisément. La particule est...nulle part et partout à la fois. Le tissu de l'Univers reste dans le flou, superposant les ondes et le champ des possibles. C'est la conscience qui tranche. Le choix. Le désir. L'intention. L'observateur.

Le Portugais suspendit un instant sa démonstration, pour laisser souffler les esprits.

Lorsqu'il jugea que son auditoire avait à peu près digéré ses propos, il reprit :

-Selon la loi de complétude matière/antimatière, ombre et lumière, toute chose a sa symétrie. Et les physiciens quantiques qui travaillent à l'ultime théorie des cordes, la théorie M, découvrent chaque jour des supersymétries dans l'organisation du cosmos. L'Univers a inventé la vie, à l'encontre du second principe de la thermodynamique, l'entropie. La loi de l'entropie est de faire du gris avec les couleurs. Du tiède avec le chaud et le froid. Bref de détériorer tous les états construits pour en faire une soupe infâme. La vie est néguentropique.

-J'espère n'être pas trop abscons dans mes explications ? interrogea-t-il soudain, avec une certaine ingénuité.

-Non ! non ! s'exclamèrent presque simultanément la plupart des auditeurs.

-Au contraire, vous êtes très clair, professeur Rodrigues ! ajouta Lucky Aslan avec un fin sourire. J'aime beaucoup que la vie soit néguentropique !

-J'ai presque tout compris ! avança timidement Marianne, pourtant je ne connais rien à tout ceci, je l'avoue.

-Il n'y a pas de honte à avoir, madame ! s'exclama Miguel Abuelo, moi qui suis spéléologue, je connais bien ma partie, mais j'avoue avoir peu étudié la mécanique quantique !

-Pas plus que moi, ajouta alors humblement Robert Zigman, le glaciologue.

Dimitra, l'archéologue grecque, confia qu'elle s'était intéressée au sujet, suite au colloque de Cordoue de 1979 auquel elle avait assisté. Des intervenants extrêmement divers lui ayant alors ouvert les yeux sur les résultats équivalents -concernant l'état de l'Univers-auxquels étaient parvenus, d'une part les sages méditants depuis la plus haute antiquité et de l'autre les scientifiques avec les récentes découvertes de la mécanique quantique. Notamment, le double état d'onde et de particule de tout le cosmos. Et de l'effondrement de cette fameuse fonction d'onde à l'observation. Du moins... sous notre vision humaine.

-J'ai acheté à l'époque le compte rendu de ce fameux colloque de Cordoue ! confirma Durga. Un gros pavé parut aux éditions Stock en 1980, sous le titre "Science et conscience, les deux lectures de l'univers" ! On y voit d'ailleurs en illustration l'ange de Reims et le visage d'Einstein !

-Tout à fait, appuya Dimitra ! En outre, Olivier Costa de Beauregard, directeur en physique théorique au CNRS et maître de recherche d'Alain Aspect était présent au colloque. Il a fait une intervention remarquée sur le cosmos et la conscience.

-Bravo mesdames ! s'exclama René. Je suis moi-même physicien et j'avoue que je suis surpris, voire tout à fait étonné de vous entendre ! Je me suis tu jusqu'à présent, mais il n'y a aucune erreur d'interprétation dans l'exposé de monsieur Aslan et je salue monsieur Rodrigues pour ses démonstrations ! Il est bon de mettre un peu à jour les connaissances de chacun et de faire le point sur l'état actuel de la science. Les choses évoluent si vite de nos jours !

Durga n'en pensait pas moins que Lucky en connaissait long pour un informaticien. Il semblait, en outre, doté d'un pouvoir exceptionnel pour joindre les gens. Mieux que la DGSE, il détenait apparemment les coordonnées de chacun et son fichier semblait à jour. Elle se demandait ce qu'en pensait Marc Jourdain, à qui la chose n'avait pas dû échapper.

-Tout cela est bel et bon dit soudain Daniel, le plus jeune de l'assemblée, qui n'était pas encore intervenu. Pour ma part j'ai, comme mon père et mon grand-père, poursuivi mes études de médecine. Et je puis vous affirmer que le corps aussi est quantique. Peut-être quelqu'un ici aura-t-il lu Deepak Chopra ? Bien qu'il soit, copieusement méprisé des scientifiques.

-Moi... dit promptement Natalia, la linguiste. Il a été traduit en hongrois. Et je ne puis qu'être d'accord. Depuis le temps que la médecine nous morcelle et nous désolidarise de notre corps, elle nous en a pratiquement expulsés. C'est d'autant plus étonnant que c'est absolument le processus inverse de celui des chamans guérisseurs ! Notre inconscient déclenche aussi bien les maladies que leur guérison. Outre la fidélité particulière qui nous oblige obscurément à répliquer les empreintes de notre arbre généalogique si nous n'y prenons garde, notre ADN et nos gènes nous transmettent les erreurs de duplication des cellules ancestrales et tous leurs traumatismes. Comme dit si bien la Bible : "nos ancêtres ont mangé des raisins verts et les dents de leurs descendants en ont été agacées".

-C'est cela même ! s'exclama Daniel. Cependant, je vous avoue que j'ai beaucoup de mal à faire rentrer ces évidences dans la tête de mes patients. J'exerce à Lyon, qui est pourtant une grande ville et on me traite souvent de charlatan !

-La médecine du futur effacera toutes ces tares et ces anomalies, dit gravement Lucky.

-N'avez-vous par peur que cela nous mène à une recherche de pureté pernicieuse, qui entache déjà la démarche des extrémistes religieux ! intervient Robert Zigman.

-Le génie génétique sera en mesure de réparer et de guérir avec l'aide des cellules souches, répliqua doucement Lucky, ce n'est pas Daniel qui me contredira.

-Tout à fait ! si la pression des bien-pensants laisse les chercheurs travailler, s'exclama aussitôt celui-ci. Et les lobbies pharmaceutiques ! qui verrons leurs territoires décroître. La médecine est déjà en mesure de greffer sur l'être humain des organes synthétiques. Bientôt, ce seront des organes clonés à partir de nos propres cellules. Mieux tolérés, ils élimineront les réactions de rejet et sonneront la fin des trafics d'organes. Des greffes de peau et d'os ont déjà ainsi été réalisées avec succès. L'étape suivante verra l'intervention sur les gènes défectueux, eux-mêmes et tentera d'éradiquer les maladies héréditaires. Mais beaucoup y trouvent à redire, quand ils n'y voient pas déjà la main du Diable, agitant le spectre de l'eugénisme avec la manipulation génétique. Il est vrai que nous jouons un peu aux apprentis sorciers.

Quant aux mères porteuses, je pense que c'est dans des utérus artificiels que la médecine de demain fera grandir des embryons. Et nous n'éviterons pas non plus le clonage humain. Tout ce que l'homme peut réaliser, il le fera. Malgré les peurs et les interdictions.

Toutefois... j'ai aussi fait des études de psychologie. Et les informations qui passent entre la mère et l'enfant sont encore pour nous une énigme. Nous ne pourrions construire une humanité hors-sol, si je puis m'exprimer ainsi. Ou bien elle sera comme ces légumes que l'on nous propose dans les supermarchés : sans goût. Sans plus aucune saveur ni valeur. Et, ce qui

est beaucoup plus grave, sans plus de repères. Les humains conçus ainsi risquent de ne former qu'une armée manipulable, de robots-soldats ou ouvriers, digne des gardes de Gondawa. Et dans ce meilleur des mondes, ce sera pire que tout.

Éléa a raison dans ses reproches. Nous ne sommes pas assez vigilants quant aux dommages infligés à la sensibilité des êtres vivants, en général. Elle étudie notre époque depuis quarante-cinq ans, avec son esprit perspicace, capable d'avoir un regard neuf sur notre monde. Einstein disait bien qu'on ne pouvait résoudre le problème d'un système en faisant soi-même partie du système. Voilà l'occasion inespérée d'avoir ce regard différent. Et je suis bien certain que Païkan a pris part à ce constat désespérant sur l'état de notre monde contemporain. Leur yin et leur yang assemblés ne peuvent que faire des merveilles.

Ce que tout couple pourrait mettre en œuvre s'il était véritablement uni.

Un couple véritablement uni... voilà qui faisait rêver. Mais combien de temps un couple réussissait-il à être uni ? Voilà la question.

Durga et Jourdain se regardèrent. Mais Natalia et Tomach également. Ainsi que Dimitra et son mari Andréas. Chacun semblait sonder et mesurer la profondeur et la qualité de ses liens de couple.

Le "*loup blanc*" songea alors aux cercles d'or. Et elle énonça tout haut sa pensée.

-Oui, approuva Lucky, chaque couple, en se passant la bague au doigt, devrait être doté par le maire qui les unit d'un jeu de cercles d'or pour communiquer ! C'est beaucoup mieux que le jeu de menottes que la plupart des couples cherchent à passer à leur conjoint !

-Et d'un contraceptif jumelé à la bague, qui fait qu'il faut que chacun des deux partenaires la retire pour concevoir un enfant, compléta Marc Jourdain à la surprise générale. Ainsi il n'y aura plus de fils-pères ! que l'on met souvent devant le fait accompli, ou qui refusent de reconnaître leur paternité !

Cette boutade fit ricaner la tablée.

-C'est bien de penser aux fils-pères ! ajouta René. J'en connais beaucoup dans mon entourage. Des chercheurs qui préfèrent leurs chères études plutôt que d'avoir une famille, mais qui ne dédaignent pas qu'une de leurs admiratrices garde l'enfant qu'ils leur ont fait sans se soucier des conséquences. Je reste persuadé qu'il est nécessaire à l'équilibre d'un enfant d'avoir un père et une mère pour bien se construire psychologiquement.

-Les temps changent, fit remarquer Marianne. Dans ma jeunesse, c'est plutôt les filles-mères qui étaient montrées du doigt !

-Dans la mienne également, acquiesça Durga. Et nous n'avions même pas la pilule !

-C'est vrai renchérit Natalia. Néanmoins en Hongrie y avait-il une facilité pour avorter. Alors qu'en Grèce et en France, c'était encore très problématique avant la loi Veil.

-Il est indispensable que la contraception soit développée, étudiée à l'école dès le plus jeune âge, énonça Lucky. La contraception doit absolument remplacer l'avortement. Cela fait partie des projets que j'aimerais voir mettre en œuvre.

-Si j'ai bien compris intervint Jourdain-Dupontel, vous avez tout un programme à nous soumettre, plus ou moins conçu par Éléa et Païkan ? Ou devrais-je dire Peter et Mary Goldsmith ?

-Nous rentrons ici dans le vif du sujet, mon cher ami, répliqua Lucky. Depuis quarante-cinq ans, vous imaginez bien qu'il a fallu adapter les identités de nos deux ressortissants gondas sud-polaires. J'ai dû les faire changer maintes fois de noms et de date de naissance, étant donné qu'ils ne vieillissent guère, ajouta-t-il avec une pointe d'humour. Vous devinez également qu'ils ont voyagé à travers la planète.

Après avoir séjourné chez les aborigènes australiens qui les ont accueillis à leur sortie de la sphère et s'être imprégnés de leur savoir, aussi bien que de leur sagesse, ils sont partis

aux États-Unis. Ils ont visité la tribu des Indiens Hopis en Arizona. Puis ils se sont établis un temps à Santa Fe, au Nouveau Mexique, la ville fondée par les Espagnols au nom de Saint François d'Assise, celui qui parlait aux oiseaux.

Une ville où fleurissent encore les chamans.

Les Indiens Hopis, de par leurs traditions, les ont beaucoup aidés dans la compréhension du déroulement de l'histoire humaine. D'un tout autre point de vue que celui enseigné dans les manuels scolaires.

En effet, ces Indiens distinguent quatre mondes émergés et trois déjà disparus.

Le premier, *Grand Espace*, fut détruit par le feu. Et pour les Hopis, les deux-cœurs de la fleur-diable signifie "danger". Le couple gonda ne pouvait qu'y voir le monde détruit d'Énisorai par l'arme solaire inventée par Zoran.

Le second monde, *Minuit Sombre*, monde souterrain finit recouvert par les glaces. Et nous pouvons penser qu'il correspond au début de la glaciation de Würm, qui força les peuples à sortir des abris souterrains et à migrer.

Le troisième monde, *Kuskurza*, fut rouge. On y trouvait du cuivre et du tabac. Il a tous les attributs de l'Atlantide. Une reine cruelle et un roi despote y régnaient. L'une avait des utopies plein la tête et l'autre des rêves tyranniques d'empire. Ce monde fut englouti par les eaux. Il correspond au Grand Déluge de la Bible et de bien d'autres traditions.

Le quatrième monde est le nôtre. Le *Monde Entier*. Celui de la mondialisation.

La prédiction hopi prévoit un cinquième monde à venir...

Pour l'instant, notre couple s'est réfugié en Arabie Saoudite, dans le domaine du prince Al' Moktar. Comme vous l'a démontré notre amie Bella Brigante, les deux Gondas passent pour leurs enfants, Aïcha et Karim. Mais il est évident que cette situation ne pourra durer. Ils ne sera pas vraisemblable encore bien longtemps, paraissant durablement 24/26 ans, qu'ils le demeurent !

Lucky s'interrompit un moment pour boire un verre d'eau. Puis il reprit :

Éléa et Païkan, n'étaient jamais venus en France. Je jugeais vos services secrets beaucoup trop dangereux pour eux, madame Demour ! lança-t-il pince-sans-rire, en jetant un bref regard à Jourdain. Situé en territoire français, la DGSA avait déjà inspecté minutieusement le point 612. Et je craignais que la DCRI ne reste en alerte, étant donné l'intérêt que le roman de René Barjavel avait suscité dans le monde.

Cependant, le docteur Simon lui avait tant vanté Paris, sa ville, qu'Éléa tenait à s'y rendre. Était-ce une prémonition ? C'est à Paris, à l'hôtel Crillon, propriété du souverain d'Arabie Saoudite, où sa "famille" et elle étaient descendus, qu'elle apprit le décès de son ami.

J'avais donné mon aval à ce voyage, car sous leurs identités et leur tenue traditionnelle, le couple ne courait pas grand risque.

-Donc, insista *Molière*, c'est vous qui les suivez depuis 1968 ?

-Je ne suis pas seul, avoua Lucky. Zoran, depuis la sphère enfouie dans le continent antarctique, parfaitement protégée par la glace, est toujours en contact avec moi.

-Et... il vous a fait profiter du sérum de longue vie ! lança malicieusement Durga.

-C'est exact ! Vous êtes infernale ! pourtant, mes cheveux... dit Lucky.

-Teints ! répliqua Durga avec un large sourire. On n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace ! depuis le temps que je colore les miens, je connais le problème des racines !

Toute la tablée s'égailla à nouveau. Chacun avait besoin d'une petite respiration.

-J'avais proposé le sérum à Simon, poursuivit Lucky, mais il l'a refusé. Il avait suivi avec intérêt la série des films "*Highlander*" et réalisé combien il était pénible de survivre quand tous ses proches décèdent les uns après les autres. Il ne voulait pas endurer cela. Et notre Marianne, ici présente, non plus.

-C'est vrai, confirma celle-ci. Nous en avions longuement parlé avec René et Daniel. Mais aucun d'eux n'y était favorable.

Le silence perdura. Les conséquences du sérum de longue vie... voilà un problème que personne ne s'était véritablement posé. Un problème que l'humanité ignorait encore.

-Cependant, pour en revenir à nos deux Gondas, les légendes Sioux attendent le retour de la Bisonne blanche. Quant aux Hopis, ils prédisent l'avènement d'un cinquième monde, continua Lucky. Mais je puis vous dire tout de suite qu'Éléa ne sera jamais un gourou, une femme politique ou une idole de la chanson !

Néanmoins, l'alignement des planètes qui s'est produit le 21 décembre 2012 est suffisamment rare pour que j'en fasse mention. Il annonce effectivement un renouveau. Un regain de forces vives. Une sorte de nouvelle épiphanie, où tout ce qui est ancien et archaïque devra disparaître.

Une époque où tout ce qui est encore caché, tu, dissimulé, viendra à la lumière.

De nos jours, pour toucher l'ensemble des populations, il n'y a guère qu'Internet. Le cinéma. La musique. Les livres. Ce qu'il nous faut mes amis, c'est une nouvelle Bible. Non pas que l'ancienne avec tous ses trésors ne soit plus valable, mais il nous faudrait une nouvelle histoire du monde, qui raconterait l'aventure des hommes aux hommes. Et l'histoire de l'univers sans la mêler à une intervention divine. Un récit où on mettrait au second plan les guerres et les conquêtes. Pour ne s'intéresser qu'aux progrès des hommes. Aux réalisations des hommes. Aux rêves des hommes. Et aux rouages ayant entraîné des transformations majeures.

C'était évidemment un bien joli programme, songeait Durga, mais qui serait capable d'écrire cela ? Et quel éditeur accepterait de l'éditer ?

-Cependant, intervient Miguel avec son accent incomparable, les religions ont organisé depuis si longtemps les sociétés humaines, qu'il me semble impossible de les exclure de leur histoire !

-Certes ! Elles font partie de la culture. Il ne s'agit pas de les exclure, mais de les actualiser ! De les débarrasser de la poussière qui les sclérose. Il faut que les religions, toutes les religions, en reviennent à leur essence. À leur idée première. En effet, toute religion est sous-tendue par une idée. Toutefois, il est aujourd'hui nécessaire qu'elles abandonnent leurs pratiques et leurs superstitions aberrantes et désuètes.

Si nous remontons aux plus anciennes, les religions animistes, elles étaient très proches de la nature. Les peintures pariétales qui ornent les grottes de Lascaux, de Chauvet et bien d'autres en témoignent. Le Monde avait une âme en ces temps anciens. Alors que de nos jours, il n'est plus qu'un fond d'écran, semblable à la page d'accueil de nos ordinateurs. Au temps des chamans, l'équilibre du groupe était facilement rétabli. À présent, il n'est rien qui puisse apporter la paix aux hommes.

Imaginons que demain, une soucoupe volante se pose quelque part sur la Terre. Et que des extraterrestres en débarquent. Comme il est dit dans la Bible, ces voyageurs "*parleraient les langues*". Ce qui ne signifie pas qu'ils seraient polyglottes, mais qu'ils seraient capables de communiquer au-delà des mots. Comme le suggèrent les cercles d'or mentionnés par Éléa, en usage dans la civilisation de Gondawa.

Et voilà que nos extraterrestres nous déclarent qu'ils viennent se rendre compte des résultats de l'Humanité. Humanité qu'ils ont semée à l'aube des Temps... sur cette belle planète bleue qui paraissait propice à l'éclosion de l'intelligence.

Et, je vous pose la question : les adorerions-nous, alors, comme les dieux qui nous ont créés ? Je penche à croire que nous chercherions immédiatement à les faire taire et à les supprimer ! Nonobstant que tous les pouvoirs politiques qui s'appuient sur le religieux se sentiraient on ne peut plus mal. Comment continuer, alors, à balader les peuples ? Ainsi, il faut se poser la question, comment s'y prendre pour les émanciper ? Et les faire sortir de leurs archaïsmes et de leurs pratiques absurdes qui, soit dit en passant, n'ont rien à voir avec le rapport à Dieu.

Des murmures et des ricanements fusèrent dans l'assemblée. Lucky reprit :

-Les prêtres, les pasteurs, les imams, les moines, les gourous ne sont qu'un clergé constitué prétendant faire la relation entre les hommes et Dieu. Mais si Dieu il y a, il est "dans" l'Univers : *where else*¹ ? Donc, il ne peut être "que" l'Univers. Et les peuples n'ont besoin de personne pour vivre l'Univers. Ils n'ont besoin d'aucun intermédiaire. En outre, l'Univers n'a que faire des sacrifices et des prosternations. Un seul regard d'amour lui serait plus agréable. Mais où est l'amour dans toutes ces simagrées ? Ces cérémonies ? Ces encens ?

On est bien loin de ce que prêchait Bouddha. Et de la simplicité de Jésus. Et nous ne sommes plus au temps où nous devions voiler nos femmes pour éviter qu'un voisin concupiscent nous assassine pour nous les ravir ! Peut-être serait-il temps de ne plus considérer les femmes comme faisant partie du cheptel. Ou comme un bien mobilier.

Aucun être vivant ne peut se négocier !

Là, c'est essentiellement les quatre femmes qui applaudirent Lucky avec enthousiasme. Temporisant, celui-ci vida cette fois son verre de vin et poursuivit :

-Cet un invraisemblable glissement qui s'est opéré, au nom de Dieu et qui fait admettre les pratiques les plus infâmes. On bénissait ceux qui portaient pour la guerre ! Mais toute guerre, sainte ou non, est un sacrilège qui fait affront à la vie ! Il n'est de saint que la vie !

La vie est comme la lumière, un don de l'Univers. Apprenons aux peuples le Big-Bang et la naissance des particules dans des chaleurs extrêmes ! Et le mariage des premiers atomes. Enseignons-leur la table de Mendeleïev qui montre comment toute matière est constituée de protons et de neutrons, tous semblables. Ce n'est que leur nombre et leur position qui font que la matière change de nature et d'appellation. Et que sans les électrons qui leur tournent autour à des vitesses inouïes, il n'y aurait rien de solide au monde... que du vide. Voilà ce qu'il faut honorer et saluer ! Ces merveilles de la Nature ! Sans l'atome accueillant du carbone, rien n'aurait pu se bâtir dans l'Univers. Gloire au Carbone et à ses 6 protons !

Où sont les statues ? Où sont les icônes ? Où sont les temples ?

Un être est nourri, façonné dès son enfance par sa langue maternelle. Et par ce qu'il ingurgite comme aliments. Aliments nutritifs et intellectuels. Peut-être que si nous ne mangions plus "de la bête", notre instinct bestial s'en trouverait amoindri, peut-être en perdriions-nous de l'agressivité ? Essayons-voir de nous nourrir d'hosties... ou de pain azyme... et voyons si la manne descendrait sur nous. Tentons donc d'enseigner à nos enfants des choses utiles et primordiales, comme le respect de la vie plutôt que le respect de la force, de l'argent et des idoles.

Mais d'autres voyageurs pourraient venir de plus loin encore et nous dire un jour : "L'Univers ? Ce n'est qu'un cocktail Molotov qu'a lancé Dieu par la fenêtre ! Un jour de colère où il voulait mettre le feu aux poudres du Diable !"

Mes amis, tout est relatif ! Mais une chose est certaine, c'est l'homme, l'individu, qui tient en main son destin. Et personne d'autre. C'est lui qui fait sa pluie et son beau temps. Son bonheur et son malheur. Il n'existe pas une chose, une seule petite chose qui nous arrive, bonne ou mauvaise -selon nous- que nous n'ayons attirée et vers laquelle nous n'ayons fait la moitié du chemin pour la rencontrer. Voilà ce qu'il faut enseigner dans les écoles, en premier chef ! Si nous savons harmoniser nos désirs avec ceux de l'Univers, nous sommes sur le chemin du milieu. Celui qui n'est pas connaissable, mais qui est ressenti. C'est un chemin intérieur. Que l'on suit dans le noir. Dont la route se trace au fur et à mesure de nos pas. Là où il n'y avait rien, que l'infini de l'espace. Que la superposition de toutes les ondes du possible.

La tablée entière, debout, applaudit alors spontanément et longuement Lucky.

-Mais comment mettre en œuvre un tel programme ? questionna bientôt Marianne.

-Je ne sais pas ! affirma le géant turc. Je n'en ai pas la moindre idée !

¹ Où donc ailleurs ?

Ce qui suscita l'hilarité générale.

-Secouer le cocotier, descendre dans tous les puits, vous ont-ils appris quelque chose, monsieur Abuelo ? interrogea alors Lucky avec une pointe de malice.

-Cela m'a appris, ce qu'en dit la Table d'Émeraude : *ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas* ! répondit du tac au tac le glaciologue argentin. Quel que soit le chemin que nous choissions d'approfondir, nous arrivons à la même connaissance. Puisque Tout est dans tout !

- "Chacune des parcelles du tissu de la nature révèle l'organisation de la tapisserie tout entière" a écrit Richard Feynman¹*, cita sentencieusement René.

-Que nous le dansions, le dessinions, le mettions en images, c'est toujours le même brin d'herbe, magnifique et unique, intervint Andréas, le mari de Dimitra. Je suis moi-même généticien et immunologue et je puis vous dire que le vivant a ses lois morales intrinsèques -à l'œuvre dans les cellules déclenchant l'apoptose en s'autodétruisant spontanément- qui valent bien le principe d'exclusion de Pauli, énonçant qu'aucun électron ne peut se tenir à la même place dans le même état quantique. Loi qui agit sur l'ADN et ses mutations. Ce qui nous paraît semblable est cependant différent. Et le mythe du clone identique en fait partie. Nous pourrions le vérifier lorsque nous serons en mesure de cloner un être humain...

Ce qui façonne un être, c'est ce qui le traverse. Et si de vrais jumeaux sont déjà de véritables clones, issus de la même cellule qui s'est scindée, ils peuvent avoir des vies très différentes même s'ils ont des affinités semblables. Tout cela pour insister sur le fait que chaque particule a sa place, comme chaque cellule. Si les cellules se régénèrent tout au long de notre vie, jamais cependant une cellule n'est tout à fait semblable. Notre environnement exerce une pression constante sur notre corps.

-Il en est de même de l'espace, reprit René. La Terre tourne autour du Soleil, le Soleil tourne sur lui-même dans un bras de la galaxie spirale de la Voie Lactée. Galaxie qui tourne autour de son axe central. Elle-même assujettie à l'amas de la Vierge, qui comporte bien d'autres galaxies. Mais jamais tout ce beau monde ne circule dans le même espace et ne revient à son point de départ !

Nous ne nous baignons jamais dans la même eau de la rivière !

-Tout est en perpétuel changement et en perpétuel mouvement ! renchérit Lucky, reprenant la parole. Nous sommes, je l'ai dit, ce que nous mangeons, mais également ce que nous pensons, ce que nous écrivons. Nous sommes notre culture, nos films et notre littérature. Notre peinture, notre sculpture. Nos danses. Nos sports. Le "clan" de l'ours" qui cuisinait au feu de bois et peignait les parois des grottes possédait des artistes que n'égalent pas ceux qui taguent les murs de nos cités. Tout de même, il y a 35 000 ans, les hommes avaient plus de talent que ceux qui mangent des hamburgers saturés de sauce industrielle ! Et ces hommes n'étaient pas des sauvages incultes. Qu'on le veuille ou non, il y a quelque chose qui cloche ! Lorsque l'on voit les merveilles produites par les Égyptiens, les Étrusques, les Grecs et les Romains et plus tard par l'art italien et flamand, puis français avec les impressionnistes, vraiment, on se rend compte à quel point l'Occident traverse une période de décadence !

-De *décadence*, comme dirait Serge Gainsbourg, l'un de nos artistes talentueux, lança alors Durga. Nous ne dansons plus "avec" l'Univers. Nous sommes à contretemps ! Mais que proposez-vous ? interrogea la chanteuse, qui commençait à s'impatienter de tous ces discours et à fatiguer de ces informations encyclopédiques.

-Je propose, répondit Lucky, que nous rejoignons la ligne de crête. Que nous reprenions le tempo du Monde. Que nous nous mettions en harmonie. Et que, comme les chamans, nous demandions l'aide du nagual. C'est-à-dire, des forces qui nous entourent, même si elles sont invisibles.

¹ *Physicien américain renommé du XXe siècle

Qui d'entre vous remercie chaque matin d'être en vie ? Loue le jour qui s'est levé ? Nous ne savons plus que nous plaindre. Si nous faisons une prière, c'est pour demander quelque chose, toujours demander. Mais que donnons-nous ? Qui pense à envoyer de l'amour aux étoiles ? À la Lune qui nous accompagne sans faillir ? Au soleil qui nous réchauffe, lorsque nous réussissons à épuiser les orages et à chasser les nuages ? Nous nous laissons balloter comme des fétus de paille, au lieu d'avoir une intention, un projet, un vouloir. Un dessein d'avenir.

Ce que je propose ? C'est que tout le monde y pense et y travaille. Essaime autour de lui, dans tous les domaines du possible. Nous n'allons pas lever une armée, ni défiler en chantant pour un avenir meilleur ! Il faut faire émerger de nouveaux paradigmes !

-Je pense, intervint René, que précisément de nouveaux paradigmes sont en train de voir le jour en physique quantique et en cosmologie. Qui pourraient révolutionner le Monde. Mais ne nous leurrons pas. La théorie de la relativité d'Einstein a mis des décennies à être quelque peu digérée par les physiciens eux-mêmes, puis par les populations. Quant à la mécanique quantique... nous en sommes encore bien loin. C'est une autre vision de l'Univers qu'il va nous falloir envisager ! Et là, j'ai une question, pourquoi Zoran ne nous aide-t-il pas ?

-Il estime que l'époque n'est pas prête à l'entendre, répondit doucement Lucky. Comme le disait Nietzsche, les idées doivent être mâchonnées et ruminées. Il ne sert à rien d'aller plus vite que la musique. On ne peut pas sauter les étapes de l'évolution.

Après la Révolution de 1789 en France, il a fallu cent ans pour que soit instaurée durablement la République. Sans parler de la démocratie. Et ce n'est qu'au début du XXème siècle que votre État a enfin réussi à se séparer de l'Église ! Bien qu'elle soit encore très influente et pèse sur la société de plusieurs façons. Je ne parle pas de ce qui se passe dans les Printemps arabes, où l'apprentissage sera long. Sauter des étapes pour le bien des peuples, c'est ce qu'avait tenté de faire le communisme. Avec les résultats que l'on sait. Toute tentative de précipiter les choses est vécue comme une dictature. C'est la conscience et le désir des peuples qui doit arriver à maturité.

C'est le cheminement intellectuel des chercheurs qui trouvera la voie vers de nouveaux concepts. Pensez-vous qu'on aurait pu impunément installer l'électricité et le téléphone à l'époque du Christ ? Ou même au Moyen Âge, sans être brûlé vif en place de grève ? Voyez ce qui est arrivé à l'Iran que le shah voulait tirer vers la modernité sans transition. On ne peut ni ne doit intervenir par en haut ! Et c'est bien à la racine qu'il faut prendre les choses pour les changer. Changer les mentalités.

Changer sa manière de voir le monde, son angle de vision :

C'EST D'ABORD SE CHANGER SOI-MÊME !

Que pensez-vous qu'il adviendrait si Zoran divulguait tout son savoir ? Ce qu'il faudrait que la population admette, d'abord, pour croire en son existence ?

-Mais comment croyez-vous que les gens réagiraient si nous avions la visite d'extra-terrestres ? intervint Durga.

-Mal ! Très mal ! Et je n'ose penser comment réagiraient les États ! Il vous faut considérer que Zoran, Éléa et Païkan, SONT des extraterrestres ! Ils viennent d'un monde qui n'existe plus, à des années lumières de notre époque ! Ils viendraient d'une autre planète que ce serait plus facile à admettre, à la rigueur ! Mais voyager ainsi dans le temps tient pour les hommes d'aujourd'hui de la magie.

-Que voulez-vous dire par là ? interrogea soudain Jourdain, vous nous dites que votre couple a voyagé dans le temps ?

Lucky se taisait. Tous les regards étaient rivés sur lui.

-Eh bien, commença-t-il... chacun sait de nos jours qu'on ne va nulle part avec l'hibernation. On peut congeler de la viande morte, mais pas du vivant ! Tout ceci n'est encore qu'un voile de fumée que certains d'entre vous ont plus ou moins partiellement soulevé.

L'immobilisation totale des molécules, le 0 absolu, c'est bien joli, mais infaisable. D'autre part, il faudrait vider un corps de son sang et de ses sucs, pour que ses veines, ses artères et ses organes n'éclatent pas sous le gel. Il faudrait le momifier...

En 1968, tous les livres de science fiction, tous les films relatant des voyages dans l'espace, évoquaient l'hibernation. Ou tout du moins une forme de biostasie. C'était la panacée. Mais aujourd'hui, chacun sait que c'est impossible à long terme, sans dommages pour les organismes.

Oui, c'est un voyage dans le temps que Zoran a fait faire à la sphère ! Il n'a pas duré 900 000 ans... Il est passé par l'hyperespace. Là où le temps n'existe pas... ou si peu.

Un tel silence s'établit dans la pièce, qu'on aurait pu le toucher du doigt, tant il était compact, ayant figé toute l'assistance.

-Qui de vous a réellement pénétré dans la salle où reposaient les deux gisants, lorsqu'on en a ouvert la porte ? demanda alors Lucky.

Personne ne dit mot.

-Même pas vous, Marianne ! Je le sais, ajouta-t-il. Seuls Simon le Français, Hoover l'Américain et Léonovna, la Russe étaient là.

-Mais vous ? Intervint Durga.

-Non, moi non plus... avoua l'informaticien. Simon a parlé d'un anneau bleu qui tournait et de deux corps, pris dans un bloc transparent que les physiciens de l'époque ont décrit comme de l'hélium. Les corps étaient effectivement protégés par un bouclier pour assurer une translation sans risques.

Sans doute aurez-vous tous entendu parler de la NDE (*Near Death Experience*). En français : expérience de mort imminente ou EMI. Eh bien, comme l'ont décrit tous ceux qui l'ont vécue, l'impression de sortir de son corps et de voyager hors du temps^{1*}, dans un éther subtil et accueillant correspond tout à fait à cet espace quantique, que l'on peut appeler champ akhassique, ou hyperespace dans les livres de science fiction.

-Et passer le mur de Planck comme on passe le mur du son ! s'exclama alors Durga.

-Tout à fait, répliqua Lucky ! C'est une belle image !...

Néanmoins, des astrophysiciens comme Stephen Hawking et Jean-Pierre Luminet, nous ont très bien décrit comment, à l'intérieur d'un trou noir, la lumière se courbe à tel point qu'elle ne peut plus en ressortir. En raison de la très forte gravité qui s'instaure, due à l'effondrement de la matière sur elle-même et à sa contraction. D'où cet horizon de Schwarzschild au-delà duquel, il est conseillé de ne pas s'aventurer, sous peine de ne pouvoir faire demi-tour et où... il n'y a plus rien à voir.

D'où l'appellation de "trou noir", ajouta le géant turc avec un sourire.

-Cependant, reprit-il aussitôt, si la lumière se courbe à l'intérieur d'un trou noir, c'est aussi que se courbent l'espace et donc, également le temps. L'information est alors encodée, conservée quelque part, liée par la gravité. Ce qui signifie que lorsque vous atteignez l'espace quantique, le temps est suspendu... c'est d'ailleurs en accord avec la relativité d'Einstein, mais c'est ce que nos physiciens quantiques n'arrivent pas à accorder avec la gravité. Néanmoins, faisons-leur confiance, ils y parviendront. S'ils arrivent à modifier leur conception des choses.

Ainsi, Zoran a fait passer la sphère dans ce champ quantique où le temps est suspendu et où il n'y a plus d'espace comme nous le concevons... là où se trouvait la singularité de l'Univers avant le Big-Bang, en quelque sorte. Dans une sorte d'éternité en équilibre. Appelé également état KMS. Un "*moment Dieu*"...

Devant les yeux écarquillés de son auditoire, Lucky sourit. Puis il hocha la tête.

N'avait-il pas l'impression de gaver son public comme une oie ? songea Durga.

¹ *Voir, de la même auteur : "*Petit Manuel de Survie... pour âmes voyageuses*" -Éditions du Bois Noir

-Je vous vois surpris ! remarqua le Turc au bout d'un moment. Mais lorsque la totalité de l'Univers était rassemblée dans un dé à coudre... ou à jouer, il n'y avait plus aucun espace et aucun temps. La force, l'énergie, la matière, ne formaient qu'un seul TOUT. Seule entité que nous puissions réellement appeler Dieu, avant que, saturée d'effondrement, elle n'éclate et ne se disperse en un Big-Bang...

Mais revenons à notre sphère. Elle est passée par l'espace quantique, protégée par un fort champ de répulsion qui l'a empêchée d'être écrasée et de se perdre dans une autre dimension. Si bien que, comme le prédit la relativité, ceux qui étaient restés sur Terre, avaient vieilli alors de 900 000 ans. Souvenez-vous que Pierre Boule dans sa "Planète des singes" a très bien décrit cet effet. Heureusement, la sphère n'a pas vraiment atterri chez les singes, quoi que ce ne soit pas certain ! ajouta-t-il en riant.

Ce qui permit à l'assistance de respirer et d'égrener quelques petites toux crispées.

-Mais la sphère a atterri au Pôle Sud sous un kilomètre de glace. C'est alors que Zoran a activé le signal. Et il est tombé pile, au moment où l'équipe venait de recevoir un nouveau sondeur, au point 612 ! On pourrait appeler cela de la synchronicité calculée ! acheva-t-il.

-Avouons cependant qu'il ne s'attendait pas à ce que l'époque fut à ce point en retard, marmonna-t-il encore

L'assemblée semblait épuisée, assommée, pompée par cet abracadabrantesque voyage dans les limbes.

René fut le premier à réagir. Il proposa du thé, du café, des jus de fruit, comme une ouvreuse à l'entracte, dans un cinéma. Jourdain, pour sa part, n'osa pas dire qu'il aurait bien pris un peu de "médicament"¹*. Chacun, néanmoins, considéra que c'était le moment de la récréation, après cette récréation fantastique.

Durga se leva. Elle sortit derrière le spéléologue argentin qui désirait toujours fumer.

Le soleil brillait sur le Margériaz. Sa montagne à la tête coiffée d'une couronne de pierre majestueuse et imposante.

Elle conta à Miguel, l'homme aux boucles argentées, comment toute sa jeunesse, elle avait contemplé cette montagne. Rêvant de la gravir pour voir ce qu'il y avait derrière, alors qu'elle lui masquait tout l'horizon. Cependant, curieusement, plus personne n'en connaissait véritablement le chemin dans les villages. L'époque n'était pas aux randonnées et aucun paysan ne possédait de voiture. La Gustine lui affirma pourtant avoir gravi ce sommet dans sa jeunesse. Mais c'était si loin. Elle s'en souvenait à peine. Elle parlait même de l'existence d'un lac souterrain, mais où se situait-il ?

Tout cela faisait partie des mystères que les vieux se racontaient à voix basse, à la veillée, lorsqu'on allait *en coutère*²* chez des voisins ou des parents. Comme l'histoire de cette charrette de foin, disparue avec ses bœufs attelés, dans une doline un jour d'orage.

Durga se tut. Et préférant rester le nez dans ses souvenirs, elle s'éloigna du fumeur.

Plus tard, beaucoup plus tard, accompagnée de Camille et de Mathieu -ses enfants- elle avait contourné la montagne en voiture, guidée par son amie Simone, la fille de l'institutrice de la classe unique des Déserts, qui habitait à présent Chambéry.

Mathieu, son fils, avait pour une raison fallacieuse refusé de faire l'ascension.

Alors elles étaient montées seules, à pied par la pente trouée de crevasses. Le Margériaz est un vrai gruyère. Il est certain que cette montagne est creuse, se disait alors Durga. Peut-être cache-t-elle un secret comme l'aiguille d'Etretat ?

Tout là-haut, la vue que l'on découvrait était splendide. Le vent soufflait. Les trois filles se tenaient sur la crête rocheuse comme des drapeaux flottant au vent.

¹ *Whisky Jack Daniel's

² *Veillée en compagnie, en patois savoyard..

On voyait les villages. La maison. L'école. Et tout un ensemble bleuté de monts et de vallées noyé dans le lointain. Pourtant, lorsqu'on se retournait, la vue, de l'autre côté, n'avait rien de grandiose. La descente en pente raide du sommet jusqu'à la station des Aillons. Des cailloux, des bois, des champs, quelques villages sans grâce. Et pas de perspective.

En fait, toute son enfance, Durga avait bénéficié du plus bel aspect de la montagne, de sa face la plus majestueuse. Elle rêvait de voir au-delà, mais au-delà, il n'y avait rien à voir.

La chanteuse, ce jour-là, en inspectant la muraille, avait trouvé l'échelle scellée dans la pierre de la falaise, qui permettait d'atteindre le sommet, en passant par *la Combe* des Déserts. Ensuite, il fallait prendre le chemin du plateau des Cars. Un très petit plateau, une clairière plane dans la forêt, où seul un chalet de berger subsistait encore. Quelquefois elle y apercevait, de la maison, tels quelques petits pois bruns mouvants, un maigre troupeau. De là serpentait un sentier qui, surplombant une vertigineuse déchirure de pierre mise à nu, aboutissait au pied de ladite échelle.

Durga avait descendu, puis remonté l'échelle de fer. Pour l'expérimenter. Pour acter qu'elle était venue et avait enfin escaladé la falaise abrupte. La couronne royale.

Mais toute la beauté, le plaisir, cependant, étaient dans l'ascension. Elle le savait.

Elle avait si vainement cherché ce passage, lors de ses nombreuses équipées avec des adolescents en vacances dans les villages pour l'été. Mais elle n'avait jamais trouvé le bon sentier depuis le plateau. Effectivement, du plateau, on ne voyait qu'un rideau d'arbres, clôturant la clairière et plusieurs départs de pistes incertaines.

Mais d'en haut... on voyait bien le sentier.

Elle avait aussi aperçu le *trou de l'agneau*. Un gouffre noir béant qui s'ouvrait dans la roche, au bord de la falaise. Mais, à cette époque, elle n'avait pas sa lampe électrique dans la poche de sa parka -qui ne la quittait plus aujourd'hui. Alors, elle n'avait rien pu voir. Et une corde. Il lui aurait également fallu une corde... songait-elle.

Jourdain la rejoignit, stoppant soudain ce flot de souvenirs empreints d'émotions intenses.

Ils firent ensemble quelques pas sur le chemin. Durga interrogea son compagnon sur ses impressions. Mais il répondit évasivement. Il demeurait fermé et pensif. Elle lui parla alors de José Rodrigues, qu'il avait semblé reconnaître.

-C'est exact. C'est un agent, affirma Marc.

-Mais pour qui travaille-t-il ?

-Eh bien, j'avoue qu'actuellement je ne le sais pas, dit-il en adressant un sourire fugitif à sa compagne.

Durga lui fit part encore de ses interrogations sur Lucky Aslan, surtout de la manière dont il avait su localiser chacun. Il paraissait posséder un réseau d'informations considérable.

-Apparemment, José Rodrigues était un de ses amis fidèles !

Jourdain acquiesça en hochant la tête. Il convint que tout cela le préoccupait.

En fait, il espérait ne pas avoir affaire à quelque société cabalistique et secrète. D'autre part, si le géant turc était si bien renseigné, il devait savoir qui ils étaient et leur appartenance aux services secrets. Cela faisait plus de trois ans que Marc et Durga partageaient leur vie, tout en gardant leur points d'attaches respectifs. La chanteuse, à Dampierre, dans sa maison familiale du Vexin français et le mentaliste, rue Greneta, dans un quartier piétonnier des Halles. Mais ni l'un ni l'autre ne tentaient de faire mystère de leur relation. Et, Lucky leur avait annoncé avant le repas qu'il avait lui-même lancé les invitations au nom de Marianne et de ses deux fils.

Il devait donc savoir à qui il s'adressait. Toutes les ruses du *loup blanc* pour masquer la véritable identité de Jourdain semblaient bien illusoires à présent.

5- Les étoiles

Alors, ce que chacun comprenait c'est que, tout en étant restée sur place dans les profondeurs de Gondawa, la sphère avait voyagé par-delà les étoiles.

Mais comment le dire ? On parle de téléportation dans les livres de science fiction. Cependant, ici, ce n'était pas le cas, puisque "l'objet" n'avait pas changé de lieu, mais de temps. Donc, on pouvait en déduire que ledit objet était passé hors du temps, pour... y retomber. À moins que le temps... n'existe pas...

La physique des particules admet qu'il y ait une symétrie de droit entre le passé et le futur, cependant, l'espace/temps impose une brisure de symétrie. Il fallait donc concevoir que la sphère soit passée hors du temps, dans un endroit immobile où les grands battements de son cœur ne se manifestaient peut-être que tous les 10 000 ans... ce qui fait 10 battements pour 100 000 ans, multiplié par 9 = 90 battements. Ce qui équivaut à 1 minute 30 environ, en pulsations humaines. Pour un cœur calme et ralenti par un sommeil profond.

-La sphère était-elle dotée d'une horloge atomique ? demanda René, comme celle placée dans le jet qui a fait le tour de la planète à grande vitesse, tandis que sa jumelle restait à terre, afin de confirmer la théorie de la relativité.

-Je ne sais pas... vous pensez là qu'elle a frôlé la vitesse de la lumière, répondit Lucky. Mais ce n'est pas le cas. Je crois simplement que le grand ordinateur avait préparé ce voyage. Nous pouvons nous interroger sur ce qui ce serait passé si la sphère était apparue dans un endroit habité.

-Elle aurait tout pulvérisé, commenta José Rodrigues. Cela voudrait-il dire que Zoran était capable de prévoir si la terre de Gondawa, que nous appelons l'Antarctique, était ou non recouverte de glace et, par ce fait, déserte ?

-Elle n'a l'a cependant pas toujours été, intervint Durga. J'ai vu la carte de Pîrî Reis à Istanbul !

-En effet, je connais cette carte, affirma Lucky. Elle est très ancienne. Et je pense que Zoran a tenté une escale, un peu plus tôt dans le temps, à une époque où la glace avait fondu, du moins, autour d'une partie du continent de Gondawa. Laissant se dessiner des côtes.

-Quand... ? demanda René.

-Eh bien, d'après les diverses cartes du ciel que j'ai relevées sur les parois de la sphère, continua Lucky, il semble que ce soit il y a... un peu plus de 26 000 ans.

-Qu'est-ce que cela implique ? interrogea José.

-Cela implique que... l'époque lui avait semblée favorable... répondit Lucky. Le cycle long des Mayas indique que le soleil, les planètes et le cœur de la galaxie étaient alors dans le même alignement que celui du 21 décembre 2012, il y a 26 626, 25 ans. À cette époque les hommes vivaient au rythme des étoiles. Le temps n'était pas de l'argent, mais de l'art... Néanmoins, Zoran a dû se rendre compte que si le cœur d'Énisoraï semblait avoir été détruit, il subsistait un grave danger.

Les survivants avaient bâti une civilisation prospère sur les restes du continent pulvérisé et pratiquement scindé en deux. Que nous appelons les deux Amériques.

-Mais comment pouvez-vous savoir tout cela ? l'interrompit soudain, avec une pointe d'agressivité, un Tomach Fodor qui n'avait encore rien dit jusqu'à présent.

-Eh bien, intercédait Jourdain, coupant court, si j'ai bien compris, Lucky échangeait avec l'ordinateur, enfin... avec Zoran ! Vous a-t-il été possible de l'interroger ? ajouta-t-il en se tournant vers le Turc.

-Certainement, néanmoins, cela ne signifie pas toujours qu'il m'ait répondu ! lança l'informaticien. Zoran est une machine complexe et il n'utilise plus d'hologramme humain.

-Vous voulez dire qu'il ne se projette plus dans une image ? demanda Durga.

-C'est cela, confirma le géant turc.

-Alors, comment communiquez-vous ? s'étonna José.

-En anglais et en langage informatique... répondit Lucky.

-Ce qui signifie, précisa José Rodrigues, que vous échangez des programmes !

-Pourtant qu'en est-il de la langue de Gondawa ? interrogea alors Natalia.

Le téléphone de Lucky sonna. Il se leva et sortit dans le couloir.

Miguel en profita pour ressortir fumer. Pour ne pas déranger Lucky, il emprunta la porte du fond dans la cuisine, qui donnait également sur l'extérieur.

Jourdain quitta la pièce derrière lui, suivi de Tomach Fodor et de Robert Zigman. Les trois hommes shootèrent dans un ballon, abandonné dans le jardin, pour se détendre.

René et Daniel partirent chercher du bois dans la remise. Marianne tisonnait le feu. Dimitra et Natalia s'entretenaient à voix basse, tout en se préparant du thé. Andréas et José échangeaient des points de vue devant les fenêtres, à côté de Durga. Mais celle-ci n'écoutait leur conversation que d'une oreille distraite, toute à ses propres pensées.

Par la baie vitrée, le "*loup blanc*" voyait le jour décliner. Ils étaient là dans cette pièce de la maison des Charmettes depuis déjà pas mal d'heures et elle se demandait où tout cela allait les mener. Elle pensait à Camille. Si le Falcon avait redécollé du Bourget-du-Lac un peu avant 14 heures, il devait être encore en plein vol. Quoi qu'elle ignore dans quelle ville d'Arabie Saoudite il devait atterrir, Médine, Djeddah, Riyad ? Elle savait qu'il fallait près de six heures pour rallier Dubaï. En soustrayant le trajet jusqu'à Chambéry, peut-être bien que l'avion n'était pas loin d'atterrir. Elle se souvenait clairement du survol des Alpes, puis de l'Adriatique. Ensuite, on piquait à travers la Méditerranée. La Turquie. On arrivait par le Koweït et Bahreïn. Sur le Golfe. La chanteuse avait suivi tant de fois ce périple sur les cartes retransmises à l'intérieur de l'avion. Quelquefois, elle s'était demandée si... ce n'était pas une simulation et si... en fait, l'avion ne passait pas par "autre part". Juste un petit délire qu'elle se faisait en passant. Pour passer le temps.

Passer le temps. En fait, tout était là.

L'Univers est si vaste. Et la moindre étoile, autre que le soleil, si éloignée. Nonobstant que les galaxies continuent de s'éloigner les unes des autres à des vitesses vertigineuses. Plus exactement, c'est l'espace qui se dilate. Déjà est-on incapables pour l'instant d'aller sur Mars, tant le voyage paraît long et éprouvant pour les cosmonautes. Ne serions-nous donc condamnés qu'à occuper notre petite planète bleue ? Et à ne jamais confronter nos acquis avec d'autres intelligences ?

Il faut dire que la rencontre d'Éléa avec l'année 1968 n'avait pas été bien concluante. Pourtant... Zoran avait dû renoncer à trouver une période de temps où les anciennes terres de Gondawa ne seraient plus sous les glaces. Et il fallait tout du moins que les humains aient réinventé les communications par satellites et par téléphone ! Une époque, si Durga avait tout compris, où les descendants des Énisors ne représentaient plus un danger.

Lucky rentra dans la pièce.

-Ils sont arrivés ! annonça-t-il avec un grand sourire.

Durga s'en sentit également heureuse et ragaillardie.

Toutefois, elle n'osait pas dire à Lucky que sa propre fille était à bord du Falcon, vu qu'elle n'en était pas absolument certaine. En y réfléchissant, si elle s'y trouvait, il le savait. C'était plus que probable.

Marianne avait renouvelé les bouteilles d'eau sur la table. Les jus de fruit. Mais elle n'avait pas sorti d'alcool. Peut-être valait-il mieux que ses hôtes gardent un peu la tête froide.

Tout le monde reprit sa place.

Lucky refit l'annonce pour l'assemblée de l'arrivée à bon port, du couple si précieux à ses yeux.

Cependant, chacun devait bien se rendre à l'évidence. Ce qui était précieux, c'était la mémoire et les capacités de Zoran. Certes, le couple voyageur était un symbole. En quelque sorte un miracle. Des témoins vivants. Cependant, qu'ils soient vivants quelque part, morts ou endormis dans la sphère ne changeait pas le cours du Monde. Du moins pas apparemment... quoi que...

-Nous vivons toujours dans la Tour de Babel ! reprit Lucky avec un grand sourire.

Il assena cette vérité avec une certaine jubilation.

-Si Babylone a changé de place, elle s'est également multipliée. Toutes les grandes cités de la planète sont autant de Babylones prétentieuses, où des tours d'Énisorai s'élancent toujours plus haut vers le ciel, condamnant les populations à un travail incessant et un rythme d'enfer. Où les langues s'y bousculent et s'y malmènent, s'y affrontent et s'y brouillent. Comment unifier tout cela ? Oui, l'anglais via le langage informatique est une solution ! Quant à la langue de Gondawa, nous pouvons dire que c'est une langue morte... puisque plus personne ne la parle et ne la fait vivre, pas même Angela et Jonathan !

Devant les mines stupéfaites de ses interlocuteurs, le géant partit d'un grand rire.

-Oui, je voulais vous en faire part, dès que nos amis auraient été en sécurité. Même si je vous demande solennellement de le garder pour vous et que cette information ne sorte pas de cette pièce, mais nous avons profité de ce voyage pour les changer à nouveau d'identité et... bientôt de lieu de résidence. Il se tourna alors vers Durga :

-N'ayez crainte, madame Demour ! nous n'avons pas kidnappé votre fille et ses deux pilotes ! Demain, le Falcon va simplement, se rendre à Dubaï, port franc, plaque tournante internationale, où chacun prendra son envol pour le lieu de son choix ! Le temps est venu pour nos deux jeunes gens de passer à l'action !

-Pouvez-vous nous dire, tout du moins, où ils iront ? demanda Jourdain.

-À New-York ! Où les Angela et Jonathan foisonnent ! lança le géant turc. Et ils vont faire leur entrée à l'Université de Princeton dans le New Jersey -qui a déjà accueilli pas mal de célébrités- afin de faire des études de physique nucléaire. Ils veulent prendre les choses par le bon bout ! Je savais que votre fille Camille était hôtesse sur un Falcon basé à Paris, au Bourget, madame Demour. Et c'était une opportunité inespérée pour effectuer cette opération délicate. J'ai toute confiance en sa discrétion et je sais que vous saurez trouver les mots pour la sceller, mieux qu'aucune récompense. Quoique l'équipage ne sera pas oublié.

Ces propos ne faisaient que confirmer à Marc et à Durga, combien le réseau de renseignement de Lucky était efficace. Apparemment, il était même au courant du texto envoyé par Camille à sa mère.

-Cependant, reprit au bout d'un instant un Fodor Tomach un peu crispé, que s'est-il passé il y a 26 000 ans ?

-Rien que l'on puisse réellement commenter, répondit Lucky. Il faut remonter antérieurement. Les Énisors, avant la frappe de l'arme solaire, avaient également tenté de mettre à l'abri leurs acquis. Leurs espions avaient découvert le dessein de Zoran. Et la sphère

d'or qu'il avait conçu. Ils avaient élaboré pour leur part, un projet enfoui dans les profondeurs d'un volcan éteint, à la périphérie de leur territoire. Une zone qui depuis, est devenue une île, l'Islande¹. Leur population était si nombreuse que nul ne s'aperçut de la migration d'une fraction de ses ressortissants. Les Énisors avaient doublement contré le projet de Gondawa : ils les avaient également imités dans la conception de leurs villes à plusieurs profondeurs. Néanmoins au lieu de choisir, comme Zoran, des spécimens de chaque espèce, ainsi qu'un couple d'humains, protégés dans une seule arche, ils avaient conçu plusieurs villes souterraines excentrées. Dont Agartha. Agartha la mythique, qui survécu longtemps.

N'oubliez pas qu'Énisoraï possédait également la maîtrise de l'équation de Zoran.

Autant ils bâtissaient des citées et des tours à mains nues, en utilisant les forces, autant ils n'avaient jamais tablé sur l'équilibre et la régulation. Mais sur la multiplication exponentielle de leur population. Ils voulaient vaincre par le nombre. Par la multitude. Ils se voulaient les maîtres de la Terre. Et plus tard les maîtres du Monde.

-Les Énisors adoraient un dieu des nuages, intervint Durga. Ils lui offraient des sacrifices humains en grand nombre, lors de la fête du Nuage.

-Certes, approuva Lucky, ils utilisaient ce catalyseur de masses que représente une religion !

-Mais... Gondawa n'avait-elle pas de religion ? interrogea soudain Marc Jourdain.

-Eh bien... Gondawa était régie par Zoran lui-même et toute son organisation reposait sur sa technicité. Zoran avait donné aux hommes une équation qui résolvait le monde, comment auraient-ils alors cherché ailleurs une plus haute puissance, une plus grande spiritualité ? Le symbole de l'équation représentait à lui seul le fonctionnement des galaxies !

-Avec la Désignation, le grand ordinateur avait tenté de donner à chaque individu l'âme sœur qui lui manquait pour évoluer et s'épanouir dans la vie, reprit Durga. Cette tentative de planification évitait, certes, bien des dérives, des solitudes insoutenables et des misères sexuelles. De nos jours, avec Internet, nous avons les sites de rencontres... cependant, l'harmonisation n'est pas encore au rendez-vous !

-C'est un très long chemin, fit remarquer Tomach le sociologue, qui reprenait confiance en lui. Il faut qu'un être humain fasse un certain travail intérieur pour être capable d'accueillir "l'autre" et de lui faire une place en creux dans sa psyché. Alors que la plupart des gens avancent dans la vie en conquérants, en combattants, toutes voiles dehors. L'arme à la main. C'est l'absolu contraire de l'état d'esprit requis pour rencontrer quelqu'un qui risque de vous convenir et de vous compléter.

-Il est certain, enchaîna Marc le mentaliste, que durant toute l'histoire connue de l'humanité, les accouplements les plus extraordinaires se sont produits sans l'aide d'une machine ! Serions-nous devenus si incapables de magie personnelle ?

-Nous en avons peut-être oublié le mode d'emploi ! s'exclama José le mathématicien. Trop pris dans nos sphères de pouvoir ! Les couples, de nos jours se veulent efficaces. Ils ressemblent plus à une "petite entreprise" qu'au résultat d'une affinité élective.

-Les Énisors avaient contourné ce problème ! exposa Durga. Ils ne s'accouplaient, et avec n'importe qui, qu'à l'occasion de grandes fêtes votives extatiques. Il en résultait des naissances très nombreuses à des périodes prévisibles. En outre, ils n'élevaient pas leurs enfants eux-mêmes, ne formaient pas de familles. Il n'est pas étonnant qu'ils aient pu sacrifier ainsi un grand nombre d'individus. Ils vivaient plus en fourmilières ou en ruches qu'en sociétés humaines structurées comme nous les avons connues par la suite dans notre histoire.

-J'ai d'ailleurs peine à imaginer comment il pouvait exister, dans leur civilisation, des individualités, qui prennent des décisions et qui planifient quelque chose, fit remarquer Dimitra, l'archéologue.

¹ "Voyage au centre de la Terre" -Jules Verne

Lucky reprit la parole.

Il exposa que ce peuple avait pourtant une organisation efficace. Chacun naissait avec une tâche dévolue. Les Énisors étaient totalement dévoués à leur nation. Cependant, le cataclysme qui les frappa fut plus puissant qu'ils ne l'avaient prévu.

Une grande partie de leurs bases furent détruites. Le glissement de la Terre sur son axe avait à ce point dérégulé les climats que toute sortie à l'air libre leur fut interdite pour longtemps. Surtout dans le très large périmètre où avait frappé l'arme. Là, même le temps et l'espace avaient été perturbés. Comme si, non contente d'avoir fait apparemment fondre le continent, l'arme solaire avait troué le tissu quantique. Engendrant une distorsion de l'espace, une portion du territoire avait fait un saut dans le temps. Générant l'Atlantide.

Pendant plusieurs millénaires la partie de la population qui avait survécu à cette étrangeté, prospéra sur cette île assez vaste, avec les vestiges de sa technologie. Autour d'eux, le monde était primitif, occupé par des populations nomades, poussant devant elles de grands troupeaux, qui suivaient les pâturages au gré des saisons. Ou bien, éparpillées sur les rivages, dans des huttes de pêcheurs. Les gens de l'Atlantide, au cours des siècles, tentèrent de se faire des alliés parmi les peuples ayant acquis l'écriture. Auprès d'eux ils passaient pour des dieux, capables de faire des prodiges et des miracles. Mais leur civilisation entra bientôt en pleine décadence. Des luttes de pouvoir rongeaient leur gouvernement. L'instabilité ontologique de leur présence dans cet espace/temps les incita à s'autodétruire, déclenchant un nouveau cataclysme et la disparition définitive de leur île.

Ce cataclysme est resté dans les annales. Il y a 12 000 ans, sous le nom de Déluge. Le peuple du Livre qui a consigné des bribes de ces histoires l'a fait avec précision et honnêteté.

Des survivants se répandirent dans les deux Amériques. D'autres prirent pied sur la côte nord africaine. Migrant toujours plus loin, certains atteignirent enfin l'Égypte, où ils s'établirent durablement. Le nom d'Égypte signifie "second cœur"^{1*}. Ils y bâtirent quelques beaux monuments. Dont le Sphinx symbole du grand mystère de leur translation dans le temps

Cependant, tous les ponts furent coupés. Les secrets de leur science, tout fut perdu. Et peu à peu les hommes vécurent au diapason de leur époque. Avec le seul savoir de leur époque. Et pendant très longtemps aucun "dieu" ne terrorisa plus les peuples avec ses exigences, ses sacrifices et ses courroux. Sauf au Mexique et en Amérique centrale, où une partie des Énisors avait trouvé refuge. Et ce ne fut qu'au siècle dernier que notre science redécouvrit les secrets du feu atomique, pour l'utiliser sur Hiroshima et Nagasaki.

Seules des perturbations quantiques demeurent dans le triangle des Bermudes. Et la mémoire génétique des anguilles, revenant à l'embouchure d'un fleuve qui n'existe plus.

Voilà ce que j'ai pu échanger avec Zoran. La brève apparition de la sphère d'or, il y a 26 000 ans, sur l'ancienne terre de Gondawa n'eut d'autre incidence que de forger des mythes. En effet, il y a 900 000 ans, l'Australie faisait partie du territoire gonda, reliée au continent antarctique par une péninsule. Quand, il y a 26 000 ans, les glaces ayant partiellement fondues, la sphère fut aperçue, elle a frappé l'imagination des peuples. D'ailleurs, si l'auteur Erle Cox fut le premier à en faire mention, c'est que le mythe avait perduré sur ce continent. Cela me fut confirmé par le clan des "Hommes vrais"^{2*}, lors de mes recherches. Conjointement, si Éléa et Païkan n'en gardent aucun souvenir, c'est que Zoran n'avait pas jugé bon de les réveiller de leur sommeil cosmique, lors de cette "escale" de reconnaissance.

Il est à noter qu'Erle Cox parle dans son récit d'une deuxième sphère, qui aurait été enfouie sous l'Himalaya. Mais je pense que cette fable s'est amalgamée avec la réalité des

¹ * "Le 14ème Stade" -de la même auteure -Éditions du Bois Noir

² * "Message des hommes vrais" -Marlo Morgan -Éditions Albin Michel

bases et villes souterraines qu'Énisoraï avait mises en place. Les légendes et les mythes déforment toujours les faits. Mais ce qui a été consigné par le peuple du Livre demeure la plus fidèle narration des événements. Même si Éléa, assimilée à Ève, y est stigmatisée comme ayant été la cause du bannissement de l'espèce humaine du "Paradis". Les descendants des Atlantes possédaient le sérum de longue vie et vécurent pendant 900, 800, 700 ans. Ceci est consigné dans la Bible.

Quant aux Énisors survivants, ils furent assimilés à des géants.

-Vous êtes vous-même un descendant des Énisors, n'est-ce pas ? dit soudain Durga.

-C'est cela même, madame Demour ! concéda Lucky. C'est ce qui m'a permis de déchiffrer la langue gonda. Nos archives en contiennent un spécimen.

-Mais à quoi a servi, alors, la connexion avec les satellites ? demanda Dimitra.

-Cela ne retire en rien la précieuse contribution des satellites connectés avec les plus puissants ordinateurs militaires de la planète ! s'exclama le Turc. Sans eux, je n'y serais pas parvenu. Cependant, sans éléments comparatifs, non plus.

-Devons-nous considérer qu'Angela et Jonathan vont également être enseignés par Zoran lui-même, s'ils ne l'ont pas déjà été ? demanda Marc Jourdain.

-L'avenir nous le dira ! répondit Lucky en partant d'un rire sonore.

-Vous nous avez dit leurs prénoms, mais quel sera leur patronyme ? insista *Molière*.

-Graham... Angela et Jonathan Graham ! Vous entendrez parler d'eux ! prédit Lucky.

-Vous les avez mariés, ou bien sont-ils frère et sœur ? interrogea Durga.

-Pour poursuivre leurs études, j'ai opté pour frère et sœur. J'espère qu'il n'en souffriront pas trop ! commenta l'informaticien. Il vivent ensemble à présent depuis quarante-cinq ans...

-Je suppose que par l'intermédiaire de Zoran, vous leur procurez toujours de vrais faux-papiers ? demanda Miguel avec un sourire en coin.

-Lorsqu'on peut concevoir et construire une mange-machine qui prend à l'air du temps ce qui est nécessaire à la nutrition humaine, on est en mesure d'établir tous les passeports du monde munis de toutes les puces et renseignements biométriques imaginables ! rétorqua Lucky. Nos contemporains ont mis en œuvre récemment des imprimantes 3D capables de reproduire des objets, mais encore faut-il les alimenter en matières premières. Bien que ce soit un progrès considérable, Zoran, pour sa part, prend sa matière dans l'énergie cosmique.

-Il faut donc considérer que Zoran est capable de s'introduire dans tous les réseaux électroniques existants ! constata Jourdain.

-Je crois qu'il est capable de décrypter tous les codes... ajouta José Rodrigues.

-Le considérez-vous comme un danger, monsieur Dupontel ? dit soudain le géant turc en fixant *Molière* d'un regard pénétrant.

-Nullement... répondit celui-ci sans se démonter, les récits d'Éléa ont démontré que cette machine a toujours œuvré pour le bien de l'humanité... Cependant, je ne sais pas ce qu'en penseraient nos gouvernements respectifs...

-Je crois qu'il vaut mieux que nos gouvernements respectifs n'en soient pas informés, monsieur Dupontel, reprit Lucky. J'aurais peur qu'ils ne développent une certaine paranoïa. Nous les avons vu à l'œuvre lors de la découverte de la sphère, en 1968, où tout en avançant leurs flottes, leurs sous-marins et leurs espions, ils prônaient le partage des informations et la paix dans le monde. Ne vous leurrez pas ! Si j'ai tenu à vous réunir, c'est que je place toute ma confiance dans le petit groupe que nous formons. J'ai des renseignements précis sur chacun d'entre vous -ne m'en veuillez pas, d'avoir fouillé vos vies. Mais avec ce qui va se passer dans les mois et les années à venir, nous nous devons d'être très prudents. Et nous aurons besoin de chacun d'entre vous. Vous êtes les piliers sur lesquels je compte appuyer une transformation radicale de la planète Terre. Avec l'aide de Zoran, évidemment.

Nous ne pouvons pas continuer ainsi à détruire notre environnement, à gâcher tant de vies humaines et à exterminer les espèces animales. Cette planète est un sanctuaire. C'était un

"paradis" et cela doit le redevenir. Seule l'éducation et la conscience peuvent agir sur l'âme humaine. La conscience profonde de l'importance de chaque action, de chaque geste de chaque mot prononcé. Auparavant, chacun organisait ses petites vilenies dans son coin. Les traditions n'étaient qu'orales. Avec l'écriture, voilà les faits inscrits dans l'argile, dans la pierre. Avec les voyageurs, les marchands, beaucoup d'histoires sont colportées de par le monde. À l'avènement de l'imprimerie, la connaissance éclate comme une bombe, au milieu des peuples.

Rien n'a pu l'arrêter depuis.

Et toutes les censures mises en œuvre n'ont pu stopper la progression de l'information. Enfin, à notre époque, les fenêtres se sont ouvertes en grand sur le monde, avec Windows, Apple... et Internet. Et apparaît, tout ce qui demeurait secret.

Comme si la pellicule du film de l'histoire de la Terre avait enfin trouvé le révélateur permettant qu'elle soit développée et diffusée ! Foin des secrets et des minables arrangements. Foin des raisons d'état crapuleuses. Foin des turpitudes des grands et des petits de ce monde. A présent tout se sait. Tout se dit. Tout vient à la lumière. Les peurs et les hontes. Les mesquineries et les spoliations. Les trafics. Les infamies. Les lamentables compromissions. Les marchandages iniques. Un peu d'air ! De l'air ! À bas toutes ces toiles d'araignées, cette poussière adipeuse, ces frusques lourdes et laides, ces voiles et ces parures, ces chapeaux qui cachent les calvities ! Ces dorures désuètes ! Ces stucs et ces strass ! Ces lourds bijoux et ces couronnes ! Ces peaux d'hermines volées aux animaux ! Et tous ces drapeaux inutiles !

Du soleil sur nos peaux ! De l'harmonie dans nos corps ! Un peu de paix dans nos âmes ! De la légèreté. Du dénuement. De la fraîcheur.

Du renouvellement. De l'énergie qui nous traverse.

De la respiration !

Toute la tablée s'était encore levée pour applaudir debout leur nouveau Merlin. Cet enchanteur superbe qui leur faisait voir l'avenir sous un nouveau jour.

-Et sans émotion, il est impossible de changer les ténèbres en lumière et l'apathie en mouvement, a dit le grand Carl Gustav Jung ! lança soudain un Marc Jourdain inspiré.

-Et Zoran avait bien compris qu'une machine ne pourrait changer les hommes, reprit plus calmement Lucky. Seule l'émotion humaine, l'amour humain peuvent trouver la voie qui les touchera au cœur. Émotion et amour ne passent pas par la raison.

Certes, Gondawa et Énisoraï ont été des nations ennemies qui se sont affrontées. Défendant chacune des modes de vie très différents. Mais avec le temps... il apparaît qu'il faut à l'humanité toute entière l'ardeur des bâtisseurs de mon peuple, aussi bien que l'harmonie gonda. Et rien ne vaut la vie ! Il ne faut pas gâcher inutilement la vie comme le font les hommes de notre époque, à des échelles extraordinaires ! On s'entre-tue comme on se parle. Alors qu'il faudrait s'entre-vivre, comme l'écrivait votre grand poète français Jacques Prévert.

On laisse des populations entières mourir de faim alors que d'autres ne savent que faire de leur surplus, ni de leurs ordures, d'ailleurs. Il est grand temps de soigner la planète à tous les niveaux et de prendre le taureau par les cornes ! On ne peut pas réduire ce grand projet à un seul label écologique ! Ce sont tous les domaines qu'il faut réformer, transformer. Le fondement même de nos vies et de notre mode de vie ! M'entendez-vous ? tonna-t-il.

Il était là comme un Zeus lançant son tonnerre.

Aussi, l'assemblée manifesta-t-elle bruyamment son approbation en lançant une nouvelle salve d'applaudissements, puis en tapant sur la table.

-Nous allons fêter ce magnifique discours ! dit René en se levant pour prendre du vin dans la cuisine.

-J'ai du champagne à la cave, dit gravement Marianne, l'arrêtant d'un geste. Comme je regrette que Simon ne soit pas parmi nous. Il aurait tant aimé vous entendre, Lucky. Il

désespérait des hommes, ces temps-ci. Mais je souhaite que nous fêtions son souvenir, autant que vos projets. Il aurait dit cela pour moi, autant que pour ses fils ou ses amis. Pour Simon, la mort n'existait pas :

- "Ce n'est qu'un passage vers un ailleurs", disait-il. Et son âme bat déjà dans le cœur cette petite hirondelle qui vient de percer sa coquille sous le toit, continua-t-elle, ou bien dans ce bébé qui vient de naître quelque part dans le monde, où il aura choisi de faire son nouveau chemin. Il ne voulait pas que l'on pleure sur les morts.

- "Nos amis, nos proches ne nous appartiennent pas", disait-il encore. "Chacun à sa route à suivre, qui a commencé au début de l'Univers et qui a parcouru toutes les évolutions ; toutes les révolutions".

Marianne s'arrêta un instant, submergée par l'émotion. Essuyant une larme, elle reprit :

- Simon pensait que nos cimetières sont vides. Qu'ils n'existaient que pour ceux qui restent. Et surtout, que la tristesse n'avait pas lieu d'être. Il avait accompagné tant de gens jusqu'au seuil. Il tenait toujours à les apaiser avec son infinie confiance.

Simon avait confiance en la vie. Voilà ce que je voulais rappeler.

Toute l'assistance applaudit Marianne. Marianne qui croyait en une réincarnation.

René posa ses bouteilles de vin et s'en fut à la cave. Daniel sortit les flûtes de champagne. Leur mère apporta des assiettes creuses et des couverts, qu'elle installa sur la table.

- Je vais nous faire un bon chaudron de soupe, annonça-elle. J'en ai congelé l'été dernier, mitonnée avec les légumes du jardin ! En montagne, le soir, la soupe est le meilleur des repas ! Et joignant le geste à la parole, elle accrocha son récipient en fonte au dessus de lâtre.

Durga apprécia, en maîtresse de maison avertie, la prévoyance de leur hôtesse. Elle n'aurait pas fait moins. Il était important de penser à la nourriture des corps, autant qu'à la nourriture des esprits, telle était sa devise. Cela facilitait le bon fonctionnement de l'humain en général.

La convivialité est le meilleur moyen de rapprocher les hommes et les femmes de tout bord. Elle l'avait toujours pratiquée dans sa grande maison du Vexin français.

Ici, chacun en avait pris son parti. S'ils étaient réunis ce jour, ce n'était apparemment pas juste pour faire acte de présence amicale et accompagner un ami jusqu'à sa dernière demeure. Dans leur majorité, d'ailleurs, ils venaient de si loin que prolonger leur séjour aux Déserts n'aurait pas grande incidence sur leurs plans. Dimitra et Andréas, aussi bien que Natalia et Tomach avaient retenu une chambre dans un hôtel de Chambéry. Durga et Marc avait conservé la leur à la Féclaz, ne prévoyant pas de reprendre la route ce soir. Quant aux quatre hommes seuls de l'assemblée, peut-être Marianne avait-elle prévu de les loger. À moins qu'ils n'aient eux aussi anticipé.

Durga sortit prendre l'air et regarder les étoiles. Le ciel était dégagé et la voie lactée, depuis ce coin isolé de montagne, brillait de toute sa splendeur. Marc la rejoignit bientôt et passa son bras autour de ses épaules.

- Je ne regrette pas d'être venu, murmura-t-il, effleurant de ses lèvres la tempe de sa compagne, dire que j'aurais pu manquer ça !

- Mais te rends-tu bien compte dans quoi tu t'engages ? répondit-elle aussitôt. Tu avais peur de tomber dans une société secrète, mais je ne sais comment nommer celle que notre tablée représente.

- Je crois que oui, je me rends bien compte... dit Marc d'un ton posé. Je suis mentaliste, mentaliste je reste. Je ne suis pas ici en service commandé mais en service choisi. J'ai prétexté le suivi de cette affaire du Pôle Sud auprès du *Pilote*, alors que pour lui, le dossier était clos.

Même s'il était encore classé "top secret", je ne me considère pas en mission pour la DCRI ou la DGSE. Je rendrai le rapport que je jugerai bon de faire. Ne t'inquiète pas !

-Je ne m'inquiète pas... moi, je suis une chanteuse à la retraite... et je peux organiser mon temps comme bon me semble. D'ailleurs, dans les décennies à venir, plutôt que d'investir dans la retraite, il vaudra mieux que les gens prévoient une nouvelle occupation passionnante, pour éviter de mourir d'ennui. Et bientôt, on mettra plutôt de l'argent de côté pour des cures de rajeunissement !

-Je te trouve bien pimpante pour une retraitée... aurais-tu goûté au sérum ?

Durga n'eut pas le temps de répondre, on entendit le bruit caractéristique et sympathique des bouchons de champagne qui sautent et déjà Natalia les interpellait depuis le couloir.

-Mes amis, annonça solennellement Lucky Aslan, buvons à la mémoire de notre regretté Simon, qui a tant fait dans cette aventure et dont les initiatives et les choix ont été décisifs ! Buvons également à Angela et Jonathan Graham, promis à un bel avenir à l'université de Princeton ! Et portons le dernier toast à notre association qui sous-tendra de ses treize piliers notre beau projet : changer le devenir de notre chère et splendide planète bleue !

Et tous, ils acquiescèrent et tous ils burent.

-Mais, me direz-vous, qui suis-je pour parler ainsi ? reprit-il au bout d'un moment. Eh bien je répondrai : l'un des vôtres ! Le pire peut-être. Qui n'a jamais fait d'erreur dans sa vie, c'est qu'il n'a rien vécu et il n'a rien à dire. Son visage est lisse et insignifiant. À croire que rien ne l'a traversé des passions humaines.

-Mais justement, le but n'est pas de s'en préserver, intervint Tomach Fodor, mais de les débusquer et de les comprendre. Non pas de les punir, mais de les tourner en dérision.

"Ris donc, Paillasse !" clown triste qui joue toujours son mélodrame ! Ton répertoire est éculé. Il ne fait plus rire ni pleurer. Il ne peut plus émouvoir personne. Ni les concierges, ni les bluettes, deux engéances en voie de disparition. Tes trémolos donnent juste envie de tourner la page. Moi, directeur de théâtre, je n'aime pas la tragédie. Je trouve cela burlesque, en fait. Ces apitoiements, ces déchirures, qui ne sont que le résultat de fidélités à des conventions sociales dont personne n'a le courage de sortir. Des impostures. Des postures -en fait -étant impossibles à tenir. Des simagrées. La vie est plus simple à vivre, quand on la vit vraiment.

Durga Demour, écoutait en songeant au cheminement des héros et des mythes, d'ailleurs elle enchaîna :

-Dans son roman, *"La Sphère d'or"*, publié en 1929, l'Australien Erle Cox place sa civilisation disparue 27 millions d'années avant notre ère. Il n'a pas pris le risque d'une collusion avec une quelconque humanité à découvrir ! Mais naturellement son problème se trouve être le racisme et ses horreurs. Chaque époque traite sa fiction avec ses propres problèmes. En 1968, en pleine guerre froide, conséquemment à l'affrontement des blocs Est-Ouest, le risque d'une conflagration nucléaire était à craindre. De nos jours, voyez-vous, ce sont les extrémismes religieux qui tiennent le devant de la scène. La logique voudrait que nos héros soient menacés par le terrorisme aveugle.

Erle Cox avec son héroïne, Hyéranie, abordait les mythes scientifiques de son époque. René Barjavel était plus New Age. Mais le mythe ne se laisse pas faire. Ève se rebiffe ! Elle est passée sous le nom de Ayla, par le *Clan de l'Ours* avec Jean M. Auel, sous le prénom de Mary avec la *"Colère"* de Denis Marquet, par Sarah Connor avec James Cameron dans le film *Terminator*... La Bissonne Blanche a encore un bel avenir !

-Justement ! repris Lucky, nous ne céderons pas au drame ! Ni aux amours impossibles qui font les délices des collections Arlequin. Il faut cesser de se jouer la tragédie ! comme l'a si bien exprimé notre ami Tomach. Il faut user de l'amour et de l'humour, qui

riment si bien ensemble. Chacun doit vivre librement sa vie. Et tout comme le démontre le principe d'exclusion de Pauli... personne ne peut se tenir à la même place qu'un autre, parce que personne n'est semblable et dans le même état. Foin de la jalousie ! Mais il est nécessaire que les couples réfléchissent un peu plus avant de mettre des enfants au monde, si c'est pour se séparer aussitôt qu'ils sont là !

Je crois qu'il faut soigner. Que chacun soigne son arbre ! Son arbre généalogique, s'entend ! Il s'agit bien de se tourner vers la Terre et vers ses racines. De débusquer ce qui a été lésé. De rétablir ses parents et ses grands-parents dans leur vérité. De restaurer les cousins oubliés. Et tous ceux qui sont morts à la guerre dans la fleur de l'âge. Il est nécessaire que chacun intègre son histoire. La mette en perspective. Et remarque combien sa mise en abyme est vertigineuse. Cela permet alors de s'en détacher, de la laisser reposer et justement... de tourner la page pour en ouvrir une nouvelle, toute neuve et blanche, où courront les projets et les promesses de réussite ! Et enfin d'entrer dans LA LIBERTÉ !

-La liberté est un si joli rêve ! s'exclama Marianne.

-C'est un travail que chacun peut entreprendre, fit remarquer Jourdain. Moi qui suis mentaliste, je vois bien dans quels labyrinthes se débattent les gens. Beaucoup, de nos jours, heureusement se font aider. Afin d'atteindre un meilleur équilibre personnel, il faut développer surtout la confiance en soi, la foi en ses capacités. Néanmoins, soigner la planète entière me paraît un travail d'Hercule ! Le 13e de ses travaux, sans doute ! Comment faire tourner les crans dans les cerveaux que nous avons tous identiques, avec, cependant, des connections différentes ? Pour que, cessant de se plaindre et de lécher ses plaies, l'homme se lève enfin, conscient de toutes ses possibilités et devienne créatif ? Créateur de sa propre vie ?

-Son propre dieu... ajouta Lucky.

-L'Évangile, avança Marianne, nous dit que les gens qui touchaient Jésus en étaient guéris. Qui ou quoi, faudrait-il qu'ils touchent de nos jours pour guérir ?

-Jésus, on l'a pompé, épuisé, puis fait taire ! s'exclama Daniel. C'est ce que croient les gens qui les guérit ou les rend malades, croyez-en mon expérience de médecin !

-Daniel a raison, approuva Durga. Jésus a été le bouc émissaire victimisé, dont l'emblème cloué sur la croix a été ensuite brandi pour culpabiliser les pauvres gens, les incitant à tout accepter comme une expiation. Jésus accroché au dessus des lits matrimoniaux, stigmatisant la douleur, les empêchant de jouir de la vie pour mieux soumettre leurs corps et leurs âmes.

-Et voilà deux mille ans que cela dure ! conclut Jourdain, il serait effectivement temps d'en revenir aux sources, à ce que prônait réellement Jésus et cesser de déformer sans fin sa parole. La parole de l'homme Jésus est bien plus précieuse que celle d'un dieu sublimé.

-Si Jésus est fils de dieu, dit timidement Dimitra, alors nous sommes tous fils et filles de dieu. Il ne peut en être autrement. Il faut cesser de le présenter comme un fils unique !

-Mais vous ne parlez là que du christianisme, intervient Tomach. Croyez-vous que les autres religions aient mieux fait ?

-Les protestants ont trouvé les catholiques trop laxistes et jouisseurs ! s'exclama Robert Zigman. Ils ont voulu revenir à plus d'austérité. S'ils ont certes, avec leur Réforme, aboli les *indulgences*, ils se sont parallèlement accaparé les biens de l'église en les sécularisant, pour se construire ensuite des temples hideux. Quant aux juifs leurs lois n'étaient pas plus souples. Ils ne voulaient pas "partager l'héritage" qu'ils ont toujours cru divin. Si bien qu'ils en devinrent un peuple élu pour être persécuté. Suscitant la haine à vouloir demeurer eux-mêmes et préserver leur identité. On ne devient pas juif par conversion. On est juif par sa mère, ou on ne l'est pas. Façon explicite de renier les descendants d'Agar l'Égyptienne, issus du même père : Abraham. Cependant, parmi tous les descendants de marranes -ceux que l'on a obligés à renoncer à leur culte- il existe bien des juifs et des juives qui s'ignorent de par le monde. Et, "Bon sang ne peut mentir", dit le proverbe !

-Les musulmans, néanmoins -avant qu'ils ne deviennent intégristes- ont largement enrichis la civilisation avec le soufisme, commenta José Rodrigues. Jusqu'à ce qu'Isabelle de Castille -qui voulait laver plus blanc que blanc- ne les chasse de Grenade. Avant qu'elle ne bannisse également du royaume, les juifs qui refusaient de se convertir. Les musulmans, donc, ont eu la grande qualité de replacer Dieu à sa place. Loin, très loin... au dessus de la mêlée. Avant que des esprits pernicioeux ne promettent soixante-dix vierges aux terroristes !

-Nous en revenons toujours aux religions ! notez-le bien ! dit doucement Miguel Abuelo. C'est elles qui ont façonné le monde où nous vivons. La science n'a guère eu son mot à dire. L'Église a brûlé Giordano Bruno et Galilée dut se rétracter pour ne pas subir le même sort ! Il avait juste dit que la Terre tournait ! ... et autour du Soleil !

-Mais qui a établi les Talibans en Afghanistan pour en chasser les Russes ? intervint Dimitra, si ce n'est Bill Clinton, toujours dans la logique de la guerre froide.

-Et qui a accepté de gérer l'argent d'Al-Qaïda, au bénéfice de la City, si ce n'est Tony Blair ? ajouta Andréas. Il n'y a pas que les religions qui sont fautives, les politiques le sont tout autant qui se sont sans cesse servis d'elles !

-Tout ce que vous décrivez n'est que l'œuvre de la convoitise, intervint Lucky. Pendant toute l'histoire des hommes, la convoitise, clé de toutes les déviances, a régné en maître. Conserver le pouvoir est l'objectif premier de tous les puissants. Et rien d'autre. Qui a jamais œuvré pour le bien de qui que ce soit ? Chacun s'est évertué à apposer sa signature et sa part d'ego.

-Napoléon, issu de la Révolution française, voulait fonder sa propre dynastie. Et Martine Aubry n'a cherché qu'à laisser son nom dans l'histoire sociale avec ses 35 heures désastreuses ! commenta Jourdain, acerbe.

-Foin des dynasties de tout genre ! s'exclama Lucky en reprenant la main. Foin des filles et des fils "de", qui tiennent tout le haut du pavé ! Il faut faire tourner le monde ! Il faut faire tourner les gens ! Laisser leur chance aux obscurs, aux sans grade, aux moins bien nés ! Il faut laisser place à la nouveauté !

Toutes nos attitudes n'ont jamais été que le lègue du comportement animal. Nous sommes encore très loin de l'humanité promise et magnifiée. Juste nos capacités altèrent-elles en monstruosité les instincts primitifs de nos ancêtres animaux. Il nous faut travailler notre image ! Nous rendre compte un peu de qui nous sommes réellement.

-L'homme est un animal qui a trahi ! selon Cioran, lança Durga. Il est nécessaire, surtout, que nous prenions distance, ajouta-t-elle, mais ce n'est pas toujours facile.

-Si déjà le genre, qu'on dit humain, pouvait réaliser qu'il n'a pas tous les droits, que tout ne lui est pas dû, mais qu'il a beaucoup de devoir envers sa planète mère, d'abord, et envers tous les siens, ensuite, alors, peut-être serions nous sur le chemin d'un progrès. Et dans "les siens", il faut comprendre ses ancêtres : les animaux ! énonça sentencieusement René. Oublier un peu les Gaulois, Astérix et toutes ces images d'Épinal !

Jacques Lanzmann, par la voix de Jacques Dutronc avait bien vu le problème, fit remarquer Durga : "Sept cents millions de Chinois... et moi et moi et moi !"

L'assemblée se détendit un peu. Marianne se leva alors pour touiller le contenu de son chaudron, puis demanda à ce qu'on lui passe les assiettes, qu'elle emplît chacune d'une belle louche de soupe chaude.

On coupa du pain. On ouvrit le vin. On fit *chabrot*. On retrancha dans la tomme.

Le chaudron était vide à présent. Les assiettes aussi.

Lucky reprit un instant la parole.

Le but, précisa-t-il, de cette transformation de la planète est de la mettre en harmonie avec l'Univers. D'en refaire ce paradis perdu dont parle le Peuple du Livre. Lorsque toute la population aura évolué en conscience, alors elle sera elle aussi en mesure d'utiliser le sérum

de longue vie et la mange-machine avec intelligence. Quoique Zoran soit revenu sur cette avancée, comme moyen exclusif d'alimentation. Pour remplacer les protéines animales, c'est indéniable, mais en ce qui concerne les cultures, il ne l'avait mise en œuvre que pour compenser la destruction des sols extérieurs, vitrifiés par la répétition des guerres de toutes sortes. Il est à présent favorable à une agriculture saine et biologique, comme la prône un de vos anciens, Pierre Rabhi. Un grand sage, qui aime la Terre, la respecte et la vénère autant que les Amérindiens et les Aborigènes d'Australie. Et Zoran est formel, la Terre peut nourrir 7 à 8 milliards d'êtres humains. Néanmoins il est urgent de réguler les naissances, pour ne pas jeter des populations entières dans la malnutrition et la misère. Mais aussi pour mieux éduquer les enfants. Pour cela, il faudra passer outre les directives de plusieurs religions irréalistes et inconséquentes.

Plus tard, il sera permis de songer à terraformer d'autres planètes. Mais nous n'en sommes pas là. À quoi bon conquérir l'espace, tant que nous ne sommes pas capables de gérer efficacement notre planète natale ? Tout doit venir en son heure. Il y a 900 000 ans, nous avons terraformé la Lune et Mars, pour mieux les détruire ensuite et les réduire en déserts...

-Mes amis, pour sceller notre association et terminer cette réunion, j'ai quelque chose de grave mais aussi de merveilleux à vous proposer !

Le géant fit une pause, pesant ses mots.

-Nous sommes treize, ici présents. Treize à table ! Et foin des superstitions !

Pour la première fois, on sentait le Turc hésitant. Il inspira largement et poursuivit :

-Moi, j'ai déjà profité du sérum de longue vie. Toutefois, c'est à chacun d'entre vous que je propose aujourd'hui d'en bénéficier. Comme un lien indéfectible, signe de notre union. Simon, notre ami commun, l'avait refusé et je le regrette. Je respecte néanmoins son choix et je n'oublie pas que c'est sa disparition qui nous a permis de nous rassembler.

Le silence se fit, total. On n'entendait plus que le feu crépiter dans la cheminée.

-Réfléchissez bien, reprit le géant turc. Le sérum ne va pas rajeunir la majorité d'entre vous, il va simplement les empêcher de vieillir un peu plus. Quant aux plus jeunes, Daniel et René, eh bien ils resteront dans leur âge, eux aussi. Cependant, si vous utilisez le sérum, vous allez sentir une nouvelle vigueur courir dans vos veines, qui vous aidera à assumer les tâches et les objectifs dont nous avons discuté ensemble.

J'ai une dernière chose à ajouter. **Si vous décidez de prendre le sérum, c'est ce soir et c'est tous ensemble.** Il n'est pas possible de le faire voyager, ni de le conserver. Je vous laisse y réfléchir. Et puis nous nous quitterons.

Lucky aurait posé une bombe sur la table que l'effet n'en aurait pas été moindre.

Durga et Marc sortirent dans la cour, bientôt rejoints par la plupart des convives.

Chacun éprouvait le besoin de prendre l'air frais de la nuit. Un splendide croissant de lune accompagnait leurs pas. L'assemblée se dispersa : solitaires, par couples ou par petits groupes. La chanteuse entraîna son compagnon sur la route des Charmettes, en direction des confins du hameau.

La voie, passée la dernière maison, devenait peu à peu chemin de terre. Durga fixait la couronne de pierre du Margéiaz, sa montagne, comme pour lui demander conseil. N'était-elle pas dressée là depuis des millénaires ? Elle songeait à sa fille Camille, à son gendre Quentin, à leur petite fille Zoé. Mais aussi à Mathieu, son fils. La seule famille qui lui restait. Certes, elle souhaitait pour eux la même avancée, le même privilège. Mais c'est vrai qu'ils avaient chacun du temps devant eux. Tandis qu'elle, son temps déjà était compté. Inéluctablement. La chanteuse se sentait toujours très vigoureuse et alerte, pleine de vie et de projets. Mais pour combien de temps encore ? Le temps, le temps. Existait-il vraiment ? La vie, sans cesse, luttait contre l'entropie, mais au bout du compte, l'entropie gagnait toujours. Ce n'est pas le temps qui faisait qu'ils étaient mortels, mais l'entropie... deuxième principe de la

thermodynamique, qui détruisait tous les systèmes, érodait, déconstruisait, rendait tout au chaos.

Marc, marchant à ses côtés, était perdu dans ses propres pensées. Le chemin à présent descendait devant eux en pente raide vers *la Combe*. Ils s'arrêtèrent. Le mentaliste prit sa compagne dans ses bras et la serra très fort. Il fut rasséréné par sa chaleur.

Il relâcha bientôt son étreinte et lui fit face :

-C'est une proposition merveilleuse, comprends-tu bien, mais elle sera éprouvante si, dans le futur, nous sommes les seuls à en bénéficier, dit-il à mi-voix. Vois-tu ta fille atteindre ton âge et devenir plus vieille, plus usée que toi ?

-Il en est de même pour ton propre fils, répondit sa compagne, même si vous ne vous rencontrez guère, mais c'est précisément la chose à laquelle je songeais. Cependant, j'ai déjà dépassé l'âge qu'avait mon père lorsqu'il est mort et c'est très étrange, quand je pense à lui. J'estime que nous devons avoir foi en l'avenir. Une telle aubaine ne peut se laisser passer. C'est une aventure à tenter. Nous ne savons certes pas comment nous allons réagir, au fil des années, devant cette somme d'expériences, d'apprentissages divers, de souvenirs, que nous aurons emmagasinés. Saurons-nous ne pas devenir blasés et indifférents ? Cela change complètement les perspectives dans lesquelles nous avons l'habitude de concevoir le déroulement d'une existence. Peut-être pouvons-nous espérer atteindre à un présent épanoui et heureux. Ne pas vieillir, ne veut pas dire pour autant ne pas mourir, mais dans combien de temps ? Toujours le temps ! En fait, nul ne connaît les effets du sérum à long terme. Cela ne signifie pas, non plus, que nous serons incassables, inoxydables, invulnérables ! ni à l'abri d'un accident, d'un meurtre, ou d'un virus inconnu !

-Cela ne signifie pas non plus, qu'au fil des années, nous aurons toujours le même désir, le même plaisir à être ensemble, à vivre ensemble, continua doucement Jourdain. Mais je préfère envisager l'avenir avec toi dans des conditions agréables, plutôt que de nous projeter dans une maison de retraite, comme le vieux Gaspard^{1*} -qui a tout de même fait plus que centenaire.

-Guère plus, répondit Durga, et finir sa vie dans un fauteuil roulant sans plus pouvoir marcher, en être réduit à jouer au jacquet et à regarder les séries télévisées en égrenant ses souvenirs, non merci ! Je comprends qu'il en ai eu assez et se soit laissé mourir !

-Je ne serai pas continûment mentaliste à la DCRI ! lança brusquement Jourdain. Avec le sérum, fini les plans de carrière ! Je pourrai jouer à faire tout autre chose ! Et je me moquerai bien de la retraite ! Mais ne serons-nous pas contraints de nous cacher, de déménager sans cesse, si nous restons le seul petit groupe que nous sommes à bénéficier d'une longue vie en pleine force de l'âge ? Que dirons-nous à nos amis, à nos proches ? Y as-tu pensé ?

-J'y pense, en même temps que toi... répondit Durga. Cela va nous occasionner bien des problèmes et bien des situations cocasses et particulières, mais, nous avons tout de même le temps de voir venir ! nous avons du temps devant nous pour y réfléchir et pour nous organiser ! Je suis tellement curieuse de vivre l'avenir, de partager la transformation de notre société, qui ne manquera pas d'évoluer. Toutes ces nouveautés ! Toutes ces découvertes à venir, cela promet d'être passionnant ! ajouta-t-elle.

-Nous pouvons, tout aussi bien, subir des périodes de grands troubles, des guerres et des ravages, fit remarquer le mentaliste. Dans les années folles, les années vingt du siècle dernier, on ne présageait pas les horreurs du nazisme et les camps de concentration.

-Non, bien sûr, la société émergeait à peine de ce que l'on nommait : la Grande Guerre, celle de 14/18. Une guerre si meurtrière et atroce, que tout le monde la considérait alors, bien naïvement, comme la dernière ! Quelle grande illusion !

¹ Voir "*Le loup blanc*" de la même auteure- Éditions du Bois Noir

Cependant, si l'avenir ne nous plait pas, il nous restera toujours la graine noire ! s'exclama la chanteuse.

-La graine noire... ? répéta Marc, qui ne suivait plus la pensée de sa compagne.

-Eh bien, oui ! celle qu'Éléa est censée avoir avalée, pour quitter notre époque !

-Oui, bien sûr, je devrais relire le roman de *La Nuit des Temps*... il y a parfois des détails qui m'échappent, répondit le mentaliste.

-D'ailleurs, voilà ce que je vais proposer à Lucky, reprit Durga : le sérum, oui ! mais la graine noire également ! si nous voulons faire cesser l'expérience. C'est la moindre des choses, non ?

-Je suis d'accord avec toi ! répondit Jourdain en l'attirant à lui pour l'embrasser. À présent que nous sommes parvenus à un raisonnement constructif, je crois que nous pouvons nous en retourner ! ajouta-t-il en frissonnant.

Tout en cheminant, Jourdain méditait sur les paroles de Durga. "Quitter notre époque", lui faisait penser en fait à la roue des réincarnations. Si nous vivions plus longtemps, nous pourrions réaliser avec le même corps et la même mémoire le parcours et l'évolution de plusieurs vies. Mais la question, pour lui, restait entière : en sommes-nous capables ? Le supporterions-nous psychiquement. La vie, dans sa grande sagesse, nous propose des corps neufs et des mémoires vierges, prêts à affronter un monde en incessante transformation. Sommes-nous réellement aptes à vivre sur d'autres rythmes ? Ne plus songer à fonder une famille, mais plusieurs. À emmagasiner continûment des données nouvelles. À ne plus penser à la retraite comme à une panacée où l'on se repose, mais vivre sa vie pleinement, tout le temps, en pleine force de l'âge. Une vie où l'on va au bout de ses rêves, de tous ses rêves...

Vivre toujours l'éphémère, certes, mais avec circonspection et humour. Épuiser les possibles. Expérimenter l'intégrale des chemins, autrement que dans des mondes parallèles, mais dans une seule vie, avec une seule mémoire, qui pourrait engranger une somme incalculable de connaissances.

Et le mentaliste eut brusquement la vision de l'Arbre de vie et de celui de la Connaissance du bien et du mal. N'est-ce pas cela précisément que dit la Bible ? Et que "le créateur" supposé voulait éviter ? Que les hommes deviennent semblables à lui ?

Et n'était-ce pas un piège, qui les assujettirait au projet de Lucky et par là même à Zoran ?

Lui qui craignait de tomber sur une société secrète voilà qu'il était en train d'en former une et d'y adhérer de son plein gré.

-Il faudrait tout de même songer à ce que pourrait être le revers de la médaille, dit spontanément Durga, comme si elle avait suivi le cheminement de la pensée de Marc.

-Tu veux dire qu'il y a forcément un prix à payer ? rétorqua celui-ci, se campant au milieu du chemin.

-Certes, nous ne vendons pas notre âme au Diable, cependant je sais que rien n'est jamais gratuit en ce bas monde. Que toute information se paie dans l'Univers. Quelque chose comme du *donnant-donnant*. Un échange où toute particule sort modifiée.

Cette modification apportée par le sérum de longue vie nous changera certainement. Nous ne savons pas encore dans quelle mesure. Mais nous savons déjà que la mesure... est le pivot du changement. Nous allons mettre en branle un processus qui n'a pas eu cours dans l'histoire humaine, depuis peut-être son origine. Et j'y pensais lorsque Lucky parlait de la terraformation de la Lune et de Mars par les Gondas et les Énisors. Tout ce travail accompli pour finalement y échanger des bombes qui en ont ruiné tous leurs efforts et n'ont laissé que des déserts stériles. Mais ces terraformations accomplies par qui, initialement ? En fait par les premiers hommes arrivés des étoiles ? Il y a un million d'années. Peut-être plus. Les fameux *Élohim* tout puissants, arrivés sur la planète bleue que nous appelons la Terre ?

Alors, *berechit...* au commencement, le peuple du Livre dans la Genèse raconte cette formation fondatrice, que nous nommons à présent terraformation, lorsqu'elle s'applique à d'autres planètes. Il n'est pas étonnant que cela ait pris six jours ! Nous ne savons pas à quelle échelle de temps correspondent ces six jours fondateurs, mais ils pourraient dépendre d'un temps tout autre, issu d'une planète à la circonvolution différente, autour d'un soleil qui nous est totalement étranger.

Qui sait si ces Visiteurs n'étaient pas déjà venus, antérieurement, éradiquer les dinosaures, avec lesquels il était impossible de commercer ? Ces monstres gigantesques qui les empêchaient d'accomplir leurs projets de "jardinage". Un Éden demande du travail, mais aussi de l'harmonie. Ensuite, par des manipulations génétiques, ils auraient orienté la plupart des espèces, pour obtenir une biodiversité dynamique. Et ils auraient pour finir convoqué les hommes pour qu'eux-mêmes leur donne un nom à chacun. Mais ce qui est le plus surprenant, c'est ce passage de la Bible qui dit que ces Élohim pluriels ont créé l'homme à leur image, mâle et femelle. Alors que les forces qui tiennent l'Univers n'ont pas de visage... que celui des mathématiques. Et qu'il est interdit de nommer Iahvé dans la religion juive, tout autant que de représenter Allah, dans la religion musulmane. Sans compter le visage de Jésus, qui lui est juste humain.

Il n'est pas étonnant qu'après ce dur labeur, les Élohim aient pris un jour pour se reposer. Ce jour n'est peut-être pas terminé, d'ailleurs et les Élohim pourraient revenir au bout de ce septième jour, quand ils seront à nouveau dispos ! Ce jour qu'ils nous ont laissé pour "devenir" librement. Ne serait-ce que pour se rendre compte si la vie évolue toujours dans le même sens. Et si leur labeur n'a pas été inutile.

Durga fit une pause.

Marc restait médusé devant son discours. Comment avait-elle réussi à suivre un cheminement intellectuel qui l'amenait soudain à ces suppositions étonnantes ? Pour bien la connaître, il savait qu'elle fonctionnait toujours de fil en aiguille, en laissant vagabonder sa pensée librement. Ce que les surréalistes appelaient "l'écriture automatique", sa compagne se le permettait mentalement. Il l'avait maintes fois vue à l'œuvre. Elle disait qu'elle se laissait guider par l'intuition, les effleurements et la synchronicité. Les artistes appellent cela l'inspiration. Durga disait n'être qu'un réceptacle capable de saisir les courants d'air.

-Cependant, l'arbre du Jardin d'Éden auquel il ne fallait pas que touche ce couple premier, était-ce la conscience de soi ? interrogea le mentaliste.

Question posée à lui-même, alors qu'il s'était remis en route. Les animaux n'ont pas conscience du bien et du mal, qui est une notion délicate. Ils suivent leur instinct, voilà tout, poursuivit-il.

-Les Élohim ne voulaient pas que les premiers hommes touchent à l'arbre de la connaissance ! Rétorqua Durga. La connaissance tout court ! Parce qu'on ne peut laisser les enfants jouer avec les allumettes ! Et encore moins avec l'Arbre de Vie.

-Mais n'est-ce pas, cependant, ce que nous nous apprêtons à faire ! fit remarquer Jourdain.

-Zoran a dû considérer que nous étions suffisamment évolués pour en faire bon usage, répondit la chanteuse. Il nous fait ce don tout en nous donnant une mission. Rétablir l'Éden !

-Ce n'est certes pas une mince affaire ! lança Marc.

-C'est sûrement à ce moment clé, quand l'Homme a perdu son innocence, qu'il a trahi le genre animal, ajouta Durga pensivement. Il a vu le mal et il l'a fait sciemment. Il a vu le bien et il s'en est aussitôt détourné. Crois-tu que nous sommes vraiment capables de faire le bien ?

-Je ne sais pas... répondit Marc.

6 -Le sérum

À présent, ils étaient tous à nouveau assis autour de la table ovale, dans la salle de séjour. Là, dans ce hameau perdu des Charmettes, aux Déserts, en Savoie. En pays de France, sur la planète Terre. Dans la galaxie de la Voie Lactée, faisant partie de l'amas de la Vierge.

On pouvait dérouler la spirale dorée jusqu'à l'espace, l'envoyer chanter dans les étoiles et les galaxies, à travers tous les champs quantiques qui reliaient tout à tout. Le grand chant des cordes en vibration. Le cantique des quanta... le *cloud* céleste.

La première pensée qui vint à Durga, en cet instant solennel fut bien l'image des chevaliers de la Table Ronde. Nous n'existons que par notre culture. Sinon nous ne serions qu'un amas de chair sans rien d'inscrit. Elle percevait mieux la pensée de Zoran, alors. Jamais un ordinateur, si puissant soit-il ne pourrait se substituer à cette élaboration magnifique que sont toutes les cellules assemblées, fonctionnant ensemble pour la même cause et captant au fond d'elles-mêmes tout ce qui nous pénètre et nous fait vivre, nous tient debout : les vibrations de l'Univers. Qui traversent les corps vivants et font de nous des cosmonautes du temps.

Les ordinateurs pourront devenir quantiques et neuronaux, jamais ils n'acquerront la sensibilité qui fait frémir la chair. Ce qui fait le miracle du vivant.

Assurément notre cerveau est semblable à l'espace de cet *Univers chiffonné* dont parle l'astrophysicien Jean-Pierre Luminet. Et nos neurones analogues aux réseaux de spins que décrit Carlo Rovelli avec sa gravité quantique à boucles.

Nous sommes bien faits à Son Image : l'Univers.

Fractales vivantes, venant du Pi. Le pis de la vache... auquel nous buvons notre lait. Celui de la Voie Lactée...

Ainsi, c'est pour refléter et mettre en œuvre cette sublime vibration que nous existons.

Nous en sommes le champ unifié.

Le fantasme des machines et des robots prenant le pouvoir sur l'homme est une déviation de la peur et de la jalousie devant des performances techniques. Mais personne, rien au monde, ne peut prendre notre place. Et nous côtoyons des clones tous les jours : ce sont les vrais jumeaux, issus d'un même ovocyte fécondé, qui s'est scindé en deux. Et que dire des siamois et siamoises que l'on peut, ou non, séparer ? Et de ces deux têtes de femmes partageant le même corps et qui font des études ? Sont-ce seulement les mêmes études ?

L'étrangeté déjà est parmi nous.

Chacun se taisait. L'heure était grave. Qu'allaient-ils décider ?

-Voulez-vous tenter l'aventure, comme je l'ai tentée moi-même ? interrogea Lucky. Cadeau de longue vie dont m'a gratifié Zoran après l'exfiltration réussie d'Éléa et de Païkan. Cadeau qu'a également reçu notre amie Bella Brigante et son prince, pour les remercier d'avoir pris soin un temps d'Aïcha et de Karim. Le sérum qui coule dans leurs veines coulera également dans le sang de leurs enfants, comme de vos enfants à venir, ajouta-t-il en se

tournant vers René et Daniel qui encadraient leur mère. Il y a, cependant, des choses que nous ignorons encore sur ses effets : abolit-il la ménopause ? Là, je ne puis vous apporter de réponse, avoua-t-il avec un sourire en regardant tour à tour Marianne, Dimitra, Natalia et enfin Durga.

Cette dernière restait perplexe. C'est une éventualité qu'elle n'avait pas envisagée. Avoir à nouveau des enfants ? À son âge ? Néanmoins, s'il n'y avait plus d'âge, mais simplement des visages. Et si le corps l'acceptait, le supportait ? Mais serait-elle prête à encore porter un enfant ? Voilà une question qui la déstabilisa soudain. Il restait toujours la contraception...

Comme si Lucky lisait dans ses pensées, il reprit :

-En même temps que le sérum, j'ai l'intention de vous faire cadeau d'une bague. Elle inclut un contraceptif et vous n'aurez d'enfants que si vous la retirez, vous et votre partenaire.

-Justement... hasarda Durga, j'y pensais à l'instant... j'aimerais aussi posséder la graine noire dans le chaton de cette bague, au cas où la vie me paraîtrait un jour trop longue, ou trop insupportable !

Une rumeur d'acquiescement passa dans l'assemblée. Il sembla que chacun fut d'accord avec cette proposition.

-Prolonger sa vie, autant qu'y mettre fin est un droit ! annonça Lucky. Nous sommes les seuls maîtres de notre vie. Nous n'avons de compte à rendre à personne ! C'est un souhait qui ne me pose aucun problème. Je voulais ajouter que la bague vous permettra de rester en contact aussi bien entre vous, qu'avec moi et Zoran, si vous le désirez. Je vous indiquerai comment. C'est un émetteur-récepteur miniature, qui fonctionne comme une clé USB que l'on branche sur un ordinateur. Avez-vous des questions à me poser ?

-Savez-vous quels sont les effets du sérum à long terme ? Et combien de temps il est efficace ? demanda Daniel, c'est mon soucis de médecin.

-Non, pas précisément... répondit le géant turc, Éléa en est la plus ancienne bénéficiaire, mais son voyage dans le temps n'en a pas altéré les effets. Quant à Païkan, contrairement à ce que nous avons cru longtemps, il l'avait absorbé juste avant la fermeture de la sphère. Il était certes blessé, mais il n'aurait pas survécu à la translation sans le sérum. Toutefois, ce que nous avons pu observer sur moi, aussi bien que chez eux, c'est qu'il ne paraît pas y avoir d'effet secondaire, du moins pour l'instant. Nous sommes les premiers cobayes !

-Néanmoins, argumenta soudain le glaciologue Robert Zigman, si l'usage du sérum se répandait dans la population, nous serions rapidement confrontés à un problème de surnombre sur la planète !

-C'est certain ! s'exclama Lucky, c'est pour cela que le sérum doit être lié aussi bien à la contraception qu'à la maîtrise de nos ressources. La mange-machine alors pourrait être partiellement nécessaire. Mais nous n'en sommes pas là. Vous vous rendez bien compte que cette transformation profonde doit se faire dans le temps. Vous en êtes les précurseurs, les douze piliers. Dans une société qui n'aurait pas plus de conscience qu'à présent, les résultats en seraient catastrophiques. La longévité va vous permettre de mener à bien vos différents objectifs. Et de faire des émules. Qui mieux que vous pourra désigner ceux et celles à qui vous voudrez alors faire partager ce privilège, quand le temps sera venu ?

-Vous nous donnez là un droit divin, dit Jourdain avec gravité. Mais nous pourrions également nous faire saigner par des braconniers, comme ceux qui coupent les défenses aux éléphants et les cornes aux rhinocéros !

-Votre sang ne sera plus compatible, ce serait donc inutile. Mais comprenez-vous à présent pourquoi, si vous décidez ce soir de prendre le sérum, cela doit demeurer votre secret et pourquoi il est absolument nécessaire que ce soit le choix de tous, ou d'aucun ! répliqua Lucky. Si vous ne vous sentez pas assez forts, je le comprendrai très bien. Mais si votre décision n'est pas unanime, songez que vous en priverez les autres.

Une grande tension se lisait sur les visages, devant ce choix aux conséquences incalculables.

-Mon intention n'est cependant pas de faire pression sur vous, en aucune façon. Vous êtes libres et c'est votre choix, ajouta Lucky

Le silence se fit à nouveau dans l'assemblée. René se leva pour remettre une bûche dans l'âtre.

Marc échangea un long regard avec Durga. Considérerait-elle toujours cette décision comme un piège, finalement ?

Les astreintes liées à cet acte fondateur d'une autre société ne les jetaient-elles pas d'emblée hors du commun des mortels, les désignant soudain comme des demi-dieux, avec autant de devoirs que de privilèges ? N'allaient-ils pas devenir des pions sous le contrôle de Zoran ? Ce changement radical dans la manière d'appréhender la vie et l'avenir était-il réellement à leur mesure ? Contrairement à ce qu'ils avaient cru tout d'abord, leur offrir de prolonger leur vie semblait bien exhaler des parfums faustiens. Certes, ils ne vendaient pas leur âme, mais leur tranquillité d'esprit. Ne risquaient-ils pas de devenir des bêtes traquées si cela venait à se savoir ? Comment être certains d'être à l'abri d'une indiscretion de l'un d'entre eux ? Ils devaient se faire confiance. Et il fallait que ce soit une confiance totale.

Lucky semblait suivre, aussi bien qu'un mentaliste, le cheminement des pensées de chacun. Il reprit :

-N'ayez pas de craintes. Les espions du monde entier sont à la recherche de l'équation de Zoran, chacun pour privilégier son pays. Et c'est principalement moi qu'ils tracent. Toutefois, grâce au récit ingénieux de notre ami Simon à son auteur, René Barjavel, nul n'a soupçonné la présence du grand ordinateur dans la sphère. Seule la version opéra-rock de notre artiste, Durga Demour, ici présente, en fait mention... **c'est la raison pour laquelle elle n'a pas trouvé de producteurs, à ce jour...** nous ne pouvions prendre ce risque, ajouta-t-il avec un petit sourire contrit à l'intention de l'intéressée. Qui fit la moue.

Puis il continua :

-Chacun a parallèlement accepté l'idée que seule Éléa avait bénéficié du sérum. Ainsi que la certitude qu'elle en a emporté le secret avec elle pour l'éternité, après avoir absorbé la graine noire. D'autre part, avant de renvoyer vos taxis, j'avais prévu qu'ils chargent quelques passagers, pour tromper d'éventuels observateurs. Aussi seuls demeurent officiellement ici ce soir -à part moi, l'ami de la famille- madame Demour et son compagnon, avec leur propre voiture. J'ai pris beaucoup de précautions pour préserver le secret de cette réunion. La maison est isolée de tout captage, depuis que nous y sommes entrés. Et, bien que quelques vautours aient été aperçus à l'office religieux -certains aient même fait un petit détour par là pour semer leurs micros ! il semble bien qu'ensuite, ils se soient tous dispersés et aient privilégié de pister les avions du Bourget-du-Lac. C'est pourquoi j'étais un peu inquiet pour mes deux protégés.

Vous devez à présent vous décider, dit solennellement Lucky. Levez la main si vous en êtes d'accord et la mange-machine fournira à chacun le sérum de longue vie !

Personne ne bougea.

Au bout d'un instant, résolument Durga leva la main, bientôt suivie par Jourdain. Puis Dimitra et Andréas. Natalia et Tomach. Miguel. Robert. José. Enfin Marianne, qui avait paru hésiter encore. Alors seulement, René et Daniel levèrent la main à leur tour.

Lucky se tut. Il se pencha et ouvrit un très luxueux sac de voyage Vuitton, posé à terre près de sa chaise. Il en tira un objet dans son étui, grand comme un iPad, qu'il déposa sur la table.

Il le démaillota d'un tournemain et il apparut aussitôt familier à la poignée d'anciens de l'expédition sud-polaire : la mange-machine.

René, Daniel, José et Durga en connaissaient par cœur la description et ils la reconnurent également.

Seuls Marc, Tomach et Andréas n'avaient pas du tout identifié la chose.

Oui, c'est une mange-machine, mais de seconde génération ! annonça joyeusement Lucky. On peut la nommer désormais une panse-machine ! Une machine à guérir ! Cadeau de Zoran, qui m'a été apporté par Éléa en Australie.

Mais, vous vous doutez bien qu'il faut savoir s'en servir...

Le géant turc sortit alors de son sac un cercle doré, qu'il coiffa comme un serre-tête. Il en rabattit la petite visière sur son front.

Il enfonça ensuite la bague qu'il portait à son majeur gauche dans une empreinte située à l'avant de l'objet qu'il avait nommé *la machine à guérir*. La bague diffusa aussitôt une lumière bleue par les striures de sa pyramide tronquée.

Le géant ferma les yeux. Il semblait en conférence avec l'au-delà.

L'assemblée était suspendue à ses faits et gestes, autant qu'elle l'avait été à ses paroles.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Lucky interrogea :

-Êtes-vous prêts ? demande Zoran.

Ils se regardèrent, interloqués.

-Par l'intermédiaire du cercle d'or, annonça-t-il, je suis en communication directe avec Zoran. Ainsi il peut m'identifier et savoir ce que j'ai à dire. C'est lui qui guidera la panse-machine, un peu comme un programme TeamViewer capable de prendre en main votre ordinateur à distance. Lui seul connaît la formule...

Puisque vous avez été la première à lever la main, Durga Demour, vous serez la première servie ! Enfoncez l'extrémité du majeur de votre main gauche ici ! dit-il en glissant l'objet devant elle.

Durga avança sa main vers la machine et glissa le bout de son doigt dans un petit creux qui en épousa immédiatement la forme. La texture en était douce et tiède comme celle d'un animal. Elle sentit de petits picotements au bout de sa phalange, qui montaient à présent dans sa main. Puis dans tout son bras, jusqu'à son cœur. Elle tressaillit. Comme si un courant insidieux inspectait, palpait l'intérieur de son corps, de ses organes et de tous ses vaisseaux.

Au bout d'un moment, ils virent les petites touches multicolores de la panse-machine, qui formaient un clavier, s'enfoncer tour à tour à une vitesse incroyable. L'objet fonctionnait comme une imprimante 3D infiniment perfectionnée, spécialisée en biologie moléculaire. La seule différence c'est qu'elle puisait sa matière-première et son énergie dans le tissu quantique de l'univers. De l'autre côté de tous les murs de Planck.

Bientôt, trois petites sphérules apparurent sur un plateau. Comme sorties du chapeau d'un prestidigitateur.

-Sans retirer votre doigt de la machine, prenez-les une à une. Doucement. De votre autre main. En commençant par celle de droite. Et laissez-les fondre dans votre bouche, indiqua Lucky.

Durga avança timidement la main vers la première sphérule, bleue. Elle était tiède et lisse comme un œuf. Elle la porta à ses lèvres. Une suavité étrange envahit son palais. La suavité descendait à présent le long de son tube digestif jusqu'à son estomac, lui procurant une douce chaleur. Elle prit la seconde sphérule, jaune. Elle était plus chaude et plus piquante. Comme une liqueur. Elle embrasa rapidement tout son corps d'un feu régénérateur qui semblait réveiller toutes ses cellules sur son passage. Durga fit une pause et sourit à Marc. Celui-ci l'encouragea d'un mouvement de tête. Et la chanteuse saisit délicatement la troisième sphère, la rouge. Elle était glacée. Lorsque la femme la porta à ses lèvres, il lui sembla absorber un morceau de glace et cela lui fit mal aux dents. Elle grimaça.

Lucky émit un petit rire.

-Ce n'est rien ! dit-il, elle va fondre !

Effectivement la boule glacée se dissolvait dans sa bouche et glaçait son œsophage. À

présent, elle lui pétrifiait l'estomac. Lui gelait les veines. Durga se mit à frissonner.

La panse-machine sortit alors une quatrième sphérule, noire.

Lucky acquiesça d'un mouvement de tête et Durga la mit dans sa bouche. Tel un élixir miraculeux apaisant tous les maux sur son passage, en un instant un bien-être divin envahit la totalité de son corps. La douce étreinte de la machine relâcha alors son majeur gauche. Les touches caracolèrent encore pendant quelques secondes. Et sur le plateau apparut une bague. Puis un cercle d'or. Enfin un petit embout, apparemment du même métal.

-Voilà, c'est terminé ! annonça Lucky.

En fixant l'embout à votre bague, vous pouvez vous brancher sur n'importe quel ordinateur par une entrée USB. Puis vous coiffez le cercle d'or et vous êtes en contact. Il vous suffit de vous détendre, de respirer profondément et de penser à la personne avec qui vous désirez vous connecter ! Il faut, bien évidemment, qu'elle soit elle-même branchée et qu'elle ait coiffé son propre cercle. Donc... que ce soit une des douze personnes de notre assemblée ! Cependant vous pouvez aussi communiquer directement avec Zoran !

-Il me suffit de lui faire une prière ? lança malicieusement Durga.

-C'est à peu près cela ! s'exclama Lucky. Mais lui, il vous entendra et vous répondra ! C'est la grande différence !

-Comment vous sentez-vous ? interrogea Daniel, avec sollicitude.

-Bien ! très bien ! répondit l'intéressée en passant la bague à son doigt : comme une jeune mariée !

La machine sortit alors un petit sachet d'une matière improbable. Lucky se mit à rire :

-C'est un étui pour ranger votre cercle d'or et l'embout de votre bague. Zoran a de ces petites attentions, bien souvent ! Mais c'est aussi chez lui un trait d'humour !

Durga prit entre ses doigts l'étui souple et soyeux. Il s'ouvrit dès qu'elle le toucha et elle eu un petit mouvement de recul.

-C'est un objet intelligent ! ajouta Lucky, riant de toutes ses dents.

La chanteuse y glissa le cercle d'or et distingua le petit logement pour l'embout. Dès qu'elle l'eut mis en place, l'étui se referma.

-Vous le clipsez, en appuyant sur cet angle ! indiqua l'informaticien.

L'angle était à peine plus rigide et elle le pinça.

-À présent, vous pouvez le manipuler, le ranger dans votre sac. Il ne s'ouvrira pas. Seulement sous vos doigts, en pinçant ce même angle !

-C'est tout à fait magique ! s'exclama Durga.

-Non ! répliqua Lucky, c'est juste la nanotechnologie de demain... et je vais vous montrer !

Il avança alors la main vers l'étui qu'il saisit. L'objet se mit à émettre un sifflement strident.

-Il est conçu pour vous être absolument personnel ! Vous êtes seule à pouvoir le manipuler sans qu'il pousse des cris d'orfraie ! Vous pouvez, éventuellement, aussi y ranger votre bague, si vous désirez la retirer. Il vous montrera où !

-Et mes clés de voiture ? demanda encore Durga.

-Non, il n'est fait que pour ces trois objets !

-Bien !... mais il est temps à présent de vous occupez de nos amis ! J'ai été la première à expérimenter les produits de la panse-machine, mais je ne voudrais pas être la seule !

-Eh bien maintenant, c'est au tour de votre compagnon ! lança Lucky, tout en faisant glisser la panse-machine sur la table, en direction du mentaliste. C'est vrai qu'il faut qu'il soit prêt à supporter les ardeurs de la jeune mariée !

Une vague de gloussements divers traversa l'assemblée et Marc plaça son majeur dans la machine. Durga remarqua que les couleurs de ses sphérules n'étaient pas tout à fait les mêmes que les siennes. Elle observait le mentaliste éprouvant la saveur de chacune d'elles.

Elle attendait sa réaction sur la troisième, mais il n'y en eut pas. De même qu'il n'eut pas droit à une quatrième boule noire. Il était certain que la machine devait tester chacun et s'adapter à ses propres besoins. On était là en présence d'une médecine délicate sur mesure. Proche de certaines méthodes en usage en homéopathie, qui consistent à élaborer un médicament spécifique pour chaque individu. Un médicament qui ne soit pas du "Jack Daniel's" pour tous... Jourdain reçut également son cercle d'or et son embout, ainsi que son étui magique personnel. Il paraissait très satisfait et adressa à Durga un regard pétillant.

C'était à présent le tour de Dimitra. Elle tremblait un peu en glissant son doigt dans le creux douillet. Et Andréas l'encouragea doucement. La machine lui présenta à elle aussi une quatrième sphérule noire. Elle était peut-être réservée aux femmes. Puis se fut le tour d'Andréas, de Natalia, de Tomach, de Miguel, Robert et José. Enfin, de Marianne, René et Daniel.

Voilà. La panse-machine avait fait le tour de la table.

Elle n'avait pas présenté à chacun les mêmes couleurs de sphérules mais bien une noire supplémentaire pour les quatre femmes. Les yeux brillaient. Les visages semblaient rafraîchis comme après une bonne nuit de sommeil.

-Vous voici à présent douze nouveaux jeunes ! lança Lucky d'un ton enjoué. Le chaton de votre bague, cependant, contient la graine noire... pour l'ouvrir il vous faut presser en même temps ces deux points minuscules : là, à la base du socle, indiqua-t-il à l'assemblée.

Puis il glissa la machine dans son fourreau, qui se referma sur elle aussitôt. Et il la replaça dans son sac, avec l'étui du cercle d'or.

-Nous aurions pu remercier Zoran ! dit soudain José.

-Vous aurez tout le loisir de le faire, chacun personnellement, quand vous le souhaitez, rétorqua le géant turc. A présent mes amis, vous sentez-vous d'attaque ? Prêt à courir le monde ?

-Prêts peut-être à fêter cela ? hasarda René, si il nous est permis d'ajouter un nectar quelconque à cette fabuleuse médication !

-Il n'y a pas de contre-indication répondit Lucky en souriant.

-Alors, champagne ! lança Marianne.

Voilà de bien singulières funérailles pensait-elle en son for intérieur. Il est certain que personne ne pourrait effacer ce jour de sa mémoire. Comme elle regrettait que Simon ne soit pas parmi eux. Il lui manquait cruellement. Son départ, cependant, avait été la condition de cette réunion. Quelle curieuse destinée. Mille questions se pressaient tout à coup dans son esprit. Elle se sentait lucide et vivante. Prête à faire des kilomètres. Prête à vivre mille aventures. À dévorer la vie à belles dents. D'ailleurs, il lui semblait que brusquement, elle avait faim.

Elle se leva et proposa de cuire des spaghettis.

Durga la suivit dans la cuisine et entreprit de préparer la sauce. Dimitra s'occupait déjà des assiettes creuses que le lave-vaisselle avait *cleanées*. Natalia installa les verres et les couverts. Daniel avait sorti une nouvelle miche de la réserve ainsi qu'un épais morceau de lard, qu'il installa sur une planche à découper. René était redescendu à la cave. Lucky, dans le couloir, téléphonait.

Miguel, Marc, Tomach, Andréas, Robert et José discutaient déjà dans la cour.

La Lune n'était plus visible mais les étoiles brillaient de tout leur feu dans le ciel clair. Il sembla à tous que la nuit était bleue.

-Nous l'avons fait ! dit soudain Miguel Abuelo.

-Le regrettez-vous déjà, s'étonna Marc Jourdain ?

-Pas encore ! répondit l'Argentin, pour l'instant, je me sens plus éveillé que je ne l'ai été depuis pas mal d'années. J'ai l'impression d'avoir dormi, alors qu'il est plus de minuit !

-Je crois que nous étions tous en demi-sommeil, c'est l'âge ! décréta Tomach Fodor. Mais à présent, nous n'allons plus pouvoir nous retrancher derrière ce prétexte, pour nous absenter un peu du monde. Fini le confort intellectuel !

-J'ai bien peur que nous n'ayons signé avec le Diable, oui ! lança à son tour Robert Zigman. C'est un nouvel enfer qui nous attend !

-Plus question d'attendre tranquillement la retraite, renchérit Tomach, il va falloir s'y faire ! Et qui, sur la longueur, nous versera des indemnités de chômage ? Nous avons intérêt à être performants !

-Plus exactement, nous y sommes condamnés ! proféra Robert.

-Comme vous êtes pessimistes, mes amis ! intervint Andréas Andréopoulos. Laissez votre corps s'habituer à son nouveau statut de jeunesse ! Il va trouver son rythme tout seul et votre cerveau va s'adapter ! Le cerveau a une plasticité étonnante, il sait faire face à de nouveaux challenges !

-N'eut-il pas été plus sage d'y réfléchir avant ? s'exclama Marc Jourdain. Mais, soyons francs, aucun d'entre nous n'était prêt à laisser passer cette occasion inespérée de vivre une aventure unique en son genre. Une aventure que personne encore sur Terre n'a vécu. À part nos deux héros, bien évidemment.

-Tout à fait ! Mais eux cela fait quarante-cinq ans qu'ils vivent dans notre époque et quarante-cinq ans qu'ils ont 24-26 ans ! fit remarquer Andréas, c'est à eux qu'il aurait fallu demander comment ils gèrent cet état de choses, complètement inédit et inconnu dans notre histoire, sinon dans la science fiction et... dans la Bible.

-C'est vrai acquiesça Robert Zigman. Mais nous n'avons pas eu cette opportunité, ajouta-t-il avec une pointe d'amertume.

-Lucky les protège autant qu'il le peut, intercédait José Rodrigues.

-Je pense, en temps que mentaliste, déclara Marc, que ni Lucky, ni la machine Zoran ne souhaitaient que nous puissions remarquer quelque inconvénient à absorber le sérum de longue vie. N'est-ce pas un rêve de l'humanité depuis toujours ? Prolonger la vie ! Cela paraît idéal ! Cependant, il faut bien commencer par l'expérimenter. Nous ne sommes que des cobayes, croyez-le bien !

-Cobayes, peut-être, mais beaucoup aimeraient certainement prendre notre place ! Voyez tous ceux qui auraient souhaité être dans la Capsule Apollo, lors de son départ pour la Lune, argumenta José Rodrigues. Et tous les volontaires prêts à partir sur Mars, qui se sont proposés pour un voyage sans retour !

-Il me vient déjà l'idée de partir moi aussi ! annonça soudain Robert Zigman. Alors que je ne supportais plus de me déplacer pour faire des conférences. C'est inouï, tout de même !

-Ce n'est pas innocemment que Lucky nous a proposé ce *deal*, voyez-vous, reprit Marc Jourdain, il compte nous remettre tous au travail, chacun dans sa partie !

-Mais c'est beaucoup plus grave que cela ! intervint Miguel Abuelo, il va nous falloir apprendre à faire également autre chose. Je me demande si je ne vais pas moi aussi m'inscrire à l'Université et reprendre des études pour m'orienter sur une toute autre voie ! Dans un domaine totalement différent

-C'est à cela que pourraient à présent servir nos économies et nos divers placements, suggéra Robert Zigman. Il est certain que nous ne pouvons plus compter sur nos parents pour payer nos études !

-Pour l'instant, nous ne sommes que treize, fit remarquer Marc, les caisses de retraites ne vont pas s'émouvoir. Cependant, bientôt, il va nous falloir de nouveaux papiers, avec d'autres dates de naissances. Je ne vois guère des entreprises ou des administrations embaucher des gens âgés de quatre-vingts ans, voire plus. Mais ensuite, ce sera pire, imaginez ! vous vous faites arrêter sur la route et vous présentez à l'officier de police votre

permis de conduire, alors qu'il indique vos cent ans bien sonnés ! je crains qu'il immobilise votre véhicule et qu'il appelle le SAMU !

-J'ai peur qu'il ne vous coffre plutôt pour détention de faux papiers ! intervint Andréas. Pensez que dans vingt ou trente ans, vous ne paraîtrez pas plus âgés qu'aujourd'hui. Nous aurons tous le même problème qu'Éléa et Païkan.

-Mais d'ici vingt ou trente ans, rétorqua José Rodrigues, la société aura peut-être beaucoup changé et la recherche sur le vieillissement aura progressé de façon spectaculaire. Nous ne serons plus des exceptions. Il suffit d'un seul groupe de chercheurs pour faire une grande découverte ! Les transhumanistes de la silicon Valley y travaillent intensément !

-Mes amis, coupa Miguel, ce privilège ne sera alors réservé qu'à une élite fortunée. Ce n'est pas demain que la cure de rajeunissement va se démocratiser. Et c'est encore les pauvres qui vont vieillir, tomber malade et mourir !

-Donc, ce n'est pas demain que le sérum de longue vie sera remboursé par la Sécurité Sociale ! lança Marc ironiquement. Dommage !

-Mais quelle panique, tout de même si les gens ne mouraient plus ! fit remarquer un Fodor Tomach réaliste, vous rendez-vous compte des conséquences à grande échelle ?

-Certes, mais entrevoyez-vous les économies que les nations feraient sur les dépenses de santé avec le sérum ? argumenta Andréas Andréopoulos.

- Et la ruine des industries pharmaceutiques que cela entraînerait ! rétorqua Jourdain.

-Si j'ai tout compris, reprit avec circonspection Robert Zigman, je pense que *cette machine* a considéré que le temps était venu d'agir. Elle aurait très bien pu inciter les "Angela et Jonathan" à s'inscrire à l'Université, beaucoup plus tôt. Mais, elle qui sait des choses que nous ignorons, eh bien, elle a considéré que, précédemment, l'époque n'était pas mûre pour les changements radicaux qu'elle était en mesure de lui apporter.

-Zoran ne veut pas précipiter notre monde dans le chaos, bien au contraire, il tente de l'en sortir, approuva José Rodrigues.

-Vous voulez dire, intervint Marc Jourdain, que ce que ne nous a pas encore dit Lucky, c'est que nous aurons chacun à investir un domaine qui fera avancer l'humanité ? J'entends par là, dans le bon sens, du moins vers "un prompt rétablissement " !

-Je crois que oui, dit José

-Moi aussi, l'appuya Andréas.

-Alors je vais devoir me lancer à nouveau dans les sciences humaines ! reprit Tomach Fodor, et courir sur les traces d'un Edgar Morin, d'un Michel Serres, d'un Cornelius Castoriadis, mon cher Andréas ! pour être en mesure de proposer de nouveaux paradigmes ! Je crois que je vais laisser, alors, le théâtre aux plus jeunes.

-Il existe bien d'autres chercheurs, de par le monde, qui y travaillent déjà ! railla Miguel.

-Certes ! mais quand l'époque est mûre, comme le faisait remarquer monsieur Zigman tout à l'heure, les idées émergent spontanément en plusieurs points de la planète, objecta José Rodrigues. Les idées circulent dans le *cloud* céleste, croyez-le bien. Nos pensées s'étendent bien au-delà de notre boîte crânienne ! Elles voyagent...

-Et nous les captions au fil de la synchronicité ! voilà une pensée qui plairait à Durga, lança Marc. D'ailleurs, je crois qu'il est temps de rentrer ! Les spaghettis nous attendent !

Effectivement, les spaghettis étaient en bonnes mains.

Autant les hommes avaient discuté de leurs projets, et d'une vitalité retrouvée qui semblait les pousser à bouger, à courir, à conquérir le monde et à s'investir dans divers challenges, autant les femmes avaient échangé des impressions sur leur propre corps et leur intériorité. Elles avaient comparé le fluide brûlant qui les avait envahies, se répandant dans tout leur corps, à un orgasme bienheureux, qui aurait investi toutes leurs cellules, jusqu'à

l'extrémité de leurs mains et de leurs doigts de pieds. Le flux qui avait enflammé leur ventre, leurs seins, leur sexe, ne pouvait qu'avoir régénéré leur faculté d'accueillir la vie. De la porter. De la nourrir. Elles avaient toutes les quatre trouvé le même mot pour définir cette transformation dont elles s'étaient senties à nouveau investies : réactivées. Elles avaient été réactivées après un long sommeil.

-C'est à peine croyable ! disait Marianne en français, j'ai soixante-dix ans !

-Écoute, Sarah en avait quatre-vingt-dix lorsque Yahvé décida qu'elle porterait le fils d'Abraham ! lui rétorqua Durga. Et elle a rit, quand elle l'a entendu l'annoncer à son époux !

-Penses-tu que Yahvé avait porté sa mange-machine dans le désert, en chemin pour détruire Sodome et Gomorrhe ? demanda ironiquement Natalia en français, avec son fort accent hongrois.

-Certainement ! répondit Durga. D'ailleurs, cela n'a pas du tout plu à Yahvé que Sarah ait ri ! nous dit la Bible. Il était très susceptible. C'est vrai, comment cette vieille femme pouvait-elle douter un seul instant qu'il puisse faire une chose aussi simple ! ainsi qu'elle nous a paru à nous tous lorsque nous avons mis le doigt dans la machine et qu'elle nous a sorti ses sphérules !!!

-Te voilà bien irrévérencieuse, Durga, remarqua Marianne, pince-sans-rire. Tu permets que je te tutoies, moi aussi ?

-Bien sûr ! répondit l'intéressée, nous n'allons pas imiter les hommes, qui se donnent du "monsieur Zigman" par ci, du "monsieur Aslan" par là ! Faisons dans la simplicité. Si j'ai tout compris, nous sommes appelées à nous revoir pendant un bout de temps !

-Mon Dieu, quand je pense que nous étions juste venues à un enterrement ! dit alors Dimitra avec une mimique dramatique.

Et elle partirent alors toutes les quatre d'un grand fou-rire. C'est dans cet état que les trouvèrent René et Daniel.

Les deux garçons se regardèrent, puis quittèrent la cuisine. Que dire à quatre nouvelles gamines ? Daniel comprenait bien que leurs nerfs se relâchaient enfin.

Cependant, entre deux éclats de rire, les femmes parvinrent à préparer la sauce, à cuire les pâtes et lorsque tout fut prêt, elles s'apprêtaient à appeler les hommes, quand ceux-ci, mus par l'instinct animal infailible que sait activer la faim, entraient dans la salle de séjour.

Déjà, Marc faisait remarquer à ses compagnons qu'il serait bon d'abandonner les "monsieur" pour s'adresser les uns aux autres et d'utiliser plutôt leurs prénoms. Comme ils parlaient tous anglais, il ne leur proposa pas de se tutoyer...

Le petit groupe était apparemment parti dans des projets à long terme qui semblaient les passionner. Les plus décontenancés étaient les deux plus jeunes, René et Daniel. Ils venaient d'enterrer leur père. Et voilà qu'ils se retrouvaient non seulement avec quatre femmes délurées, dont l'une était leur propre mère, mais avec une bande de collégiens, la tête pleine d'utopies diverses.

Il est vrai qu'en vieillissant, Simon, leur géniteur, était devenu amer et renfermé. L'époque l'avait déçu. Il ne se gênait pas pour l'exprimer. Ce qu'il avait entrevu, lors de l'épopée du Pôle Sud, en approchant Éléa, était la possibilité d'une civilisation harmonieuse, ayant résolu bien des problèmes qui ravageaient encore la nôtre. Cependant, lui faisait toujours remarquer Marianne, ils n'avaient pas réglé leurs rapports avec leurs belliqueux voisins, les Énisors, habités par leurs rêves de conquêtes. René, lui-même, avait argumenté en ce sens. Gondawa n'avait pas suffisamment développé les échanges et la diplomatie avec Énisoraï.

On ne pouvait pas vivre longtemps retranché, sur la planète Terre. La Chine, en son temps, avait érigé sa Grande Muraille, mais rien ne préserve jamais de "l'ennemi", à long terme. Que le commerce, la culture, les échanges. D'ailleurs pouvait-on durablement vivre sur

la même planète, avec des systèmes de pensées diamétralement différents, sans un jour s'agresser ? Telle était l'opinion de Daniel. Daniel était un pragmatique. Il pensait que si une paix durable devait s'établir, ce n'était qu'en acquérant un minimum de valeurs communes.

Mais Simon avait été fasciné par Éléa et par là même, par Gondawa. Il s'était difficilement, malgré les apparences, remis de ce rêve déçu. À présent ses fils, qui en avaient longuement discuté, regrettaient un peu de ne pas l'avoir poussé à accepter le sérum de longue vie que son ami Lucky lui avait proposé, il y a de cela une quinzaine d'années. Mais à cette époque, Zoran n'envisageait pas de le prodiguer à toute une famille, cela posait encore trop de problèmes à ses yeux. Simon aurait pu, évidemment, demander à ce que Marianne, tout du moins, en bénéficie avec lui. Mais il ne l'avait pas fait. Il avait tout refusé en bloc. La vieillesse était un naufrage. Il le savait. Il l'avait accepté. Daniel soupçonnait même qu'il l'eut recherché.

Et maintenant... voilà qu'à l'occasion de ses propres funérailles, ils étaient douze à avoir absorbé le fameux sérum.

Quelle ironie du sort. Ou quelle morale obscure.

René, le physicien, revenait sur l'idée initiale de son père : il faut faire confiance à la vie. Qu'il traduisait pour sa gouverne en : il faut aussi avoir confiance en la mort.

Daniel, le médecin, savait qu'il y a des êtres qui peuvent surmonter des épreuves inimaginables, se restructurer et d'autres qui n'oublient jamais et qui sont incapables de dépasser un attachement, une blessure. Une perte. À quoi bon envisager alors de vivre au-delà de la norme humaine ?

Néanmoins, le choix de Simon avait fait pencher une balance subtile. Les avait tous précipités dans cet engrenage inédit.

-Mes amis, annonça Lucky, vous voici tous à l'aube d'une nouvelle vie ! Cela va, certes, vous poser bien des problèmes et des questionnements. Je suis passé par là. Mais vous verrez que l'on s'y fait très bien. Éliminer le temps de nos vies est un exercice mental. Il demande alors de considérer la vie autrement. Non plus comme une trajectoire liée à la gravité, qui fait toujours retomber un corps lancé en l'air contre terre, pour y terminer enfoui en elle, mais comme un feu follet échappant à l'attraction, léger et dansant. Ce qui ne motive pas une irresponsabilité et une désinvolture. Bien au contraire.

Combien de fois avons-nous entendu : "je n'aurai pas le temps ! ". Comme une excuse que l'on glisse pour ne pas jouer. D'ailleurs c'est précisément le nom de cette carte du jeu de Tarot, *l'Excuse*, pour ceux qui s'y adonnent, c'est à cela qu'elle sert. À se défausser. Mais au contraire, à présent, elle va reprendre pour vous sa vraie valeur, celle de la carte du Tarot divinatoire -d'où elle a été dévoyée- appelée Le Fou, qui transporte avec elle une énergie fantastique et se joue des obstacles. Voire, qui les suscite et qui les utilise. La vingt-deuxième carte du Tarot que l'on dit de Marseille. Alors que ces cartes sont nées avec le Monde. Les piliers de l'Univers sont des symboles archétypaux basés sur les nombres, qui sont aussi bien à l'œuvre dans le livre des transformations du Yi-King, sentences de sagesse élaborées en Chine, il y a 5000 ans. Les nombres et la lumière, voilà ce qui fait le Monde. Il va vous falloir apprendre à jouer sur les nombres et avec les couleurs ! Qui sont la décomposition de la lumière. C'est un jeu subtil, où il vous faudra abandonner un peu de votre rationalité. Danser avec l'Univers demande de la souplesse et de l'acausalité...

Mais, honorons la cuisine de notre charmante hôtesse ! La jeunesse donne faim !

Marianne emplit les assiettes. René fit sauter les bouchons et on leva les verres.

-Aimer, boire et chanter : *What else ?* lança joyeusement Daniel. Je vous souhaite non pas longue vie, mais bonne vie ! déclara-t-il en souriant. Je me rends compte combien nous n'apprécions pas de la même façon, à nos âges, René et moi, le fait d'avoir plus de temps devant nous. Quand on est jeune, on se sent immortel !

-C'est lorsque nous commençons à ne plus pouvoir faire facilement ce qui était pour nous auparavant un jeu d'enfant, que l'on est ralenti dans sa fougue ! dit Miguel Abuelo.

-Quand je me suis cassé la jambe à skis, confirma Marc, je n'avais que vingt-cinq ans, mais je l'ai nettement ressenti. Un mois et demi de béquilles fut très éprouvant. Néanmoins, il y avait de l'espoir au bout du tunnel : j'allais retrouver la faculté de marcher. Il me suffisait d'être patient. Cependant, j'eus tout le temps de méditer sur cette infortune passagère. J'étais casse-cou, je fus plus prudent. Imaginer seulement que pour certains cette situation puisse perdurer me parut tout à fait insupportable.

-La vie devient alors une école de résignation, affirma Robert Zigman, ou de dépassement de soi. Le vieillissement nous atteint sournoisement, petit à petit. Il use nos résistances. Et si nous résistons trop, il nous casse, il nous brise !

-La vie nous prépare à la mort ! Cela veut-il dire que la mort, alors, nous prendra dans la force de nos moyens ? questionna alors Durga. Ce sera plus brutal !

-J'ai déjà interrogé Zoran sur la durée de validité de son sérum, répondit Lucky, mais il m'a avoué qu'il l'ignorait. Zoran est une machine, ne l'oubliez pas ! Il ne s'était pas posé la question.

-Cependant, fit remarquer Andréas Andréopoulos, vous ne nous avez pas dit comment réagissent vos deux protégés à cette absence de vieillissement ?

-N'ont-ils pas, ni plus ni moins, le même âge que la plupart d'entre nous ! lança Durga.

-C'est exact ! répondit le géant turc. Lors de l'expédition polaire, les gouvernements avaient mandé sur place les plus jeunes de leurs savants et de leurs techniciens, sachant combien les conditions de vie seraient rudes pour eux, sur le continent antarctique. Seuls un linguiste comme Moshe Naïm, ou des physiciens de la qualité d'un John Hoover ou d'une Léonovna Souline étaient uniques dans leur partie.

Quant à mes deux protégés, comme vous les appelez si bien, il ont acquis l'expérience de l'âge. Ils ont étudié les civilisations, anciennes et contemporaines, tout ce que nous nommons l'Histoire. Ils ont beaucoup médité sur la leur. Ils se sont rendus compte combien, dans les profondeurs de leur espace dévolu, ils menaient des vies étriquées et surprotégées. Combien leur culture était pauvre. La haute technicité ayant gommé leurs traditions ancestrales. Ils ont réalisé qu'il leur était pratiquement impossible de reconstituer un arbre généalogique au-delà de leurs grands-parents. La mémoire s'arrêtait aux dernières guerres meurtrières, lorsqu'ils avaient commencé à vivre dans les différentes profondeurs, en abandonnant la surface. Le grand ordinateur réglait la plupart de leurs problèmes quotidiens. Même leurs rencontres. Et ils ont réappris la liberté.

Conjointement, Zoran a analysé ses erreurs. On dit que l'erreur est humaine. Mais pour lui, cela prend bien d'autres proportions. Le sérum de longue vie qu'il avait élaboré à l'époque devait, entre autre, permettre à son couple désigné une translation sans risque à travers le temps. Mais ce n'est pas un sérum d'immortalité. Simplement un régénérateur qui remet les cellules à leur plus haut niveau de performance et qui évite la dégénérescence. Nonobstant que le corps continue à renouveler ses cellules comme auparavant. Seulement, l'obsolescence du système n'est plus programmée. Déjà, le sérum que j'ai moi-même absorbé était modifié. Et je sais que Zoran y a travaillé pendant toutes ces années, avant d'élaborer le vôtre.

-Mourir n'est rien, disait Jacques Brel, mais vieillir ! lança Durga.

-Voilà justement ce qui freine les gens dans leur élan, dit Daniel. C'est le problème qu'évoquait à l'instant Durga. Le vieillissement a pour tâche de nous préparer à la mort plus ou moins en douceur. De nous amener à renoncer peu à peu à la vie. Cependant, pensez-vous qu'avec le sérum de longue vie, une fois la vigueur retrouvée, les humains seront à même d'accepter de disparaître et de céder la place ?

-La place qu'ils occupent dans la société ? questionna Andréas.

-C'est bien en effet une question de "place", assura le Suisse, Robert Zigman. Pour que chacun ait la sienne, il va falloir aménager des annexes à notre planète ! Et comment créer du renouveau, si les gens squattent une niche sociale pour un siècle ou deux ?

-C'est toute notre société qui est remise en cause ! intervint Tomach Fodor. Que vont nous radoter les sages, si la mort est repoussée ?

La tablée semblait désorientée. Chacun s'interrogeait.

-Que nous radotaient déjà les religions dans leur ensemble sur la résignation et la douleur ! s'exclama soudain Marianne.

Marianne n'avait pas beaucoup exprimé ses opinions durant la soirée. Elle était tellement plongée dans son deuil, qu'elle avait peu pris part aux diverses conversations et diatribes qui avaient éclos autour de sa table. Même si elle y avait été attentive. Mais, apparemment, le sérum l'avait tirée de son rêve éveillé. Elle n'était plus la petite infirmière amoureuse de Simon, le médecin, le héros, celui qui était devenu le père de ses enfants. Elle avait apparemment retrouvé elle aussi une liberté. Et tout son mûrissement de femme.

-Je n'ai pas cessé, durant ces années, d'exercer mon métier d'infirmière, déclara-elle. J'ai vu les gens dans leur vie de tous les jours, dans leur misère et dans leur dénuement. Comment ils se résignent dans leur condition et dans leur âge. Sans lutter. Parce que pour eux, le parcours est inéluctable. Cependant, un Picasso a peint jusqu'à la fin de ses jours, avec la même recherche, le même émerveillement ! Bien sûr, il y a les conditions matérielles, mais il n'y a pas que cela ! Passé un certain âge, les gens ne se permettent même plus d'être eux-mêmes, bien souvent. Et que dire, justement, de ces femmes voilées qui ne sont plus que des sacs dès qu'elles ont eu un enfant, et même parfois avant ? Comment peut-on envisager la vie ainsi ? À quoi servirait donc que nous cessions de vieillir, si nous agissons déjà comme des vieux dès le plus jeune âge !

Cette sortie de Marianne laissa tout le monde perplexe. Principalement ses deux fils.

Durga la comprenait bien. Les divers mouvements de sa vie personnelle lui avaient évité de s'enliser dans une relation au long cours, où l'on est phagocyté par l'autre. Où l'on reste l'éternelle petite fille de son mari, ou l'éternel fils de sa femme. Se replonger seule dans la vie active ravive les sens et l'intelligence. Réajuste les pendules. Avant de vivre avec quelqu'un, il faut être capable de vivre seul. D'être heureux tout seul de petits riens. Si l'autre n'est qu'une béquille et un trompe-solitude, à quoi bon ?

Dimitra aussi méditait sur les paroles de Marianne et la position des femmes. Une fois les enfants grandis et bientôt partis, elle s'était réorientée vers ses propres pôles d'intérêt. Et c'est avec bonheur qu'elle s'était alors replongée dans l'archéologie. Les méthodes de travail avaient grandement évoluées depuis sa jeunesse. Il lui avait fallu se mettre à jour.

De nouveaux sites de fouilles avaient été ouverts un peu partout. Et les découvertes s'annonçaient souvent révolutionnaires. Des peuples que l'on croyait barbares ne l'étaient pas du tout et présentaient au contraire toutes les traces d'un grand raffinement.

L'archéologue s'était aperçue combien l'histoire était mal enseignée. Combien il était nécessaire d'apprendre aux enfants que l'humanité avait déjà atteint de hauts niveaux de civilisation, il y a des milliers d'années, sans pour cela posséder des téléphones portables et des jeux vidéos. Il lui avait semblé justement, que notre époque était en complète régression. Et cela correspondait aux constatations des deux voyageurs du temps. Leur civilisation avancée les avait, en fait, coupés du monde réel. Pour ne déboucher nulle part. Que dans la guerre et l'extermination de "l'autre". L'ENNEMI.

Natalia, pour sa part, s'était penchée sur la langue gonda. Elle avait rencontré Merritt Ruhlen, un linguiste reconnu, à Stanford aux États-Unis où il enseignait. Il assurait que toutes les langues avaient une origine commune, qui avait suivi Homo sapiens à travers les âges dans son évolution. Bien sûr, leur berceau était africain. Mais Natalia s'était aperçue que des racines communes partaient de cette langue sud polaire, oubliée, engloutie. Et d'où venaient

les premiers phonèmes, des premiers hommes laissant sortir de leur larynx autre chose que quelques grognements ? Comme elle aurait voulu pouvoir explorer le sous-sol du continent antarctique avec Robert et Miguel. Mais c'était impossible, du moins pour l'instant.

José Rodrigues prit soudain la parole :

- Je suppose que tout le monde ici connaît le film *Blade Runner*, de Ridley Scott, tiré d'un roman de Philip K. Dick affirma-t-il, plus qu'il ne posait la question. "Roy", le *réplicant*, ainsi que ses amis, sont à la recherche de leur créateur. Ils ne veulent pas disparaître en pleine force de l'âge et lui demandent "plus de vie". Et lorsque celui-ci tente d'expliquer que c'est impossible, qu'ils sont programmés ainsi, *le réplicant* l'étrangle. Mais bientôt vient pour lui-même l'heure de mourir. Voilà une belle réflexion sur notre humanité.

-Considérez-vous, railla Marc Jourdain, qu'en prenant le sérum de longue vie, nous avons nous-mêmes institué d'autres règles et tordu le cou à un dieu créateur qui nous a faits mortels !

-Non, bien sûr, répondit José Rodrigues. Ce geste, cependant, peut paraître à certains sacrilège. Nous avons, par cet acte fondateur, remplacé la nature et notre propre mère pour nous recréer nous-mêmes ! Nous nous sommes ainsi rendus maîtres de notre vie ! Cette vie, qui sans jamais l'avoir demandée, nous était jusqu'alors donnée. Certains diront prêtée.

-Vivre plus longtemps ne change rien à notre humanité ! protesta Andréas Andréopoulos ! Cela change quelque peu notre philosophie de la vie, mais en fait, cela ne fait que déplacer la question. Les hommes préhistoriques n'avaient qu'une espérance de vie d'environ vingt ans ! Il y avait bien peu de vieillards dans ces sociétés ! Si nous vivons plus longtemps, sans pour cela perdre de notre mobilité et de notre vitalité, peut-être acquerrons nous -qui sait- un peu plus de sagesse ! Ou la sagesse ne serait-elle liée qu'à la perte de la plupart de nos facultés ? La sagesse ne serait alors qu'une résignation ? Je vous le demande ? Cela n'aurait alors plus rien à voir avec ce personnage de Fou plein d'énergie, dont nous parlait Lucky !

-Ne sommes-nous pas tous des *réplicants* ? demanda Miguel Abuelo. Nous arrivons nouveau-nés dans une époque, dans un pays, dans un milieu social et on nous inculque une histoire, une langue, des principes de vie, une religion, des habitudes de nourriture. Comme on les a inculqués à nos parents. Comme nous les inculqueront à nos enfants. Mais avons-nous l'opportunité de remettre tout cela en question ? Et surtout, le temps ? Le temps d'acquérir une liberté...

Les assiettes étaient vides à présent. Et on attaqua le lard et la tomme. René déboucha le vin rouge. La nuit s'annonçait longue.

7- Nuit bleue

La nuit qui les enveloppait et que *les Treize* percevaient à travers la baie vitrée, était claire comme un solstice d'été. Une nuit de la Saint-Jean qui aurait pris un mois d'avance. Et ce qu'ils entamaient là n'avait rien d'une nuit blanche. Mais plutôt pouvait-on la comparer à une lumineuse nuit bleue.

C'était la nuit d'une aube nouvelle. Celle de l'esprit. Où fusaient des étincelles et des feux d'artifice d'idées et de mots. Où partaient en éclat des vérités premières.

Ils étaient là treize hiboux essayant de voir dans le noir du futur. Tentant de capter la sagesse des maîtres invisibles. De se mettre au diapason de l'Univers.

Ce fut René, le physicien, qui posa finalement la question :

"Qu'attendait-on d'eux ?"

Toutefois, Lucky ne répondit pas à cela. Il n'était en aucune façon le *deus ex machina* de cette aventure, argua-t-il. Il n'était lui-même qu'informaticien.

-Zoran avait-il un plan ? demanda encore Durga, la chanteuse.

Mais à cela non plus, Lucky n'eut pas de réponse. Zoran incitait. Proposait. Mais depuis son expérience hors du temps et la disparition de Gondawa dans les glaces polaires, il semblait qu'il se refusa à élaborer des plans pour les humains. Il se contentait de leur indiquer le chemin pour sortir du chaos. Cependant, il était évident qu'il en laissait la responsabilité pleine et entière aux hommes eux-mêmes. Il semblait qu'il ne soit plus disposé à organiser des déluges et des fins du monde. Une apocalypse, peut-être. Dans le sens étymologique stricte de "dévoilement". Que d'aucuns pourraient appeler révélation. Dans le sens où on peut révéler que la terre est ronde et que c'est elle qui tourne autour du soleil et non l'inverse. Et dévoiler que les photons de lumière sont en même temps des ondes et des particules.

Il y a tant de choses qui auraient besoin d'être dévoilées, à notre époque. En premier lieu, les femmes, poursuivait Lucky. Cela n'avait pas de sens de cacher ainsi leur beauté. Et quelquefois même, leur laideur. Pas plus que d'affubler la gente féminine de foulards qui cachaient leur belle chevelure, sous prétexte que ces toisons pouvaient avoir un cousinage avec les poils pubiens, très mal vus d'on ne sait quel prophète qui parlait au nom d'on ne sait quel dieu, qui n'avait vraiment pas de sens esthétique.

Faire de toutes ces femmes des *vieilles de notre pays* avec un fichu sur la tête était vraiment dénaturer le genre humain. En fait, un crime contre l'humanité. Cela, c'est Durga Demour, la chanteuse, qui le proféra et le revendiqua bien haut. Applaudie d'ailleurs par les trois autres femmes de l'assemblée. Parmi les hommes, certains avaient souri. D'autres pensaient que ce n'était pas de première importance. Marc, le mentaliste, les observait, chacun dans le cheminement de leurs pensées.

-Je trouve que Durga a raison, commença-t-il, comment pouvons-nous tolérer que l'on fasse ainsi violence aux femmes, avec des coutumes d'un autre âge ? Sous prétexte que cela arrange toute une catégorie d'hommes qui ne sont pas mentalement adultes ?

-Vous voulez dire qui n'ont aucune pratique sexuelle régulière qui leur permette d'avoir un jugement sain, intervint Tomach le hongrois, le docteur en sciences humaines.

-Voilà qui est bien dit, appuya Daniel, le médecin. Souvenez-vous combien les femmes étaient hystériques à l'époque de Freud ! Et comment Wilhelm Reich qui démontrait combien la jouissance était nécessaire au corps humain, en tant qu'actualisation de la transe céleste, a été écarté du monde psychanalytique.

-J'ai peur que nous soyons là de nouveau embarqués dans les paradigmes chrétiens, qui dès Paul de Tarse, cherchaient à diaboliser les femmes et prênaient leur évitement, s'exclama Robert, le glaciologue suisse.

-Il y a cependant bien d'autres dévoilements dont nous devrions parler, reprit René le physicien. Notre notion du temps est tout à fait relative... je ne cherche pas là à faire un jeu de mot. Mais notre perception du temps est directement liée aux saisons de notre planète Terre et à sa vitesse de rotation, qui nous expose tour à tour à la nuit et au jour. Avant son glissement sur son axe les saisons étaient moins marquées qu'elles ne le sont aujourd'hui en zones tempérées. Et le climat plus chaud et plus uniforme. Mais ce qu'il est important de comprendre c'est que sur une autre planète, avec une toute autre gravité et une vitesse de rotation différente autour d'un tout autre soleil, notre notion du temps serait complètement obsolète. Le temps n'est pas universel.

Marc sourit à Durga. Voilà qui recoupait ce qu'elle avançait tout à l'heure sur le chemin des Charmettes.

-C'est Einstein qui nous a démontré la relativité du temps, avec ses diverses théories, que la plupart des scientifiques ont mis un bon demi-siècle à comprendre et à inclure dans leurs raisonnements, continuait René. Sans parler de la population mondiale, évidemment.

-Il est sûr qu'on ne nous dit pas tout ! plaisanta Dimitra, l'archéologue grecque. Il faudrait de toute urgence trouver un moyen pour que nos bibliothèques ne soient plus détruites par l'eau ou par le feu ! Nous avons perdu, au long de l'histoire de l'humanité, des renseignements stupéfiants sur les civilisations anciennes.

-Les colonisateurs portugais et espagnols ont détruit avec acharnement des livres amérindiens de la plus haute valeur, sous prétexte qu'ils ne pouvaient être qu'impies et imprégnés de sorcellerie ! ajouta José Rodrigues, le mathématicien et cryptologue portugais.

-Les talibans font sauter des statues millénaires ! compléta Marc le mentaliste. L'obscurantisme n'a pas reculé, il a juste changé de religion !

-Buenos ! dit Miguel, le spéléologue argentin. Cela ne nous avancera pas beaucoup de souligner toutes les inepties, les crimes et les ignominies passées. Il nous faut construire. Construire en relevant de nouveaux défis. Construire pour le présent, mais essentiellement pour l'avenir. Laissons le passé où il est, mes amis !

-Justement... intervint encore Marianne, en s'adressant directement à Lucky, je me suis posé une question : votre couple de protégés n'a-t-il pas eu d'enfants ?

-Non ! répondit promptement celui-ci. Ils ne voyaient pas comment faire grandir harmonieusement un enfant dans ce monde où nous vivons. Ou bien il aurait fallu l'élever dans un palais hors du temps. C'est la raison pour laquelle ils avaient entrevu cette possibilité, en demeurant dans le domaine du prince Al' Moktar. Cependant, ils y ont renoncé. Comment donner une telle image du monde à un enfant, dès son plus jeune âge, au milieu des serviteurs et des femmes voilées, pour lui ouvrir plus tard les portes sur notre enfer moderne ? Éléa a étudié la vie du Bouddha Siddhârta Gautama et cela l'a fait réfléchir. Il fallait d'abord changer le monde, avant d'y faire naître des enfants. Les enfants sont le reflet du monde où ils vivent. Il ne peut en être autrement.

-C'est vrai que nous y sommes tellement habitués que nous ne nous rendons plus compte de la barbarie de notre époque ! dit Natalia, la linguiste. La profusion des informations que diffusent incessamment les médias nous habitue à recenser le nombre de victimes, puis à

les oublier aussitôt, comme une chose normale et inévitable. Mis au compte pertes et profits de notre civilisation. Néanmoins, lorsque je traduis des textes anciens, je suis souvent horrifiée par la cruauté des us et coutumes qui avaient cours alors. La peine de mort, la torture, l'esclavage, la famine, ont cependant toujours existé. Et notre planète souffre toujours de ces mêmes maux. Juste avec des variantes.

-Je voudrais soulever un problème qui m'apparaît comme prodigieusement important, dit soudain Andréas Andréopoulos, le biologiste grec. Vous avez fixé des lois, en France, qui établissent la longueur et le nombre des mandats de votre président de la république élu. Ces lois existent dans plusieurs démocraties de la planète. Mais qu'en serait-il des dictateurs, s'ils venaient à ne plus mourir de vieillesse et de maladie ?

-Les dictateurs de la planète ne feront plus long feu ! s'exclama Marc le mentaliste. Regardez comment les Printemps arabes se sont débarrassés de leurs despotes ! Ceux qui restent, à mon avis, ont du souci à se faire. Le temps leur est compté. Et comme Ceausescu le Roumain, ils finiront un jour lynchés par le peuple. Les temps changent. Si l'information en continue nous diffuse toute la misère du monde, elle atteint également les régions les plus reculées de la planète. Fini le temps où il existait encore des Yougoslaves -mis en scène par Emir Kusturica- ignorant que la guerre était finie ! La mondialisation fait certes beaucoup de ravages et force les peuples à se réorganiser, mais l'information ne pourra plus jamais être muselée comme elle l'a été. Sauf évidemment si Zoran nous prépare, dans les profondeurs de l'Antarctique, une nouvelle arme solaire qui dévastera à nouveau la planète !

Cette boutade fit sourire quelques-uns. Mais pas tous. Marc reprit :

Ce qui demeure le plus nécessaire à développer rapidement, c'est l'éducation. Des hommes, comme des femmes. Ces malheureux talibans ne trouvent du grain à moudre que chez les masses ignorantes. La pauvreté et l'ignorance, voilà ce qui façonne les terroristes, autant que la culture les terrorise.

-Si au moins c'était vrai ! laissa tomber Lucky avec un soupir. Mais ces étudiants basés à Hambourg, dévoyés par Al-Qaïda, faisaient de bonnes études. Ils ont appris à piloter pour précipiter les avions du 11 septembre sur les tours de New-York ! L'endoctrinement et les idées pernicieuses sont bien ce qu'il y a à combattre de toute urgence !

-Mes amis, intervint Miguel Abuelo, je vous en conjure, ne pensez pas à combattre ! Pensez à avancer ! Combattre est une perte de temps ! Et même si nous en avons devant nous, nous ne devons pas le gaspiller. Il est vain de combattre les créationnistes, les religieux, les obscurantistes de tout poil. Il faut montrer. Inventer autre chose. Pour éduquer les enfants, vous l'aurez toutes et tous remarqué, les discours importent peu. Ce sont nos actes qui comptent. L'exemple. Les enfants singent les adultes. Il ne s'agit pas d'être parfait, ni de se vouloir "normal". Mais de donner à notre famille, à notre entourage, à nos voisins, une vision positive d'harmonie et de réussite. Plus il y aura d'îlots d'équilibre où il fera bon vivre, plus ils seront regardés et copiés.

-Certes, mais cela ne suffit pas, fit remarquer Robert Zigman, et peut tout aussi bien susciter la haine et la jalousie. Cela n'a pas suffi à Gondawa qui était plus qu'un îlot d'équilibre mais une nation entière. Les Énisors se fichaient pas mal de leur équilibre. Ils voulaient tout conquérir. Tout manger. Tout convertir.

-C'est ainsi que se déclenchent les guerres, dit Tomach Fodor d'un ton grave. Le scénario est toujours le même. C'est ainsi qu'Hitler a levé des armées.

-Mais, avec la bombe atomique en force de dissuasion, certains y regarderont peut-être à deux fois, interjeta Marianne.

-Il ne faut pas se faire trop d'illusions à ce sujet, coupa Lucky. Pendant la guerre froide, les Américains avaient cyniquement envisagé l'utilisation de l'arme nucléaire pour détruire le monde communiste, même s'il y avait un risque certain de représailles. Et c'est ce genre de raisonnement qu'a appliqué Zoran. On voit où cela a mené.

Ils se turent un instant.

René leur proposa un peu de vin et fit circuler les bouteilles d'eau. Personne ne donnait signe de fatigue. Les yeux brillaient. Les visages étaient frais et dispos. Miguel paraissait avoir renoncé à fumer. Peut-être n'en éprouvait-il plus le besoin.

-Cependant, reprit Marianne abruptement, si le genre humain avait attendu que le monde soit meilleur pour engendrer des enfants, il y a longtemps qu'Homo Sapiens aurait disparu de la surface du globe. Je ne comprends pas ce raisonnement d'Éléa !

On sentait chez elle un certain agacement de voir toujours cette femme mise en avant.

Toujours ses idées privilégiées comme des paroles d'évangile.

Elle pensait, et elle le dit, que les enfants sont capables de rebâtir le monde. Qu'il est de notre devoir de les élever en faisant la part des choses. Et qu'elle était très fière du devenir de ses fils. Certes, les enfants nous échappent toujours, mais l'empreinte familiale, l'amour donné, sont des choses durables qui restent ancrées au plus profond des êtres humains. La tablée avait discuté de la nécessité de grandir entre un père et une mère, mais elle-même pensait que l'essentiel était que les enfants soient élevés au milieu d'adultes qui se respectent et les respectent. Parmi des couples qui s'apprécient et se valorisent -et qu'importait leur sexe- plutôt qu'entre un homme et une femme qui se déchirent et se jalouent. Souvent, se méprisent. Cela ne peut faire que de gros dégâts sur la personnalité d'un enfant et bien pis sur celle d'un adolescent. La haine mine toute construction de l'être.

Un flottement se fit dans l'assemblée.

Marc, le mentaliste, savait que chacun songeait au couple qu'avaient formé ses propres parents. Aux manques, aussi bien qu'à l'affection qui leur avait été prodiguée. Mais chacun pesait aussi ce qu'avait été sa relation avec leurs différents partenaires de vie.

La vie nous rassemble sur des pivots de symétrie que d'aucuns ne discernent pas toujours. Puis la vie souvent dissout ces symétries et plus rien ne rapproche alors les couples qui ont fait un bout de chemin ensemble. Ils ne savent plus dès lors que se heurter, tant leur évolution diverge. Un enfant a besoin de s'inscrire dans un projet. Cependant... beaucoup d'enfants viennent au monde sans projet parental. Par accident. Et c'est toujours dommageable car plus tard il leur sera difficile de trouver leur place. Il sera nécessaire alors pour eux d'entièrement se reconstruire dans une société de leur choix, une société capable de les accueillir avec amour et patience. Patience. C'est bien ce dont notre époque manquait le plus.

-Il y a un point sur lequel je voudrais revenir, dit soudain Natalia, la linguiste. Vous avez admis, Lucky, sur une supposition de Durga, être un descendant des Énisors et avoir détenu des archives qui vous ont aidées à déchiffrer la langue gonda.

-C'est exact... répondit le géant turc. Il avait froncé ses épais sourcils et semblait quelque peu réticent à s'étendre sur ce sujet. Néanmoins, il se décida à poursuivre :

-Les Énisors avaient conservé des archives dans les profondeurs souterraines de leurs abris. Plus précisément en Agartha. Bien des mythes se sont formés autour de ce nom et de ce lieu. Néanmoins, il n'existe plus depuis des millénaires.

Je suis originaire d'Amérique centrale, quoique je prétende généralement avoir une mère japonais -le géant fit alors un petit clin d'œil complice à Durga, en souvenir de leur rencontre à Istanbul- c'est en effet ce que j'ai coutume de dire, continua-t-il, pour expliquer mon type particulier, un peu éloigné des faciès turcs traditionnels !

Les Mayas, ont été l'un des peuples directement issus de notre ancienne civilisation. Ce qui subsiste d'eux est gravé dans la pierre. Mais spécifiquement dans un temple qui n'a pas encore été mis à jour par les archéologues, dont j'ignore d'ailleurs la situation. Mes arrière-grands-parents maternels, tous deux issus de hautes lignées, ont migré en Iran, à la fin du XIXe siècle. Ils avaient relevé et ramené avec eux une copie de ces symboles. Une sorte de pierre de Rosette où des textes étaient retranscrits en deux langues différentes : gonda et énisor, puis plus tard en vieil hébreu. Mes parents se sont ensuite installés en Turquie.

À ma majorité, mon père m'a transmis ces documents. Lorsque j'eus la possibilité d'utiliser en réseau les plus puissants des ordinateurs de l'époque -qui ressemblaient plus à des armoires normandes qu'à nos petites tablettes iPad- j'ai réussi à décrypter ces inscriptions. Grâce également à ma bonne connaissance des langues et à mes capacités en informatique. J'ai ainsi pu déchiffrer la langue d'Éléa. Je l'ai branchée ensuite sur la voix synthétique de la Traductrice, mise au point sur le continent antarctique, qui nous permettait à tous de communiquer. À cette époque, l'anglais n'était pas aussi répandu et utilisé qu'à présent, et, sans cette Traductrice, nous aurions sombré dans l'enfer de Babel après la destruction de sa tour. Ce qui s'est d'ailleurs passé, lorsque j'ai fait sauter les connections électriques reliées à la pile atomique. Néanmoins, je n'ai malheureusement jamais pu répliquer cette Traductrice. Mais tout cela n'est que de la petite histoire.

-Pas vraiment... commenta José Rodrigues.

-Et... il vous serait possible, Lucky, de me montrer ces textes fondateurs ? demanda Natalia, les yeux brillants d'excitation, laissant poindre l'intérêt passionné qu'elle portait à son métier.

-Certes ! répondit l'informaticien avec un sourire. J'en ai des copies. Les originaux sont à l'abri, vous le comprendrez ! Ce sont des reliques familiales !

-Mais de quoi traitent ces textes, demanda Tomach Fodor ?

-Ils traitent, répondit Lucky après un instant de réflexion, de la visite, il y a un million d'années de cela... des hommes casqués. Des êtres qui ont laissé sur Terre une petite colonie. Les Élohim. Qui se sont mélangés à la race humaine. Ils possédaient une science avancée. Ils venaient d'ailleurs. Ceci est consigné par le peuple du Livre. Dans votre Bible. Juste avant l'épisode du Déluge. (*Genèse, 6-1-*)

-Cela veut-il dire qu'ils sont nos grands ancêtres ? demanda Marc Jourdain.

-Ce texte est très court et assez complexe. Ce qui est certain c'est que ce sont des hommes qui venaient de l'espace. Mais nulle part il n'est dit si c'est d'une autre planète. Ce sont eux qui ont conçu Zoran. Ensuite, les Gondas ont pris la voie de l'équilibre, les Énisors celle de l'expansion. Vous connaissez tous la suite^{1*}.

-Zoran a-t-il une mémoire de cela ? s'enquit José Rodrigues.

-C'est difficile à dire, reprit Lucky. Zoran ne conçoit pas le temps comme nous. Et je ne suis pas certain qu'il puisse dire quelque chose sur ses origines. Peut-être faudrait-il le démonter pour cela !... ajouta-t-il en partant d'un grand rire.

-Cela signifie que l'histoire du monolithe noir^{2*} faisant escale sur Terre et déclenchant l'évolution humaine n'est pas que de la fiction, lança Marc.

-C'est un roman d'Arthur C. Clarke, ni plus ni moins, laissa tomber Durga.

-Vous voulez dire par là que **les auteurs croient imaginer des romans, alors qu'ils ne font que raconter des histoires que nous ignorons encore ?** interrogea José.

-Ce n'est pas impossible ! répondit Lucky. **Ils utilisent le même imaginal dans lequel puisent les prophètes...**

-Si Zoran peut voyager, immobile, dans un lieu hors du temps, reprit René, notre notion d'années-lumière séparant les astres et les galaxies n'a alors plus cours !

-Peut-être bien ! dit Lucky. Si Zoran a mis au point un sérum de longue vie adapté, selon lui, aux besoins de notre époque, je pense que c'est pour nous introduire dans un mode de pensée différent vis-à-vis du temps, précisément. Le fait de l'éprouver dans votre corps, dans votre cerveau, va vous amener à une autre perception du monde. C'est ce qui s'est passé pour moi. Cependant, j'étais jeune et en pleine force de l'âge lorsque j'en ai absorbé la première mouture. Je n'avais pas le vécu de la plupart d'entre vous.

¹ **La Nuit des Temps*, René. Barjavel -Éditions Presses de la Cité

² **2001, Odyssée de l'Espace* -Film de Stanley Kubrick

C'est-à-dire que j'étais à peu près dans le même état d'esprit que René et Daniel.

Je ne me suis pas rendu compte immédiatement de la différence que cela induisait pour la suite mon existence.

-Toutefois, intervint Miguel, si une chose est certaine, c'est la fameuse vitesse de la lumière dans le vide, mesurée à quelques 300 000 km/seconde¹. Et les 4,22 années-lumière qu'il faut aux rayons de l'étoile la plus proche de notre propre système, Alpha du Centaure, pour nous parvenir. Néanmoins... il est un véhicule qui nous permet de voyager beaucoup plus vite que la lumière, c'est la pensée ! Voyagez par la pensée vers la galaxie d'Andromède (2,5 millions d'années-lumière) et vous y êtes. Pas besoin de fusée ni de soucoupe, quelques neurones suffisent ! Cependant, il se peut que... depuis le temps... elle n'existe déjà plus !

L'assemblée gloussa quelque peu. Mais la plupart riaient jaune. Ces nouvelles notions leur échappaient complètement.

-Voyageons déjà à travers les 100 000 années-lumière de notre galaxie la Voie Lactée, s'exclama René. Nous en avons, comme ce soir, une vision immédiate sur la tranche, des plus magnifiques ! Et il se leva pour couper un instant l'électricité.

Tous se tournèrent d'un même mouvement vers les baies vitrées. Ils contemplèrent un moment le ciel clair avec bonheur et émerveillement. Cette voie céleste scintillante, illuminée, balisée au milieu du champ de l'espace, semblait les inviter au voyage vers un ailleurs.

Marianne posa deux grands chandeliers sur la table.

-Voilà qui est plus intime et plus approprié, dit-elle en craquant une allumette.

-Il y a une question que je me pose, reprit à mi-voix Robert, le glaciologue suisse, ces hommes casqués, qui sont venus nous visiter, il y a un million d'années, pourquoi ne sont-ils pas revenus ?

-Tout le monde l'ignore, répondit Lucky. Apparemment, les ponts ont été coupés. Mais on peut envisager une civilisation plus avancée que la nôtre, qui aurait élaboré les outils nécessaires à l'exploration de la galaxie.

Notre système solaire a moins de cinq milliards d'années, mais d'autres étoiles de la Voie Lactée sont plus anciennes. Il y a plusieurs postulats. Ou bien leur planète et leurs moyens ont périclité, peut-être à cause d'un conflit majeur ou d'un accident climatique. Voire une collision avec un astéroïde. D'autre part, peut-être que leurs visites se font à présent plus discrètes... notre époque étant moins encline à les prendre pour des dieux... Ou bien leur temps n'est pas le même et ils reviendront... demain.

-Et si nous n'avons pas eu, depuis, d'autres Visiteurs, reprit René, c'est peut-être parce que notre système solaire est situé en grande banlieue, *far away* sur un des bras spiraux de notre belle galaxie et que personne ne nous a débusqués depuis !

-On pouvait, certes, envisager cela ainsi, argumenta Dimitra. Nous vivons une époque où tout mystère demande une explication rationnelle, alors que nos ancêtres qualifiaient d'intervention divine toute manifestation qui leur était tant soit peu étrange ou étrangère, et de miracle tout ce qu'ils ne s'expliquaient pas. Heureux temps !

-Aurions-nous perdu à ce point la notion du merveilleux ? Je vous le demande ! s'exclama alors une Durga pétulante.

-Il ne faut pas tout confondre ! intervint Robert Zigman, la crédulité et l'ignorance, avec la soif de connaissance et la demande d'information !

-Mais nous nous égarons avec ce retour aux sources, dit doucement Miguel. Je souhaite, pour ma part, que nous puissions un jour partager notre vision du monde avec d'autres vivants issus d'une évolution biologique plus ou moins similaire à la nôtre, ou même tout à fait différente, d'ailleurs. Cela relativiserait un certain nombre de nos certitudes et de

¹ 299 792, 458 km/seconde, exactement.

nos vérités trop bien établies. Cela nous forcerait à lever quelque peu le nez du guidon, pour voir plus loin, d'autres horizons.

-Mais rien ne dit, fit remarquer Dimitra, que nous n'aurons pas affaire encore à des conquérants et que nous ne devons subir un autre déferlement d'invasions barbares !

- C'est ce que prétend l'astrophysicien Stephen Hawking ! rétorqua Durga.

-Nous pourrions envisager qu'un plus haut degré de technicité aille de pair avec une plus grande conscience morale, dit Marc Jourdain, le mentaliste. Quoique, ce ne soit pas certain. Disons juste que ce serait souhaitable !

-Vous considérez tous, néanmoins, coupa Tomach Fodor, que Zoran possède un certain degré de moralité ! Il a certainement été conçu pour ne pas se laisser corrompre, comme tout humain détenant le pouvoir trop longtemps. Notre ami Lucky nous le citait, d'ailleurs, au début de cette réunion :

-« Je suis parfait ! » disait-il, « je suis une machine ! ».

-Plût au ciel que nous ne soyons jamais parfaits ! s'exclama Natalia Fodor, mais que nous soyons juste un peu plus humains !

-Ce qui est humain a plusieurs facettes, lança Daniel. Les aberrations qu'a pu engendrer un psychisme tournant en rond dans sa boîte crânienne sont tout à fait inimaginables ! En fait, la plupart des humains souffrent d'enfermement mental. Et d'un manque d'oxygénation de leur organe cognitif ! Leurs vieux ressassements, leurs anciennes rancunes, leurs aigres jalousies forment un lot de sentiments fermentés, qui finissent par dégager un alcool de haine, qui empêche toute action positive.

-Il faut procéder à la désincarcération de l'âme ! s'exclama Marianne, pour retrouver l'essence.

Douze paires d'yeux se tournèrent vers elle.

-L'essence de l'âme est un bon carburant, commenta gravement, pince-sans-rire, José Rodrigues. C'est une essence sans plomb.

Un murmure de rires étouffés passa dans l'assemblée, comme une vaguelette sur l'onde. Marianne accepta moyennement que l'on galèje sur sa ferveur.

Il est certain, tenta d'expliquer le mathématicien, que l'époque manque quelque peu de génie. L'antiquité avait vu s'élever des pyramides, les jardins de Babylone, de magnifiques temples grecs et romains, puis plus tard ce fut le temps des cathédrales. Mais aujourd'hui on bâtit des HLM ou des tours démesurées. Rien qui résistera au temps. À l'érosion causée par les intempéries, rectifia-t-il. Quoi qu'en anglais, on ne mélange pas le *weather* et le *teatime*, mais à l'avenir ? L'avenir, l'avenir -qui ouvre ses jambes bleues, selon Jean Ferrat- eh bien, à l'avenir, peut-être n'aurons-nous plus que des maisons virtuelles, faites de champs de force. Qui encourageront le nomadisme à travers la planète, qui sera, enfin, redevenue un jardin. Où les peuples se montreront accueillants pour les voyageurs. Où se parleront toujours un grand nombre de langues vivantes mais où on saura également « parler les langues » au-delà des mots. Et qui sait, enfin, comme François d'Assise, peut-être réapprendrons-nous aussi à converser avec les oiseaux et avec tous les animaux.

-Nous saurons justement, à nouveau toucher leur âme ! lança-t-il en adressant un sourire malicieux à Marianne. Car il est indéniable qu'à l'aube des temps, avant que l'homme ne trahisse sa condition, il était capable de ces choses, élémentaires et essentielles !

Voilà, à son avis, où se situait la véritable essence à retrouver.

-Et, conclut-il, abandonnons le fuel lourd et les puits de pétrole !

Lucky leur fit remarquer combien ils retrouvaient un peu de leur jeunesse dans leurs propos divers. Ils étaient apparemment sur la bonne voie !

-C'est vrai que nous manquons de légèreté et de fluidité, approuva Durga. Il nous faudrait sortir de la société des marchands, qui marche sur les hommes. Mais non pas du troc

et de l'échange, qui sont les nerfs de la vie en communauté et de la bonne entente entre les peuples.

L'avidité à posséder des biens matériels plutôt qu'à acquérir une meilleure qualité d'être, dans un monde où cependant l'argent avait de plus en plus tendance à se dématérialiser, lui semblait un paradoxe à explorer. Si la plupart des objets pouvaient n'avoir que le temps de vie où on a besoin d'eux et se fondre à nouveau dans l'énergie dès qu'on cessait d'en avoir l'utilité, cela changerait notre rapport à "l'avoir". En fait il faudrait que toute la matière non vivante retrouve sa qualité virtuelle... après usage.

René fit remarquer qu'il était bon de retrouver son lit le soir. Ce qui en fit sourire quelques uns.

À quoi la chanteuse rétorqua que l'on aurait, au contraire, plaisir à découvrir chaque nuit de nouveaux draps, frais et propres, dans un lit bien fait, mais que l'on pourrait choisir à son gré toujours différent. Plus de problèmes de ménage ni de vaisselle. Plus de lessives non plus. Nos vêtements se dissoudraient dès que nous les aurions quittés. Ce qui fit murmurer l'assemblée. Voyez, continuait-elle, nous pourrions avoir une voiture électrique, quand nous en aurions besoin et plus de problème de stationnement. Un bateau, un avion à l'énergie solaire, enfin, juste de quoi bouger confortablement. Y compris à bicyclette...

Mais ne serait-ce pas de l'énergie gaspillée ? protesta Robert le Suisse.

Pas plus qu'à présent avec tous nos déchets polluants et inutiles, s'entendit-il répondre par Miguel l'Argentin. Si des imprimantes 3D pouvaient puiser à l'énergie virtuelle des champs quantiques, la moissonner à volonté, nous ne créerions plus que les objets dont nous avons réellement besoin, pour les rendre aussitôt à l'énergie après usage. Quelle économie ! de temps et d'argent.

Mais à quoi les humains consacraient-ils alors leur précieux temps ? fit remarquer Tomach et quelle serait pour eux la nature du travail ?

Natalia répondit à son époux que le travail, à l'origine et étymologiquement, était le lot des esclaves. Il était une contrainte, voire une torture.

L'immense champ du savoir s'ouvrirait alors devant des cerveaux humains éveillés et conscients de leur magnifique pouvoir créatif, ajouta Miguel.

Il sembla que chacun rêva un moment à ce brillant avenir.

-Oui, laissons le travail aux machines ! s'écria soudain Marc le mentaliste. Travaillons notre esprit. Peignons, sculptons, écrivons. Voilà un joli travail ! Cultivons notre jardin pour le plaisir. J'entends, tous les jardins. C'est toute l'économie de nos sociétés qui est à revoir !

Lucky se mit à rire.

-Quels enfants vous faites ! Pensez tout de même qu'il vous faut partir de la société telle qu'elle est et que vos bonds imaginatifs doivent passer d'abord par maintes phases de réalisation et d'adaptation. Rendez vous compte que vous êtes les cobayes d'une nouvelle aventure humaine, qui vous permet d'abolir momentanément l'échéance du vieillissement et de la lassitude. Qui vous donne un crédit ouvert sur le futur. Ce qui change radicalement votre perspective, c'est que, tout ce que vous entreprendrez, vous en subirez vous-même les conséquences. Ce ne sera plus le lot de la génération suivante de réparer les dégâts de vos inconséquences. Vous serez là, avec la génération suivante ! Vous en ferez toujours partie !

-Par quoi commencer, quel est le plus urgent ? demanda Dimitra.

-Il n'y a pas de doute, c'est l'éducation ! lui répondit aussitôt son mari, Andréas.

-Alors, concrètement ? dit aussitôt Durga.

Concrètement, entreprit d'exposer Lucky, il ne fallait pas s'attendre à des miracles. Ils étaient treize. Treize piliers d'un nouvel édifice dont ils essayaient, cette nuit, d'établir les fondations. Quatre femmes, semblables aux quatre bases de l'ADN -les quatre grands-mères Adénine, Thymine, Guanine et Cytosine, qui tricotaient des protéines à l'envi- et neuf hommes... neufs, que l'on pourrait qualifier *de bonne volonté*.

Ils allaient chacun créer des noyaux, aussi petits que ceux émergeant du pistil de la fleur du cerisier, mais qui avec le temps, le soleil et la pluie, deviendraient de belles cerises charnues. Que chacun pourrait déguster... y compris les oiseaux. Il pensait, lui, l'informaticien, qu'il fallait abandonner toute forme d'ambition et de rêve hégémonique. Rien de durable ne pouvait venir d'en haut. Il fallait patiemment tisser des liens par en bas. Autour de soi, en formant des cercles de plus en plus larges, en fait, plus précisément, une spirale dynamique. Une onde qui se propagerait petit à petit avec une plus grande amplitude et qui se mêlerait bientôt aux ondes voisines. L'informaticien leur conseilla de se penser comme des ondes... plutôt que comme des particules. Des vibrations positives.

Quoi qu'ils entreprennent, ce serait bien. Il n'y a pas qu'un chemin qui mène à Rome, fit-il remarquer pour conclure.

Durga Demour ajouta néanmoins qu'il y avait longtemps que Rome n'était plus le centre du monde -quoique le pape occupe toujours le Vatican et continue d'attirer des foules- et que leur objectif, si elle avait tout compris, était qu'il n'y ait plus de centre du tout, mais un nombre démultiplié d'espaces où il ferait bon vivre.

Elle remerciait Lucky pour ces jolis prénoms de grands-mères, quoi que les siennes se déclinaient plutôt en Augustine, Thérésine, Honestine et Joséphine, mais elle apprécierait grandement que l'avenir soit pour les humains un nouveau *Temps des cerises*. L'essentiel n'était-il pas de faire passer les idées et de nouveaux concepts ? Et, toutes choses étant interconnectées, que la fameuse aile de papillon battant dans l'air du soir, puisse générer un tsunami aux antipodes de la planète

-C'est bien à un jeu de dominos, auquel nous allons nous livrer, renchérit José Rodrigues. Mais faut-il encore que les dominos tombent en cascade du bon côté !

-En fait, il faut mettre le feu aux poudres ! proposa Marc Jourdain. Pour produire un bon feu d'artifice, il suffit souvent d'un bon artificier. N'est-ce pas ce que nous a démontré notre ami Lucky ?

-Mais si ce sont des idées qu'il nous faut propager, intercédait Natalia, il nous faut polliniser la planète ! Et rien n'est plus puissant pour cela que le pouvoir des mots !

-Et le pouvoir de l'amour, dit doucement Marianne.

-Certes... approuva Lucky.

-Néanmoins, je ne suis pas convaincu qu'il suffise de badigeonner d'amour un analphabète pour qu'il devienne un génie, dit froidement Robert Zigman.

-Le génie n'a rien à voir avec l'écriture ! le gronda gentiment Daniel. Il est une ouverture de l'esprit. Les humains ont inventé la roue avant de savoir lire !

-On se croirait dans une cour de récréation, fit remarquer Marc le mentaliste :

T'vas voir ta gueule à la récré ! ajouta-t-il en citant une chanson d'Alain Souchon ("J'ai dix ans").

-Il me semble, coupa soudain Andréas le biologiste, qu'il nous faut persuader tout un chacun de la puissance de ses propres capacités. Coincés dans des milieux familiaux ou professionnels étriés, beaucoup de gens ne se permettent pas d'être ni de penser par eux-mêmes. Peut-être serait-il bon de supprimer la télévision !

C'est un tollé de protestations qui lui répondit.

-Ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain ! ironisa Miguel le spéléologue. La télévision est un excellent outil, simplement, il faut qu'elle soit transformée en autre chose qu'un moyen de reproduction des stéréotypes les plus éculés, comme la plupart des séries nous les distillent. Les enquêtes sur les meurtres, effectuées par des polices scientifiques ou des enquêteurs perspicaces sont le pain quotidien des spectateurs de tout poil. Alors qu'il existe énormément de sujets passionnants à développer, meurtres et violences tiennent le haut du pavé. Idéalement, il faudrait que délibérément, les gens décident de les ignorer. Les audiences alors baisseraient à tel point qu'il deviendrait urgent pour les chaînes d'inventer autre chose. Voilà !

Organisons un boycott systématique de tout ce qui de près ou de loin se réfère à des enquêtes policières et à des scènes de guerre !

L'assemblée l'applaudit chaleureusement, tout en sachant combien c'était irréaliste...

-Comment formuleriez-vous les nouveaux paradigmes ? demanda alors José le mathématicien.

René, le physicien, prit la parole.

Il exposa que les nouveaux paradigmes se devaient de n'être pas seulement scientifiques. Ce qui avait tendance à émerger et qui concernait tous les domaines, c'est que ce ne sont pas les objets ni les personnes qui comptent, mais les liens qui les unissent. On pouvait considérer cela depuis les trois quarks formant un proton ou un neutron, en passant par les assemblages de molécules diverses, les cellules composant un corps vivant, les arbres d'une forêt, un groupe d'animaux ou d'humains, une planète, une étoile, jusqu'au plus gigantesque des trous noirs.

Nous nous devons de comprendre et d'intégrer qu'au sein de l'Univers tout est interconnecté. Y compris dans notre propre sphère : une voiture avec son conducteur habituel. Les objets qui nous sont usuels et personnels sont en phase avec nous. Et ce n'est nullement de l'illusion ou de la magie. Ce sont des champs. Des ondes.

D'autre part, dans les écoles, ce sont des lois de solidarité et d'entraide qu'il faudrait promouvoir, plutôt que la compétition en tout genre^{1*}. Il faut cesser de toujours séparer, il faut relier. Apprendre à respecter l'autre, plutôt que de toujours le railler et le combattre.

Voilà, à son avis, ce que pourraient être les nouveaux paradigmes de fond.

Miguel sembla alors sortir des ses abysses de réflexion pour leur communiquer la teneur de ses cogitations. Toutes ces conversations, toutes ces idées, tous ces mots échangés n'étaient en fait que des expériences de pensée. Tout spéléologue de l'esprit humain avait déjà pratiqué ce genre d'exercices, y compris des scientifiques comme Albert Einstein. Il pensait que cela représentait une gymnastique de l'esprit extrêmement salutaire et que cela ouvrait les voies du futur par la force de notre intentionnalité. Il savait, pour l'avoir lui-même mis en pratique, que le futur est malléable. Nos intentions sincères et positives sont curieusement prises en compte par l'Univers, qui met alors en branle tous ses hasards pour les favoriser.

Marc le mentaliste approuva chaleureusement. Il exposa que sa compagne, Durga, était une experte du genre.

Tous les regards se portèrent alors sur la chanteuse.

-Elle manie les images de la synchronicité avec une grande dextérité ! affirma-t-il encore.

Durga vida son verre d'eau. Il n'était pas simple d'expliquer comment elle avait pratiqué un certain mode de fonctionnement depuis son enfance. Spontanément. Principalement parce que personne n'était intervenu pour l'en dissuader ou l'en détourner. Elle hésitait à énoncer ce qu'elle pouvait en dire. Puis elle tenta de formuler sa pensée clairement.

-Regarder brouter les vaches est d'un grand enseignement... commença-t-elle. Elles avancent au fur et à mesure de leurs bouchées d'herbe, raflées à la terre. Balançant la tête à gauche, à droite, s'arrêtant de temps à autre pour regarder alentour, jetant sur le monde un regard placide et tranquille tout en rentrant d'un coup de langue rappeuse un brin d'herbe encore à mi chemin de leur mufle granuleux et humide. Puis continuent leur progression droit devant, avec une assurance déconcertante, comme si la terre entière était un champ d'herbe à brouter. Garder les vaches consistait précisément à les arrêter dans leur élan et à les faire rebrousser chemin pour qu'elles ne piétinent pas tout le champ, mais également pour qu'elles n'empiètent pas non plus sur celui du voisin. Même si ce n'est le champ de personne. De nos

¹ *Albert Jacquard

jours, on ne gardait plus les vaches. On installait des fils de fer barbelés ou des parcs électriques pour délimiter leur pâturage. Et on perdait en observation...

Elle, Durga, personne ne l'avait gardée. Elle n'avait étudié à l'école que ce qu'elle avait jugé utile et encore... pas très longtemps. Néanmoins, elle avait beaucoup lu, au hasard des rencontres avec les livres et leurs auteurs. Avançant toujours, à travers le monde, sans que rien ne l'arrête. Que les hasards fortuits. C'est tout dire. Et elle avait ingurgité toute sorte de lectures des plus variées, y compris les plus indigestes aux dires de certains, avec un discernement qui tenait de l'intuition profonde. En revanche, elle n'avait pas lu ce qui était d'ordinaire enseigné dans les écoles et qui servait à bourrer la tête des enfants d'idées toutes faites sur le monde. Elle se souvenait, à l'adolescence, avoir jeté "*La Porte étroite*" d'André Gide à travers la pièce, tellement sa lecture l'énervait et la scandalisait. Elle trouvait que ce qui y était écrit était contraire à la vie. À la vie saine, s'entend.

Un murmure s'éleva spontanément dans l'assemblée. Durga les toisa avec un certain défi. Se demandant combien parmi eux avaient lu ce livre. Mais elle ne les interrogea pas. Qu'importe ! D'ailleurs elle avait pratiquement oublié tout ce qu'elle avait lu. Mais le labourage de son esprit s'était effectué en bonne et due forme. C'était bien là le principal. Ouvrir des connections, activer des réseaux de neurones. Elle jugeait qu'il en était de même avec les expériences de pensées auxquelles ils se livraient ensemble cette nuit. Labourer les champs du futur. Ouvrir des accès. Faire du repérage. Évaluer les possibles. Ensuite ils pourraient semer, arroser et un jour moissonner. Certainement.

-Il en ressort qu'il faut faire la différence entre bourrer la tête des enfants de données inutiles et labourer leur esprit pour le rendre fertile et apte à recevoir des semences ! s'exclama Marianne avec un grand sourire ravi.

Marianne cultivait son jardin et elle avait élevé deux fils. Elle savait de quoi elle parlait. Elle avait également beaucoup soigné et pansé. C'est ce qu'elle exprima. Il faut savoir, dans la vie, penser et panser. Sinon, l'un sans l'autre sont des gestes dans le vide, comme une vis sans fin. La gestuelle du cerveau doit s'accompagner de la gestuelle des mains. Agir avec les mains et la tête pour que le monde soit moins bête. Quoi que les bêtes n'aient pas besoin des humains pour vivre leur vie sur la planète. Elles équilibrent leur existence spontanément, quand on les laisse en paix !

Beaucoup furent étonnés de la sortie de Marianne. Cette femme avait véritablement des choses à dire. Du moins, les disait-elle autrement.

-Il y a un problème, cependant, que nous n'avons pas abordé, c'est celui de la pollution, fit remarquer Robert Zigman, le glaciologue.

Il exposa que c'était, avec le réchauffement climatique, un problème majeur et que si nous n'endiguons pas l'émission de CO₂ sur la planète, les conséquences, à très court terme, en seraient catastrophiques. Les glaciers de montagne, de même que ceux de l'Arctique et de l'Antarctique fondaient à vive allure et allaient, non seulement augmenter la fréquence et l'intensité des intempéries de toutes sortes, mais susciter également des sécheresses désastreuses. Il fallait en urgence s'attaquer à ce problème, partout dans le monde, et abandonner rapidement les énergies fossiles comme le charbon, le pétrole et le gaz. Les écologistes étaient tous contre le nucléaire, cependant, le danger en était relativement maîtrisé.

Personne ne souleva le problème qu'avait posé et que pose encore Fukushima. Et qui perdure à Tchernobyl. On pouvait également développer à l'envi les conséquences qu'aurait une attaque terroriste sur une centrale nucléaire. Mais était-ce véritablement dans les vues d'Allah de détruire la planète ?

Chacun savait qu'il allait falloir faire des économies d'énergie. Abandonner les grosses cylindrées gourmandes. Et chacun savait que l'industrie automobile allait être atteinte de plein fouet si elle ne mutait pas, puisque la transformation de nos activités était inéluctable. Même

si les lobbies, les grands trusts, les syndicats et les ouvriers eux-mêmes luttèrent de toutes leurs forces pour que de tels changements n'aient pas lieu. Plus on retarderait les échéances et plus les mutations seraient difficiles. Passer à l'électricité. Oui, mais il fallait produire de l'électricité. L'expérience du méthanol -tiré du maïs- s'avérait désastreuse pour la place qu'il prenait à l'industrie agro-alimentaire. Trouver un carburant propre, qui ne monopolise pas les surfaces cultivables. Qui ne défigure pas les paysages. Allait-on devoir revenir à la bougie et à la voiture à cheval ?

-Si toute notre civilisation s'effondre, c'est bien pis qui nous attend ! fit remarquer Dimitra l'archéologue. Des civilisations entières ont disparu de la sorte, comme les Minoens en Crète après le tsunami généré par l'explosion du volcan de Santorin. Mais avec la densité actuelle du peuplement de la planète, si une famine s'ajoute un jour aux conditions climatiques désastreuses, ce sera une hécatombe et un chaos innommable sur tous les continents.

-Stop au catastrophisme ! s'exclama Miguel. Ce genre de simulations négatives ne nous avance pas davantage ! Nous savons les dangers. Nous savons que nous sommes tous concernés et qu'il faut s'y atteler à l'instant. Cessons de converser ! Agissons !

-Agir, agir ! nous n'avons pas le pouvoir de faire évoluer la planète d'un coup de baguette magique, au cours de cette courte nuit, fit remarquer Andréas.

Lucky leur fit observer que ce qui comptait, c'était leur intention. Leur intention de se mettre en route. Ce n'était pas à eux de bâtir les scénarios du futur. Ils étaient les piliers, les garants, les instigateurs. La valeur or, si l'on peut dire, de la pérennité des transformations. En quelque sorte, les laboureurs. Ce n'était pas à eux de se mettre en avant. Il fallait qu'ils restent réalistes et humbles. Leurs rôles étaient de travailler les terrains et de semer des idées nouvelles. Principalement, de nouvelles manières de penser et d'appréhender le monde, en ne perdant jamais de vue que c'est l'humanité dans son ensemble qui se devait de créer son cadre de vie et qui seule pouvait façonner son quotidien à l'image de ses rêves. Rien ne doit venir d'en haut, hormis quelques directives générales, mais toujours partir de la base et des initiatives de chacun. Il leur fallait, véritablement, retrouver l'essence, comme Marianne l'avait mentionné un peu plus tôt. La source vive. Celle qui coulait depuis le futur vers le présent.

L'informaticien fit une pause, laissant le temps à l'assistance d'intégrer cette information contre-intuitive.

Il reprit en disant qu'une multitude de futurs étaient déjà écrits et qu'il fallait remonter la source par le chemin le plus favorable.

On aurait pu découper le silence.

Il ajouta qu'à la source, il y avait l'amour, mais cette eau pure était troublée par des pollutions diverses.

Il exposa ensuite qu'il fallait changer notre manière de penser le temps. Il y avait une égalité de droit entre le passé et le futur. Une symétrie. La plupart des choses qui advenaient étaient issues du passé, causées par des choix antérieurs. Mais il fallait envisager une acausalité venant du futur déjà formé et qui nous informait tout autant, si nous savions la détecter, l'apprivoiser, la remarquer. L'observer. Notre libre arbitre nous permettait des choix.

Le géant turc se tut à nouveau.

Autour de la table, les visages étaient attentifs. Concentrés. Les douze partenaires de Lucky étaient toutes des personnes intelligentes et cultivées, ayant fait des études poussées. Sauf Durga. Et Durga souriait. Elle ne paraissait ni surprise, ni déstabilisée. Elle était la seule à ne pas avoir subi le cartésianisme pur et dur, contrainte et forcée. Son parcours avait été bien plus libre.

Personne ne lui avait seriné que ce qu'elle percevait était faux, ou une illusion des sens. La chanteuse s'était toujours fiée à son intuition en suivant des chemins de traverse qui

l'avaient menée de découvertes en découvertes. Elle était très observatrice et attentive à ce qui l'entourait. Elle savait comment diriger son intention, tout en se donnant entièrement à ce qu'elle faisait. Et puis lâcher prise et continuer sa route avec confiance et détachement. Et les opportunités alors advenaient. Elle avait toujours vécu ainsi. Elle avait maintes fois essayé d'expliquer à des gens qu'elle aimait comment marchait le monde. Mais on la regardait toujours un peu de travers. Comme si elle avait soudain perdu les pédales. Alors, Durga avait renoncé à en parler. Juste faisait-elle quelques remarques de temps à autre.

Cependant, depuis qu'elle avait rencontré Marc Jourdain, les choses avaient changé. Le mentaliste semblait prendre en compte ce qu'elle disait. Et mieux, il l'expérimentait, le vérifiait. Le mettait en usage. Et puis voilà que Lucky leur faisait une démonstration époustouflante d'une nouvelle manière de voir les choses. Et Durga éprouvait une sorte de jubilation, mêlé d'un grand soulagement. Enfin.

8-L'aube

Marianne, la maîtresse de maison, annonça qu'elle allait préparer une soupe à l'oignon. Les trois autres femmes la rejoignirent dans la cuisine.

René et Daniel débarrassèrent les verres et les bouteilles vides.

Lucky se remit à téléphoner.

Miguel sortit dans la cour, suivi bientôt par Marc, Tomach, Andréas, Robert et José.

Au dessus de la couronne de pierre du Margéraz, le bleu profond du ciel se dégradait imperceptiblement du mauve au rose sombre et s'ourlait lentement d'une lointaine et fine ligne orangée.

L'aube.

Par-delà le col de Plainpalais, les étoiles brillaient toujours avec la même intensité, lançant l'arc de la voie lactée par-dessus les crêtes du Nivolet.

Nuit magique s'il en fut. Qui allait bientôt s'achever, mais dont ils se souviendraient toute leur vie. Leur longue vie. Ils allaient chacun repartir vers leur pays, leur quotidien. Leur histoire personnelle.

Dans l'instant, personne ne parlait. Les hommes regardaient le ciel comme pour s'en baigner. Y puiser à son immensité, y boire à sa splendeur. Un champ céleste parsemé de diamants, dans lequel on pouvait rêver de se rouler, de se repaître. Rêver d'y surfer encore et encore dans les vagues de la nuit.

Lucky les rejoignit silencieusement. Puis René et Daniel. Et bientôt les quatre femmes.

Durga se blottit dans les bras de Marc. Dimitra dans ceux d'Andréas. Tomach enlaça Natalia. Les deux fils de Marianne enserrèrent leur mère.

José, Robert et Miguel se rapprochèrent de Lucky. Ils n'avaient personne à étreindre et ils en ressentaient cruellement le manque. Ils étaient là tout quatre dans leur incomplétude. Face à ce spectacle grandiose, tendus vers cet avenir incroyable qui se profilait pour eux tous, ils en éprouvaient le besoin atavique et rédhitoire.

Personne n'osa briser le silence. Sinon l'alouette. Déjà, oui, ce n'était plus le rossignol qui chantait là ! Cette nuit bleue touchait à sa fin. Éblouissante. Rassérénante. La nuit du renouveau et de la remise en marche. La nuit de l'éveil.

Un couinement se fit entendre. C'était la minuterie de la cuisinière, que Marianne avait activée sous la soupe à l'oignon qui mijotait. Il était temps de rentrer.

Durga s'attardait. Elle songeait à son auteur. Au vieil homme souriant dont elle se souvenait avec émotion. Elle entendait encore l'écho dans son oreille de sa voix enjouée :

- "Mais oui, Durga ! Vous verrez quand vous aurez mon âge !"

Mais Durga était en pleine ardeur. En pleine recherche. Immergée dans sa jeune vie. À présent elle le comprenait, ce monsieur Barjavel. Il avait atteint une certaine philosophie. Mais il gardait de sa jeunesse un souvenir flamboyant. Un souvenir qu'aucun discours ne pouvait compenser. On ne guérit jamais de sa jeunesse.

Il ne supportait pas le vieillissement du corps. Elle non plus, d'ailleurs, c'est pour cette raison qu'elle avait la première accepté ce deal infernal, qui fleurait bon son Faust. Mais elle avait confiance. Elle n'avait rien vendu.

René Barjavel avait aimé cette civilisation équilibrée de Gondawa, où régnait la science et l'harmonie. Il avait été fasciné par ce sérum de longue vie, à l'aube de sa propre vieillesse. Mais il avait été littéralement envoûté par Éléa, cette femme intelligente et belle, cette compagne idéale pour le Païkan qu'il était resté dans son cœur. L'amant ardent. Il s'était glissé avec avidité dans la personnalité de Simon, jeune découvreur de trésors, puis il avait incarné avec délice celle de Païkan. Deux hommes en un, amoureux de la même femme. Deux facettes du même amant. D'ailleurs, tout en optant pour une fin différente, Durga avait songé à faire tenir les deux rôles par le même comédien. Le même homme qui attend Éléa à 900 000 ans d'intervalle. Qu'importait alors que ce soit Zoran qui dorme dans la sphère. Païkan était à nouveau là à son réveil. Païkan serait toujours là. Que lui avait-il promis ?

- "Juste une nuit ! une petite nuit de sommeil !"

Nous nous devons de tout éprouver. Durga avait retrouvé son Païkan en Marc Jourdain. Païkan était à multiples facettes. C'était l'homme qu'il fallait, au moment où il le fallait.

À chacun correspondait une Éléa. Cependant, à force de dégrader l'image de la femme, de lui interdire d'être dans sa singularité, les mâles de cette planète se sont trouvés en pénurie d'Éléa. Juste entre eux à tourner en rond dans des rapports stériles.

En 1789, le peuple avait rêvé sa liberté. Il voulait secouer le joug qui l'écrasait.

En 1968, le peuple avait rêvé sa vie. Il voulait du bonheur et de la joie de vivre.

En ce XXI^e siècle, le peuple commencera à vivre sa vie et sa liberté. Il en détient les rênes. Il suffit qu'il s'en aperçoive.

Les treize étaient attablés à nouveau. Chacun mettait des croûtons de pain dans son assiette fumante et du gruyère râpé qui faisait des fils avec la cuillère. Daniel servait du vin dans les verres qu'on lui tendait. Le dernier repas qu'ils prenaient ensemble. Avant quand ?

Lucky devait y penser, il annonça :

- Nous avons certes la vie devant nous, cependant... avant de nous quitter, je vous propose de nous retrouver, ici -si Marianne en est d'accord- disons, tous les cinq ans !

Ils acquiescèrent en cœur.

- Donc, mes amis, à 2018 !

Ils levèrent tous leur verre : "À 2018 !"

L'aube pointait à présent et le ciel changeait subtilement de couleur par-delà les baies vitrées. Lentement, la muraille de pierre du Margériaz s'enflammait.

- Si je puis vous donner un conseil, un seul, continua Lucky : suivez vos rêves ! Tentez de les réaliser ! Rien dans la vie n'est plus important que nos rêves ! Prenez vos désirs pour des réalités ! Utilisez votre libre arbitre ! Et n'ayez pas peur !

Chacun posa un instant sa cuillère pour l'applaudir.

Que pouvait-on ajouter de plus ?

Eh bien, que chacun pouvait toujours s'adresser à Zoran, par le relais de sa bague et du cercle d'or. Qu'ils n'hésitent pas à lui demander conseil, s'ils en éprouvaient le besoin. L'informaticien précisa que... c'était une machine de génie. Il leur rappela qu'ils pouvaient également garder un contact étroit entre eux, de la même façon.

- Nous voilà bien dotés, fit remarquer Durga.

- Certes, vous êtes tous "les jeunes mariés de Zoran" ! répondit Lucky.

- Et ses cobayes ! ajouta Jourdain avec malice.

Le géant turc admit qu'en effet, le sérum n'avait jamais été expérimenté sur des sujets, disons, *d'un certain âge*, ce qui déclencha l'hilarité générale. En effet, aucun d'eux, à présent,

ne se sentait plus "d'un certain âge", comme dit pudiquement le langage courant. Pour ne pas dire d'un âge certain. Et chacun de glousser en pensant à cette bonne blague qu'ils allaient faire à leurs proches. En fait.

Il est certain que chacun songeait à cette condescendance de la jeunesse à leur rencontre. Et à ce dédain qui cherchait déjà à les éloigner du cœur de l'action. Ils allaient non seulement revenir dans le cœur de l'action mais ÊTRE le cœur de l'action ! Il n'en était pas un qui n'en soit ravi. Comme si la vie n'était propriété que de la jeunesse ! Et l'amour ! Et les voyages ! Et les grandes entreprises ! Et qu'ensuite, passé un certain cap, qui était aussi flou qu'un certain âge, il n'était plus décent de "faire" et d'entreprendre, sans susciter la raillerie, voire, la dérision. Il fallait changer ces mentalités pernicieuses, qui sont à l'égal du sexisme et du racisme. Il était urgent de changer le regard que les humains, dans leur ensemble, portaient sur leurs congénères d'âge différent. Les plus jeunes étaient trop jeunes pour comprendre. Les plus âgés trop vieux pour apprécier la modernité ! On se demandait, en fait, quel était l'âge de l'état de grâce !

Lorsque l'on considère que Maxime Le Forestier chantait "J'ai eu 30 ans, bonsoir !" comme un glas ! C'est à mourir de rire. Qu'à 40 ans certains chanteurs cherchent à raboter leur date de naissance, c'est carrément hilarant. C'est là que l'on se souvient comment on trafiquait sa carte de lycée, pour rentrer dans les salles de cinéma "interdit aux moins de 16 ans". Durga en avait conservé une dans ses archives.

Cette société du paraître qui jette et gaspille tout était vraiment insupportable. Paraître plus vieux quand on est jeune. Plus jeune quand on est vieux. C'est en fait le summum de la stupidité. Une société de l'image et non de l'être.

Mais on n'empêchera jamais les petites filles d'essayer les chaussures à talon de leur maman et de se regarder dans la glace.

Réaliser ses rêves ? Eh bien, Durga était bien décidée à commencer par le premier : elle allait faire l'ascension du Margériaz par les échelles ! C'est le premier rêve qui était à portée de sa main. Ou plutôt à portée de ses pieds. Là, juste en face des Charmettes, la couronne de pierre de sa montagne préférée laissait apparaître les premiers rayons du soleil levant ; celui-ci, comme un projecteur braqué, enflammait sa muraille, y ajoutant ses bijoux.

Chacun échangeait adresse mail et numéro de portable. Le temps était venu de se séparer.

Déjà Lucky avait appelé les taxis pour la plupart des visiteurs. Les couples de Grecs et de Hongrois prendraient une grande limousine pour retourner à Chambéry. Miguel l'Argentin et Robert, le Suisse, partageraient leur véhicule pour se rendre à l'aéroport du Bourget-du-Lac. José, pour sa part, allait demeurer un peu avec l'informaticien turc dans la maison de Marianne qui lui avait proposé de l'héberger.

Marc et Durga échangèrent un regard complice. Ils prirent congé de chacun avec émotion. Quelle nuit mémorable ! Néanmoins, à présent, ils étaient impatients de bouger et de retrouver le cours de leur vie. Ils s'étaient tout dit et il n'y avait plus rien à ajouter.

Dans la voiture, en route vers la Féclaz, Durga fit part à Marc de son projet d'escalade. Il sourit. C'était une bien belle idée !

Cependant, arrivés dans leur chambre d'hôtel -où ils avaient pour objectif de se changer, la tenue pour un enterrement n'étant pas tout à fait la même que celle pour l'ascension d'une montagne- ils mirent en œuvre un autre dessein qu'ils jugèrent tous deux plus urgent et plus adéquat.

Ils basculèrent sur le lit et firent ardemment l'amour.

Le jour était tout à fait levé à présent, il était un peu plus de six heures et demi. Toutefois, après leurs ébats, ils s'endormirent.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I

Le grain de sa peau sous ses doigts, le moelleux de son torse où elle enfouissait son visage, humant son odeur jusqu'au creux des aisselles, tout lui tournait les sens, comme si elle s'était roulée dans une prairie au printemps. Rien n'était plus exaltant que le corps d'un homme qu'on aime, au matin.

Cependant, le soleil était déjà haut dans le ciel. Les rideaux qu'ils avaient hâtivement tirés en entrant dans la chambre laissaient passer une vive lumière.

La femme se souleva sur un coude. Elle mit quelques instants à reconnaître les lieux. Et la nuit précédente lui revint brusquement en mémoire avec un flux d'images.

Ils étaient là, à La Féclaz dans une chambre d'hôtel, après avoir passé la nuit aux Charmettes, à refaire le monde autour de la table ovale. Mais aussi, avaient-ils tous absorbé le sérum de longue vie. Jetant un bref coup d'œil à la bague qui ornait son majeur gauche, Durga s'étira. Une vigueur nouvelle l'habitait. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il était presque midi. Midi d'un vendredi ensoleillé. Le vendredi 17 mai.

Marc Jourdain, à ses côtés, dormait profondément. Sur le dos, un bras ouvert, l'autre refermé sur elle, un léger ronflement scandait ses larges respirations. Elle reposa doucement sa tête dans le creux de son épaule. Couchette douillette faite à sa mesure par la nature. Havre de paix, où rien ne semblait pouvoir jamais l'atteindre. Durga envoya, dans son court champ d'action, une salve de petits baisers pour éveiller en douceur l'homme, qui grogna et resserra son étreinte sur le corps chaud qu'il enlaçait. Cependant, dormant toujours, c'est une autre partie de lui-même qui se réveilla à ces effleurements. La femme sourit. De jeunes mariés avait dit Lucky, c'était bien là un des effets du sérum...

Une fois passés sous la douche et habillés, Durga et Marc dévalèrent l'escalier de l'hôtel. Ils avaient décidé de garder encore un peu la chambre. Après quelques palabres, ils obtinrent un solide petit déjeuner, malgré l'heure tardive.

Le temps était au beau. Ils firent halte à *L'Avalanche*, le joli magasin de souvenirs et produits régionaux du plateau de la Féclaz, pour s'acheter des bâtons en bois munis d'une pointe en fer. Bien utiles pour escalader les pentes et assurer leurs pas. Ils avaient dédaigné les paires de bâtons de ski, en vogue à présent chez les randonneurs et qui leur occupaient les deux mains. C'était peut-être efficace, mais ils trouvaient cela un peu ridicule.

Équipés de pied en cap, ils reprirent la voiture. Et Durga indiqua alors à Marc la route du col de Plainpalais, qui les mènerait directement aux contreforts de sa montagne.

Le mentaliste gara la voiture au pied du plateau des Cars sis sur un flanc du Margériaz.

Le chemin montait rudement et leurs bâtons leur furent d'un grand secours. Depuis la route, le plateau semblait à quelques encablures. Cependant, ils mirent une bonne heure pour l'atteindre. Après une longue ascension à découvert, par une voie pierreuse, ils s'enfoncèrent dans la forêt et là, ils ne pouvaient plus que souhaiter déboucher, à un moment, sur le plateau.

Durga espérait seulement que le chemin ne bifurquait pas pour passer au large, mais ils ne s'étaient trouvés devant aucun embranchement, où ils auraient eu à choisir leur direction. Subitement, ils émergèrent en terrain dégagé. Et ils aperçurent le vieux chalet. Fermé. Pas une bête ne paissait à présent sur le plateau herbeux.

La chanteuse désigna à Marc l'orée du bois. De l'autre côté du plateau, côté gauche, s'amorçait une trouée : c'est la voie qu'il leur fallait emprunter. Plusieurs autres sentes se distinguaient, droit devant, en direction de la muraille de pierre dressée au dessus d'eux, paraissant toute proche. Mais Durga savait qu'ils ne trouveraient là aucun passage. Résolument, ils s'engagèrent donc à nouveau sous le couvert des arbres. De larges veines de roches à nu striaient à présent le sentier, la pluie et la neige ayant peu à peu dénudé le sol. La végétation devenait plus malingre et clairsemée, au fur et à mesure que la pente s'accroissait sous leurs pas. Ils se trouvèrent bientôt sur une sente étroite, surplombant un à-pic vertigineux. Plus un arbuste, ni même un buisson en vue. L'herbe ici était rase et le vent soufflait. Heureusement il n'avait pas plu et le sol était sec.

C'est là que Durga repensa à *La porte étroite*, le livre d'André Gide qu'elle balançait à travers la pièce, d'exaspération. Lorsqu'elle était encore une jeune fille révoltée.

Il ne s'agissait pas de faire un faux-pas. La piste longeait l'à-pic avant d'obliquer brusquement dans le sens de la pente un peu plus loin.

Les deux randonneurs s'arrêtèrent un instant pour échanger un sourire. Et un baiser. La falaise, en dessous d'eux, s'amorçait à la verticale et Durga évitait de regarder de ce côté, craignant le vertige qui l'étreignait déjà, au sixième étage du balcon de l'appartement familial, à Montmartre. Elle savait par cœur le dessin de cette roche mise à nu, sur le flanc de sa montagne, évoquant le corps d'un grand volatile au long col. Comme si une gigantesque épée avait tranché à vif dans la chair de la bête géante pour en faire jaillir le blanc. Et des coulures ferreuses de rouille, sur les striures, y laissaient de vagues traces de sang, lavées par les intempéries mais jamais effacées. De même que sur les mains de Lady Macbeth...

Ils marchaient avec précaution, assurant chaque pas. Quant ils eurent bien entamé la montée abrupte qui les éloignaient de l'abîme, ils firent une halte pour boire un peu d'eau. Déjà les pierres roulaient sous leurs pieds. Il n'y eut bientôt autour d'eux, plus aucune trace de terre ni d'herbe. Juste un pierrier. Si le plan n'avait été si incliné, on aurait pu se croire sur la plage du Tréport, où la progression devenait houleuse en allant vers la falaise et la mer. Mais ici point de mer. Rien que la falaise et le vide.

Ils progressaient lentement tant la pente était rude. Au dessus d'eux, le bandeau de pierre, tel un diadème, se dressait, majestueux. Ils étaient en train de prendre d'assaut cette tête couronnée. Allaient-ils recevoir sur le crâne de l'huile bouillante ?

Déjà, Durga apercevait la faille. La casse, où elle savait trouver les barreaux qui leur permettraient d'atteindre le sommet, par une échelle scellée de main humaine. Marchepied apposé sur la coiffe de la montagne. Il y avait bien un ascenseur et un escalier, à l'intérieur de la statue de la Liberté, et une passerelle courant sous son casque ajouré !

Où les hommes n'avaient-ils pas enfoncés leur pitons ? Jusque dans les plus secrets des canyons, on y trouve leurs traces. Partout ils enfoncent leurs clous.

À présent, à bout de souffle, le couple faisait halte au pied de la falaise de pierre.

Et des vers de Georges Seféris, grand poète grec, revinrent à l'esprit de la chanteuse, comme une bouffée d'air pur :

"Avec quel cœur, avec quel souffle

"Quel désir et quelle passion

"Nous avons pris notre vie. Erreur !

"Alors nous avons changé de vie" ... *kai'alaxame zoï*¹...

¹ *Extrait de la chanson "*Sto periyali*", mis en musique par Mikis Theodorakis

Ils allaient, certes, changer de vie. Ils attaquèrent la montée des échelles.

Marc et Durga s'étaient hissés jusqu'à l'ultime échelon et prenaient enfin pied sur le sommet. Le sommet de la montagne. Le sommet du Margériaz.

Alors, main dans la main, ils se retournèrent pour contempler le paysage.

Durga, là, ne craignait plus le vertige. Elle admirait les monts bleutés qui se fondaient à l'horizon. La croix du Nivolet, étincelant sous le soleil. Le plateau de la Féclaz, comme une île, entouré de sa mer de sapins noirs. Et puis tout en bas, les villages et le clocher de *la Combe* avec le petit cimetière, semblable à un jardin parsemé de cailloux. Elle eut une pensée fugitive pour Simon qui reposait là, à présent. Non loin de sa famille de cœur : les Chapperon. Elle distinguait même, non loin de la tache verte du Buis Non, la maison des Charmettes, où ils avaient passé la nuit. Cette fabuleuse *nuit bleue* qui avait changé le cours de leur vie.

Les deux grimpeurs respiraient à pleins poumons ; le vent soufflait. Ils avaient l'impression d'être sur le toit du monde, mais ils n'étaient qu'à 1850 mètres.

Durga avait gravi son "*Mont Analogue*"^{1*} et elle en était heureuse. Elle jubilait de l'avoir fait avec Marc Jourdain. Partager ses passions est un pur délice.

Ils longèrent la falaise, frôlèrent le *Trou de l'agneau* et Marc interrogea :

-Les agneaux y tombaient, ou y passaient-ils ?

Sa compagne lui avait expliqué que ce trou était une issue de la grande faille, la casse. Le point faible de la couronne de pierre, qui permettait son escalade. Le faisceau de la lampe de poche, cependant, n'atteignait qu'une roche en surplomb. L'ouverture noire gardait son secret. Elle était certes assez large pour y laisser passer un mouton, une chèvre, même un veau imprudent. Cela faisait partie des risques du parcours, voilà tout. La case *danger* du jeu.

Un sentier courait entre les rochers et l'on débouchait bientôt sur l'autre versant de la montagne, que Durga avait jadis gravi. Cependant, sur la pente escarpée filait l'armature du télésiège d'une piste bleue. C'est dire combien ce versant avait peu à voir avec la voie qu'ils venaient d'emprunter.

Marc songeait aux deux chemins alchimistes. La voie sèche et la voie humide. Une formule lui vint à l'esprit : "Conter c'est vite dit, faire c'est autre chose !".

Ils avaient pris la voie la plus rapide, par la pente abrupte et les échelles. Excitante, périlleuse. Et ils allaient devoir s'en retourner par le même chemin, puisque leur voiture les attendait de ce côté de la montagne. Mais dorénavant, il leur faudrait emprunter la voie la plus longue, monotone et fastidieuse. Celle que l'on doit cheminer pas à pas. Et qui n'est pas écrite dans les livres. Celle qui n'est pas du domaine du conteur.

Et le mentaliste soudain se mit à rire : la voie du sérum !

Durga le regarda avec curiosité. Était-ce l'euphorie de l'altitude ?

Le mentaliste lui fit part de ses cogitations. Elle trouva que sa comparaison était judicieuse. Alpinistes et alchimistes étaient plus proches qu'on ne le pensait généralement.

Elle avait sorti de son sac à dos, du chocolat et des gâteaux. Ils reprirent des forces et après avoir engrangé quelques photos dans leur téléphone, ils entamèrent leur redescente.

C'était beaucoup plus impressionnant dans ce sens. On ne pouvait se réfugier le nez dans la montagne. Même en baissant les yeux, ne regardant que le sentier et ses pieds, Durga sentait le vertige lui mordre le ventre. Elle tenait son bâton entre son corps et le vide. Maigre rempart. Finalement, elle passa le bâton dans sa main gauche, pour agripper un peu la pente et poser systématiquement son regard en amont. Les pierres roulaient sous ses chaussures. Bientôt pourtant, ils atteignirent l'orée du bois.

C'est très allègrement qu'ils dévalèrent la piste. À leur grande surprise, un troupeau de chèvres broutait sur le plateau. Ils cherchèrent des yeux le pâtre. Mais ils ne virent personne.

¹ * Roman de René Daumal, qui a inspiré le film "*La Montagne sacrée*", d'Alejandro Jodorowsky.

C'était étrange. Des chèvres qui se gardaient toutes seules ! Lorsqu'ils les croisèrent pour rejoindre leur chemin, les bêtes ne levèrent pas même la tête. Elles paissaient âprement. Sérieusement. Rien ne semblait pouvoir les détourner de leur tâche. Marc pensa à ce que Durga avait dit la veille, sur les vaches qui broutaient toujours en avançant. Il comprit qu'ici, c'est la lisière du bois qui gardait les chèvres et les retenaient dans l'oasis herbeuse.

Quelles sont les lisières qui nous retiennent toujours sur les sentiers battus ? Le mentaliste se rendait compte qu'il commençait à penser comme Durga. Interprétant l'image.

Chacun sait qu'il est plus rapide et facile de descendre une pente que de la monter. Ils eurent bientôt rejoint leur voiture.

Durga suggéra de pousser une promenade jusqu'au Revard, avant d'aller dîner. Aussi son compagnon conduisit-il la Peugeot à travers le plateau de la Féclaz pour s'enfoncer dans l'épaisse forêt de sapins, où la route en lacet serpentait large et bien tracée. Il gara son véhicule sur le parking de la corniche. Le point culminant du mont Revard.

Il n'y avait pas grand monde par ce vendredi de mai. Le couple se dirigea à pied vers la falaise. Durga évoqua le téléphérique qui reliait naguère le mont à Aix-les-Bains. Mais il n'était plus en service.

Les promeneurs se trouvaient être à la même altitude que tout à l'heure au sommet du Margériaz, qu'en se retournant, ils apercevaient au loin dans toute sa splendeur. D'ici, on pouvait admirer sa couronne de pierre qui, vue sous cet angle, s'étendait comme un large bandeau flottant, tout au long de son flanc gauche. Bien au-delà du col de Plainpalais, vers l'Écheraine, puis vers les Bauges, où l'on trouvait alors un passage pour contourner sa masse. On distinguait nettement, même d'ici, l'éboulis qu'ils avaient emprunté à pied et la faille de sa couronne.

Changeant d'horizon, face à eux, par-delà la falaise abrupte du Revard, se dessinait la Dent du Chat et tout en bas dans la cuvette, le lac du Bourget miroitait au soleil. C'était un très joli point de vue. Facile d'accès en voiture. Mais qui ne fit pas battre leur cœur plus rapidement.

Ils regagnèrent leur hôtel pour prendre une douche.

Après avoir planté le bâton, ils décidèrent de planter la fourchette. C'était d'ailleurs le nom, *Le planté de fourchette*, du petit restaurant où ils choisirent de s'installer : un chalet rustique confortable et coquet. Durga avait envie de manger une fondue savoyarde. C'était le moment où jamais.

-As-tu encore beaucoup d'escalade à me faire faire ? demanda Marc avec malice.

-Eh bien, il y a la Croix du Nivolet, la cascade de la Doria, sa source, mais aussi le second trou, donnant accès au lac souterrain et par lequel s'écoule son trop plein... mais je ne sais pas si je vais t'infliger tout cela, répondit-elle songeuse, quoi que ce soient des lieux magnifiques.

Elle tortillait le fromage sur son morceau de pain avec application. Le poêlon exhalait une odeur délicieuse. Marc leur resservit du vin blanc. Son portable vibra sur sa cuisse.

Le mentaliste, après un coup d'œil à l'iPhone, accepta la communication. Attentif un instant, il se leva brusquement et sortit de la salle.

Durga restait perplexe. Il fallait que ce soit urgent pour le déranger ainsi un vendredi soir, alors que "la maison" savait qu'il était en déplacement. En mission *presque* commandée.

Jourdain fut bientôt de retour, la mine préoccupée. Il se taisait. Saisissant sa fourchette, il entreprit d'attraper un peu de cet excellent fromage fondu qui palpitait doucement au fond du récipient. Mais le pain s'échappa des dents de l'ustensile et se noya dans le maelstrom.

-Tu sais qu'il y a des gages, lorsque tu perds ton croûton ! lança Durga.

-Eh bien... ils ont perdu le Falcon... répondit-il laconiquement.

-Que veux-tu dire par là ? demanda Durga soudain alarmée.

-Rassure-toi ! il n'est pas tombé ! Juste, il ne donne plus de signal radio. Le Bourget s'est inquiété. Comme il était censé se rendre d'Arabie Saoudite à Dubaï, ils en ont informé le ministère de l'Intérieur ! Il fallait bien qu'ils se couvrent. En fait, je pense qu'ils ont paniqué un peu, ajouta-t-il après avoir réussi à enrouler un peu de fromage sur son pain.

-Pourtant, hier soir, Lucky affirmait qu'ils étaient bien arrivés ! rétorqua la chanteuse.

-Certes, mais, c'est ce matin que le Falcon devait repartir pour Dubaï. Il a soi disant décollé de Riyad. Cependant, il n'a pas atterri dans le petit Émirat, laissa tomber Jourdain.

-Alors ils savent qui est à bord ! dit vivement Durga.

-Evidemment ! les noms des passagers ont été communiqués au ministère, ainsi que ceux des l'équipage. Et puis Quentin s'est inquiété et il a parait-il prévenu le préfet.

Marc Jourdain pensait à son ami, le commissaire Quentin Barbet, qui était devenu le mari de Camille, la fille de Durga. Il hésitait. Il n'était pas d'usage de téléphoner lorsque l'heure était grave. Même si sa ligne était sécurisée, *Molière* se méfiait. En fait, il songeait à Lucky, si bien renseigné, et à Zoran, capable de percer tous les codes.

-Je suggère que nous reprenions la route, dit-il au bout d'un instant. Si Quentin n'a ni appelé, ni texté, c'est qu'il a reçu des consignes.

-Tu crois que tu pourras conduire ce soir, après une fondue ? demanda Durga. Nous n'avons déjà pas beaucoup dormi la nuit dernière.

-Je vais boire du café, répondit le mentaliste, et puis tu me feras la conversation ! Au besoin, tu me relaieras !

Les affaires, à l'hôtel, furent vite rassemblées. Ils gagnèrent Chambéry, puis l'autoroute. À deux heures du matin, ils sonnaient chez Quentin, à Saint-Denis.

Le commissaire, en robe de chambre, leur fit signe de ne pas faire de bruit, pour ne pas réveiller la petite Zoé, et les introduisit dans la salle de séjour. La lueur diffuse de la cité hantait le rez-de-jardin d'ombres portées. Plusieurs fenêtres du voisinage étaient encore éclairées à cette heure tardive. Quentin manœuvra les volets électriques. Puis il poussa le bouton de l'halogène à mi-parcours, pour conserver une atmosphère feutrée et discrète. Enfin il sortit la bouteille de "médicament", qu'il servit sec dans de minuscules verres à liqueur.

Le Jack Daniel's ambré les reconforta. Les chats se frottèrent aux jambes des visiteurs.

-Tu as donc été prévenu ? interrogea Quentin, s'adressant à son ami.

-La "maison" m'a appelé hier soir. Nous étions à Chambéry, répondit Marc.

-Moi, on m'a recommandé de ne plus alerter personne ! reprit Quentin, d'ailleurs, je croyais Camille également à Chambéry ! que se passait-il donc là-bas ?

-Qui était avec Camille ? questionna Durga, ignorant la question.

-Eh bien, Wolfgang et Sébastien ! répondit Quentin.

-C'est une plaisanterie ? s'exclama Marc, on nous joue un *soap-opera* dans une variante d' "*Apocalypse now*"^{1*} ?

-Non... ce sont leurs véritables prénoms ! répondit le commissaire avec un mince sourire, Wolfgang Klein et Sébastien Couturier, les deux pilotes. Avec Camille comme hôtesse, ils devaient convoyer deux jeunes gens, Angela et Jonathan Graham de Riyad jusqu'à Dubaï.

-Et ils se sont volatilisés ! lâcha Marc Jourdain avec scepticisme.

-Oui ! s'exclama Quentin, en levant les yeux au ciel, c'est incompréhensible !

^{1*} film de Francis Ford Coppola -1979

Les trois amis se regardèrent un moment en silence.

Puis Jourdain prit la parole. Il entreprit de raconter au commissaire leur escapade en Savoie, pour se rendre à l'enterrement de Gabriel Simon, aux Déserts. Et le texto de Camille à sa mère, le matin même. Il évoqua brièvement la veillée qu'ils avaient entamée avec quelques membres de l'ancienne équipe de l'expédition internationale, intervenue au Pôle Sud en 1968. Mais tout cela ne disait rien à Quentin. Il n'était pas né au moment des faits. Et il n'avait pas lu *La Nuit des Temps*. À vrai dire, il ne connaissait même pas le nom de René Barjavel.

Marc et Durga échangèrent un regard. Cette histoire fantastique semblait bien difficile à raconter au pragmatique commissaire. De surcroît, ils ne pouvaient pas tout lui dire. Pas question de rompre leur serment et de parler du sérum. Fallait-il même évoquer Zoran ? Ils avaient tout deux soulevé la question, durant leur trajet en voiture. Et ils avaient convenu qu'il fallait en dire le moins possible. Il valait mieux temporiser. Un Falcon avec cinq personnes à bord ne pouvait pas s'évaporer dans la nature. S'il avait été détourné, les ravisseurs allaient se manifester. Il serait bien temps, alors, d'aviser. Ils se refusaient à envisager que l'avion se soit crashé.

D'ailleurs, d'après Quentin, à aucun moment l'équipage n'avait lancé un appel de détresse. Le Falcon avait paraît-il décollé de Riyad la veille, à 9 heures 30 du matin, heure locale et il lui fallait moins d'une heure pour rallier Dubaï.

Avec le décalage horaire, cela devait correspondre au dernier coup de fil qu'avait donné Lucky, avant la soupe à l'oignon, calculait Durga. Ensuite, *les treize* s'étaient quittés. Elle ne pouvait pas croire un instant que le Falcon se soit abîmé dans le désert d'Arabie. On avait dû le forcer à se dérouter ou à atterrir quelque part.

Chacun échafaudait. Selon les pièces à sa disposition.

On pouvait concevoir plusieurs scénarios : qu'un commando se soit introduit dans l'avion avant le décollage. Ou bien que "Jonathan" -ou "Angela"- eux-mêmes, aient pris les commandes. Dans ce cas, ils auraient dû assommer ou braquer les pilotes... et neutraliser Camille. Tout cela n'était pas très réaliste. Mais cependant possible.

Néanmoins, Quentin, aussi bien que la DGSE et le ministère de l'Intérieur ignoraient la véritable identité des passagers. Et leur valeur réelle, ou supposée. La chanteuse savait que Marc Jourdain, dit *Molière*, allait se trouver incessamment devant un cas de conscience. De cela aussi, ils avaient parlé dans la voiture. Il faudrait bien, à un moment ou à un autre, que le mentaliste révèle à sa hiérarchie la véritable identité des passagers. Et cela l'entraînerait à parler de leur exfiltration du Pôle Sud. Du rôle de Lucky. Mais également de leur présence supposée à l'enterrement, en compagnie de Bella Brigante et de son prince saoudien.

Marc et Durga avaient soulevé toutes ces questions, sur la route. Ils s'étaient également demandés si ce n'était pas un piège que leur avait tendu l'informaticien turc, en les impliquant dans cette réunion. Et en achetant leur silence avec le sérum. Puis en prenant la fille de Durga en otage, avec les deux pilotes. Le Falcon avait disparu, mais aucune chaîne radio n'en parlait. Ni aucunes des différentes sources d'infos, consultées par Durga avec son iPhone.

Ils avaient même envisagé que Jonathan et Angela Graham puissent être illusoirement enlevés -suivant un plan de Lucky- pour mieux faire disparaître dans la nature les deux Gondas. L'histoire de leur inscription à l'université de Princeton, n'aurait été alors qu'un conte pour faire diversion. Dans ce cas, Camille et les deux pilotes seraient libérés sous peu. On les retrouverait dans un pays quelconque, sur le bord d'une route.

Mais on pouvait supposer également que des espions bien renseignés aient pisté les deux ressortissants du Pôle Sud et les aient enlevés pour essayer de soutirer par le chantage la formule de l'Équation de Zoran. Dans ce cas, ils ne libéreraient pas les pilotes et l'hôtesse. Ils risquaient même de les supprimer, pour éviter les témoins. Cette éventualité était cependant tout à fait rocambolesque. Lucky avait pris, et depuis si longtemps, tant de précautions pour

brouiller les pistes. Restait le cas de figure hautement improbable, où Jonathan et Angela Graham aient voulu reprendre leur liberté... vis-à-vis de Lucky. Et vis-à-vis de Zoran.

Quentin leur fit part de son inquiétude grandissante, mais il ne fut pas sans remarquer leur mine superbe, malgré la route de nuit et l'heure tardive. Sans doute l'air de la montagne, rétorqua Durga. Et elle lui conta brièvement leur ascension du Margériaz.

Voilà comment on commençait à s'enfoncer dans le mensonge, se dit Jourdain. Puis il repensa aux cercles d'or. Il aurait tant aimé pouvoir communiquer à son ami tous les renseignements qui étaient en sa possession, mais il savait que c'était impossible. Il aurait également bien fait l'expérience d'interroger Zoran, en suivant les indications de Lucky. S'adonner cependant à ce rituel étrange ici, devant Quentin, n'était pas envisageable. Pour lors, il leur fallait tous trois songer à dormir un peu.

Les deux visiteurs ne pouvant se permettre d'échanger aucune information supplémentaire avec Quentin, il ne leur restait, après l'avoir réconforté de leur mieux, qu'à lui souhaiter une bonne nuit. En espérant juste qu'il puisse trouver le sommeil.

D'un commun accord, le couple décida de rentrer dans le Vexin français. La maison de Durga était plus tranquille et la chanteuse souhaitait aller chercher les animaux au chenil dans la matinée. Trois longs jours loin de leur maîtresse devaient déjà être bien éprouvants pour le grand loup noir et le petit chat blanc avec des taches.

Le trajet de Saint-Denis à Dampierre fut court en pleine nuit. Ils mirent à peine une demi-heure par l'A 15. Demi-heure durant laquelle Durga fit part à son compagnon de sa gêne de n'avoir pu parler franchement à son gendre. Marc lui avoua éprouver le même sentiment. Ils avaient noué tous deux d'étroits liens d'amitié avec *"le barbu"*. À présent ils avaient l'impression de le trahir en ne lui disant rien sur la réelle situation de Camille et de ses deux pilotes. Jourdain argua cependant que si le commissaire connaissait la véritable identité des deux passagers que sa femme accompagnait, il n'en serait que plus inquiet.

Mais une autre question venait à l'esprit de Durga : l'équipage avait convoyé Bella Brigante, son prince et leurs deux enfants de Paris à Chambéry. Ensuite de Chambéry à Riyad. Camille, durant ce temps, avait eu tout le loisir de les observer, en leur servant des collations. Néanmoins, le lendemain matin, Jonathan et Angela Graham citoyens américains, ne pouvaient qu'embarquer, à bord du Falcon décollant de Riyad, à visage découvert. Et l'équipage risquait de les reconnaître. Plus précisément *"Karim"*, même s'il avait rasé son collier de barbe et troqué son kéfié contre une casquette.

-Peut-être pas, fit remarquer Jourdain, une bonne coupe de cheveux, une paire de lunettes noires et des vêtements occidentaux bien branchés te changent un homme ! Lui-même s'interrogeait sur la réaction des États-Unis, s'ils venaient à apprendre cette disparition, vu l'actuelle identité américaine des deux Gondas. Comment expliquer leur présence en Arabie Saoudite ? Quels liens Lucky avait-il prévu pour eux en Amérique ? Autant de questions sans réponse.

Durga suggéra alors qu'ils pourraient essayer de prendre contact avec Zoran, par le biais de la bague. Appeler cette nuit Lucky pour qu'il se mette à l'écoute n'était pas d'actualité.

Arrivés à Dampierre, la voiture garée, le portail refermé, ils montèrent directement dans le petit bureau de Durga, où celle-ci mit en route son ordinateur. Puis elle sortit de l'étui son cercle d'or qu'elle coiffa, ainsi que l'embout qu'elle adapta à sa bague. De son côté Marc ajusta son propre cercle pour se connecter à sa compagne.

Avant de se brancher sur la machine, ils firent l'expérience de l'échange intime que leur permettait le cercle d'or, visière abaissée. Ce fut vraiment une expérience saisissante. Une intimité nouvelle les unissait tout à coup, aussi intense qu'une étreinte charnelle, mais d'un tout autre niveau. Ils expérimentèrent combien les ondes cérébrales et celles de tous leurs sens

réunis vibrant à travers leur corps, pouvaient avoir une étroite parenté. Étaient issues de la même source profonde. Ils échangèrent un baiser et Durga enfonça l'embout USB dans la fente appropriée de son ordinateur.

Un frisson la parcouru. Qui se répercuta dans le corps de son compagnon.

La femme rabaissa la plaque frontale et se focalisa sur l'idée -vague- qu'elle se faisait de Zoran. Elle faillit éclater de rire en se rendant compte qu'elle essayait de rentrer en contact avec une intelligence artificielle pour lui communiquer ses interrogations.

Levant le nez pour jeter un coup d'œil à l'écran, Durga ne vit devant elle que les icônes multicolores des divers logiciels peuplant sa page d'accueil, sur un fond de ciel bleu et de mer impavide. Elle ferma les yeux pour mieux se concentrer. Elle essaya alors le mode "prière". Mais des interférences parasitaient ses pensées. Comme une comptine enfantine qu'elle regardait sur YouTube avec sa petite-fille Zoé :

- "Loup y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ? "....

- "Je mets mon cercle d'or !"

Elle n'arrivait pas à garder son sérieux et Marc pouffa à ses côtés.

Elle rouvrit les yeux et jeta un coup d'œil à l'écran. Il était devenu noir. Tant qu'il n'était pas bleu, c'est qu'elle n'avait pas tout fait sauter.

Elle referma les yeux.

Et soudain, elle étendit par réflexe les mains devant elle. Jourdain lui prit le bras pour l'apaiser.

Un tunnel lumineux s'ouvrait devant ses yeux, sous ses paupières fermées. Elle glissait sur un toboggan flamboyant. Un faisceau serré de minuscules bulles connectées par des fils luminescents remplissait à présent son champ de vision intérieur. Elle nageait dans le blanc et soudain ce fut dans le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé, puis le rouge vif. Enfin un rouge sombre se stabilisa. Et à l'extrémité de cet arc-en-ciel de couleurs, Durga perçut une présence écran, comme le terminus du voyage. Elle avait cessé de glisser. Un grand calme soudain l'habita. Elle réussit à reprendre ses esprits : elle pensa à Camille. Brusquement le visage souriant de sa fille éclata sous ses paupières. Puis la chanteuse vit fugitivement Wolfgang et Sébastien, les deux pilotes qu'elle avait rencontrés quelquefois et qui semblaient poursuivre une conversation dont elle ne saisit pas la teneur. Elle essaya de former dans son esprit l'image de la femme voilée de noir. Du regard qu'elle avait croisé dans la pièce des Charmettes, après la fermeture du cercueil de Gabriel Simon, une larme encore accrochée aux longs cils. Et c'est deux yeux bleus violets, rieurs et lumineux qu'elle perçut alors. Le jeune homme en kéfié était plus vague dans son souvenir et elle ne parvenait pas à en retrouver les traits. Marc vint alors à la rescousse et sa compagne perçut fugitivement le profil d'un bel homme brun, les cheveux coupés courts à la mode actuelle, penché vers une femme blonde d'une grande beauté.

La chanteuse opta alors pour une autre tactique, elle formula clairement dans son esprit la question :

- Que dois-je faire ?

Pour toute réponse elle vit deux moineaux qui picoraient au soleil, derrière le carreau de la fenêtre de son bureau. Elle savait qu'elle ne pouvait pas réellement les voir. Il faisait nuit. Et les oiseaux ne venaient pas picorer dans le noir. Demain matin, sans doute.

Le flux d'images cessa brusquement, comme si le projecteur en avait été soudain éteint. L'entretien était terminé.

Durga ôta le cercle d'or et débrancha l'embout de sa bague.

De nouveau, le fond d'écran montrait une plage du bout du monde baignée de soleil. Dans l'eau transparente, un petit point noir révélait la présence d'un nageur. "C'est moi !" avait coutume de dire Durga... qui fixait le point, comme hallucinée.

Marc la prit dans ses bras.

Ils restèrent un moment ainsi, hébétés. Puis ils échangèrent leurs impressions. Ils avaient bien vu la même chose. Derrière leurs paupières closes.

Il était peut-être temps d'aller se coucher.

Encore une fois la nuit serait courte, si la chanteuse voulait se rendre au chenil avant midi. Néanmoins le visage de Camille la hantait. Les images de la nuit précédente, aux Charmettes, s'invitaient dans la ronde de ses angoisses. Elle dut s'efforcer de faire le vide dans son esprit avant de parvenir à s'endormir.

La lumière dansait au dessus des rideaux de la chambre. Il devait y avoir du vent. Et du soleil. La montre de Durga affichait 11h 30 et elle se leva promptement. Marc grogna en se retournant dans le lit. Elle n'avait pas besoin de lui pour aller chercher les animaux, aussi choisit-elle de le laisser dormir encore un peu. Elle s'habilla rapidement et descendit l'escalier, attrapant au vol ses clés de voiture. Elle se sentait en pleine forme. Même si son estomac se nouait chaque fois qu'elle pensait à sa fille.

Elle prit la direction du chenil, situé à quelques kilomètres.

Le grand loup noir la flaira tout de suite et jappa de plaisir. Quant à Isidore, il boudait. Le félin avait trouvé refuge à l'extérieur de son box, dans l'abri du petit bout de terrain qui lui était alloué et il ne voulait plus en sortir. Il fallut que le soigneur aille l'en déloger, pour qu'il réintègre son box et que Durga puisse le faire rentrer dans sa boîte à chat. Il miaulait de contrariété, mais il se calma dans la voiture, en sentant la présence du loup.

Lâchés dans le jardin, les deux complices prirent le temps de se faire mille signes de reconnaissance et de petites lèches amicales. Les ondes, entre eux, passaient sans artifices.

Durga prépara des gamelles et du café pour elle. Puis elle monta dans le bureau pour jeter un coup d'œil à ses mails. Derrière la fenêtre, deux moineaux picoraient. Les mêmes, semblait-il, que ceux qu'elle avait vu la veille, derrière ses paupières closes. Et le même soleil s'immisçait entre les feuilles du laurier qui servait conjointement de paravent et de brise vue. Dans sa boîte mail, elle trouva un message de Lucky, qu'elle s'empressa d'ouvrir.

Marc avait entendu sa compagne rentrer, il vint s'asseoir à ses côtés.

Durga cliqua sur le message pour l'ouvrir :

"Ne vous faites aucun souci."

"Tout le monde est sauf."

"Sous trois jours, tout rentrera dans l'ordre".

"Amitiés. Lucky."

-Cela ne nous avance pas beaucoup ! s'exclama Jourdain.

-Mais cela nous demande implicitement d'attendre trois jours avant de bouger, répondit Durga.

Néanmoins, Jourdain exposa alors à sa compagne qu'il allait devoir se rendre au "bureau", à Levallois. Il avait envoyé un bref message sécurisé, la veille, pour signaler leur retour. Ce qui l'inquiétait un peu, c'est le rapport qu'il devrait faire au *Pilote*, sur son déplacement aux Déserts. Il n'était pas censé savoir qui, la fille de Durga, convoyait dans le Falcon. Ni même qu'elle avait atterri à Chambéry, pour redécoller ensuite pour l'Arabie.

Il s'était simplement rendu -avec sa compagne Durga Demour qui y avait été conviée- à l'enterrement du médecin Gabriel Simon. Ils avaient alors rencontré à son domicile, outre sa femme et ses enfants, les survivants de l'équipe internationale intervenue au Pôle Sud en 1968, venus rendre un dernier hommage à leur ami. Lui, *Molière* avait vaguement reconnu quelques vautours des services secrets étrangers lors de l'office religieux, mais rien de plus.

Il se rendait tout à fait compte qu'il était en porte à faux, cependant révéler la présence supposée des deux ressortissants gondas ne semblait pas opportun. Et cela ne servirait

aucunement à retrouver l'équipage du Falcon, bien au contraire. Marc avait décidé de suivre les conseils de Lucky et d'attendre. Mais allait-on encore longtemps pouvoir cacher à la presse la disparition de l'appareil ? Et puis pourquoi le faire ? Pour ne pas provoquer un incident international ? Pour attendre les instructions d'éventuels ravisseurs ayant effectué un détournement ? Très certainement, les familles des deux pilotes avaient, elles aussi, été briefées et priées de se taire pour l'instant. Comme l'avait été le commissaire Quentin Barbet.

-Mais les Américains, dans tout cela ? interrogea Durga.

-À mon avis, ils doivent tout ignorer de leurs deux ressortissants qui se sont évaporés dans les nues, répondit Jourdain. Il ne faut pas oublier que c'est Zoran qui les a annexés aux États-Unis d'Amérique d'une manière peu conventionnelle ! Et je ne vois pas Lucky alertant les autorités de quelque pays que ce soit à ce sujet. L'Arabie Saoudite est forcément au courant, cependant, ainsi que l'émirat de Dubaï. Et l'aéroport du Bourget, évidemment. Mais il n'y a qu'en allant à Levallois que j'en saurai un peu plus.

-Eh bien, à présent que les animaux sont sortis du chenil, tu pourrais peut-être me déposer à La Plaine-Saint-Denis en passant. J'aimerais m'occuper de Zoé. C'est samedi, il n'y a pas école, et Quentin ne doit guère être d'humeur à écouter la petite pérorer toute la journée.

Durga envoya un texto à son gendre, pour lui faire part de son intention. Elle reçut aussitôt son accord enthousiaste.

-Tu es sa belle-mère préférée ! railla le mentaliste.

Marc laissa sa compagne devant l'immeuble de la cité dionysienne.

Durga traversa le jardin intérieur verdoyant et bien entretenu, de la copropriété. Lorsque, tout jeune couple, sa fille et son gendre avaient emménagé quelques années auparavant, tout était flambant neuf. Devant la résidence et le rez-de-jardin, s'étendait la pampa : un grand terrain vague où deux RER s'élançant chacun d'un côté opposé, réunissaient leur trajectoire dans une ligne de fuite improbable. À l'horizon de cette perspective surréaliste, on apercevait le Sacré-Cœur, niché dans un lointain noyé de pollution. Durga rêvait, sur ce terrain vague, voir pousser une verte prairie et paître un troupeau de bisons ou de chevaux sauvages. Mais Plaine-Commune opta pour l'édification de nouveaux logements et à présent, la pampa était construite. On ne voyait plus les RER ni le Sacré-Cœur. Dommage. Les premiers colons du Far West, durent ressentir la même nostalgie, lorsque Los Angeles avait cessé d'être un village.

Zoé s'élança aussitôt pour embrasser sa mamy. Elle avait prestement glissé de la chaise en face de laquelle était dressée la table où elle terminait son déjeuner.

-Et maman ? maman ! où elle est maman ?

-Dans l'avion ma chérie ! répondit Durga, en la serrant dans ses bras.

Et la gamine tourna son regard vers les baies vitrées, pour inspecter l'azur. Quentin l'informa qu'elle guettait depuis le matin, tous les appareils taguant le ciel de leurs striures blanches entrecroisées.

Mamy sortit le jeu de construction et proposa à sa petite-fille de construire un pont...

Marc Jourdain devait passer la reprendre, à son retour du "bureau". Ce week-end, néanmoins, s'annonçait bien morose.

À Levallois, toutefois, il en était tout autrement.

Le *Pilote* avait convoqué *Molière* dans son bureau. À présent qu'il savait que le Falcon volatilisé, à bord duquel se trouvait la fille du *loup blanc*, avait d'abord convoyé une famille saoudienne de Paris à Chambéry, il demandait des comptes sur cet enterrement des Déserts, auquel son agent avait tenu à assister. Cette affaire du Pôle Sud, qu'il croyait close, finalement, avait-elle un rapport avec la disparition du Falcon, son équipage et ses deux passagers ?

Marc Jourdain ne se démonta pas. Il affirma à son boss, qu'effectivement, une famille saoudienne avait assisté à l'enterrement : Bella Brigante, une Italienne ancienne anesthésiste de l'équipe du Pôle Sud, son mari, le prince Al' Moktar et leurs deux grands enfants, Aïcha et Karim. Ils étaient arrivés aux Charmettes en limousine. Après l'inhumation, ils étaient repartis immédiatement du cimetière de la même façon. Leur hôtesse, Marianne Simon, la veuve du docteur, les avait informés qu'ils n'assisteraient pas au repas de funérailles auquel elle les avait conviés. Et elle avait mentionné alors, qu'un Falcon les attendait au Bourget-du-Lac pour les ramener immédiatement en Arabie Saoudite.

Étant donné que sa compagne, Durga Demour, avait reçu le matin même un texto de sa fille Camille, l'informant qu'elle était à Chambéry avec l'avion auquel elle était affectée, en compagnie de ses deux pilotes, le mentaliste dit avoir songé à l'éventualité que ce soit effectivement le même Falcon. Cependant, cela n'avait rien de certain. En effet, bien d'autres personnes étaient venues de très loin pour rendre un dernier hommage au docteur Simon. Qui auraient pu emprunter également ce type d'avion. Et il cita l'Américain, la Russe, le Turc, les Hongrois, les Grecs, le Français... et même le Portugais. D'ailleurs, à ce propos, il avait justement reconnu José Rodrigues, ancien agent portugais des services secrets. Il mentionna que celui-ci était apparemment un vieil ami de Lucky Aslan, l'informaticien turc. Jourdain avait appris au cours du repas que Rodrigues avait efficacement secondé Aslan pour déchiffrer la langue de la femme gonda découverte au Pôle Sud.

À cela Francis Moreno, le patron de la DCRI, demanda à son agent si, à son propre avis, l'histoire de ce couple trouvé dans une sphère au Pôle Sud était bien passée dans le domaine du conte et de l'intox ou s'avérait avoir encore une certaine réalité pour les gens.

Marc Jourdain répondit avec circonspection qu'il était indéniable, pour l'équipe elle-même, qu'il avait été trouvé quelque chose au Pôle Sud. Mais après le suicide de la femme et l'explosion de la pile atomique, tout avait été enseveli et perdu à jamais.

À quoi *Le Pilote* fit remarquer que l'équipe de la DGSE envoyée sur les lieux un peu plus tard n'avait cependant relevé aucune trace de radioactivité anormale. Aucune trace non plus du forage d'un puits, ni des soi-disant installations laissées sur place lors de l'évacuation d'urgence. Tous ces gens, à son avis n'avaient-ils pas pu être la proie d'une hallucination collective ?

Le mentaliste répondit que tout dépendait comment on voulait présenter l'affaire. Et à qui. Si c'était pour rassurer le gouvernement, il valait effectivement mieux s'en tenir à cette version. Cependant... la DCRI tout aussi bien que la DGSE se devaient d'envisager les choses autrement. Mais il fallait alors que l'affaire soit à nouveau classée "top secret".

Francis Moreno considéra un long moment son agent en silence.

-Bien ! finit-il par lâcher. Que proposez-vous ?

Molière l'informa alors qu'apparemment, selon Lucky Aslan, tous les services secrets de la planète continuaient à rechercher l'équation de Zoran. *Le Pilote* fit la moue. En fait, il n'avait parcouru qu'un très ancien rapport sur la question et il avoua n'avoir pas lu *La Nuit des Temps*. Jourdain fit de son mieux pour lui résumer les implications de cette fameuse formule, apparemment gravée sur une paroi de la sphère d'or, puis détruite par l'informaticien turc. Il pensait, personnellement, que celui-ci en avait gardé une copie. Cependant, il fallait considérer qu'aucun physicien, même à notre époque, n'était en mesure de déchiffrer cette équation et de l'utiliser. Tout du moins des équipes pourraient-elles travailler dessus. Si elles la possédaient. Il est certain que les mathématiques étaient toujours les mathématiques, mais que les divers signes et symboles utilisés il y a plus de 900 000 ans n'étaient certainement pas les mêmes que ceux en cours actuellement. Nonobstant que, précisément, José Rodrigues était un cryptologue de renom et que sa présence n'était pas à négliger.

Alors, ce que le mentaliste proposait à son patron, c'est tout d'abord de s'attaquer... à la lecture du roman, afin qu'il se familiarise quelque peu avec ses arcanes et ensuite, de mettre

en place une surveillance discrète des protagonistes encore en vie, dont il lui rédigea la liste. Quant au Falcon, il allait falloir vérifier s'il avait bien décollé de Riyad. Jourdain fit remarquer qu'il était aisé, aux autorités saoudiennes, d'avoir mentionné son décollage pour éviter un incident diplomatique, mais qu'il avait très bien pu être retenu au sol pour une raison ou pour une autre. Il ne fallait pas s'affoler et temporiser. L'Arabie Saoudite n'était pas l'Iran. Il était urgent de rassurer le ministère de l'Intérieur. Il suggéra de contacter ou d'envoyer un de leurs agents à Riyad. Francis Moreno lui répondit aussitôt qu'il pouvait faire ses bagages. Il parlait parfaitement l'anglais, il serait adéquat qu'il se rende là-bas immédiatement.

Molière n'avait plus qu'à s'incliner et à obtempérer.

Il prit congé et descendit immédiatement au sous-sol de la "maison".

Après avoir inséré son passe d'accès à la chambre forte, il en retira une carte Gold-société avec son code, ainsi qu'un visa valide pour l'Arabie Saoudite. Avec l'identité correspondante, la machine spécialisée ajouta empreintes et photo au passeport en attente. Puis elle imprima un permis de conduire international au même nom, traduit en arabe.

De retour à son bureau, le mentaliste retint par Internet, un vol avec Qatar Airways, en partance dans la soirée. Sa nouvelle identité le présentait comme un agent commercial d'une grande firme de distribution agro-alimentaire. Il en étudia et mémorisa soigneusement tous les éléments puis détruisit la fiche. Ensuite, il se rendit chez lui, rue Greneta, dans le quartier des Halles. Il y prépara soigneusement un *cabin-bag* avec des vêtements légers, auxquels il adjoignit sa panoplie d'objets personnels. Il remisa enfin dans son coffre mural tous ses papiers d'identités le désignant du nom de Marc Jourdain. Puis il repartit pour La Plaine-Saint-Denis.

Quentin lui ouvrit la porte. Le mentaliste l'informa brièvement de son départ imminent pour Riyad en service commandé. La nouvelle eut l'air de réconforter quelque peu le commissaire. Au moins quelqu'un s'occupait-il de cette affaire de disparition d'avion. De surcroît, un de ses amis intimes en qui il avait entière confiance.

Durga se trouvait dehors sur le gazon, avec Zoé. La grand-mère et sa petite-fille paraissaient affairées à une activité que le mentaliste n'identifia pas immédiatement : une course d'escargots sur la table en plastique du jardin.

Marc la mit au courant de son départ programmé dans la soirée. Il comptait sur elle pour l'emmener à Roissy. Mais ils avaient quelques petites choses à régler auparavant, dans le Vexin français, lui signifia-t-il.

Le couple prit congé de Quentin. Durga promit de tenir son gendre informé, si elle obtenait quelque nouvelle nouvelle. Néanmoins, elle l'invita à venir le lendemain dans le Vexin avec la petite Zoé. Celle-ci serait certainement heureuse de retrouver Gipsy et Isidore, ainsi que son toboggan et sa balançoire. Et puis la météo annonçait du beau temps.

Dans la voiture, Marc fit part à sa compagne de son intention de contacter Lucky.

-Pour qu'il utilise le cercle ? demanda Durga.

-Bien sûr ! je n'ai pas l'intention de communiquer avec lui par mail, via Internet, ou de lui parler au téléphone. Je vais lui envoyer un texto sur ma ligne sécurisée, lui demandant de se brancher. Il comprendra.

Les deux compères : Gipsy le chien et Isidore le chat, accoururent aussitôt à la rencontre des humains, leur faisant fête dès qu'ils descendirent de voiture. Le félin brandit bientôt dans sa gueule, une taupe dodue qu'il avait dû attraper avec la complicité du loup noir. Durga les félicita chaleureusement, les taupes saccageaient le jardin, si on les laissait proliférer. Difficile, cependant, d'éviter les taupes...

Marc envoya un bref texto au Turc et suivit sa compagne dans le bureau du premier étage. Celle-ci mit en route l'ordinateur, puis, lui cédant la place, s'assit à ses côtés.

Le mentaliste fixa l'embout à sa bague et coiffa son cercle d'or.

Durga ayant ajusté le sien abaissa la visière pour être en communication avec lui et ils procédèrent à l'échange de leurs émotions réciproques. Marc ressentit ainsi combien sa compagne était affectée par son proche départ, alors qu'elle n'en avait rien dit, ni laissé paraître. Il pensa et partagea avec elle son interrogation à propos de Lucky, qui ne se trouvait peut-être pas chez lui ou pourrait être éloigné d'un ordinateur. Cependant, le mentaliste présageait que l'informaticien turc devait toujours avoir avec lui un petit ordinateur portable, dans son fameux sac Vuitton qui, avec la panse-machine, ne le quittaient guère.

Il reçut d'ailleurs, presque aussitôt, un bref message "OK", sur son iPhone.

Le réseau d'échange d'informations des humains devenait assez performant.

Pas encore autant, cependant que celui de l'univers.

Jourdain introduisit l'embout dans la fente USB de l'ordinateur. Puis il se concentra sur l'image mentale de Lucky. Bientôt, l'écran -auquel Durga lançait de temps à autre de petits coups d'œil furtifs- ne tarda pas à devenir noir.

-Ça commence ! prévint-elle.

Elle voyait sous ses paupières ce que voyait Marc lui-même : le visage du Lucky. Ses cheveux blancs et lisses tirés en arrière, retenus par un catogan. Ses yeux bridés. Ses épais sourcils. Le couple avait déjà constaté que les images mentales ne leur renvoyaient pas les cercles d'or, mais juste un halo légèrement lumineux. Une auréole. Marc envoya au Turc l'information de son déplacement en Arabie, commandé par son service. Et son souhait d'obtenir de Lucky les coordonnées de Bella Brigante, pour lui rendre visite.

Avec les cercles d'or, la communication était beaucoup plus directe. Elle ne s'encombrait pas de circonvolutions de phrases ni formules de politesse. Il fallait juste prendre garde à cesser d'émettre des idées pour "écouter l'autre" et ainsi être en mesure de recevoir les siennes en retour. Ce fut Durga qui nota l'adresse demandée. Marc tenta une interrogation sur l'équipage du Falcon mais les images se brouillèrent et la communication s'interrompit.

-Eh bien nous sommes fixés ! il ne veut pas en dire plus, lança Marc en ôtant son cercle et en se débranchant.

Il leur restait une large plage de temps avant de devoir se rendre à l'aéroport. Ils optèrent pour une balade dans le bois du Puy Regain, de l'autre côté du château et du Domaine^{1*}. Il y avait plus de trois jours que le loup ne s'était pas dégourdi les pattes. Comme on était déjà passé à l'heure d'été, il faisait jour plus longtemps, en ce milieu de mois de mai. La nature exubérante déroulait tout son nuancier de verts dans le feuillage de ses arbres et de ses buissons. De ses talus herbeux, de ses clairières rutilantes.

Si Gipsy s'en donna à cœur joie par les sentiers, Jourdain s'en rassasia les yeux. Avant le désert qui l'attendait, il lui fallait faire provision de verdure et de fraîcheur.

De retour à la maison, Durga leur prépara promptement à dîner mais, alors qu'elle avait mis son légendaire veau aux olives en route dans la cocotte minute, Marc l'attira dans la chambre sous un fallacieux prétexte. Du moins, sa compagne le prévint-elle que le temps leur était compté par le minuteur de la cocotte, mais cela ne sembla nullement inquiéter le mentaliste. Il prétendit même qu'ils avaient la vie devant eux.

Il lui démontra en actes combien il était lui-même affecté par l'interruption soudaine de leur lune de miel.

Ils avaient quitté la voie sèche pour la voie humide de l'action. Le conteur n'avait plus qu'à bien se tenir.

¹ * *Le Loup blanc* de la même auteure -Éditions du Bois Noir

Chapitre II

L'aéroport ultra moderne de King Khalid à Riyad, en plein désert, ne respirait cependant pas la chaleur humaine. Immense et glacé. La climatisation réglée à un degré presque polaire.

Les longues formalités de douanes passées, *Molière* se dirigea vers le bureau Europcar de location. Il avait déjà retenu un véhicule par Internet, ainsi qu'une chambre d'hôtel.

Une fois en possession de sa Hyundai Elantra automatique, il rentra le nom de la résidence dans le GPS et suivit ses indications. Le Mercure, en plein centre ville, se situait à une quarantaine de kilomètres de l'aéroport. Mais la surprise était grande, lorsqu'on parvenait à destination. On se trouvait soudain devant un imposant paquebot, à quai sur le sable ! L'aspect de ce navire-hôtel était tout à fait baroque et dépaysant.

Avec le décalage horaire et l'escale à Dubaï, on était déjà en milieu de matinée à Riyad. Si Jourdain avait peu dormi dans l'avion, une bonne douche le remit tout à fait dispos. Il se vêtit légèrement et compléta sa tenue d'une mallette de cuir contenant quelques dossiers. Il y glissa une paire de chaussures. Après s'être procuré un plan de la ville à la réception, il repéra facilement le Granada center, un grand mall abritant un Carrefour ainsi que plusieurs boutiques de luxe internationales. Le complexe se situait à quelques encablures de l'hôtel, mais, comme dans tous les pays du Moyen Orient, on ne se déplaçait jamais qu'en voiture. De toute façon, la température était déjà beaucoup trop élevée pour que l'on songe à se rendre où que ce soit à pied. Le mentaliste comptait s'acquitter au plus vite de la raison prétendue de son déplacement, avant de prendre contact avec un correspondant local.

C'est ainsi que Pierre Ménestrier se fit annoncer dans le bureau d'Hamid ben Abdallah, responsable commercial de l'hyper-marché Carrefour. Il était officiellement là pour se rendre compte de la bonne présentation des produits français dans les gondoles et écouter les éventuelles demandes ou doléances des Saoudiens.

Après une visite guidée du centre commercial, où le dit Pierre Ménestrier put constater combien la géographie de ce genre d'établissement était similaire sur toute la planète, il écouta complaisamment son interlocuteur lui énumérer ses rêves de développement. Il réussit même à faire quelques remarques sur l'agencement des gondoles. Ce qui le surprit lui-même. Il est vrai qu'à part le rayon "vins et spiritueux", qui n'existait dans aucun pays d'Arabie ni des Émirats, rien ne distinguait réellement ce Carrefour de ses frères européens et même chinois !

Le Français déclina ensuite une invitation à déjeuner, prétextant d'autres obligations. Le problème à Riyad, c'est qu'il n'y avait rien à visiter, rien à voir. Ou pas grand-chose, à part le souk, mais ce serait pour plus tard. L'absence de musique ambiante, de cafés animés et de cinémas, donnait une impression de vide sidéral à toutes les grandes allées de marbre du mall commercial. De froid interstellaire. Appuyé par la climatisation poussée à son maximum. Le seul endroit qu'on repérait auditivement de loin, était l'échoppe d'un cordonnier. C'est précisément là que se dirigeait Pierre Ménestrier.

L'agent se rendait chez le cordonnier, afin de faire remettre en place des semelles intérieures qu'il avait grossièrement arrachées dans sa chambre d'hôtel.

-I need some help, Mister Quark !* énonça-t-il.

L'homme aux cheveux poivre et sel qui s'affairait à meuler une semelle arrêta sa machine.

-Yes please, Mister Joyce¹ !* s'exclama-t-il avec un sourire un peu las.

Le Français présenta sa paire de chaussures à l'artisan, pour qu'il se rende compte par lui-même de la meilleure façon de réparer son vandalisme. Ainsi mutuellement identifiés les deux hommes pouvaient se permettre à présent d'engager la conversation.

Molière avisa son contact qu'il aurait besoin de quelques renseignements concernant l'aéroport King Khalid. Il lui donna l'immatriculation du Falcon -que l'homme nota sur un morceau de papier- et lui mentionna la date de son arrivée présumée, le jeudi précédent, le 16 mai, ainsi que celle de son soi-disant décollage, le vendredi 17 au matin.

L'homme s'absorba dans la contemplation des chaussures de Jourdain et lui tendit bientôt un ticket en ajoutant :

-Tomorrow ! It will be good² !*

Pierre Ménestrier sortit du mall pour rejoindre sa voiture. Il rentra alors dans le GPS une adresse sur Al Kharj Road et prit la route en suivant les indications de la voix synthétisée qui le guidait. Il apprécia alors la climatisation qu'il avait réglée à une température raisonnable. Il mit plus d'une heure pour atteindre sa destination. Après avoir traversé la ville, la route s'élançait en plein désert. Et il n'y avait pas plus à voir que dans la cité. Des bouquets de palmiers rabougris semblaient affalés sous la chaleur. Quelques dromadaires erraient derrière des clôtures sommaires. Ça et là, des maisons sans grâce montraient des dépendances arides. Et une impression de grisaille et de désolation ne quittait pas le voyageur, malgré le bleu du ciel. Bientôt, il se trouva longer un haut mur blanc crénelé, avant d'en trouver l'entrée gardée par deux hommes, sabres à la ceinture, qui somnolaient dans une guérite pimpante.

Ce fut sous l'identité de Marc Dupontel que le Français griffonna alors un mot à l'intention du prince Al' Moktar et de son épouse, les priant de bien vouloir le recevoir et se présentant comme un ami de Lucky Aslan. Leur rappelant toutefois qu'ils s'étaient entrevus en France, en Savoie, lors de l'enterrement du docteur Gabriel Simon.

Un des deux plantons s'éloigna vers l'intérieur du domaine, brandissant le message à bout de bras. Le mentaliste put alors apercevoir, par la grille entre-ouvert l'espace d'un instant, de hauts palmiers déployant dans l'azur leurs rameaux vigoureux et bien vivaces.

L'homme revint bientôt et lui fit signe de le suivre à travers des parterres fleuris, entrecoupés de vertes pelouses. Une eau pulvérisée fusait ça et là de tuyaux invisibles, dispensant sa fraîcheur aux jardins et à l'air ambiant. Au centre du parc, s'étendait un bassin doté d'une fontaine jaillissante alimentant de son eau claire plusieurs vasques communicantes en cascades successives.

Le planton s'effaça pour laisser passer le visiteur par la double et large porte vitrée aux verres teintés, qui se referma automatiquement derrière lui. Après le sas d'entrée, la pièce dans laquelle prit pied le mentaliste, dallée de marbre blanc, était immense et rendait le moindre meuble banal et insignifiant. Bella Brigante s'avançait vers le Français dans une longue robe d'intérieur en coton léger bleu turquoise, rehaussée de fins parements dorés.

-Soyez le bienvenu, monsieur Dupontel ! lança-t-elle en français, avec un chantant accent italien. Lucky m'avait prévenu de votre visite !

Marc était ébloui par le luxe des lieux et la classe de son hôtesse.

¹ "J'ai besoin d'aide, Mr Quark ! - À votre service, Mr Joyce !"

² "Demain, ce sera bien !"

Bella l'invita à la suivre et l'introduisit dans l'ombre fraîche d'un jardin intérieur courant autour d'un bassin au dessin élégant, dont la mosaïque bleue donnait à l'eau une couleur de lagon des mers du Sud. Une femme voilée apporta immédiatement rafraîchissements et collation.

L'Italienne entra sans attendre dans le vif du sujet. Elle avisa son visiteur qu'elle présumait la raison de sa visite. Lucky l'avait informée avant son départ de Paris du lien de parenté qui unissait son hôtesse de l'air à Durga Demour. Ainsi que Durga Demour à l'aventure du Pôle Sud. Aux Charmettes, l'informaticien turc lui avait également dévoilé la véritable activité du compagnon de celle-ci, monsieur ...

-Marc Jourdain ! lança *Molière* amusé. Ne soyez pas gênée de connaître ma véritable identité. À présent que nous faisons partie de la même communauté de, disons, "*privilegiés de Zoran*", il n'y a plus lieu de maintenir ce secret de polichinelle, que Lucky avait apparemment percé avant notre rencontre !

Bella sourit. Oui, elle savait que Marc était mentaliste et qu'il travaillait pour les services secrets français. À quoi celui-ci répondit qu'en Savoie, il n'était pas en service commandé, mais que cependant, il ne pouvait échapper à sa fonction. Si bien qu'aujourd'hui, il était officieusement là pour retrouver le Falcon, son équipage et ses passagers. Il prit soin de préciser que, néanmoins, ses services ignoraient tout des deux ressortissants gondas. Du moins, qu'ils soient vivants. Comme ils ignoraient l'existence de Zoran.

Son hôtesse le regarda fixement. Marc savait qu'elle se demandait s'il lui disait l'entière vérité. Il lui sourit.

-Voulez-vous que nous coiffions nos cercles d'or ? demanda-t-il malicieusement.

Elle rit. Et fit un signe de dénégation.

Cela ne serait, en effet, peut-être pas du goût du prince, son honorable mari, supputa Marc. Il lui demanda alors de lui raconter tout ce qui s'était passé au matin du fameux vendredi.

-Eh bien... *well... do you mind if I speak english*^{1*} ?

Le mentaliste lui accorda volontiers cette facilité et l'Italienne se lança dans la narration des faits. Il lui fallait remonter, précisément, à leur arrivée à Riyad, la veille des événements. Le jeudi soir.

En Saoudie, le week-end est décalé, même par rapport aux autres pays du Golfe. Il se situe le jeudi et le vendredi. Ils arrivaient donc en plein week-end. L'équipage ne possédant que des visas saoudiens restreints devait loger dans un hôtel prévu à cet effet, dans la zone de transit. Les quatre passagers du vol leur firent leurs adieux. Eux-mêmes étaient attendus par leur chauffeur pour rejoindre leur propriété. Cependant, dans la zone de transit, un autre équipage résidait dans l'hôtel, où la plupart du personnel était féminin et généralement indonésien. D'autres personnes qui, évidemment, utilisaient le *room service* ou se rendaient au restaurant. Et qui ont, ce soir-là, côtoyé Camille et ses deux pilotes.

Marc écoutait attentivement et ne voyait pas où son hôtesse voulait en venir. Y avait-il des terroristes parmi ces personnels en transit ou celui de l'hôtel ?

Bella Brigante continua son récit. Le lendemain matin, il était prévu que le Falcon reprenne deux passagers, en direction de Dubaï. Et ceux-ci se présentèrent au contrôle.

Le plan était que deux étudiants américains, dont le prince Al' Moktar était le "parrain", avaient obtenu leur visa pour visiter la nouvelle université science et technologie King Abdullah, au nord de Djeddah, sur la Mer Rouge. Hébergés à la fin de leur périple, dans le domaine du prince, ils attendaient son retour pour regagner l'Amérique, via Dubaï. La loi saoudienne voulant que toute femme soit voilée sur le territoire ne posait pas de problème à Aïcha. Il lui suffisait de retirer ses lentilles, pour concorder à son nouveau vrai signalement.

¹ * "Puis-je parler anglais ?"

Quant à Karim, il avait dû passer sa barbe à la tondeuse électrique et arborer une coupe de cheveux moderne, pour mieux paraître occidental et correspondre à sa nouvelle identité.

Il se trouve que précisément le 15 mai, des hackers aient lancé une cyber attaque¹ sur le ministère de l'Intérieur et mis leur site hors service.

-Un hacker nommé Zoran ! lança Jourdain avec un sourire.

-*Exactly**!

Seulement, pendant ce temps, dans l'hôtel de transit, un membre d'équipage se trouva pris d'une forte fièvre, atteint d'un syndrome respiratoire sévère. Parallèlement, une femme de chambre indonésienne présentait les mêmes symptômes. Le médecin de service mandé sur les lieux fut évasif, mais préoccupé.

Et c'est là que l'engrenage s'était mis en marche.

Le vendredi est le jour de la grande prière et le pays vit au ralenti. Néanmoins, depuis le 11 mai, l'hôpital Al Asha était en état de veille sanitaire. On dénombrait déjà 11 morts.

-Par coronavirus ! assena l'Italienne.

Marc Jourdain fronça les sourcils. Il calcula rapidement, malgré sa semaine mouvementée : on était aujourd'hui le dimanche 19 mai.

-Et ce matin, la télévision a fait état de 15 morts et 31 infectés, lâcha-t-elle encore.

Évidemment, le roi Abdallah jouait la transparence envers les pays occidentaux et le reste du monde. Cependant, il fallait mettre tous ces gens en quarantaine d'observation avant de les lâcher à nouveau dans la nature. Et que cela se passe précisément à l'aéroport de Riyad en zone de transit était très malencontreux. Il ne fallait pas céder à la panique. On différa l'information.

-Mais alors, où sont-ils à présent ? demanda le mentaliste.

-Les équipages et le personnel ont été transférés au Faisal Specialist Hospital and Research Center de Riyad, où ils sont à l'isolement, en observation. Des prélèvements ont été envoyés à Al Hofuf, au sud de Damman, dans l'Est du pays, au laboratoire de l'hôpital Al Asha.

Jourdain comprenait mieux pourquoi tout le monde s'était accordé sur le black-out.

-Et vous avez de leurs nouvelles ? interrogea-t-il ?

-Mon mari s'est rendu à Al Asha ce matin. Lui seul peut avoir ses entrées dans tous les bâtiments officiels et administratifs, ainsi que dans les hôpitaux. Il finance la plupart d'entre eux, répondit Bella.

-Et... nos deux Gondas dans tout ça ? interrogea encore le mentaliste.

-Angela et Jonathan ? Ils ont pris hier un avion régulier pour Dubaï ! répliqua Bella

-Je ne vais pas pouvoir, cependant, m'attarder chez vous bien longtemps, répliqua Jourdain avec une pointe de regret dans la voix.

-Mais j'attends un appel de mon mari d'une minute à l'autre, ajouta l'Italienne avec un sourire. Mangez quelque chose et rafraîchissez-vous en attendant !

Le mentaliste apprécia les mets froids, délicieusement préparés pour lui. Il goûta même au champagne saoudien : du jus de pomme allongé de Perrier... Ainsi installé chez le prince, il avait l'impression de se trouver dans une verte oasis, au sein d'un palais digne des contes des Mille et une Nuits. Et sa Shéhérazade était tout à fait charmante. Il eut alors une pensée pour Durga et l'imagina circulant voilée à travers le pays. Pas de quoi la ravir. Mais lui, eut aimé la découvrir sous cette part de mystère. Il but une grande gorgée de breuvage pétillant pour cacher son sourire à cette évocation.

L'iPhone de son hôtesse fit alors vibrer sa sonnerie décalée. Celle-ci se leva vivement et sortit du patio.

¹ Cyber-attaque tout à fait véridique et jamais revendiquée.

*Exactement.

Jourdain n'entendait plus que le murmure de l'eau du bassin sans cesse renouvelée, où les rayons du soleil faseillaient doucement. L'air était immobile. On pouvait entendre la Terre tourner. Un vertige le prit. Après la veillée bleue, le sérum, l'ascension du Margérian, la conduite de nuit, les heures d'avion, cette paix illusoire et fragile avait soudainement raison de son équilibre. Il se servit un verre de thé à la menthe, qui infusait dans une gracieuse théière orientale, au capuchon basculant. Durga en possédait une semblable. Il se souvient alors de son récit, du jour où, à Oman près de Mascate, elle avait découvert la même de taille géante, érigée en monument national incongru, à un rond-point.

Bella Brigante le tira de sa rêverie par un bruissement léger de sa robe.

-Well... commença-t-elle.

Elle informa alors son hôte que le steward en observation ne souffrait que d'une bronchite aiguë, provoquée par une climatisation trop fraîche, à laquelle de surcroît, il était allergique. Chez la femme de chambre indonésienne, les médecins avaient diagnostiqué, en revanche, un point de pleurésie mal soigné. Mais nulle trace de coronavirus. Les équipages devaient être ramenés sous bonne escorte à l'aéroport, dans la soirée.

Jourdain se prit à rêver qu'il pourrait faire le trajet de retour en Falcon avec Camille et les pilotes. Mais il savait que c'était impossible. D'une part, il possédait un billet de retour, n'autorisant aucune modification et n'obtiendrait un visa de sortie du territoire qu'à la date idoine. D'autre part, la compagnie qui gérait le Falcon aurait à cœur de trouver des passagers depuis Riyad ou Dubaï, pour rentabiliser son retour au Bourget.

-Je vais rentrer à Riyad ! annonça-t-il à son hôtesse. Vous exprimerez à votre époux, mon regret de ne pas attendre son retour pour le rencontrer et le remercier de sa démarche.

Il hésita quelque peu, puis il ajouta :

-J'aimerais vous poser une question, mais n'y répondez pas si vous la trouvez par trop indiscreète : combien le prince Al' Moktar a-t-il d'enfants ?

L'Italienne pouffa de rire et lui répondit aussitôt :

-Vingt-huit... à ma connaissance !

Puis elle le reconduisit jusqu'aux jardins, où un serviteur enturbanné le pilota vers la grille. Un des plantons lui indiqua l'emplacement de sa voiture, garée sur un parking ombragé par les soins d'un chauffeur.

Et c'est Pierre Ménestrier qui reprit le volant de la Hyundai.

Il avait étudié le plan de la ville et repéré le souk Al Zaal, qui se trouvait être justement sur son trajet de retour. Il en rentra l'adresse dans le GPS. Une fois en ville, il engagea bientôt la voiture sur l'Ash Shaikh Muhammad ibn Ibrahim.

La chaleur extérieure était encore plus intense qu'à l'aller, elle saisit immédiatement l'homme à la gorge dès qu'il ouvrit sa portière. Il lui sembla être écrasé sur place, ralenti dans ses mouvements, englué dans l'espace. Il s'engouffra bien vite sous le couvert du souk climatisé. Apparemment, les quarante voleurs d'Ali Baba avaient déposé là leur butin. À l'intérieur de plusieurs bâtiments, communiquant par de labyrinthiques passages, le mentaliste découvrit un déballage d'objets de toute sorte, ordonnés par secteurs, allant des plateaux de cuivres aux narguilés, en passant par les babouches, les kéfiés, les dishdashs. Plus loin les brûle encens en bois précieux, les lampes à huile, les poteries vernissées. On découvrait aussi une orgie d'épices en tumulus flamboyants et une multitude de fioles de parfums capiteux, avant de passer devant les cascades de tapis tombant des murs ou entassés en montagnes compactes. Suivait une longue rangée de vitrines aux guirlandes de bijoux d'or, d'ambre, de lapis-lazuli, faisant place à des pyramides de vidéos de La Mecque et d'échafaudages de K7 de versets du Coran. Une zone présentait des gamelles de toutes tailles, des instruments de cuisine, puis encore des paniers à serpents, des sacs et des besaces en cuir, des ceintures, des peaux de mouton. Des selles de dromadaire avec leurs coussins colorés. Des coffres et des

coffrets. Le plus intrigant fut les minuscules tabourets ronds à un pied. À l'usage du repos des faucons. Accompagnés de gros gants pour se protéger des leur serres et de capuchons en cuir, pour ... leur voiler la face. La chasse avec son propre faucon était très prisée des Saoudiens.

La foule était dense, elle aussi.

Alors que dans les rues, on ne croisait pratiquement que des hommes, ici, se bouscullaient des volées de fantômes noirs, faisant tourner leur amples manches pour saisir un objet convoité : des femmes, toutes accompagnée de leur mentor. Mari, père, frère ou chauffeur.

Soudain, un muezzin appela à la prière par le truchement de haut-parleurs multiples et brusquement toute la scène se figea. Et se dissocia.

Les marchands abandonnaient ce qu'ils avaient dans les mains pour fermer boutique.

La foule se hâtait vers la sortie pour rejoindre la mosquée voisine.

Le Français s'immobilisa, décontenancé. Il avisa une chaise abandonnée dans une encoignure et s'y laissa tomber. Il attendait la fin de l'alerte. Immobile. Priant pour que les bombes ne l'atteignent pas. Allah avait ses snipers.

Enfin, après les versets rituels, tout le monde regagna le souk et reprit le cours de sa vie là où il l'avait laissée. Le mentaliste sortit de l'ombre où il s'était réfugié et se heurta d'emblée à une masse de muscles surgie inopinément d'on ne sait où.

-Lucky ! s'exclama-t-il en reconnaissant avec stupeur le géant turc.

-Marc, *amigo* ! railla l'informaticien en le broyant à moitié dans une accolade.

La surprise passée, l'*amigo* se rendit compte aussitôt qu'il était impossible que cette rencontre soit fortuite. Encore un coup de Zoran, qui avait dû le localiser avec le GPS. Il aurait fallu qu'il circula à vélo, pour échapper à son repérage. Par cette chaleur. Ou plus simplement, songea-t-il brusquement, c'était peut-être sa bague, qu'il n'avait pas quittée, qui avait guidé Lucky. Ou son téléphone cellulaire.

-Tu as eu des nouvelles toi aussi ? lui demanda le géant, en français.

-Oui, par Bella. Le prince, qui s'était rendu ce matin au laboratoire de l'hôpital Al Asha, lui a téléphoné pendant que j'étais chez elle. Mais... tu dois le savoir !

Pour toute réponse, le Turc sourit de toutes ses dents et entraîna son ami par la ruelle.

-Viens, je vais te faire découvrir un endroit fabuleux ! annonça-t-il. Une sorte de Café des Délices.

Une fois attablés devant un thé bouillant et des loukoums, dans un antre dont le Français n'aurait jamais pu seul trouver l'entrée, l'informaticien reprit la parole.

-Je t'avais dit que tout allait rentrer dans l'ordre sous trois jours, fit-il remarquer.

-Certainement, mais je n'allais pas expliquer cela à mon chef ! répliqua le mentaliste. C'est moi qui avais suggéré ma présence à l'enterrement du docteur Simon, vu mes liens avec Durga Demour. Ainsi, lorsque le boss a su que sa fille Camille faisait partie de l'équipage du Falcon évaporé et que l'avion avait déposé auparavant quatre passagers à Chambéry, il a fait le rapprochement et m'a demandé quelques éclaircissements. Je n'ai pas été embarrassé pour lui répondre. Je ne lui ai parlé que des survivants de l'ancienne équipe intervenue au Pôle Sud et de leurs éventuels conjoints. Et enfants. Je m'en suis tenu là. Mais il a trouvé adéquat et opportun de m'envoyer en mission ici pour me rendre compte de quoi il retournait réellement.

-Tu es en voyage d'affaire, alors ! plaisanta le Turc.

-Tu ne crois pas si bien dire ! s'exclama le Français. Mais toi, qu'est-ce qui t'amène en Arabie ?

-Devine !

-Angela et Jonathan !

-Exactly !

-Bella m'a dit qu'ils avaient pris un vol régulier pour Dubaï, ne me dis pas qu'ils n'y sont pas arrivés !

-Non, ils sont arrivés... mais ils s'y sont volatilisés.

-A Dubaï, aéroport international, port franc, carrefour de toutes les cultures ! Auraient-ils abandonné leurs bagues ? dit Marc avec un sourire narquois.

-Bingo ! Dans un coffre de banque... répliqua l'informaticien, dépité.

-Ils auraient ainsi, simultanément, décidé de recouvrer leur liberté et de faire des enfants ? avança le mentaliste, s'efforçant d'effacer de sa voix toute ironie.

-Il y a bien d'autres moyens de contraception à notre époque, rétorqua son interlocuteur sans se démonter. La seule chose qui me préoccupe, c'est s'ils l'ont fait de leur plein gré.

-Comment cela ?

-Ils ont pu être kidnappés ! murmura le géant en baissant la voix.

-Je suppose que Zoran a testé les coffres de la banque... et qu'il a eu accès à l'identité de la personne qui a loué celui qui contient les bagues, augura Marc en se penchant vers lui.

-Effectivement. Mais cela ne mène à rien. On peut louer un coffre à Dubaï sous n'importe quel nom d'emprunt, du moment qu'on s'acquitte des frais. La banque vous délivre une clé et un numéro. Ils sont plus discrets qu'en Suisse ! constata Lucky.

-Que vas-tu faire ? Il reste les cartes de crédit, ils ne peuvent vivre sans argent ! fit remarquer le mentaliste.

-Les comptes ont été pratiquement vidés en dollars US, répondit le Turc d'un ton morne. S'ils partent en Inde, ils peuvent vivre un sacré bout de temps sans utiliser leurs cartes.

-Et que comptes-tu faire ? interrogea le Français.

-Chercher leurs traces ! lâcha son interlocuteur.

Marc Jourdain exposa alors que le couple, s'il voulait disparaître, avait certainement zappé les aéroports et les enregistrements. Peut-être avait-il acheté une voiture. Ou pris un autocar. Quoi que des Occidentaux n'utiliseraient pas ce genre de locomotion s'ils souhaitaient ne pas se faire remarquer. On peut se rendre au sultanat d'Oman en voiture et de là, prendre un bateau pour l'Inde. Un cargo depuis Muscat. Ou embarquer d'un port quelconque des Émirats, pour Djibouti. Tout cela était certes long et compliqué. Mais pas impossible. À présent, si les deux Gondas s'étaient fait enlever, c'était plus complexe. Les pistes étaient multiples. Les ravisseurs avaient pu regagner l'Arabie Saoudite. Ou l'Iran. D'autres puissances étrangères avaient les consulats et maints contacts à leur disposition.

-C'est certain, acquiesça Lucky Aslan. Cependant, nous ferions mieux de quitter le souk avant la prochaine heure de prière. Nous pourrions dîner ensemble. Je suis venu en taxi mais... tu as ta propre voiture, non ?

Le Français hocha la tête et lui sourit à son tour sans rien dire. Le Turc connaissait parfaitement la réponse. Néanmoins le mentaliste émit le souhait d'acheter un cadeau pour Durga avant de quitter le bazar. Il avait remarqué de magnifiques colliers de lapis-lazuli.

Ce fut Lucky qui marchanda, en arabe, et Marc obtint l'objet de son choix pour une centaine de riyals.

Le Turc pilota son ami à travers la ville par un parcours sinueux, pour enfin lui indiquer un restaurant à l'allure banale. Le Français se gara. Il allait descendre mais Lucky le retint par le coude en consultant sa montre.

-La prochaine prière est imminente. Attendons un moment ! proposa-t-il.

Effectivement, quelques instants plus tard, le muezzin appelait à nouveau à la prière. Les devantures se baissaient. Les voitures se garaient. Les gens se hâtaient vers la mosquée la plus proche. Ce qui ne représentait jamais une grande distance à parcourir. Les mosquées les plus diverses, en taille comme en couleur, truffaient littéralement rues et avenues.

Une demi-heure plus tard, la cité s'animait à nouveau. Les commerces rouvraient, les voitures circulaient.

Après un dîner succulent, accompagné tristement de Moussy, la bière sans alcool, le Français raccompagna son ami à l'hôtel Intercontinental, en face de la soucoupe volante du ministère de l'Intérieur, brillamment illuminée. Puis il regagna son propre paquebot posé sur le sable du désert.

Le lendemain, Marc calcula sa sortie entre deux heures de prières -que lui avait communiquées Lucky- et se rendit au Granada Center. Le mentaliste arpenta les allées de marbre blanc, longeant les luxueux magasins des plus grandes marques internationales. Une profusion d'opulence, de faste, de vitrines flamboyantes et sophistiquées. Il rallia l'échoppe du cordonnier. Celui-ci lui tendit un sachet de papier contenant ses chaussures, qu'il échangea contre une poignée de riyals. Il l'entretint alors à voix basse, avec un accent anglais tout à fait singulier : le Falcon, qui avait séjourné sur le tarmac, s'était envolé pour Dubaï avec son équipage, la veille au soir. Une alerte au coronavirus, ayant entraîné la mise en quarantaine des équipages occupant l'hôtel de transit, l'avait retardé. Mais aucune infection n'avait été détectée. Les autorités ne les avaient pas retenus plus longtemps.

Rien que *Molière* ne sache déjà. Il remercia néanmoins "*Mr Quark*" et quitta le mall commercial. Il passa à l'hôtel récupérer sa valise et se dirigea vers l'aéroport. Son vol était programmé pour l'après-midi. Il devait auparavant rendre sa voiture au loueur et obtenir son visa de sortie du territoire. Il serait à Paris le soir même.

Durga Demour l'attendait dans le hall des arrivées, à Roissy. Marc Jourdain la trouva plus séduisante que jamais. Il la serra ardemment dans ses bras, comme s'il revenait de la guerre après une longue absence. En chemin, il lui fit le récit de son voyage.

De son côté, la chanteuse avait-elle eu des nouvelles de sa fille ? Oui. Quentin, avec qui elle avait passé le dimanche dans le Vexin, en compagnie de Zoé, avait reçu un appel de Camille, en provenance de Dubaï. L'équipage était en attente de passagers. L'hôtesse de l'air ignorait encore leur prochaine destination. Tout le monde allait bien.

Les animaux déployèrent à leur arrivée dans le jardin toute une panoplie de signes d'amitié, faits de frôlements et de léchouilles. Le collier de lapis-lazuli fit une heureuse.

Le mentaliste, quant à lui, fut bien aise de retrouver l'harmonie du salon, ainsi qu'un verre de "médicament". Cependant, il entraîna bientôt sa compagne vers l'étage. Histoire de reprendre leur lune de miel, là où ils l'avaient laissée.

Levallois, le lendemain, lui parut triste et humide. Il pleuvait. Une pluie de printemps, certes, mais une pluie tout de même, malgré les marronniers en fleurs qui s'ingéniaient à éclairer la verdure de leur blanches grappes. La Seine faisait le gros dos. Le *Pilote* grise mine.

Quand *Molière* eut terminé son rapport, le boss lui fit part d'une communication confidentielle : on déplorait deux morts par coronavirus en France. Des personnes rentrant d'Arabie Saoudite. Et il y avait mieux. La résurgence de ce virus inquiétait les services sanitaires, mais également les services secrets. Il peut être propagé par les chauves-souris, qui en sont les porteuses endémiques, mais également par les dromadaires. Néanmoins, après une nouvelle étude de ce virus résurgent, une mutation anormale avait été détectée, qui faisait soupçonner l'élaboration d'une version manipulée, intentionnellement propagée.

Marc émit l'idée d'une contamination par les faucons, arme de chasse favorite des Saoudiens. Cette éventualité laissa son boss rêveur. Il ouvrait un champ d'action insoupçonné. Mais dans quel but ? Obliger le pays à fermer ses frontières ? Empêcher le grand pèlerinage d'octobre à La Mecque ? Une manigance de l'Iran chiite contre l'Arabie sunnite ? Le mentaliste ne pouvait s'empêcher de songer à d'éventuels ravisseurs du couple gonda, venus précisément d'Iran.

À Dampierre, dans le Vexin français, Durga aussi réfléchissait. La bague, cadeau de la panse-machine après absorption du sérum, permettait de se brancher sur n'importe quel ordinateur pour rentrer en contact avec Zoran, par le truchement du cercle d'or. Cependant, d'après ce que lui avait révélé Jourdain, elle servait aussi d'émetteur de localisation, pour le cerveau à intelligence artificiel tapi dans les profondeurs de l'Antarctique.

Les deux Gondas avaient préféré abandonner leur bague dans un coffre de banque, pour ne pas se faire pister. Ou bien d'éventuels ravisseurs les y avaient enfermées pour une raison similaire. Ce qui impliquait alors que ceux-ci aient découvert cette fonction singulière. Soit fortuitement, elle leur aurait alors servi à pister le couple, soit ils auraient extorqué le renseignement à leur deux prisonniers par le chantage ou la force. Mais qu'allaient-ils à présent exiger d'autre ? Là résidait tout le danger.

Considérant que chaque citoyen possédant un téléphone cellulaire était localisable géographiquement, tout déplacement de la population devenait traçable. Mais d'autres questions qu'avaient soulevées Jourdain la préoccupaient beaucoup plus. Zoran pouvait infiltrer tout réseau électronique. De la même façon il est possible qu'il puisse avoir accès à toutes les caméras de surveillance. Ce maillage était impressionnant. Cependant, si l'on songeait que ces pouvoirs puissent tomber un jour entre les mains d'une quelconque puissance étrangère -ou même intérieure- donnait alors le frisson.

Les écoutes téléphoniques, les surveillances de mails et de textos étaient déjà pratiquées impunément par les États-Unis. Ainsi que, chacun le savait, partiellement par un certain nombre de grandes puissances. Ce qui incitait les agents de la DCRI et de la DGSE à utiliser le moins possible ce genre d'échange. Le commissaire Quentin Barbet de la brigade des Stups -le gendre de Durga- s'en défiait tout autant.

Quelle liberté réelle restait-il aux citoyens du monde ?

Lucky imaginait que le couple, sur lequel il veillait depuis quarante-cinq ans, veuille se réfugier en Inde, peut-être songeait-il à la retraite d'un ashram. Néanmoins, le *loup blanc*, penchait plutôt pour l'Australie. Les Gondas seraient beaucoup plus en sécurité auprès du peuple aborigène Wurundjeri, que nulle part ailleurs. Restait la question pleine et entière : pourquoi voulaient-ils se soustraire à l'emprise de Lucky et, par là même, de Zoran ? Fuyaient-il un danger quelconque ou avaient-ils l'intention d'accomplir une mission, connue d'eux seuls ? Sans leur bague, ils se coupaient de leur passé, de leur identité profonde. Mais pas de leurs amis. Ils en avaient certainement. Ils n'avaient pas vécu pendant quasi un demi siècle sur la planète sans tisser des liens avec leurs semblables. Ne leur restait guère comme moyen de communication sûr, qui ne puisse être intercepté, que le courrier par la poste. Un comble à notre époque ! Ou les pigeons voyageurs... La chanteuse se souvint d'un album du chanteur Herbert Pagani, *Mégalopolis*, où des habitants d'une cité au bord de l'abîme empruntaient ces volatiles pour communiquer en vue de s'échapper vers un ailleurs.

Il suffisait de presque rien pour que le monde bascule.

Un rouge-gorge vint becqueter sur le rebord de la fenêtre du bureau de Durga.

Elle se remémora les oiseaux picorant sur sa fenêtre au soleil. Image qu'elle avait vue sous ses paupières closes, en contact avec Zoran par l'intermédiaire du cercle d'or. Image qu'elle avait revue, de ses yeux vue, le lendemain matin. Identique. Dans quel futur puisons-nous ? Dans quel présent vivons-nous ? De quel gouffre du passé sommes-nous issus ?

"Le réel est comme un lego fractal qui met le vide en boîte" ¹*

Durga se leva pour emplir de graines les écuellles devant sa fenêtre. Il fallait donner à manger aux voyageurs !

Une idée lui vint. Elle coiffa son cercle d'or et brancha sa bague sur l'ordinateur, en se concentrant sur l'image du rouge-gorge. L'écran palpita. Le fond d'écran, figé sur la plage

¹ *Philippe Petit (philosophe)

déserte du bout du monde, que venaient lécher des vaguelettes d'écume statiques issues d'une mer transparente, se fondit en un bleu azur uniforme.

La femme, sous ses paupières, vit un nid et des oisillons becs grands-ouverts attendant la becquée. Son rouge-gorge arrivait en voletant pour déposer sa pitance dans les gosiers affamés. Ici, maintenant, le rouge-gorge était là. Sur la fenêtre.

L'Arabie Saoudite fut ravagée par une épidémie de coronavirus. Tous les vols suspendus. Les frontières fermées. La péninsule fut mise en quarantaine. Ainsi que les émirats jouxtant ses frontières, le sultanat d'Oman et le Yémen. Il y eut plus de 100 000 morts. Toute la population féminine fut réquisitionnée pour soigner les malades, autorisée à conduire et à oublier le voile.

En Iran, éclata la révolution. Les mollahs furent destitués et condamnés à mort. La guerre civile fit plus de 100 000 morts. La démocratie laïque fut proclamée.

Il en fut de même dans tous les pays arabes.

Au Pakistan, après une résolution de l'ONU, des drones ultramodernes furent envoyés sur les fiefs talibans. L'Afghanistan fut nettoyé de la même façon. Il eut plus de 100 000 morts. Partout des milliers d'écoles furent construites pour accueillir les filles et les femmes avides de savoir. La burqa fut proscrite.

Israël cessa la colonisation. Un état palestinien fut créé. Le mur de Gaza détruit.

Daniel Cohn-Bendit prit la place de José-Manuel Barroso à la Commission Européenne.

L'Europe demanda à l'Allemagne de changer de politique. Sinon, elle ferait l'Europe sans elle. Un SMIC minimum fut voté dans chaque pays de la communauté. Tous les produits venant de Chine, d'Inde et d'Amérique furent lourdement taxés. Il n'y eut plus de délocalisation. L'Angleterre adopta l'euro. Les OGM furent bannis.

Les crédits européens alloués à la recherche furent triplés. On mit au point un nouveau carburant propre. Les multinationales furent démantelées et leurs différents groupes mis sous tutelle d'état. Un programme d'arrêt de toutes les centrales nucléaires fut initié, échelonné sur une période de 50 ans, comportant des clauses intangibles, quels que soient les gouvernements.

François Hollande proposa une alliance à Nicolas Sarkozy. Comme ils étaient de la même taille, aucun ne pouvait dominer l'autre. Ils formèrent un grand parti populaire d'union nationale : Le Front de Janus, dans lequel furent engloutis les duettistes Borloo-Bayrou. Alain Juppé fut nommé Premier ministre. Ségolène Royal, ministre de l'Éducation nationale. La Culture fut attribuée à Jacques Attali, la Condition féminine à NKM. Les Affaires étrangères à Rama Yade. Un secrétariat des anciens combattants fut offert à Mélenchon. Marine Le Pen passa du bleu marine au transparent. Carla Bruni écrivit une chanson vantant la nouvelle démocratie.

Tous les pesticides furent proscrits en Europe. Pierre Rabhi fut élu conseiller européen à l'agriculture et sa planification passa sous sa tutelle.

Nicolas Hulot devint son chef de cabinet avec toute l'équipe des Colibris.

Les éleveurs et agriculteurs purent vendre leurs produits directement dans l'enceinte des supermarchés de proximité, ainsi que bon nombre d'artisans, contre une faible redevance.

La plupart des médicaments furent retirés du marché. Une grande campagne en faveur de l'homéopathie permit aux gens de se soigner plus sûrement à moindres frais. Les acuponcteurs firent florès. Des publicistes de talent furent engagés pour réaliser des spots-flash drôles et efficaces sur la contraception, destinés à accompagner d'office tous les journaux télévisés. La sexualité et la contraception furent enseignés obligatoirement dans toutes les écoles à partir de douze ans avec l'instruction civique. Des plaquettes de pilules

furent mises à disposition des élèves pour 1€. Les préservatifs furent entièrement détaxés et vendus à 1€ la boîte de dix. Des distributeurs installés sur chaque horodateur.

La Sécurité Sociale ne fut plus en déficit.

Tous les dealers furent filmés et fichés. Ils furent invités soit à quitter le territoire, soit à accepter un travail d'intérêt général sous bracelet électronique.

Les États-Unis se résolurent à fermer tous les MacDo pour lutter contre l'obésité. Ketchup et mayonnaise furent retirés du marché. Le pain de mie déconseillé. Les sodas interdits.

Durga retira le cercle d'or. Elle fatiguait.

Le rouge-gorge avait disparu.

Elle mit un panneau sur sa page : "Attention travaux ! Route barrée à 5 lignes".

Elle méditait :

Y avait-il plusieurs avenir ?

À partir de combien de désirs groupés l'avenir se courbait-il dans un sens ou dans l'autre ?

Combien fallait-il accepter de morts pour aiguiller la planète sur d'autres rails ?

Comment convaincre les sceptiques, les négatifs et les individualistes forcenés ?

Comment désactiver toute théorie du complot ?

Nous sommes responsables de notre avenir, c'est nous qui le tissons, qui d'autre ?

Pourtant, la chanteuse savait que ce n'était pas si simple. C'était même un piège.

Il n'y avait pas de formule magique qui résolvait les problèmes par une solution radicale. Certes la tentation était grande. Cependant... tant que nous utiliserons ces fameuses "solutions radicales", il y aura des guerres. Il fallait prendre le problème à la source. Détruire et tuer ne résolvait rien. Dénouer les nœuds un à un demandait du temps.

Une minuscule araignée descendait en rappel au bout de son fil, le long de la lampe de bureau de Durga. Celle-ci ouvrit la fonction photo de son téléphone, mais l'araignée n'apparaissait pas sur l'écran. Elle zooma. Elle la prit en vidéo, grosse comme une tête d'épingle, plus les pattes.

Qu'avait-elle à lui dire ? Voilà qu'elle remontait à toute allure. La femme éteignit la lampe, de peur que la petite bête ne se brûle les pattes. Si petite. Si agile. Si intrépide.

Elle vibrait, minuscule, au bout de sa presque invisible petite corde.

Était-ce un rappel de la théorie des cordes à son attention ?

Que peut bien manger une araignée de cette taille dans le bureau d'un humain ?

Peut-être savons-nous mieux ce que mange un trou noir au cœur d'une galaxie.

Chapitre III

Marc Jourdain trouva Durga dans le salon, le stylo à la main, une feuille de papier posée devant elle, sur la table basse.

-Tu fais quoi ?

-L'inventaire !

-De quoi ?

-De mes rêves...

Marc sourit et vint s'asseoir près d'elle. Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

-Tu rêves à ton avenir ?

-À notre avenir !

-Ah ! Donc, je peux partager avec toi ! Je suis dans tes plans ?

-Bien sûr ! Mais il n'y a pas que toi...

-Déjà des infidélités ? Est-ce le sérum qui te donne des idées ?

-Sans doute... mais aussi Zoran. Je l'ai consulté !

-Et... c'est mieux qu'une cartomancienne ?

-Disons, plus imagé ! Plus épique !

Et Durga conta à Marc son expérience de l'après-midi. Elle lui montra même la vidéo de l'araignée. Celui-ci s'extasia et leur servit un verre de "médicament".

-Tu es sûre que tout va bien ? questionna-t-il.

-Tout à fait ! répondit-elle. Tu devrais essayer, toi aussi, pour voir si ... tu vois la même chose que moi !

En fait, Marc ne vit pas la même chose que Durga.

Il vit que la thérapie génique pédalait dans la semoule et que la mise à jour du génome humain ne résolvait pas les problèmes. Que la plupart des maladies étaient transmises par les traumatismes de l'arbre généalogique qui influaient sur les protéines de l'ADN. Le corps n'est pas une machine que l'on peut régler. Il a une mémoire qui enregistre tout. Plusieurs cerveaux en fonction. Il est le reflet de nous-mêmes et de nos affects : **L'UN EST L'AUTRE**.

Et la grande part d'ADN que l'on considérait comme "poubelle", n'influant pas sur les gènes, se révélait être au contraire le réservoir d'une infinité de modulations fines.

Il vit que le siège des souvenirs ne résidait pas que dans le cerveau, pas plus que les émissions de télévision ne résident dans l'écran plat. Chaque être vivant avait son temps propre et son réseau personnel d'espace-temps, que le cerveau -quand il fonctionnait bien- lui permettait de revisiter, comme un *cloud* de stockage. Et que des gens "corrélés" pouvaient en partie partager, ce qui expliquait la transmission de pensée. Comme la connaissance de langues ou d'événements complètement étrangers à la personne.

De même, le cerveau était capable d'appréhender certaines images du futur. Futur induit par toutes nos actions, paroles, décisions et état d'esprit. Mais il était possible justement

de le modifier, pour lui faire prendre une autre route. Il y avait de multiples routes que l'on pouvait envisager, lorsque l'on demeurait conscient et attentifs aux conséquences de ses choix.

Cependant, les chemins se resserraient vers l'inévitable et l'irréversible, par inconséquence et distraction. Ou encore, quand un flot de forces contraires vous entraînait dans son vortex.

Il vit que les physiciens avaient une idée de plus en plus précise de ce que pouvait être ladite *matière noire*. Celle qui maintenait toutes les pièces ensemble. Qui dirigeait toute la symphonie. Le chef d'orchestre qui donnait ses instructions aux musiciens des cordes. Matière aussi évanescence que celle des neutrinos, particules qui traversent la Terre sans rencontrer la moindre résistance. Sans parler de l'énergie dite noire, elle aussi, constance qui déroulait une guirlande de zéros après la virgule avant de se signaler par un nombre positif.

Mais surtout que l'humanité, après être tombée des nues en apprenant que non seulement la Terre n'était pas le centre du monde et que le Soleil -autour duquel en réalité elle tournait^{1*}- n'était qu'une banale étoile de banlieue dans une immense galaxie en comportant des milliards, l'humanité, donc, avait découvert qu'en fait, une centaine de milliards de galaxies peuplaient l'univers visible. Sans parler de la partie immense à laquelle nous n'avions pas accès. De la même manière qu'on ne peut pas voir au-delà de l'horizon. Et qu'enfin les cosmologistes envisageaient qu'il était possible qu'un nombre indéfini d'univers se baladent dans leur bulle au milieu d'une mer infinie d'énergie virtuelle.

Quelle claque pour tous les nombrilistes !

Durga, qui ne voulait pas être en reste, prit le relais. Et ce qui fut le plus signifiant et à portée de main, c'est ce qu'elle perçut de la refonte drastique de l'enseignement.

Peut-être faudrait-il faire un choix de ce qu'il est véritablement nécessaire d'apprendre par cœur. À présent que tant d'informations sont à la portée d'un *clic* de souris, est-il vraiment nécessaire de bourrer la tête des enfants de renseignements qui ne sont pas de première nécessité ? Ce qui compte, ce n'est pas à quelle date et à quel âge François 1er a gagné la bataille de Marignan, ni sur quel cheval -cela tient plutôt d'une saga en plusieurs épisodes, qui pourrait faire l'objet de séries télévisées. Mais la compréhension du principe de la succession des chefs de guerre et des rois, depuis le début de l'humanité, pour diriger les peuples. Avant qu'un peuple ne fasse sa révolution et s'empare du pouvoir de décider lui-même, pour lui-même. Et cela n'a été possible qu'avec l'écriture, puis l'imprimerie et à présent Internet. Sans éducation et sans information, les peuples ne peuvent évoluer. Ils sont la proie de l'obscurantisme. Des religions asservissantes, qui n'ont rien à voir avec l'idée de Dieu. Qui, s'il existe, de toute façon est unique et le même pour tout le monde. Nonobstant que, si Dieu il y a, il ne peut exiger ni désirer de nous qu'un regard d'amour. Qu'à-t-il à faire de génuflexions, de sacrifices, d'encens et de simagrées ? On n'achète pas Dieu. Pas plus qu'on ne peut acheter l'Univers. Et c'est nous qui choisissons l'orientation de notre vie. Personne d'autre. C'est notre vie. Nous sommes libres d'en faire ce que bon nous semble.

On apprendra également aux enfants quelle idée directrice se dégage d'une religion. Ce qu'elle fédère. Comment elle est née. Par quelle nécessité sans hasard. Nous effleurons la surface des choses et nous croyons -car il s'agit toujours de croire...- y comprendre quelque chose, alors que nous ne voyons que le reflet de notre propre image, sans même nous en rendre compte.

Tout dépend toujours de ce que l'on veut regarder et de l'angle sous lequel on le regarde. Aucun peintre, aucun photographe ne démentira cela.

Il faudrait remonter au Début de l'Histoire. De ce Livre millénaire, source essentielle de notre culture. Lorsque les Élohim avaient jeté leur dévolu sur un petit peuple qui possédait l'écriture.

¹ * -Pour tous les Terriens qui l'ignorent encore...

Lorsque Sarah (qui s'appelait encore Sarai) âgée déjà, se désespérait de ne pas avoir d'enfant et qu'elle poussa sa servante égyptienne, Agar, dans le lit de son mari Abram (qui ne s'appelait pas encore Abraham).

Il en résulta la naissance d'un garçon, Ismaël. Descendant tant attendu.

Et puis voilà que les Élohim viennent visiter leurs colonies ! pour mettre un peu d'ordre à Sodome et à Gomorrhe, dont la rumeur des exactions était parvenue jusqu'à leurs sublimes oreilles. Sur leur chemin, ils passent voir Abraham, qui intercède en faveur des habitants de ces villes, promises à l'anéantissement. Dix justes dans leurs murs justifieraient-ils qu'on les épargne ? Les trouvera-t-on ? Non. On connaît la suite. Une petite bombe nucléaire sur tout cela et on en parle encore.

Tout en discutant sous la tente, alors que Sarah faisait cuire des galettes pour les Visiteurs, voilà que ces mêmes Élohim promettent à Abraham qu'il serait prochainement père d'un vrai fils de leur tribu, né, celui-ci, de sa propre épouse : lorsqu'ils repasseraient l'année suivante. Sarah, qui les avait entendus, s'est mis à rire ! Pensez, à 90 ans ! encore des promesses électorales, se disait-elle. Mais contre toute attente, ils avaient tenu leur promesse ! Et un garçon naquit à Sarah : Isaac-Israël.

Nous voilà en présence des deux demi-frères les plus célèbres de l'Histoire !

Seulement Sarah, toute vieille qu'elle était, réchauffait en son sein une jalousie tenace envers sa servante Agar et ce premier né, Ismaël. Elle s'inquiétait également pour l'héritage de son propre fils. Elle finit donc par demander à Abraham de les chasser, purement et simplement.

Les hommes sont faibles, on le sait, devant une femme récriminant et, bien qu'à contre cœur, Abraham finit par s'exécuter. Heureusement que les Élohim -qui surveillaient la Terre par satellite- ont sauvé la malheureuse Agar et son fils, perdus et déshydratés au milieu du désert. Ajoutant le cadeau d'un peu de divination en assurant la servante des meilleures auspices pour l'avenir de son enfant :

Ismaël engendrerait une tribu innombrable, qui se tiendrait debout face à celle de son frère Israël.

Les choses étaient posées. Elles sont très anciennes. Mais toujours actuelles.

Cette blessure, cette humiliation, cette injustice -il faut bien le dire- n'ont jamais été réparées par le moindre mot, le moindre geste de regret ni d'excuse. Bannissement. Abandon.

Ensuite...

Un Juif nommé Jésus, a voulu réformer SA religion. Il a prôné l'ouverture. Mais personne ne voulait remettre en cause ou réformer quoi que ce soit. À cette époque...

Bref, on l'a fait taire.

Ensuite ? Pour mieux se débarrasser des idées subversives du Jésus -pensez-donc : la liberté, l'égalité, la fraternité- d'autres Juifs en ont fait un dieu et fondé par là-même une nouvelle religion, le christianisme. Depuis, par la force des choses... ils ne sont plus Juifs.

Quand on pense que Moïse avait écrit dans le marbre des Dix Commandements : "Tu ne tueras point !"

Il aurait tout aussi bien fait de l'écrire dans le vent, comme Bob Dylan !

Cette nouvelle religion -le christianisme- n'a pas non plus prôné l'ouverture : il suffit de regarder du côté des exactions commises dans toutes les colonies d'Amérique, d'Afrique, d'Asie et d'ailleurs.

Évidemment, les belles idées ne sont pas entrées dans les mœurs ! Les peuples, comme les enfants, ne reproduisent que ce qu'ils voient faire.

Cependant... des laïcs français ont récupéré les belles idées de liberté, d'égalité et de fraternité : ils en ont fait les Droits de l'Homme.

Comme quoi, un bienfait n'est jamais perdu.

Mais la tribu d'Ismaël dans tout cela ?

Eh bien, elle ne trouvait pas vraiment sa place, il faut bien le dire, entre un judaïsme qui l'avait rejetée et un christianisme qui avait fait d'un homme visionnaire, un dieu crucifié.

Heureusement, les prophètes -qui ont de l'oreille- entendent l'inaudible.

Et quelques 600 ans après le christianisme, l'Islam est né. Petite dernière des religions de cette longue lignée. Et le peuple d'Ismaël a pu enfin revendiquer une identité, regagner sa place au sein de la "Famille". Se légitimer.

Ah ! l'Islam n'est pas une religion plus ouverte que les autres ! Rassurez-vous ! Il prône même de convertir tous les Infidèles. Après toutes ces trahisons, on se demande où les hommes placent la fidélité.

Tout cela pour dire que chacun tire toujours la couverture à soi et que les Belles Idées seront encore dans les choux si elles ne sont pas défendues.

Voilà le rôle des écoles de la République. Pratiquer la désintoxe.

Marc regarda Durga. Ils ôtèrent leur cercle d'or.

-Cela suffit, peut-être... dit le mentaliste. Ce ne sont pas des prédictions de Zoran -qui aurait la faculté de voir dans le futur- ce sont les projections de notre propre inconscient. De nos rêves et de nos fantasmes. Nul ne peut écrire le futur. Il se tisse au fil des jours, par les actions et les non-actions des humains. De tous les hommes et de toutes les femmes de cette planète. Sans compter tout ce qui vit et grouille, qui a également son mot à dire, ses comportements et ses instincts. Tout influe sur tout. Tu te rends bien compte qu'il ne suffit pas d'émettre une idée, ni de l'écrire, mais qu'il est nécessaire de la mettre en pratique. De la défendre. Et jour après jour de remettre l'ouvrage sur le métier. C'est un travail de longue haleine.

-Tu as raison, acquiesça Durga en l'embrassant. Mais tout de même, depuis combien de temps ne savons-nous plus rien ? Depuis combien de temps n'avons-nous aucune information sur nos antécédents ? Et ne recevons-nous plus aucune réponse ? Comme si la mémoire profonde n'était plus conservée. Comme si le *cloud* de stockage où puisaient les prophètes avait été détruit, lors d'on ne sait quel affrontement, de quelle guerre se déroulant sur champs scalaires !

-Que veux-tu dire par là ? demanda Marc en écarquillant les yeux. Peut-être, plus simplement, ne savons-nous plus entrer en communication avec ce "*cloud*".

Sa compagne ne répondit pas immédiatement. Elle semblait chercher ses mots pour préciser sa pensée.

-Il me semble que, quelque part, nous avons décollé du réel. Nous vivons dans un roman, où nous essayons d'être les maîtres de notre vie, mais où l'auteur bégaye, rature, hésite. Plus nous sommes nombreux sur cette planète et plus l'information se brouille. La machine s'emballe. L'espace-temps commence à bugger. La Terre tourne à vide. Les liaisons Internet, satellitaires, radios, téléphoniques, parasitent nos connections avec l'Univers. Le soleil brille sur des champs vitrifiés. La Lune luit sur des arbres en plastique. Et des troupes de robots se ruent sur les routes, dans les trains, les avions, les bateaux. S'affairent, travaillent. Parlent, parlent, parlent. Mais plus aucune musique ne s'élève. Aucun chant de sort des bouches synthétiques. Que du bruit. Une fraction des femmes, siliconées, ressemble à des poupées gonflables. La grande majorité, à des femmes de ménages. Les hommes ont le cheveu rare, les traits lourds, le teint jaune. Les enfants paraissent factices, sortis d'une publicité. Les jeunes sont semblables à des bonzes déguisés. Chacun essaye de composer le texte de sa bulle, dans la planche de la bande dessinée, mais un étrange sortilège mélange tous les signes. Il n'en résulte qu'une cacophonie. Un "enfer du musicien" digne de Jérôme Bosch. Nous sommes au paroxysme de Babel. Juste avant l'éclatement. Dans l'éclatement, déjà, qui nous fractionne, nous pulvérise, nous démantèle, nous ravage, nous saccage. Nous massacre. Nous dissout.

Au ralenti, la pellicule de notre histoire, tombée de sa bobine, se répand, puis s'affaisse en un amas sans nom. Les lettres se détachent des pages. Elles tombent de tous les écrits, en un entassement de détritiques qui pourrissent à ciel ouvert, rendant toute littérature obsolète.

Marc Jourdain était sans voix. L'évocation de Durga le déstabilisait.

-Est-ce un sentiment profond, que tu me décris là ? Une vision ? interrogea-t-il.

Mais Durga se taisait.

Marc toucha son bras, comme pour la sortir d'un rêve éveillé. Son regard était lointain, elle paraissait absente, en voyage dans un ailleurs.

-Une certitude, lâcha-t-elle enfin, répondant à sa question avec un décalage égal à la distance Terre-Lune. Nous ne nous posons pas les bonnes questions sur nos origines. J'ai eu du mal à le comprendre. Tout ce qui s'est dit, au cours de cette nuit insensée que nous avons passée aux Charmettes a mis du temps à se frayer un chemin jusqu'à mon clair entendement. À mon avis, il faut reprendre le Texte.

-Le texte ? Quel texte, répliqua Marc légèrement agacé.

-Le texte de la Bible ! C'est tout ce que nous avons. Nous ne connaissons pas la teneur du document dont parle Lucky. Celui qu'il prétend être gravé dans la pierre et dont il posséderait une retranscription. Celui qui lui aurait servi pour traduire la langue gonda, ajouta Durga.

-L'équivalent de la "pierre de Rosette" de Champollion ? demanda Marc.

-C'est cela. Soi-disant gravé en vieil hébreu, ainsi qu'en langue gonda et énisore, répondit sa compagne. Ce document qui semblait fasciner Dimitra, notre linguiste.

-Tu n'as pas l'air de croire à son existence... avança le mentaliste.

-C'est exact. Je ne crois pas en cette inscription qui aurait traversé le temps. Même à l'abri d'une crypte, dit-elle en baissant le ton, comme si elle lui confiait un secret.

-J'avoue que je ne comprends pas où tu veux en venir ! s'exclama Marc. Tu n'as plus confiance en Lucky, c'est cela ?

Ils échangèrent un long regard. Il n'était pas nécessaire qu'ils coiffent les cercles d'or pour se comprendre. Marc saisit parfaitement que le doute habitait Durga. Lui, le mentaliste, n'avait cependant rien détecté d'anormal dans les propos du géant turc. Rien qui ait ressemblé à un mensonge, qui, ordinairement, lui faisait dresser l'oreille. Ce document, alors, c'est peut-être bien Zoran qui le possédait dans sa mémoire ! Zoran, qui serait intervenu bien avant que toute l'équipe de savants et de techniciens ait quitté la base sud-polaire. En effet, qui mieux que Zoran pouvait faire le chemin inverse du leur, lorsqu'ils avaient bénéficié des plus puissants ordinateurs de la planète pour déchiffrer la langue d'Éléa ? Tenter de la comprendre afin d'échanger avec elle ? Le cerveau quantique de Zoran était bien plus performant que les machines les plus excellentes de l'année 1968. C'est lui qui avait déchiffré notre langue. Nos langues ! Aidé à la conception de la Traductrice de Lucky ! Et celui-ci s'en était-il seulement rendu compte ? Mais alors, pourquoi mentionner ce document ?

-Ce document est le justificatif de la modification qu'a apportée Zoran à notre présent, décréta Durga. Et tu as certes remarqué que Lucky n'a pas réussi à reproduire la Traductrice !

-Attends ! s'exclama Marc : Zoran, après avoir aidé -à son insu- Lucky à élaborer sa Traductrice, en décodant nos langues modernes grâce à sa super intelligence quantique, lui permet ensuite, par ce biais, de déchiffrer le gonda. Parallèlement, apparaissent instantanément des documents justificatifs de cet exploit ! C'est bien ce que tu veux dire ? Une modification du passé, suite à une ingérence dans le présent. Une sorte de rétroaction.

-C'est cela acquiesça la chanteuse. Et Lucky est de bonne foi.

-Si je suis ton raisonnement, continua le mentaliste, un voyageur du temps est capable de modifier notre présent et la chaîne causale rétroactive se met instantanément en place. C'est une conséquence de l'intrication quantique. De la corrélation. Conséquemment, nous faisons des découvertes archéologiques, nous mettons à jour des documents jusque là ignorés.

-Oui, répondit Durga, nous appréhendons de nouvelles lois physiques de l'Univers. Et tout s'éclaire. C'est la façon la plus simple d'opérer, qui ne demande aucune modification de grande envergure. Juste un morceau de relique entre les mains de Lucky.

-C'est exact, admit Marc. Les parents de Lucky sont décédés. Ils ne peuvent en attester l'authenticité. D'ailleurs il n'est pas exclu que nous fassions un jour la découverte de la fameuse pierre, où l'original est gravé. Gisant dans quelque crypte, sur un ancien site Maya encore inexploré.

-Tout aussi bien, reprit Durga, il serait sans doute possible à Zoran d'effacer Éléa et Païkan du réel. Ils ne font, en fait, partie que d'une possibilité virtuelle non vérifiée. Certains physiciens ont émis l'idée que notre conscience choisissait une fonction d'onde, parmi la superposition des possibles, mais que les autres ne s'effondraient pas pour autant. Elles demeureraient simplement dans une autre réalité. Non pas dans des mondes parallèles où se dérouleraient des histoires divergentes de la nôtre, mais dans une coulisse de stockage. Dans une des dimensions supplémentaires prédites par la théorie des cordes. Si notre conscience choisit une autre option, une autre compréhension, la panoplie des possibles se réajuste en fonction de la causalité. Instantanément. C'est cela qui est révolutionnaire, si on en comprend bien les conséquences. C'est pour cela que la communauté scientifique a longtemps parié sur les "variables cachées", non encore mises à jour par la mécanique quantique qu'elle qualifiait "d'incomplète".

-Ah ! s'exclama Jourdain, il est certain que l'humanité, dans son ensemble, préfère avoir été créée par un dieu. Surveillée, châtiée par sa divinité pour ses fautes diverses. Plutôt que de se sentir entièrement responsable de l'état du Monde. Plutôt s'immoler que d'être responsable. Coupable de toutes les turpitudes, mais pas responsable ! Rachetée par des sacrifices, des offrandes ou quelque Sauveur. Oui, l'humanité est prête à payer, même au prix fort, par tous les supplices de l'enfer, son blanchiment d'âme ! Mais elle ne peut accepter d'être majeure, consciente et responsable.

-Carl Gustav Jung, argumenta Durga, avait bien avancé l'idée que l'inconscient collectif s'était constitué sur les mythes et les symboles de l'humanité toute entière. En clair, les humains, depuis l'aube des temps, se sont forgé une vision du monde qui les dédouane de leurs responsabilités. Qui les prive de leur liberté et de leur libre arbitre. Voilà ce qu'il faut rectifier. Changer. Déménager.

-En fait, tu proposes Le Grand Chambardement ! ironisa Jourdain.

-Que proposer d'autre ? quand on se rend compte que la crise qui nous ronge est une crise systémique, à laquelle nous n'échapperons que par le haut, en sortant du système. Oui, dit Durga, je propose La Grande Évasion ! Sortir du cercle vicieux engendré par le trou noir qui nous conditionne à tourner en rond, par le jet d'un Big-Bang qui nous ferait rebondir. Saturés de gravité, de dénigrement, de haine et de pesanteur, explosons de joie et d'amour !

-Magnifique ! Excellent ! Approuva Marc. Tu comptes procéder comment ?

-À chacun de trouver sa sortie ! répliqua-t-elle, personne ne peut se mettre à la place de personne ! Juste, je donne le mode d'emploi pour la fabrication de l'issue de secours. À chacun de se la forger, de se la forer... de se la forceps.

-Je vois...

-Tu vois, quand tu veux !

Après une nuit de sommeil, le couple se réveilla frais et dispos.

Le sérum avait insufflé dans leurs veines une énergie vivifiante dont tous deux ressentait nettement les effets. Mais surtout, il avait ôté les bornes de leur horizon temporel. Il est probable qu'il en était de même pour les dix autres utilisateurs de cet élixir de jouvence si particulier. Lucky, quant à lui, ayant déjà eu 45 ans terrestres pour s'adapter à cette sensation nouvelle. Durga se sentait comme à l'aube de ses trente ans. Avec la vie devant elle

ainsi qu'une pleine possession de ses moyens physiques et mentaux. Elle commença par nourrir les animaux, puis elle fit du café. Elle réfléchissait, assise dans la cuisine devant le monolithe noir du frigo américain, tenant son mug à la main.

Marc alluma la radio.

France-Info annonçait que l'on avait retrouvé en Angleterre, des traces humaines vieilles de 800 000 ans, qui paraissaient être celles d'une famille.

-Cela voudrait dire que des individus du genre "homo" avaient quitté leur berceau africain depuis déjà pas mal de temps ! s'exclama le mentaliste.

-Des survivants du grand cataclysme provoqué par l'arme solaire ! répondit la chanteuse. Ce qu'il serait intéressant de retrouver, ce sont des traces bien antérieures, autre part qu'en Afrique. Il nous faut imaginer Gondawa et Énisoraï, avant que les deux nations ne se fassent la guerre. Du temps où les Visiteurs ont installé Zoran.

-Les deux Amériques n'avaient pas le même aspect, dit Marc. Elles étaient gonflées, au centre, d'un grand morceau de territoire aujourd'hui englouti et surtout, plus "horizontales".

-Le continent Antarctique, quant à lui, était relié à l'Australie par une péninsule, continua Durga. Dans un premier temps, après l'éradication des dinosaures, on peut penser que les Visiteurs ont façonné génétiquement plusieurs espèces, à partir des espèces rescapées trouvées sur la planète : les mammifères encore à l'état d'ébauche. L'ancêtre du cheval n'était pas plus gros qu'un chien.

-Si ce que tu avances est exact, cela réconcilierait les créationnistes et les darwiniens ! lança Marc avec un grand rire. Et c'est à cet époque que *Men gave name to all the animals*^{1*} !

-*In the begining, long time ago*^{*2}... compléta Durga. C'est aussi écrit dans la Bible. (Genèse 2-19)

-Ce que je pense, repris Marc, songeur, c'est que les Visiteurs ont installé un super jeu vidéo grandeur nature, régulé et surveillé par Zoran, pour voir ce qui allait se passer.

-Et tu crois qu'ils nous regardent tous les soirs sur leurs écrans de télévision, depuis leur galaxie, dans leur temps différent où un seul de nos millénaires dure juste un épisode d'une de nos séries en plusieurs saisons ? interrogea sa compagne.

-Peut-être... pourquoi pas ? rétorqua Marc. Ils ont pu placer des capteurs sur la Lune !

-Et Zoran leur rendrait des comptes ? insista-t-elle.

-Pourquoi pas ! répéta-t-il encore. Il en reçoit peut-être ses instructions.

-Imagine qu'il ait reçu l'ordre de ramasser ses billes et de quitter l'époque, supposa Durga. Il rappelle ses deux ressortissants et ils mettent les bouts. Zoran peut se permettre de se rendre aussi bien dans un temps futur que dans un temps antérieur à la catastrophe qui détruisit Énisoraï et qui fit disparaître Gondawa sous la glace. Pour lui, le temps n'existe pas.

-Tu veux dire que les Visiteurs reprendraient le jeu à son commencement, avec d'autres données ? demanda le mentaliste.

-Oui, c'est possible ! admit la chanteuse. Et la Terre jouerait une nouvelle partie, avec des données de départ déferentes. Cela aboutirait sans doute à un autre résultat. Ou pas.

-Évidemment... on peut envisager les choses ainsi, conclut-il en se resservant du café. Cependant, une petite chose me tracasse : ces Visiteurs, eux, qui sont-ils, d'où viennent-ils ?

-Eh bien, ce sont des vivants ayant évolué sur une planète, à un âge très antérieur de l'Univers. Dès que les divers éléments constituant la matière, cuits dans les chaudrons des premières générations d'étoiles, ont euensemencé l'espace, puis formé de nouveaux astres et leur cortège de planètes. Ces êtres ont sur nous une avance considérable. Il est probable qu'ils aient acquis une quasi immortalité et une technicité inouïe, imagina Durga.

-Peut-être qu'à leur tour, ils ontensemencé et terraformé des planètes habitables à travers les galaxies, ajouta Marc, songeur.

^{1*} Chanson de Bob Dylan : *L'Homme donna un nom à tous les animaux*- ^{*2} Au commencement, il y a longtemps.

-Comme nous le ferons certainement un jour ! affirma Durga.

-Mais le scénario pourrait changer, selon tes dires, fit remarquer son compagnon.

-La partie n'est pas finie et rien n'est écrit ! rétorqua la chanteuse. Si la donne change, ce ne sera que sur des détails, sinon l'expérience n'aurait plus de prix ni de raison d'être. Elle ne va certainement pas s'interrompre à présent. Au moment le plus intéressant. Au moment où nous commençons à comprendre...

-Tu as l'air bien sûre de toi, fit remarquer Jourdain.

-J'ai quelquefois des certitudes, il est vrai, répondit Durga. Les scientifiques et les romanciers, dans leur ensemble, ont l'habitude de faire des expériences de pensée qui ouvrent des perspectives incroyables. Nous aussi ! si nous voulons bien pour un moment, lâcher les codes et les croyances tragi-comiques qui nous ont formatés.

La science avance. Mais la science tâtonne. Il est en effet extrêmement difficile d'essayer de voir les choses sous un autre angle. De s'aventurer sur des chemins non balisés, en territoires inconnus. Pour cela, je pense qu'il faut faire l'effort de s'extraire de l'agitation du monde. Où un grand lavage de cerveau permanent nous ravage. Et où nous ne sommes plus capables de mettre un neurone devant l'autre. On nous sert une pensée toute faite. Des croyances élaborées depuis des siècles. Ce qui est certain, c'est que nous ne savons rien. Ou si peu. Nous avons une idée sur la nature de l'Univers, grâce à la mécanique quantique. Pas grand-chose sur ce qu'il fut avant le Big-Bang, sinon qu'il n'est pas sorti de rien. Cela, les physiciens sont enfin en mesure de le dire à notre époque.

Pour ma part, j'ai l'intime conviction que régulièrement et infiniment les dés sont jetés, déjà plombés et déjà informés des chiffres qu'ils doivent produire. L'Énergie se lance sur le tapis des merveilles et rejoue une éternelle partie de 421. Il y a peut-être plusieurs casinos, plusieurs tables de jeux, mais qu'importe. Les règles y sont les mêmes, sinon le Casino de la plage ne serait plus qu'un tas de gravas avec de la rumba dans l'aile. Il faut se souvenir, qu'au niveau des chromosomes, seuls xx et xy peuvent donner la vie à un être humain et à tout autre mammifère ; yy n'est pas viable, donc : n'existe pas. Alors, toute élucubration sur des univers parallèles existant avec d'autres données constituantes me paraît juste inutile et caduque, vu qu'ils ne peuvent ni exister, ni fonctionner. Il apparaîtrait qu'il n'y ait qu'une seule formule à la potion magique. Et pas besoin d'un dieu dans tout cela. Les lois mathématiques y suffisent. Bientôt, tantôt, nous serons nous-mêmes des immortels et nous commencerons à considérer les choses autrement. Alors, nous deviendrons nos propres dieux.

-Comme tu y vas ! s'exclama Jourdain.

-Oui, j'y vais ! et d'un bon pas ! rétorqua Durga. Je marche au sérum...

Imagine encore, reprit la chanteuse au bout d'un instant, que ces Visiteurs aient ensemencé plusieurs planètes, également dans un autre but, celui d'y migrer un jour, quand leur propre soleil aurait épuisé toute son énergie. Ce qui arrivera dans le futur à notre soleil familial. Et finalement, ils n'ont pas choisi la Terre, peut-être trop éloignée, ou moins "prête" à leurs desseins. Ils se sont installés ailleurs. Comment savoir s'ils ne reviendront pas un jour ? Comment savoir si Zoran n'a pas un rendez-vous avec eux ?

-C'est effectivement fort possible, admit Jourdain. L'humanité est attachée à ses croyances. Elle se demande encore si elle est seule dans l'Univers. Cependant, si d'autres civilisations existent, avec un plus haut degré de technicité, qui leur permet de faire fi du temps et de l'espace, elles ont également, sans aucun doute, dépassé le stade de l'agression et de la violence, qui sont notre héritage animal. Les galaxies doivent regorger de planètes et d'astéroïdes, riches par leur sous-sol.

Toutefois, l'équation mise au point par Zoran, permettant de tout prendre à l'énergie du vide, rend obsolète toute quête économique de nouvelles sources de matières premières. Encore une fois, nous ne voyons les choses qu'à l'aune de notre petit savoir. Et de nos grands

besoins. Nous nous demandons pourquoi nous ne sommes pas visités. Mais peut-être ne présentons-nous aucun intérêt !

-Peut-être, toutefois, que nos Visiteurs possèdent, comme tu le suggérais, des capteurs que nous ne détectons pas, comme des champs de particules, qui les informent. Et ils nous observent tranquillement, argumenta Durga. Et ils nous regardent, effectivement, comme on observe les animaux d'un zoo ! Ils regardent leur passé. Ils comprennent avec nous les processus évolutifs et par quels stades ils ont eux-mêmes dû passer. Comme nous observons au télescope les anciennes galaxies, pour tenter de comprendre notre histoire. Et chacun sait, à présent, qu'intervenir auprès des "bêtes sauvages" perturbe leur développement et leurs habitudes.

-Et il est certain, continua Marc, que si les Visiteurs nous rendaient ostensiblement visite, cela mettrait la planète sens dessus-dessous. Tous les gouvernements seraient en effervescence. Peut-être y aurait-il des émeutes et des vagues de suicides. Et la Terre entière serait alors sur le pied de guerre ! J'ose à peine imaginer ce qui se passerait au niveau des médias, sur lesquels planent déjà un vent de folie à la moindre incartade d'un président. Les réseaux sociaux, quant à eux, entreraient en plein délire.

-Comment imagines-tu la chose, interrogea Durga ? En approche dans la zone aérienne d'un pays, les Visiteurs auraient déjà de grandes chances de se faire tirer dessus ! En attente géostationnaire à haute altitude, ils pourraient essayer de contacter une tour de contrôle par radio. Mais laquelle et dans quelle langue ? Les satellites et les radars sillonnent l'espace aérien sans relâche. À moins qu'ils soient capables de désactiver cette vigilance...

-Eux, peut-être pas, mais Zoran, certainement, conclut le mentaliste.

-Et tu es toujours décidé à ne pas parler de l'existence de Zoran au *Pilote* ! s'exclama sa compagne.

-Oui, confirma Marc. Ce dont nous discutons ensemble ne sont que nos élucubrations, je ne m'aventurerai jamais à les faire partager à ma hiérarchie. Imagine que le ministère de l'Intérieur envoie une escouade de reconnaissance au Pôle Sud. Mieux, que les armées, après décision de l'ONU, essaient de détruire la Sphère et ce qu'elle contient. Ce serait criminel de ma part. Si les Visiteurs doivent un jour revenir, ce ne sera certes pas pour nous exterminer. Ni pour envahir la planète. Il faut cesser d'avoir ces fantasmes ridicules. S'ils ont réellement terraformé notre planète à une époque de son évolution, les Visiteurs sont capables d'en ensemercer bien d'autres. La galaxie est vaste. Et plus encore l'Univers. Les empires, les colonies, les royaumes sont obsolètes déjà à notre époque, qui tend à la démocratie. Alors, imaginons ce que ces valeurs seront devenues... dans un million d'années ? Laps de temps auquel pourrait remonter leur précédent passage.

-Tu as sans doute raison, admit Durga. Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous sommes archaïques. Englués dans nos contradictions. Et surtout à quel point nous évoluons lentement. Ne pourrait-on supposer que les Visiteurs nous aient envoyé de temps à autre des émissaires, pour nous réveiller un peu ?

-Tu veux dire, quelques génies qui ont traversé leur époque comme des porte-flambeaux ? demanda Marc.

-Oui, des prophètes, des artistes, des scientifiques, acquiesça Durga. Cependant, le génie humain est capable par lui-même de telles transcendances. Il lui faut simplement libérer son imaginaire. Et se brancher sur "la source". Marianne, puis Lucky, lors de notre veillée aux Charmettes, nous parlaient de cette "fontaine" comme coulant du futur. Personnellement je pense qu'une connaissance nous est ouverte, omniprésente, intemporelle. Nous pouvons y puiser selon notre degré de conscience, notre ouverture d'esprit, notre *vacance*.

-Ouverture d'esprit ne signifie pas fracture du crâne ! s'exclama Jourdain. On parle beaucoup de conditions privilégiées de conscience, réunies lors d'un état de mort imminente, appelé EMI, en français. Plus connu en anglais sous le nom NDE : *near death experience*.

Ceux et celles qui l'ont éprouvé en sont sortis changés. Nous avons sur le sujet énormément de témoignages divers et crédibles.

-C'est exact, approuva sa compagne, j'ai lu une multitude de livres à ce sujet. Cependant, je suis certaine qu'il est possible d'atteindre "la source" par la méditation. Mais aussi par l'écriture automatique, dont usaient les surréalistes. Beaucoup de gens en sont incapables parce que, d'une part, ils s'autocensurent et de l'autre, ils ne peuvent faire taire leur désordre intérieur dont le "bruit" parasite toute connexion. Reste l'extase des mystiques... mais sans aller jusque là, on peut suivre ce que les Orientaux appellent le Tao. Le chemin qu'on ne peut ni tracer, ni nommer. Nous y avons accès par notre essence-même. Par l'escalier intérieur de l'ADN.

Poussière d'étoile, nous sommes. Poussière dont nous sommes constitués. Poussière qui, comme l'eau, garde la mémoire de son origine.

-Voilà ce que nous devrions apprendre aux enfants, dans les écoles, affirma le mentaliste :

D'où venons-nous ? des étoiles ! Tous les atomes qui nous constituent viennent des étoiles et de l'espace galactique. Issus d'une énergie qui n'a pas de nom. Éternelle et mystérieuse. Omniprésente. Omnisciente.

Que sommes-nous ? Nous en sommes l'expression. L'eau. La terre. Le bois. La flamme. Le métal. Par là même, le sang et la vie.

Où allons-nous ? Nous sommes voués à retourner dans les étoiles. À les découvrir, les visiter un jour et pour finir, les constituer à nouveau. Tout retourne toujours à l'énergie. Éternellement.

Pour toute réponse, Durga vint se lover dans ses bras.

Chapitre IV

Angela et Jonathan filaient à travers le sultanat d'Oman dans leur RAV4. La route était rectiligne et peu fréquentée. Ils devaient simplement être attentifs aux chèvres qui traversaient inopinément la chaussée, quand elles ne l'occupaient pas entièrement. Ils se dirigeaient vers Muscat. Où plus exactement vers Ruwi, la ville moderne.

Ruwi, ville poussée comme un champignon, de l'autre côté des barres rocheuses aux tons ocre, anciens fonds marins, vestiges d'une époque antédiluvienne, résolument dynamités pour percer la route qui reliait aujourd'hui Ruwi à la minuscule capitale historique. La plus petite capitale du monde : Muscat.

Avant l'intervention de la dynamite d'Alfred Nobel, Muscat était un port inexpugnable, accessible seulement par la mer. Le fort Al Jououi, qui le défendait jadis, dressait toujours ses hautes murailles au dessus du palais du sultan Qabus Ibn Saïd. Palais au fronton renflé et vernissé, couleur de pâtes d'amande, paraissant d'ailleurs fait de la même texture.

La chaleur, en ce mois de mai à Oman, était déjà accablante. La même torpeur s'abattait sur la population qu'en Arabie Saoudite. Et les mêmes heures de prière.

Le couple avait passé la frontière à Dubaï, avec la voiture d'occasion qu'ils avaient acquise sans difficultés dans le petit Émirat. Pour la transaction, de même que pour passer la douane, ils avaient utilisé leur nouvelle nationalité américaine. Il était nécessaire qu'ils possèdent des visas d'entrée et de sortie. Mais à présent, en terre d'Oman, ils avaient réintégré, par précaution, leur ancienne identité saoudienne et pour éviter de se faire remarquer, Jonathan conduisait. Il avait commencé à laisser repousser sa barbe. Quant à Angela, elle était voilée comme à Riyad et elle portait à nouveau les lentilles de contact qui masquaient son regard bleu azur. Contrairement à ce qu'affirmait Lucky, le couple se parlait toujours en langue gonda, qui pouvait passer pour un dialecte inconnu des autochtones, où qu'ils se trouvent.

Voilà quarante-cinq ans qu'ils parcouraient cette Terre. Et ils ne savaient toujours pas très bien s'ils arrivaient du passé, du futur ou d'une autre planète. Cela n'avait d'ailleurs aucune importance puisque pour eux, le résultat était le même : ils étaient des Voyageurs. Cependant, la somme de leurs souvenirs ne faisait pas un tout homogène. Par exemple, les images qu'ils conservaient de la Tour du Temps, où ils vivaient et travaillaient naguère en Gondawa, leur paraissaient être du domaine du rêve. Tout au plus issues d'un roman qu'ils auraient pu lire dans leur jeunesse. Ils en avaient longuement parlé ensemble. Néanmoins, en coiffant leur cercle d'or, ils avaient pu constater qu'ils ressentaient exactement la même chose.

Il y avait un autre point sur lequel Lucky se trompait complètement : quarante-cinq ans de vie commune ne les avaient nullement lassés, bien au contraire. Ils avaient approfondi leur relation. Zoran, qui les avaient désignés l'un à l'autre, avait parfaitement analysé leur complémentarité potentielle. Il avait pris en compte non seulement leurs particularités

génétiques mais leur thème astrologique tout à fait singulier qui les distinguait déjà de presque tous les autres vivants de la nation gonda. Par le fait qu'il ne s'interrompait pas brutalement.

Mais il y avait des événements sur lesquels Zoran n'avait aucune possibilité d'action.

Par exemple, il n'aurait pu intervenir, lorsque l'éradication des dinosaures avait été programmée sur la planète Terre. Ce futur était écrit. Décidé par ceux qui l'avait imaginé et construit, lui-Zoran. De même, à partir du moment où, lui-Zoran, avait imaginé et construit l'arme solaire, il fallait qu'elle frappe et qu'elle fasse son œuvre.

Lorsque les causalités étaient à la fois inscrites dans le passé et dans le futur, lui-Zoran n'avait plus aucun pouvoir.

Les Visiteurs avaient constaté que l'évolution respective de Gondawa et d'Énisoraï ne pouvait mener nulle part. Seulement à la guerre et à l'extermination. Il fallait remettre les compteurs à zéro. C'est alors qu'ils avaient introduit Zoran en Gondawa. Son programme était déterminé et inchangé depuis sa conception : remettre sur les rails une humanité dissidente.

Il ne pouvait être question de laisser se développer une nation invasive et guerrière, de surcroît dotée de l'équation qui résolvait l'univers quantique. Elle aurait un jour ou l'autre infesté la galaxie toute entière. Zoran était le régulateur. Il était programmé pour intervenir lorsque c'était nécessaire. Parallèlement programmé pour sauvegarder la race humaine, c'est toujours ce qu'il avait fait. Toutefois, contrairement à l'humanité, Zoran ne refaisait jamais la même erreur. Comme celle de laisser les Énisors user de son équation.

Angela, assise à côté de son compagnon, lui jetait de temps à autre un coup d'œil furtif. Elle admirait son profil et ne s'en lassait jamais. Le visage de Jonathan avait gardé cet aspect juvénile et grave qui l'avait tant séduite lors de leur Désignation^{1*}. Cependant, imperceptiblement, ses traits s'étaient affirmés, avaient perdu en rondeur et en licite, pour devenir plus expressifs et mâles. Sa barbe de quelques jours lui donnait le charme d'un baroudeur. Elle adorait.

Le cours de leurs pensées, comme beaucoup de vieux couples, se déroulait souvent à l'unisson et il leur arrivait de soudain ouvrir la bouche au même instant, pour faire part à l'autre de la même pensée qui les traversait. La plupart du temps, cependant, le plus petit tressaillement de sourcil, le moindre geste nerveux de la main était immédiatement interprété par l'autre sans avoir recours à la parole. L'un était le miroir de l'autre. Et avec le temps, justement, ils finissaient par se ressembler. Ce qui crédibilisait un peu plus leurs dernières identités saoudiennes et américaines, où ils étaient désignés comme frère et sœur.

Toutefois, la tendresse qui les unissait était flagrante et instinctive. L'un cherchait toujours inconsciemment la main de l'autre. Ils étaient un vieux couple. Mais d'apparence, un couple qui aurait pu tout aussi bien passer pour de jeunes mariés. Si ce n'est qu'ils avaient perdu cette fougue et ce désir incessant de se toucher, de s'embrasser, de faire l'amour. Ils étaient devenus plus patients, plus profonds. Et le désir qui montait en eux, dès qu'ils esquissaient les premières caresses, les menait à une extase inouïe. Un assouvissement de leur corps, qui les irradiait si longuement et si totalement qu'ils n'éprouvaient plus le besoin d'y revenir encore et encore au cours de la même nuit. Une grande paix les habitait, qui leur permettait de jouir de la vie, des paysages et des gens qui les entouraient, ainsi que de tous les menus plaisirs d'une journée, sans être continûment en demande, axés sur "l'autre".

Angela avait depuis longtemps remarqué combien la séparation et le divorce étaient fréquents à l'époque où ils avaient débarqué. Elle en était toujours peinée. Elle demeurait persuadée que c'est le manque d'approfondissement de la relation qui causait ce désaccord entre les êtres, qui la plupart du temps, de surcroît, avaient des enfants ensemble. Souvent un

¹ * Voir "*La Nuit des Temps*" de René Barjavel -Éditions Presses de la Cité.

manque de maturité de part et d'autre. Une animosité due à des griefs insuffisamment exprimés. Des frustrations ravalées. Des vexations dissimulées. Toujours des sensibilités froissées. Mais essentiellement, un manque d'attention à l'autre, à ses plaisirs et à ses peines, si minimes soient-ils. C'est bien la complicité du cœur, elle en était certaine, qui soudait les couples et maintenait le désir.

L'époque appelait cela le *feeling*. Une façon d'appréhender l'autre au-delà des mots, par la sensibilité et l'émotion. En quelque sorte de le deviner. L'amour, se disait Angela, c'est bien voir l'autre dans le noir. Par-delà les apparences et les mots maladroits, afin de déceler les mouvements de l'âme. Les moindres petits frémissements d'ailes... C'est le *feeling* qui leur permettait, même s'ils étaient séparés, de se suivre à distance.

N'était-ce pas la même humanité, la même lumière, qui brillaient au fond de chaque homme et de chaque femme ? Alors pourquoi changer de partenaire, lorsqu'on avait déjà tissé des liens très intimes ? Cependant, pour découvrir cette lumière, il fallait certes entreprendre une recherche alchimique. Car c'est bien par l'alchimie de la relation que se dévoilait "l'être". L'être a besoin du regard de l'autre pour se dévoiler dans toute sa splendeur.

Un être est comme une œuvre d'art : il a besoin d'être regardé pour exister.

Ce qu'Angela avait constaté chez la plupart des couples qu'elle avait observés, c'est qu'il aurait fallu réparer l'autre, plutôt que de le jeter comme un kleenex usagé. Les blessures de l'âme infligées par une enfance plus ou moins heureuse et mouvementée laissent des stigmates qu'il faut savoir panser.

Il est certain que, dans son extrême jeunesse en Gondawa, Angela n'avait jamais songé à tout cela. Elle vivait alors dans une insouciance qu'elle se reprochait quelque peu, à présent. Comment avait-elle pu ne rien voir venir ? Comme elle était coupée de la réalité du monde et de l'univers, dans les profondeurs de sa cité, autant qu'au sommet de sa Tour ! Comme elle était, également, tenue éloignée des réalités humaines, dans son cocon technologique ! Le monde sauvage d'Énisorai était pour elle, en effet, profondément lointain et tenait plus de la science fiction que de la réalité. Même si elle l'avait observé de loin, du haut de son astronef, un jour de fête votive. Elle n'en gardait que des images furtives. Des images semblables aux films de cette époque, qu'elle avait pu visionner dans des salles obscures ou à la télévision, comme *Avatar*^{1*}, par exemple.

À présent Jonathan lui souriait. Et elle lui rendait son sourire. Ses yeux riaient entre ses voiles.

Ils avaient, au fil des jours, tous deux appris à aimer cette Terre et cette époque. Ils étaient même parvenus à tolérer la nourriture, du moins la nourriture végétarienne, qu'ingurgitaient leurs congénères et à délaisser peu à peu la machine à manger. Quoique Zoran les ait dotés au Pôle Sud, avant leur départ de la Sphère, d'une panse-machine nouvelle génération. Aux capacités égales à celle destinée à Lucky et à même de leur fournir beaucoup plus de services. Mais surtout, capable de les soigner et de modifier chez eux quelques détails génétiques qui les empêchaient d'assimiler des nourritures plus frustres. Plus naturelles.

Cependant, d'un commun accord, ils avaient laissé derrière eux la panse-machine. Ils l'avaient purement et simplement enterrée dans le désert. Les générations futures, qui la découvrirait peut-être un jour, pourraient toujours argumenter sur son usage et son fonctionnement. De même, c'est sans état d'âme qu'ils avaient abandonné leur bague dans un obscur coffre de banque, à Dubaï, afin de n'être plus *tracés*. Et la même excitation les avait saisis, alors : pour la première fois de leur vie, ils étaient vraiment libres. LIBRES !

Jonathan et Angela parlaient couramment l'arabe, toutefois avec un léger accent. Si on les interrogeait plus avant sur ce sujet, du temps où ils s'appelaient encore Karim et Aïcha, ils

¹ *Film de James Cameron 2009

prétendaient avoir fait leurs études en Occident et avoir eu peu l'occasion de parler leur langue maternelle. Il en était de même pour l'anglais, qu'ils maniaient cependant depuis bien plus longtemps, mais qu'ils déclaraient sans vergogne avoir appris dans quelques confins orientaux.

Le couple avait déjà si souvent changé d'identité et de pays que cela ne présentait pour lui aucune gêne ni difficulté. Mais à présent, les deux Gondas avaient un projet, qu'ils pensaient pouvoir mener à bien :

Ils voulaient s'établir dans une maison, travailler et avoir des enfants.

Depuis quelques quarante-cinq ans qu'ils avaient 25/26 ans, ils se sentaient prêts. N'est-ce pas à plus de cent ans qu'Adam et Ève conçurent Seth ? Caïn et Abel n'ayant pas eu de descendance, ils avait dû s'y remettre, sinon... nous ne serions pas là ! (Bible - Genèse 5-3)

Pour Angela et Jonathan, cependant, il leur fallait avant toute chose, soigner les préparatifs.

Ruwi n'était plus qu'à quelques kilomètres. Ils s'arrêtèrent au Novotel de l'aéroport pour la nuit, où ils prirent deux chambres, sous nationalité saoudienne.

Les jours suivant, ils écumèrent la ville nouvelle pour se constituer des bagages conséquents. Les voyageurs sans bagages attiraient toujours un peu trop l'attention. En effet, lorsqu'ils avaient quitté Riyad en avion, ils ne transportaient que de légères valises de touristes. Ils avaient dû, d'ailleurs, se racheter des vêtements "locaux" à Dubaï, pour assurer leur plan.

Ils s'enquirent également d'un cargo en partance pour l'Inde ou le Pakistan. Leur pratique de l'arabe et leur nationalité saoudienne leur facilita la tâche pour obtenir des renseignements. Durant toutes ces démarches, Angela se tenait sagement derrière son "frère" Karim. Elle évitait autant que faire se peut de prendre la parole. Elle connaissait son rôle "d'Aïcha" sur le bout des doigts. Et elle s'amusait, d'ailleurs, à jouer cette comédie.

Lorsqu'ils eurent trouvé ce qu'ils cherchaient, ils changèrent d'hôtel et gagnèrent le Holiday Inn, au centre de Ruwi, où ils prirent une chambre double, sous nationalité américaine.

Peu après, Jonathan Graham retenait deux passages sur un vieux cargo Pakistanais du nom de *Lumo*, à destination de Gwadar, pour lui et sa sœur Angela, ainsi qu'une place en soute pour le RAV4. Comme il payait cash en dollars, les tractations furent facilitées. Le cargo devait appareiller à l'aube du lendemain.

Gwadar, nouveau port flambant neuf dont s'était doté le Pakistan -en cela largement financé par la Chine- se situait à une centaine de kilomètres de la frontière iranienne et à quelques quatre cent soixante de Karachi. Mais Gwadar était surtout une ancienne possession omanaise, jusqu'en 1959, date à laquelle il fut cédé au Pakistan. Ainsi, des liens commerciaux perduraient-ils avec le sultanat.

La traversée du golfe d'Oman fut tranquille. Le cargo atteignit le port de Gwadar en fin d'après midi. Dès le RAV4 déposé sur le quai et les formalités de douanes effectuées, Angela et Jonathan Graham se rendirent à l'hôtel Zaver Pearl Continental de Gwadar où ils prirent une chambre avec un grand lit. Portant le même patronyme, l'employé de la réception ne se préoccupa guère de savoir si ce jeune couple d'Américains était mari et femme ou frère et sœur. Leurs bagages déposés, les deux jeunes gens dînèrent à l'hôtel pour savourer tranquillement leur première vraie soirée d'entière liberté.

Le soleil se couchait sur la mer et la lumière de cette fin de mois de mai était tout à fait splendide. La chaleur écrasante. La climatisation par trop efficace.

Angela et Jonathan n'avaient pas l'intention de séjourner à Gwadar, encore moins au Pakistan. Ils quittèrent l'hôtel dès le lendemain, après le petit déjeuner.

La presqu'île de Gwadar avait la curieuse forme d'une tête de requin marteau. Une longue bande de terre la reliait au continent. Comme toutes les structures modernes, les rues et avenues étaient tirées au cordeau.

Le couple, dans le RAV4, reprit rapidement sa tenue saoudienne. Son souci étant surtout de ne pas se faire remarquer ni agresser. Cette tenue était également plus adaptée au climat. Les bâtiments, blancs cubes posés sur une terre aride et grise, défilaient sous leurs yeux, laissant place à des espaces de végétation jaune, brûlée par le soleil. Ils poussèrent jusqu'à East-bay Park, oasis de verdure et admirèrent Gwadar Beach, avant de prendre la Makran Coastal Highway, qui les mèneraient à Karachi. Et de là à Hyderabad, puis Jaipur, en Inde. Un district de l'Inde centrale avait conservé longtemps le nom de Gondwâna. Et ils étaient curieux de visiter ce peuple Gond. Peuple aborigène ancestral.

Durant leur jeunesse en Gondawa, Angela et Jonathan avaient suivi des études géologiques et météorologiques poussées qui leur avaient permis de gérer plus tard la Tour du Temps. Ils avaient alors appris qu'avant la dérive des continents, l'Inde, l'Australie et leur terre Gonda étaient partiellement soudées. Mais la violence de l'impact de l'arme solaire avait par la suite à nouveau redistribué les cartes.

Cependant, leur projet était d'aller s'établir en Tasmanie. En effet, au cours de leurs recherches historiques et géographiques dans les archives du savoir actuel, que cette époque appelait le XXI^e siècle, ils avaient appris que ce petit morceau de terre, sis au sud de l'Australie s'était séparé tardivement du continent antarctique. Et ils ne rêvaient que d'une chose : s'établir à nouveau sur leur ancien territoire. Sur les terres où ils étaient nés.

Deux voyageurs. Mais n'étaient-ils pas à nouveau deux Visiteurs ?

Chapitre V

"Qui pourra jamais te sauver de toi-même ?"

Comment cette phrase pouvait-elle ainsi résonner dans l'esprit de Durga, le matin au réveil ? Elle avait déjà rêvé toute la nuit à la "suite de Fibonacci" et n'avait cessé d'additionner et de re-additionner les chiffres, dans quelques méandres supra dimensionnels de son inconscient. "Suite", qui avait fini par s'immiscer, à s'infiltrer, dans sa conscience, où à présent elle tournait en boucle.

Était-ce ses années de vie qu'elle additionnait ainsi ? Les années d'or ?

0, 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, **55, 89**, 144, 233, 377, 610, 987, 1597, 2584...

Elle n'osait aller plus avant.

Était-ce, en effet, des années clés ? Les paliers de réelles transformations dans une vie humaine, que l'on pouvait ainsi quantifier ? Durga avait largement dépassé le "palier 55", somme des paliers 21 et 34. Eux-mêmes, somme des précédents.

Si sa supposition était la bonne, ainsi les années ne s'enfilaient pas comme les perles d'un collier, mais se superposaient par tranches d'expérimentation et de maturation. S'empilant en escalier comme un mille feuilles, formant, non pas une ligne droite, mais une spirale dorée, qui se déroulait bientôt en une large courbe, par la magie du nombre d'or.

Durga était donc en pleine phase de *transition*, en route pour le "palier 89". Et passé 89 ans, on pouvait apparemment aisément atteindre les 144 ans. Néanmoins, Durga ne connaissait guère que Jeanne Calment, qui ait atteint l'âge, déjà canonique, de 122 ans, dans une maison de retraite et en fauteuil roulant. Mais qui sait ce qui s'amorcerait pour elle, Durga Demour, après ce futur "palier 89", même si elle en était encore fort éloignée ?

À son avis, on pouvait rempiler pour une "tranche" si on avait quelque chose à accomplir et que l'on était en mesure de l'assumer. En effet, tout ce qui avait été -plus ou moins nécessairement- éludé, débouté, dans le déroulement d'une vie et dans son épanouissement, finissait un jour ou l'autre par revenir en force. Cet *inaccompli* devait alors trouver sa place dans une nouvelle tranche de vie. Généralement, cela advenait alors que les moyens, déjà, nous lâchaient. Que ni le corps, ni le psychisme ne pouvaient plus assurer ce retour en force. Il ne nous restait plus, alors, qu'à mourir... et à entamer une nouvelle réincarnation.

Ce sont les enfants qui demandent à naître, assurait Françoise Dolto. Et il est évident que chaque enfant naît avec un "ciel de lit" différent, une constellation qui modulera sa vie.

Mais avec le sérum ? Eh bien il serait alors possible de *poursuivre*. Voilà quel était l'enjeu de cette modification fondamentale. Notre longévité dépendrait de notre faculté à nous mettre à jour.

En examinant les chiffres de "la suite de Fibonacci", on ne pouvait que remarquer ce 144, somme des paliers 55 et 89, mais également fruit de 12×12 .

Douze, le chiffre des épreuves. Donc, passé le "pallier 144", nous faisait-on enfin grâce des épreuves ? Bien qu'Hercule après ses 12 travaux, n'eut guère droit à un quelconque répit. Donc, atteindre le "palier 233" ne devait pas relever de la promenade de santé. Et "233", ce 13ème terme de la "suite" est un nombre premier. Aucun doute qu'il ne nous réserve quelques surprises.

Mais Durga avait le temps d'y penser. Ainsi qu'aux quelques autres, comme le "palier 610, que seuls les patriarches de la Bible avaient atteint. Sans parler des mythiques "987", "1597" et "2584". Néanmoins, celui-ci l'interpelait encore.

Sans espérer réellement vivre jusqu'à 2584 ans... l'année 2584 attirait cette fois son attention par sa réminiscence. Sa résonnance avec le fameux "1984".

"1984"¹*, année anticipée et tant redoutée pour sa noirceur, était passée sans que rien ne se passe... de vraiment notoire.

Big Brother, certes aujourd'hui, commençait à faire sérieusement parler de lui, mais n'avions-nous pas -encore- à notre disposition, mille moyens de le contourner, de le zapper, de pratiquement l'oublier ? Quoi que... tout un chacun espionnait à présent tout un chacun.

Mais qu'en serai-t-il 600 ans plus tard ? En 2584 ?

Où la transparence atteindra-t-elle un tel degré d'acquiescement général, que ce Brother semblera ne plus nous importuner. Que nous ouvrirons nos cœurs, nos cerveaux et nos sexes à toutes les introspections sans que cela ne nous dérange aucunement. Alors, comme il n'y aura plus rien à débusquer, plus de scoop, plus de *Closer* douteux, Big Brother s'éteindra de sa belle mort. Avant nous.

Sauf si cette entité peu recommandable se met en tête de vouloir nous imposer ses vues et sa ligne de conduite, perturbant dangereusement notre temps propre et nos lignes d'univers, nous précipitant dans une entropie uniforme et obligée. Mais il semblerait que nous ayons dépassé ce seuil critique. Le totalitarisme est *over*. Comme l'est à jamais le communisme. L'aliéné de Corée du Nord n'est qu'un cas de figure qui confirme la règle. Et cet état ne saurait perdurer.

Cependant... la technologie faisait de tels progrès qu'on pense bientôt pouvoir lire dans les cerveaux. C'est déjà ce que permettaient les cercles d'or, issus de la civilisation gonda. Mais utilisés à mauvais escient, qu'advierait-il de nous ? Sans parler des facultés de décryptage super sophistiquées de Zoran, qui pourraient, elles aussi, tomber entre de mauvaises mains !

Il était temps, pour Durga, de prendre son petit déjeuner.

On annonçait à la radio de nouveaux scandales politiques.

On avait perdu un avion.

Amnesty International dénonçait des tortures et des mises à mort dans plusieurs pays.

On avait détecté les fluctuations primordiales dues au Big-Bang.

Une troisième guerre mondiale menaçait.

Pourrait-elle déjeuner en paix ? Durga éteignit la radio.

Marc Jourdain était parti dès l'aube pour Paris, appelé par la "maison" à des tâches urgentes. Mais elle avait encore sur la peau son odeur, qu'elle humait avec ravissement. Au creux du jour, ils avaient fait l'amour. Encore dans la moiteur du rêve, elle s'était rendormie aussitôt. Bienheureuse.

Dehors, le loup et le chat s'ébattaient dans l'herbe.

Durga sortit dans le jardin pour les rejoindre.

¹ * "1984", roman d'anticipation de Georges Orwell (1949)

Elle fut surprise par le gazouillement des oiseaux. Si présents, si actifs. Partout, de nouvelles feuilles minuscules montraient leur petite frimousse verte.

Oui, c'était à nouveau le Printemps ! Elle se souvint alors d'un magnifique texte de René Barjavel^{1*}, qu'elle relisait toujours avec le même ravissement :

"Jamais je ne m'habituerai au printemps. Année après année, il me surprend et m'émerveille. L'âge n'y peut rien, ni l'accumulation des doutes et des amertumes.

Dès que le marronnier allume ses cierges et met ses oiseaux à chanter, mon cœur gonfle à l'image des bourgeons. Et me voilà à nouveau sûr que tout est juste et bien, que seule notre maladresse a provoqué l'hiver et que cette fois-ci nous ne laisserons pas fuir l'avril et le mai. Le ciel est lavé, les nuages sont neufs, l'air ne contient plus de gaz de voitures, on ne tue plus nulle part l'agneau ni l'hirondelle.

Tout à l'heure le tilleul va fleurir et recevoir les abeilles, les roses vont éclater et cette nuit le rossignol chantera que le monde est une seule joie.

Tout recommence avec des chances neuves et, cette fois, tout va réussir.

J'ai un an de moins que l'an dernier. Non, pas un an, toute ma vie de moins. Je suis une source qui commence.

Mais pour nous que le printemps aborde, l'automne est invraisemblable et l'hiver n'a pas plus de réalité que la mort.

Le marronnier est blanc comme des communiantes, le pêcher est une flamme rose, le lilas une torche. Dans tous les jardins, les champs et les forêts, dans les immensités cultivées ou sauvages, sur chaque centimètre carré de terre non déserte, c'est le prodigieux déploiement de l'amour végétal silencieux et lent. Chaque fleur est un sexe.

Y avez-vous pensé quand vous respirez une rose ?"

¹ *Texte tiré de "*La faim du tigre*" -Éditions Denoël.

Chapitre VI

Durga avait pris l'avion sur un coup de tête.

Après le désarroi, voire le chaos dans lequel l'avait laissée le départ soudain de Marc Jourdain pour les États-Unis, elle avait contacté Lucky.

Ils s'étaient entretenus longuement par l'intermédiaire des cercles d'or.

Les nouvelles étaient alarmantes, il fallait agir.

Le *Pilote* avait en effet confié à *Molière* une mission importante et ultra secrète. Quoi qu'entre son agent et le *loup blanc*, aucun secret ne puisse perdurer : l'usage fréquent des fameux cercles d'or leur permettant de communiquer mentalement, leur assurait un échange, qui bien que muet, n'en était pas moins efficient.

Et il était question, rien de moins, que de retrouver la trace des deux ressortissants américains, mystérieusement disparus après un cafouillage des Saoudiens et l'immobilisation d'un Falcon français sur leur sol, pour cause de contamination par coronavirus.

Le black-out des autorités saoudiennes sur les faits avait entraîné le chef de la DCRI à mander son agent *Molière* à Riyad, pour se rendre compte de quoi il retournait. La disparition d'un avion privé des écrans radars dans cette partie du globe n'était pas anodine.

En effet, le Falcon était supposé avoir à son bord un équipage français -dont la fille de Durga Demour- et deux Américains se rendant à Dubaï. Où il n'avait, paraît-il, jamais atterri.

Les deux Américains, n'ayant pas pu quitter Riyad avec le Falcon retenu au sol, avaient en fait pris un vol régulier pour Dubaï dans les jours suivants. Cela, les services de Francis Moreno, dit le *Pilote*, l'avaient détecté dès leur débarquement à l'aéroport international. Alors même que l'agent *Molière* se trouvait encore à Riyad pour enquêter.

Mais depuis leur arrivée à Dubaï, les deux Américains s'étaient volatilisés.

Le *Pilote* avait peut-être un peu trop scrupuleusement suivi les conseils de Marc Jourdain, lors de l'une de leurs entrevues.

Entrevue qui avait eu lieu juste avant qu'il n'expédie son agent à Riyad et au cours de laquelle *Molière* lui avait fait un rapport -partiel et partial- sur l'enterrement auquel il avait assisté aux Déserts en compagnie de Durga Demour : l'inhumation du fameux docteur Simon.

Et, pour se mettre à jour, Francis Moreno, le chef des services secrets français, avait, par pure curiosité assurait-il, lu *La Nuit des Temps*.

Il est certain que le roman lui avait paru un peu désuet et d'un contexte géopolitique dépassé. Mais beaucoup de détails l'avaient fait réfléchir.

Parallèlement, il avait discrètement fait surveiller les divers survivants de l'expédition sud-polaire de 1968. Comme le lui avait recommandé Marc Jourdain...

Fâcheuse recommandation.

Mais le mentaliste ne pouvait pas prévoir l'avenir.

Bien qu'il n'ait aucunement trahi le secret de ce qui s'était dit et fait durant la fabuleuse *NUIT BLEUE* passée aux Déserts, Marc avait été peut-être un peu imprudent, en faisant le plus honnêtement possible son travail d'agent secret.

Et quelques détails avaient attiré l'attention du *Pilote* .

Comme, par exemple, le fait que ces deux Américains aient justement séjourné chez le prince Al' Moktar, en Arabie Saoudite. Prince qui était précisément l'époux d'une certaine Bella Brigante, anciennement anesthésiste ayant fait partie de l'expédition sud-polaire. Le couple avait non seulement assisté à l'enterrement de Gabriel Simon, en France, mais emprunté, de surcroît, le même Falcon temporairement porté disparu plus tard en Arabie Saoudite.

Les autorités saoudiennes avaient en outre été incapables de fournir aux services français quelque renseignement précis sur les mouvements de voyageurs entrés et sortis du territoire, pendant ces quelques jours de cafouillage. Prétextant que les données informatiques du Ministère de l'Intérieur s'étaient vues inopinément attaquées par des hackers à cette même époque.

Francis Moreno, qui était resté sceptique sur la persistance d'un quelconque intérêt pour cette histoire de sphère d'or et de voyageurs venus du fond des temps, parmi la population actuelle -et même les services secrets étrangers- avait dû réviser son jugement.

D'où sortaient ces deux Américains et où s'étaient-ils rendus ? Était-ce des espions ?

Les États-Unis, quant à eux, ne semblaient pas s'en soucier.

Durga, pour sa part, s'en souciait beaucoup.

Elle s'envolait d'ailleurs pour Dubaï pour y rencontrer Lucky.

Lucky se savait épié par divers services secrets. Mais Jourdain s'était, par loyauté, senti obligé de le mettre en garde contre une éventuelle surveillance de la DGSE. Même si ce nouveau statut "d'agent double" le mettait mal à l'aise. Il est vrai qu'il n'avait pas soupçonné, lors de son entrevue avec son chef hiérarchique, les complications qui se profilaient à présent.

Lucky, donc, avait réagi rapidement devant le danger.

Il est certain que Zoran avait tracé les deux Gondas, lors de leur passage à la douane de Dubaï pour se rendre à Oman. Comme il avait localisé leur entrée à Gwadar. Et leur passage en Inde. Ensuite, il les avait perdus. Un temps.

De les savoir quelque part en Inde, apparemment seuls, avait donc rassuré Lucky sur leur sort.

Marc et Durga, qui s'en inquiétaient, avaient été informés de la vague localisation de ceux que tous appelaient à présent : Angela et Jonathan Graham. Les autres membres de l'expédition sud-polaire n'avaient pas eu vent de l'incident du Falcon. Encore moins de l'évaporation dans la nature des deux "Américains". Et Lucky avait jugé qu'il valait mieux qu'ils n'en sachent rien. Chacun les pensait à Princeton, entrés studieusement à l'université ; c'était très bien. Il serait toujours temps de mettre le groupe au courant des dernières péripéties advenues, lors de la prochaine réunion aux Déserts, prévue en 2018.

Lucky était passé maître dans la multiplication des identités et, avec l'aide de Zoran, des passeports. Il sema facilement les différents contacts qui gardaient un œil sur lui et quitta Istanbul sous un faux nom, malgré son physique particulier, facilement repérable.

Quant à Durga, son compagnon envolé pour les États-Unis, rien n'était plus normal qu'elle prenne quelques vacances et qu'elle retourne à Dubaï, où elle avait gardé des amis.

Et c'est à *l'Irish Village* , dans le quartier de Garhoud, sous les gradins du stade accueillant fréquemment des compétitions internationales de tennis, qu'ils se retrouvèrent.

De simples touristes. Attablés à la relative fraîcheur du parc arboré. Devant une belle pinte de bière et une assiette de calamars frits. Cet endroit, fréquenté essentiellement par les expatriés, représentait un lieu de rendez-vous des plus anonymes.

Et si les magasins Carrefour de Dubaï n'offraient pas plus de rayon "alcool et spiritueux" que ceux d'Arabie Saoudite, la bière et le whisky coulaient par contre en vente libre, dans les hôtels, bars et restaurants de la ville.

La chaleur était déjà lourde en ce printemps. Et le crépuscule n'apportait aucune fraîcheur du soir. Seul le plan d'eau rafraîchissait les yeux.

Lucky et Durga pouvaient enfin parler à bâtons rompus de la situation inquiétante.

Certes, Marc Jourdain avait été envoyé par son boss pour enquêter sur l'identité des deux Américains "volatilisés". Et c'était une bonne chose que ce fut lui, plutôt qu'un autre agent. Mais Lucky rassura Durga aussitôt : Marc pourrait faire consciencieusement son travail. Il trouverait la trace des enfants Graham en Iowa. Il identifierait facilement leurs parents, disparus lors de l'incendie de leur ferme. Il découvrirait des preuves de leur scolarité à Des Moines, recueillis par une cousine éloignée. Il pourra même rencontrer leurs amis d'enfance...

Durga eut alors confirmation de ce qu'elle subodorait : toute modification apportée par Zoran dans leur présent, avait instantanément des effets rétroactifs.

Lucky la fixait à présent d'un regard pénétrant. Il savait qu'elle avait compris.

Cependant... interrogea Durga, que pense Zoran de leur disparition, qui s'avère volontaire ?

-Je ne sais pas ce que pense Zoran ! avoua Lucky, il ne me fait pas part des trajets de ses circuits informatiques neuronaux. Mais apparemment il accepte la décision de ses deux protégés. Leur choix. Je pense qu'il estime qu'ils ont rempli leur mission et qu'ils ont droit à leur vie propre. Et je suis de son avis.

-Il est vrai que ces deux jeunes gens ont été appelés à un devenir de légende, dit pensivement Durga. Ils ont été hautement bousculés dans leurs aspirations. Ils ont bien droit à un retour à l'anonymat et, à la liberté !

-Nous y voilà, justement, répondit gravement Lucky.

Ce fut au tour de Durga de le fixer d'un air interrogateur. Que voulait-il dire par là ?

Le géant turc fronça les sourcils. Signe chez lui d'un embarras ou d'une relative hésitation.

-Je voudrais vous confier une mission, Durga, lâcha-t-il enfin.

-Mais encore ?

-Si je pouvais l'accomplir moi-même, je le ferais. Mais mon physique ne passe pas inaperçu, d'une part. On pourrait me repérer. Et de l'autre, je ne voudrais pas que nos deux fugitifs se sentent traqués. Et qu'ils se méfient. Qu'ils s'enfuient encore.

La chanteuse restait interdite. Que lui chantait-il là ?

-Zoran a retrouvé leur trace lorsqu'ils ont quitté l'Inde, affirma-t-il.

-Et... ?

-Ils ont embarqué à Visakhapatnam ! ... non loin de Durga Beach...

-.....

-Vous prendrez cela pour une coïncidence. Une belle synchronicité tout du moins !

-Mais encore ?

-Ils ont réussi à embarquer sur un navire marchand. Et de cabotage en périple routier, ils ont fini par arriver en Thaïlande. À présent ils sont à Phuket. Et ils se sont séparé de leur RAV4, dit Lucky.

-À Phuket... je n'y suis jamais allée ! déclara Durga.

-J'aimerais justement que vous vous y rendiez... ajouta son interlocuteur.

-Pour les rencontrer ?

-Écoutez Durga, à présent je ne sais pas ce qu'ils ont l'intention de faire, mais ils sont plus ou moins dans un cul de sac. Ils doivent également commencer à être à cours d'argent. Je voudrais qu'une personne de confiance les contacte. Leur fournisse de nouveaux papiers leur permettant de prendre un avion, et surtout de l'argent. Tôt ou tard ils feront une erreur et les services secrets qui les pistent les repèreront. C'est ce que je voudrais éviter. Il est à craindre que notre ami *Molière* ne passe pas inaperçu vis-à-vis du FBI. Démultipliant les recherches.

-Et c'est moi qui devrai les dénicher à Phuket ?

-Zoran et moi vous y aiderons !

-Eh bien...

-Vous êtes partante ?

-Vous savez bien que je ne peux pas refuser, Lucky, ce n'est pas du jeu !

Le géant turc riait de toutes ses dents. Il héla la serveuse pour qu'elle renouvelle leurs consommations.

Après avoir bu une grande lampée à l'une des peintes toutes fraîches déposées sur la table, Durga se détendit :

-Je pars quand ?

-Eh bien, passez quelques jours avec vos anciens amis à Dubaï ! prenez le nouveau métro ultra moderne, surtout, il est super ! recommanda Lucky.

-Je l'ai déjà pris à Burj Khalifa pour venir ! J'ai admiré les lustres en cristal, dit Durga.

Elle saisit alors l'enveloppe que le Turc lui tendait. Elle en tira un billet à son nom à destination de Phuket, vol Emirates, en date du 13 mai 2015. Quelle coïncidence, cette ronde des dates qui revenaient sans cesse ! Départ à 10h30. Arrivée à 20h. Retour, le 20 mai. Lucky lui offrait ainsi une semaine de vacances en Thaïlande, conclut-elle, positive.

La pochette de papier kraft contenait également une sous enveloppe épaisse et cachetée que la chanteuse ne sortit pas.

-Ce sont les passeports avec de nouvelles identités ? Interrogeât-elle avec un sourire.

-Tout à fait ! répondit Lucky, et des permis de conduire. Ainsi que des cartes bancaires sur un compte approvisionné, plus quelques grosses coupures en dollars américains. Si j'ai cacheté l'enveloppe... c'est pour que vous ne connaissiez pas les nouveaux noms qui figurent sur les passeports. Cela vous évitera de trahir le secret quand vous ferez usage des cercles d'or, ajouta-t-il avec malice.

-Et moins nous serons à connaître la nouvelle identité de nos deux Gondas, plus ils seront en sécurité, approuva Durga. Pour lors, vous êtes le seul à la savoir, n'est-il pas ?

-Avec Zoran, bien évidemment ! fit remarquer Lucky.

-Bien évidemment, conclut Durga rêveuse.

-Et qu'avez-vous fait, Durga, de vos chers animaux ? J'ai cru comprendre que la question vous préoccupait !

-Eh bien, je les ai simplement mis en pension au chenil, même si ce n'était pas de gaité de cœur. Mais une intervention humanitaire vaut bien quelques sacrifices de part et d'autre, *is not it* ?

-Au niveau des sacrifices, notez que votre séjour est réservé -et réglé- à l'hôtel Amari, un des meilleurs établissements de Patong, ajouta le géant turc avec ironie. Toutes les chambres sont équipées de *free WiFi*, nous pourrons communiquer facilement avec nos *Macbooks* !

Je vous souhaite un excellent voyage !

Dans l'avion qui l'emmenait vers de nouvelles aventures, Durga visionna un film. Un film de science fiction, *Interstellar*¹, récemment sorti en salles. Curieuse coïncidence, encore

¹ Film de Christopher Nolan en préparation, sortie annoncée fin 2014

une fois, que cette odyssée du héros à travers un trou de vers, qui le fait également voyager dans le temps. Et cela, précisément, pour sauver l'humanité.

Elle suivit toujours avec un même plaisir, sur l'écran intérieur de l'appareil, le trajet de son Airbus 380 progressant au ras de la stratosphère, au-dessus de la mer d'Arabie, du sous-continent indien et du golfe du Bengale.

À l'arrivée, la chaleur était intense. Cependant moins lourde qu'à Dubaï. Il avait plu. On était en pleine période de mousson. Cela ne voulait pas dire qu'il pleuvait toute la journée. Quelques ondées étaient prévues cependant, en général l'après-midi et le soir.

Voilà ce que Durga avait découvert en surfant sur Internet.

C'était aussi une période où les hôtels étaient beaucoup moins bondés et les plages plus agréables.

Un jeune Thaïlandais en chemisette blanche impeccable, brandissait une pancarte "Amari Phuket" à la sortie de l'aéroport. Il délesta aussitôt la voyageuse de sa Dempsey à roulettes et empoigna résolument de son autre main le sac-cabine rose qu'elle affectionnait. Et où elle avait logé son précieux sac à main. Le chauffeur la précéda jusqu'à une rutilante limousine noire. Rien que pour elle.

Le trajet jusqu'à l'hôtel lui parut assez long, bien qu'il ne soit que d'une quarantaine de kilomètres. Mais lorsque l'on arrive quelque part, où rien ne vous est connu et la destination encore incertaine, il en est toujours ainsi. Et puis il faisait nuit.

L'hôtel était une véritable oasis de verdure, à l'abri de la rue principale de Patong et de son activité nocturne. La limousine avait longé la multitude de commerces et de bars illuminés qui bordaient la plage.

Durga pénétra dans sa chambre avec ravissement, jetant un coup d'œil sur l'immense lit à deux places. Elle eut une pensée fugitive pour Marc Jourdain. Il est vrai qu'elle eut aimé partager cette merveille avec lui. Cependant, elle avait hâte d'être au lendemain, pour découvrir la vue splendide sur la baie de Patong. Elle la distinguait, malgré la pénombre, devant la colline qui la bordait, masse sombre parsemée de lumières clignotantes. Elle huma l'air marin, qui lui parvenait de sa terrasse. En effet, la *main road* directe qu'avait emprunté son chauffeur à l'intérieur des terres, ne lui avait pas encore permis d'apercevoir la mer, ni d'en respirer l'odeur.

La voyageuse prit une douche rapide et se changea. Elle eut soin d'enfermer la précieuse enveloppe dans le coffre de sa chambre. Elle se sentait ainsi plus légère de la savoir en sécurité. Elle gagna le hall de l'hôtel. Elle passa rapidement devant les différents restaurants qui s'offraient à elle, dans l'enceinte même du complexe hôtelier, pour se diriger vers la plage. Elle suivait les flèches indiquant : *The beach*. Traversait des jardins. Des galeries marchandes. Prenait des escaliers. Enfin, elle entendit le ressac.

Elle ôta ses sandales. Le sable fin, légèrement humide de la dernière ondée, s'enfonçait doucement sous ses pas. Elle avança vers l'eau. Les vaguelettes recouvrirent ses pieds jusqu'aux chevilles. Une caresse tiède, qui se retira aussitôt.

Durga resta un long moment ainsi, à l'orée du ressac, attendant la vaguelette qui sporadiquement venait baigner ses orteils. Après les longues heures passées dans l'avion, ce doux massage était un pur plaisir. Bientôt elle avisa un transat où elle s'assit pour sécher ses pieds et les débarrasser du sable collant. Elle rechaussa ses sandales. Il était temps d'aller goûter les cocktails et de se sustenter un peu.

Devant un Mojito thaïlandais, elle sirota son bonheur.

Le bar anglais de l'hôtel, le *Roger*, où elle s'était installée, dominait la baie. Par la fenêtre elle percevait dans le ciel les lueurs de la ville. Le clignotement des néons. Mais devant elle, il n'y avait que la mer, qu'elle entendait murmurer. En fait, elle avait renoncé à dîner. Elle n'avait pas faim. Elle attendait tranquillement l'heure du rendez-vous.

En effet, il était convenu avec Lucky que, chaque soir à minuit, Durga se branche avec sa bague à sa prise USB. Et qu'elle coiffe son cercle d'or.

Ainsi elle ne serait pas dérangée dans ses activités de la journée. Et lui s'arrangerait des fuseaux horaires et du décalage, selon ses propres déplacements. Elle n'avait, d'ailleurs, nullement convenu avec *Molière* de ce genre de rendez-vous trop contraignant.

Durga rêvassait, elle était bien. Elle songeait à ses amis de Dubaï qu'elle venait de quitter. Des gens charmants, qu'elle avait connus naguère par sa fille. Un couple qui venait de déménager après la naissance de leur deuxième enfant. Elle, Lyonnaise d'origine algérienne, hôtesse de l'air chez Emirates. Lui, Néerlandais, cadre dans une grosse société pétrolière. Le monde change. Des avions décollent sans cesse et les gens se mélangent.

Ils habitaient le luxueux complexe Al Murooj, au bout de Scheik Zaïed Road.

À l'extérieur, le parking visiteur, à même le sable du désert -où Dubaï est construit- ne paye pas de mine. Mais, un digicode plus loin, on passe dans un autre monde. Sur un marbre étincelant, les portes des appartements se dressent deux fois plus grandes et deux fois plus épaisses que nulle part ailleurs. Le seuil franchi, on reste confondu par la grandeur des pièces, puis vite attiré par le balcon terrasse. Et la vue qu'on y découvre vous laisse béat d'admiration. Il est vrai que, quand la nuit tombe, la ville devient féérique. Le ciel reste longtemps du plus bel indigo clair. La Lune, lorsqu'elle paraît, ajoute encore au décor sa note de rêve. Les jardins intérieurs, avec leurs bassins, leurs palmiers, sont dignes d'un domaine princier. Les balcons éclairés avec leurs fers forgés... rappelèrent soudain à Durga *Le Grand Rex*. Un célèbre cinéma parisien où, pour la première fois, encore très petite, ses parents l'avaient emmenée. Et voilà que les étoiles du ciel s'illuminaient à l'entracte... et les jets d'eau faisaient l'attraction.

"Il me reste si peu de temps, pour aller au bout de moi-même..."

Les vers d'Aragon résonnaient dans sa tête. Elle commanda un second Mojito.

À minuit, Durga fut au rendez-vous. Elle brancha son cercle d'or.

Lucky ne tarda pas à se manifester. Il perçut immédiatement la douce euphorie de sa partenaire. Les images arrivaient à Durga par rafales. Elle comprit que le couple gonda était tombé en panne avec le RAV4. Et Jonathan avait dû commander des pièces pour le Toyota. C'est ainsi que Zoran l'avait tracé. Les pièces de rechange étaient acheminées mais Zoran avait multiplié les blocages jusqu'à... l'arrivée de sa "messagère" à Patong. Durga eut une vision d'elle-même en dieu Mercure, des ailes aux pieds... puis celle d'un garage dans une certaine allée de Soi Bangla road. Elle nota.

Le Turc lui suggérait de s'y rendre. Puis il interrompit l'échange.

Le voyage, le décalage horaire et les Mojitos eurent bientôt raison du *loup blanc*. Elle s'endormit, seule dans son immense lit.

Cette nuit là elle rêva qu'elle volait. Elle volait dans le hall du métro de Dubaï, au dessus des escalators. Elle frôlait les lustres de cristal, pour bientôt rejoindre une rame qui l'attendait, portes ouvertes. Les autres voyageurs n'avaient pas l'air de s'étonner de la voir planer au dessus d'eux. Elle s'assit dans un wagon mais, bien que les portes automatiques se soient refermées, le métro ne démarrait pas. Et les lumières devinrent éblouissantes... elle se réveilla.

Un grand soleil filtrait à travers les rideaux, qu'elle avait imparfaitement clos la veille.

Elle sortit sur sa terrasse et admira enfin le merveilleux panorama qui s'offrait à elle : la baie de Patong. La baie d'Émeraude dans son écrin de plages, avec au loin la mer d'Andaman. Ce n'était pas la baie d'Along, mais on apercevait au loin de larges et impressionnantes structures rocheuses, recouvertes de végétation luxuriante, dressées au bas des collines boisées. La couleur de la mer, surtout, était saisissante. Nappe de vert émeraude, parsemée d'oasis bleu turquoise, virant à l'indigo selon les profondeurs.

Un soleil tropical rayonnant faisait étinceler les vaguelettes.

La lumière était si éblouissante que Durga dû rentrer pour chausser ses lunettes noires. Un urgent besoin de café la poussa à s'extraire de sa contemplation.

Sous un épais toit de chaume, face la plage, on pouvait prendre son petit-déjeuner dans un espace ouvert parmi les parterres de fleurs. Il faisait déjà chaud. Durga s'installa contre la clôture de bois blanc qui ceinturait le buffet. Les rayons du soleil matinal caressaient son épaule. Des oiseaux exotiques voletaient dans les massifs. Un chat frôla sa jambe, sous la nappe. Elle commanda un jus de fruits pressés, des toasts et deux grands cafés américains.

Le serveur installa congrûment la seconde tasse en face d'elle, mais Durga la ramena avec un sourire à côté de la sienne, précisant en anglais qu'elle avait grand besoin de deux cafés le matin ! Noirs et sans sucre.

Après son petit-déjeuner, la chanteuse choisit un transat avec son parasol, les plus éloignés possible du buffet et du bar de la plage. Elle fit voler sa robe et s'élança dans l'eau dans son joli maillot deux pièces, acheté à Djerba l'année précédente.

Ah ! Marc lui manquait. Mais elle nagea droit devant, en direction des bouées réglementant le passage des bateaux à moteur dans la baie. L'eau était délicieusement tiède. Elle croisa un nageur palmé avec son masque et son tuba qui revenait du large. Et des flots de petits poissons. Puis elle fit la planche pour se reposer un peu, admirant le ciel azuré.

Elle avait tant de plaisir à retrouver enfin la mer.

À Dubaï, elle n'avait fait que longer la plage de Jumeira, en direction du Burj al Arab, cet hôtel-tour flanqué d'une voile au vent, construction emblématique du petit émirat. Sonia, son amie lyonnaise, voulait en effet lui faire découvrir Emirates mall, construit dans l'arrière pays -c'est-à-dire en plein désert- avec sa piste de skis. Et elle avait pu contempler, à travers des baies vitrées quelque peu embuées, le remonte-pente et les gens en bonnet, gants et anorak, skis aux pieds sur une neige presque immaculée. Alors que la température extérieure annonçait allègrement 35°.

Durga frissonna à ce souvenir et entreprit de regagner la plage.

Elle s'enduit d'écran solaire et sortit de son sac de toile le petit Livre de Poche d'Ursula Le Guin, qu'elle avait justement acheté à la librairie française du mall, au sein de l'enseigne Virgin. *L'autre côté du rêve*. Elle sourit en songeant au charmant monsieur qu'elle avait alors orienté dans son choix, hésitant entre Marc Lévy et Michel Houellebecq. Lui recommandant chaudement *La possibilité d'une île*.

La seconde raison, qui l'avait amenée à n'avoir pas goûté la mer à Dubaï, fut que le jour suivant, les deux femmes avaient rendu visite à une amie commune : Gwen, une Anglaise, épouse d'un Libanais qui brassait des affaires. Le couple s'était installé à Umm al Quwain, à 40 km. Il fallait, pour s'y rendre, traverser d'abord l'émirat de Sharjah. Et les *high ways*, là-bas, sont impressionnantes de dangerosité. Les gens y roulent trop vite et trop près. Mais la vue à Umm al Quwain vaut le déplacement et la prise de risques. Laissant l'espace ouvert, les bords de mer ne sont pas entrecoupés de digues et de constructions. La nature s'y révèle dans toute sa beauté sauvage. Une surprise attendait cependant les trois amies, sur le bord de la mer : des méduses. Des méduses échouées sur la plage, bleues comme des *Schtroumfs* et grosses comme des assiettes à dessert. Alors, les filles avaient préféré se baigner dans la piscine, un peu plus loin, d'où la vue était d'ailleurs aussi belle.

Durga décompressait. Il fallait qu'elle se refasse une beauté. Qu'elle bronze un peu. Et puis elle se mettrait en quête du fameux garage sur Bangla road, en fin d'après midi.

Elle songeait au couple gonda et à leur incroyable périple. Leur échappée belle. Elle se souvint des diverses hypothèses échafaudées, lorsqu'ils s'étaient évaporés dans la nature, abandonnant leurs bagues traceuses dans un coffre de banque. Et de tous les scénarios, c'est le plus inattendu, le plus fou qui s'était révélé être le bon : leur évasion choisie, loin du contrôle de Lucky et de Zoran.

Du moins, le croyaient-ils.

Mais comment échapper à cette machine qui s'infiltrait partout ? Qui déjouait tous les codes ? Dont l'intelligence et la presque omniscience étaient capables des plus extrêmes prouesses ? Il valait mieux, il est vrai, l'avoir de son côté que contre soi...

Durga retourna se baigner. Puis elle s'endormit sur son transat.

Après s'être douchée et changée, la voyageuse partit en expédition du côté de Patong ville. Elle se fit aussitôt interpeller par les chauffeurs de Tuk Tuk multicolores. Mais elle entendait bien se promener à pied le long des rues. Elle changea quelques euros en Bath thaïlandais, dans un petit baraquement en planches, muni d'un guichet sécurisé. D'énormes panneaux publicitaires ainsi qu'un incroyable enchevêtrement de fils électriques défiguraient les rues encombrées. Bars, fast-foods, boutiques se succédaient, pressés les uns contre les autres et débordants sur les trottoirs étroits. De petits groupes de jeunes Thaïlandaises en short ou mini-jupe devisaient gaiement au coin des rues, le téléphone à la main. D'autres, pareillement munies de leur téléphone, étaient plantées devant les bars. En attente d'un client ?

Des hommes ou des femmes sortaient de leur office à son passage pour l'interpeler et lui proposer des excursions. D'autres, des massages. Des peintres exposaient des grandes toiles colorées, le long du trottoir. Étourdie de tant d'activités et de sollicitations, Durga entra dans un bar pour boire un café. Elle fut bientôt entreprise par un Anglais éméché. Mais, avant de quitter l'établissement, elle s'enquit auprès du serveur de l'allée où trouver le fameux garage, dans Bangla road.

Elle tourna à droite, puis à gauche et encore à gauche. Les trottoirs par ici présentaient de larges trous, quand ils n'étaient pas inexistant. Des hommes assis à l'ombre d'un auvent, une bière à la main la regardèrent passer en chuchotant. Des jeunes la sifflèrent. Mais Durga en avait vu d'autres et elle avançait hardiment en direction de l'enseigne qu'elle apercevait un peu plus loin : un garage. Plusieurs logos de marques étaient placardés au dessus de l'entrée. Dont celui de Toyota. Le sol était noir d'huile et de cambouis. Quelques pièces usagées jonchaient le sol. Et puis, dans l'ombre du local, elle vit un RAV4.

La chanteuse s'immobilisa de surprise. En fait, elle n'avait pas pensé que ce soit aussi facile. Mais surtout, elle devait faire quelque chose. Vite. Improviser. Elle avisa un mécanicien affairé sur un moteur et lui demanda s'il parlait anglais.

-No ! no ! the boss !... répondit-il en montrant un petit bureau vitré au fond du garage. Elle se dirigea vers l'ancre sombre désigné et poussa la porte. Un jeune homme était affairé devant son écran d'ordinateur. Durga le salua. Il leva la tête et porta son regard vif sur la visiteuse.

-One moment, please !

Il pianota encore sur son clavier, fit voler sa souris et ferma son fichier.

Le Thaïlandais sourit à la femme et se leva pour l'accueillir. Il était replet, pas très grand, mais assez joli garçon.

Durga prétendit qu'elle cherchait à acheter un 4/4 d'occasion. Et elle avait aperçu le RAV4 en passant dans la rue.

Elle se demandait, cependant, si elle était crédible dans sa démarche.

Mais le jeune homme ne parut nullement étonné. Ni soupçonneux. Simplyment il répondit que le véhicule n'était pas à vendre. Juste là en réparation.

La femme en était désolée. C'est tout à fait le type de 4/4 qu'elle recherchait. Elle se lança alors dans de grandes explications, arguant qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer les annonces locales de véhicules d'occasion. Sollicita l'aide de son interlocuteur. Sourit. Déploya tout le charme dont elle était capable. Et ce n'était pas rien.

Le Thaïlandais ne devait pas être débordé. Il écouta ce que disait la Française d'une oreille patiente. Il promit de consulter les offres de vente, pour le genre de véhicule qu'elle

recherchait. Il s'enquit de son lieu de résidence. Durga passa outre en prétendant être descendue jusqu'à Patong dans le but d'acquérir une propriété dans l'île, où elle projetait de s'établir. Elle employait tout son temps en visites avec différentes agences immobilières et n'était presque jamais à son hôtel. L'appeler sur son propre téléphone serait trop onéreux : les communications passaient par la France. Elle sortit un stylo pour noter, plutôt, le numéro de téléphone du garage et le nom de son propriétaire. Mais le Thaïlandais possédait de petites cartes de visite imprimées au tampon, dont il tendit un exemplaire à la visiteuse.

-Hong Theu ! prononça-elle, *that's your name*¹ ?

-Yes ! Yes ! Houg Theu, rectifia-t-il avec un sourire.

Et Durga de lui vanter les merveilleuses couleurs de la mer. La gentillesse de la population et le climat paradisiaque du pays. Le sien subissait des hivers rigoureux, qu'à son âge, elle supportait de plus en plus difficilement.

À quoi le jeune homme répliqua, presque sincèrement, qu'elle n'était pas bien vieille, du moins qu'elle ne le paraissait pas. Et patati et patata.

Avant de le quitter Durga formula encore une demande... les propriétaires du RAV4, le garagiste était-il sûr qu'ils ne désiraient pas le vendre ?

Le Thaïlandais haussa les épaules. Il ne le pensait pas. Un couple de jeunes Américains baroudeurs, qui le tannaient avec les pièces de rechange qui n'arrivaient pas. Ils avaient plutôt l'air pressés de repartir.

Le *loup blanc*, de son ton le plus aimable, émit l'idée qu'on pourrait peut-être le leur demander. Ne seraient-ils pas heureux d'acheter un véhicule plus récent pour continuer leur périple ? Quand devaient-ils revenir ? Les pièces allaient-elles bientôt arriver ?

-*May be, you could give me their phone number ? Il should ask them directly*² !

Le Thaïlandais se gratta la tête. L'Américain avait payé d'avance une jolie somme pour les pièces. Il avait téléphoné plusieurs fois au garage. Il était même repassé le voir, le pressant d'accélérer. La Française, si elle achetait le véhicule, devrait néanmoins attendre que les réparations soient effectuées et lui ne perdrait pas son deal. Et cela lui éviterait de fastidieuses recherches d'un éventuel 4/4 d'occasion pour la satisfaire. Il fouilla dans le tiroir de son bureau. Il en sortit des clés, auxquelles pendait un morceau de carton, attaché par une ficelle.

Il le tendit à sa visiteuse. Il comportait un nom et un numéro de téléphone.

Durga dissimula du mieux qu'elle pu son immense contentement en notant le nom et le *phone number* de John Graham. Elle se perdit en remerciements.

Le restaurant Rim Taley, dans l'enceinte même de l'hôtel Amari, offrait une cuisine internationale très variée. En l'occurrence, délicieuse. Durga eut tôt fait de lier connaissance avec un couple d'homosexuels australiens, extrêmement drôles et sympathiques. Ils finirent la soirée chez Roger devant des bières.

La chanteuse avait hâte d'être à minuit, pour communiquer ses résultats à Lucky.

À l'heure dite, elle ouvrit son *Macbook* et se brancha.

Le contact fut long à établir. La chanteuse ne savait pas où se trouvait Lucky mais peut-être était-ce le milieu de la nuit pour lui, voire le petit matin. Les images qui lui parvenaient étaient ondulantes et floues. Enfin se stabilisa le visage du Turc. Ses yeux bridés ensommeillés la confortèrent dans ses supputations. Elle lui sourit, radieuse. Elle évoqua de mémoire, pour son interlocuteur, l'échange avec le garagiste de Bangla road. Si bien qu'un grand rire fit éclater les pixels de sa vision, sous la barre frontale rabattue du cercle d'or. Durga communiqua ensuite mentalement le numéro de téléphone de Jonathan Graham. Elle comprit rapidement qu'il n'était nécessaire qu'à elle. Zoran l'avait déjà repéré. Et identifié.

¹ C'est votre nom ?

² Peut-être voudriez-vous me donner leur numéro de téléphone, je pourrais le leur demander directement.

Fin de l'échange.

Cette nuit là, le *loup blanc* eut du mal à trouver le sommeil. Elle passait et repassait dans son esprit la manière dont elle allait s'y prendre pour appâter Jonathan. Pour ne pas qu'il lui raccroche au nez, après une fin de non recevoir.

Il ne fallait pas qu'elle se loupe. Elle n'aurait pas d'autre occasion. À part celle de faire le guet au garage, après l'arrivée des pièces de rechange. Le numéro de téléphone correspondait à un appareil bon marché qui fonctionnait avec une carte prépayée. Zoran ne pouvait le localiser que lorsqu'il était utilisé. Et selon les renseignements transmis par Lucky, toutes les fois que Jonathan avait appelé le garage pour avoir des nouvelles de ses pièces, il se trouvait à Patong, dans un endroit différent. Et jamais dans un lieu correspondant à un hôtel ou à une pension quelconque. Le Gonda restait prudent. Apparemment.

Durga finit par sombrer dans un sommeil sans rêves. Du moins, rien dont elle se souvint à son réveil.

Elle se rendit au buffet de la plage. Et devant ses deux cafés -que le serveur posa à côté d'elle avec un sourire complice -elle peaufina son plan.

Avant de quitter la France, elle avait pris un forfait supplémentaire pour son iPhone, comprenant des textos et quelques heures de conversation. Elle s'en était peu servi à Dubaï. Mais comment allait réagir Jonathan devant un appel ne venant pas de son garagiste et, de surcroît, de l'étranger ? Elle ne voulait pas utiliser la ligne de l'hôtel. Pour ne pas être localisée. Elle restait également prudente.

Elle décida finalement d'investir, elle aussi, dans un téléphone local à carte.

Elle trouva sans difficultés, à moins de 500 mètres de l'hôtel, un magasin iTech qui vendait ce qu'elle recherchait. Une nuée de touristes s'y pressaient, venus pour la plupart acheter un adaptateur pour recharger portables ou tablettes.

Durga nota que, dans sa résidence hautement étoilée, l'adaptateur était fourni.

Munie de son nouveau mobile, le *loup blanc* regagna sa chambre.

C'est précisément dans la peau de ce loup que la chanteuse se préparait, apparemment, à reprendre du service. Qui l'eut cru.

Elle ouvrit tout d'abord la brochure de l'hôtel mentionnant des numéros utiles comme celui de la police, des premiers secours ou de l'aéroport. Elle étrenna avec celui-ci son nouveau téléphone.

Il était un peu plus de 10 heures du matin. Il fallait qu'elle se décide.

Elle sortit quelques minutes sur le balcon pour admirer la baie et respirer à fond.

Puis elle composa le numéro de Jonathan Graham. Alias Karim al' Moktar. Alias Peter Goldsmith. Alias Païkan.

Elle tomba sur la boîte vocale.

Inspirée, elle laissa un message flou, surjouant un mauvais accent anglais, au sujet des pièces de rechange du RAV4. Puis elle raccrocha.

Elle avait l'impression de conduire une Formule 1 dans un grand prix automobile. Du moins pour la concentration et le stress. Le professionnalisme aussi, peut-être.

La question était : Jonathan allait-il appuyer automatiquement sur la touche rappel ou allait-il rechercher dans ses contacts le numéro du garagiste ?

Une question à 1 million de dollars... baby !

Apparemment, Jonathan attendait impatiemment des nouvelles des ses pièces de rechange. Il appuya sur la touche "rappel du numéro" dès qu'il eut écouté le message.

-Hello !

Durga frémit en entendant la voix dans son oreille.

Elle baragouina un peu de mauvais anglais, puis elle demanda à son interlocuteur s'il parlait français... elle perçut aussitôt la surprise chez le Gonda, alors, après son : "oui..." hésitant, sachant très bien qu'il la comprenait parfaitement, elle se lança dans la narration de son entrevue avec le garagiste et comment elle s'était terminée.

Lorsqu'on est pris de court, le plus simple est encore de dire la vérité...

Chose surprenante, elle entendit le jeune homme rire dans l'écouteur. Il riait comme avait ri Lucky à la même narration imagée.

Le *loup* avança alors l'argument selon lequel les pièces de rechange pouvaient encore mettre un bon moment avant d'arriver à Patong. Elle proposait à son interlocuteur un bon deal et surtout un bon prix.

Elle cherchait à se faire passer pour une Française un peu excentrique, décidée à s'installer à Phuket pour y passer sa retraite au soleil. Rôle qui lui collait parfaitement et qu'elle n'avait aucune peine à tenir.

Avant que le jeune homme se reprenne et ne réfléchisse un peu trop, le *loup* lui proposa un rendez-vous. Dans le lieu de son choix. À l'heure de son choix. Elle pouvait toujours décaler ses visites avec les agences immobilières !

Ainsi en fut-il décidé. En fin d'après-midi au Red Hot Bar.

Durga partit se baigner.

Elle nagea avec une vigueur que lui auraient enviée bien des jeunes femmes. Un bonheur qu'elle ne partagea avec personne, mais qui néanmoins fut intense.

Installée sur son transat, elle abandonna vite sa tentative de lecture.

Son esprit galopait. Son excitation était à son comble.

Rencontrer Païkan ! Vous rendez-vous compte ? Viendrait-il avec Éléa ?

Non. C'est lui qui allait traiter l'affaire estimait-elle. Les hommes seraient toujours les hommes. 900 000 ans n'allaient pas les changer.

Et elle avait raison.

Le Red Hot Bar était un club de jazz à la mode dans le quartier Sukhumvit de Patong.

Durga avait choisi ses vêtements avec son feeling du jour. Un pantalon d'une raisonnable couleur fushia, couplé à une chemisette de soie blanche. Aux pieds, des baskets fleuries de printemps, achetées dans sa campagne, avant son embarquement pour Dubaï. Mais surtout, elle avait soigné son maquillage. Rehaussant son regard vert d'un fard à paupière assorti.

Il ne s'agissait pas que le jeune homme, bien qu'à peine entrevu aux Déserts lors de l'enterrement du docteur Simon, la reconnaisse de prime abord. Mais à ce sujet, elle n'avait pas trop d'inquiétude. Le sérum et son bronzage tout neuf lui donnaient un teint éclatant. En outre, sa couleur de cheveux tirait beaucoup plus sur le blond vénitien qu'à l'époque. Quant à sa tenue, elle n'avait rien à voir avec la robe de lainage bleu marine qu'elle arborait pour la cérémonie. Et puis, l'avait-il seulement regardée ?

Elle avait retiré la précieuse enveloppe du coffre de sa chambre, pour la glisser dans son petit sac de toile. Elle le serrait contre elle avec précaution quand elle s'élança dans les rues de Patong.

Seulement, il s'était mis à pleuvoir. Alors le *loup* avait hélé un taxi rouge. Et pour 20 Bath, elle était devant le club de jazz bien avant 18 heures.

Voilà.

Durga s'était assise à une table un peu isolée. Pas trop près des musiciens qui sortaient à peine leurs instruments. Elle déclina toute offre de consommation, prétextant vouloir attendre la personne avec qui elle avait rendez-vous. Mais surtout, elle voulait garder la tête claire.

Elle avait choisi un endroit stratégique d'où elle pouvait surveiller l'entrée

Il est certain que Jonathan n'aurait pas trop de mal à identifier une Française seule, d'un certain âge. Mais elle ? Elle ne gardait qu'un très vague souvenir du jeune homme en kéfié qu'elle avait croisé. Il y a deux ans. Déjà.

Cependant, elle le vit arriver de loin et le reconnut aussitôt.

Il était un peu plus grand qu'elle ne l'imaginait.

Bronzé, les cheveux châtons coupés courts, mince et... beau. Il était vêtu d'un teeshirt rouge et d'un pantalon clair. Des *Puma* blanches aux pieds.

Elle lui fit un signe de la main. Il sourit, s'inclina légèrement et s'assit en face d'elle.

Ils se dévisagèrent un instant.

Un regard vert dans un regard de miel.

Un méchant air de Carmen passa dans l'esprit de Durga.

Il s'agissait de garder son sang froid. De ne pas tomber dans les yeux de l'autre. Sinon on dévisse et c'était la chute libre.

La tête lui tournait un peu cependant. Elle prononça un "bonjour !". Mais le timbre n'y était pas.

Et lui, semblait tout aussi troublé qu'elle, lorsqu'il lui rendit son salut.

Elle remarqua un trou incongru dans son teeshirt, à l'épaule gauche. Que faisait Éléa ?

Le serveur les tira d'affaire en leur demandant ce qu'ils voulaient boire.

Ils en furent rapidement d'accord et échangèrent alors une rafale de banalités, comme si une digue s'était rompue et qu'un flot de paroles anodines soit en mesure de noyer l'étincelle qui s'était allumée.

Les Mojitos furent les bienvenus. Juste avant que la flamme ne soit submergée.

-Ainsi, vous voulez racheter mon RAV4, mais il a déjà pas mal de kilomètres ! lança enfin Jonathan, pour rentrer dans le vif du sujet, après avoir tiré longuement sur sa paille.

Durga remarqua inopinément, alors qu'il reposait son verre, les multiples bagues en argent qui ornaient tous ses doigts. Même le pouce.

-Je ne suis qu'une messagère... répondit-elle doucement.

Et sans le quitter des yeux, elle mit ostensiblement ses deux mains à plat sur la table, en écartant les doigts.

Le jeune homme suivit son geste et regarda les mains de la femme. Ses bagues.

La Française en portait plusieurs, elle aussi, certaines ornées de pierres semi-précieuses, souvenirs de ses multiples voyages ; toutes également en argent. Seulement, à son majeur gauche, la petite pyramide tronquée de Zoran ne pouvait être confondue avec aucune autre.

Durga lut la stupeur sur le visage du Gonda, voire une ombre de terreur. Elle fit un geste d'apaisement :

-Je viens en amie ! dit-elle, j'apporte de nouveaux papiers et de l'argent !

Elle fouilla dans son petit sac de toile pour en retirer la précieuse enveloppe, qu'elle fit glisser devant Jonathan.

-Je ne connais pas les noms qui figurent sur vos nouveaux passeports ! chuchota-t-elle. Et je ne veux pas les connaître. Seul Lucky les sait. Et Zoran... bien évidemment. Ils souhaitent tous deux que vous viviez en paix et que vous fassiez ce que bon vous semble. Que vous cessiez de fuir . Vous êtes libres !

Jonathan plongea son regard dans celui de Durga.

Il vérifie, se dit-elle. Il vérifie si je dis vrai. C'était la conséquence de l'usage fréquent des cercles d'or. Une facilité à lire dans l'autre. Et Durga se laissait faire.

Elle lui parla alors de leur brève rencontre en France. En Savoie. Lors de l'enterrement du docteur Simon. Des révélations de Lucky durant la veillée mémorable qui avait suivi. Et du sérum. De la bague. Enfin de tout.

Il écoutait.

Elle lui conta brièvement l'histoire de son opéra-rock. Et comment elle avait voulu changer la fin du roman de René Barjavel. La fin de leur histoire.

-Vous avez fait cela ! murmura-t-il alors. Et des larmes coulaient sur ses joues.

-Éléa sera heureuse de l'apprendre ! dit simplement Païkan au bout d'un long moment. Vous êtes une amie précieuse !

Les musiciens étaient excellents, mais Durga ne les écoutait pas. Et elle les entendait à peine. Pourtant à cet instant elle reconnut le standard de jazz qu'ils entamèrent : *Take five*...

La conteuse passa en un éclair de Dave Brubeck à Simon :

Oui, une amie précieuse est égale à un ami très cher ! et Durga ne serait jamais Éléa. Il fallait qu'elle se le tienne pour dit.

Mais Durga n'était pas Simon. Elle ne baissa pas la tête. Elle sourit :

-Voici ma carte et mes coordonnées. Vous pourrez toujours compter sur moi. Nous avons la vie devant nous, Païkan !

Il n'y avait rien à ajouter.

Pendant la soirée, Durga se repassa maintes fois la rencontre, sur l'écran noir de sa mémoire. À minuit, elle la retransmit à Lucky. Il sourit lui aussi, visiblement heureux. Et toutes ses vibrations de remerciements submergèrent la chanteuse.

Au réveil, elle contempla longuement la baie avant d'aller petit-déjeuner. Elle voulait imprimer cette beauté dans ses souvenirs. Comme une borne inoubliable.

Dans les jours qui suivirent, elle se baigna, bronza, testa divers restaurants, visita même le parc à thème des dinosaures. Elle but également un certain nombre de Mojitos, mais rien n'effaçait cette étrange distorsion du temps qu'elle avait ressentie lors de sa rencontre avec Païkan.

N'avaient-ils pas le même âge ? Malgré 900 000 ans et un sérum décalé ?

Une indéfinissable euphorie la portait.

En équilibre sur un tapis roulant de galaxies, sondes et télescopes les découvrent de plus en plus lointaines et anciennes, où des civilisations éteintes clignotent encore dans un temps relatif dépassé.

Nous ne sommes qu'un flash dans l'immensité du temps.

Et rien n'est amené à perdurer. Que l'amour.

De retour à Dubaï, où tout est bâti sur le sable, Durga admira particulièrement la patience et les soins intensifs des travailleurs indiens et sri-lankais, sans qui pas une fleur, des magnifiques platebandes qui bordent les *high ways*, ne survivrait une journée.

Là-bas, malgré l'activité incessante, le luxe et la profusion de chantiers de construction, tout a une allure d'éphémère, un relent d'artifice.

Entre les tours rivalisant de modernité et d'architecture débridée parfois surréaliste, les terrains vagues encore vacants révèlent le SABLE. Le sable roi. Et le moindre vent du désert recouvre en quelques minutes, les grosses cylindrées rutilantes -se gavant ici d'essence hors taxe- d'une vilaine pellicule de poussière, annonciatrice d'un devenir de décomposition, digne des dessins d'Enki Bilal. Et la voyageuse devinait, présumait, supputait... que ce sable serait un jour le dernier vainqueur de cette ville.

Peut-être dans 10 000 ans. Peut-être avant.

Durga s'apprêtait à rentrer en France. Un texto de Marc Jourdain l'avait informée de son retour imminent.

Ils partageraient leur vécu avec les cercles d'or...

Chapitre VII

On vivait une curieuse époque. La planète entière décongelait, laissant remonter à sa surface des virus, des objets enfouis, des ruines.

Corrélativement, le niveau des mers avait largement monté et grignoté toutes les côtes des continents. La température globale mondiale avait augmenté de 5°.

Deux réunions avaient déjà eu lieu aux Charmettes, en Savoie, dans la belle demeure de Marianne Simon, la veuve de Gabriel Simon. En 2018, puis en 2023.

Les retrouvailles des *Treize*, les "privilégiés du sérum", comme aimait à les nommer Durga, s'étaient déroulées comme prévu tous les cinq ans. On était aujourd'hui à l'aube de la troisième de ces réunions, **en ce 16 mai 2028**.

Marc Jourdain et Durga Demour roulaient vers Chambéry, dans leur voiture électrique.

Ils avaient regardé un film en 3D. Mais à présent chacun lisait sur sa tablette intégrée. La voiture filait sur l'autoroute sans qu'ils aient à s'en préoccuper.

Marc comptait reprendre les commandes pour monter aux Déserts. La conduite en montagne était plus sportive et c'était alors un réel plaisir, pour lui, de prendre le volant.

La vie quotidienne avait bien changé en quinze ans. Les imprimantes 3D s'étaient énormément perfectionnées et permettaient de fabriquer un grand nombre d'objets, ainsi que diverses nourritures synthétisées. Essentiellement les protéines animales. En effet, petit à petit, l'élevage était abandonné sur la planète.

Mais surtout, des découvertes fabuleuses avaient été faites.

Les physiciens ayant enfin réussi à incorporer la gravité quantique à leurs théories, avaient enfin pu entamer un processus d'unification des quatre forces : électromagnétique, faible, forte et gravitationnelle. Ce qui leur permettait de mieux appréhender l'espace-temps, qui s'avérait avoir une texture tout à fait surprenante, pixélisée et informative.

Bientôt on franchirait le mur de Planck, comme on avait franchi le mur du son.

D'autre part, on avait détecté une ribambelle d'exo planètes rocheuses, pourvues d'eau et de continents émergés, dont l'atmosphère laissait à penser qu'elles hébergeaient la vie. Des moyens d'exploration de plus en plus sophistiqués s'employaient à les analyser.

Les autorités américaines avaient ouvert leur dossier OVNI et il paraissait à présent certain que des Visiteurs étaient venus sur la planète Terre à maintes reprises. Cependant, ils n'avaient toujours pas établi de contact avec les humains. Néanmoins, la grande majorité de la population s'était habituée à cette idée et certains, même, attendaient la première rencontre avec impatience. Les Églises diverses étaient dans l'expectative. Quelque peu inquiètes pour leur avenir.

Le plus saisissant, cependant, avait été la fonte des glaces de l'Antarctique. Un grand mouvement international s'était alors constitué pour préserver les manchots empereurs, ainsi

que toute la faune locale, afin de leur attribuer un parc naturel inviolable. En effet, le relief du continent avait révélé les vestiges d'une civilisation très ancienne, antérieure à tout ce qui était connu jusque là. Et le Pôle Sud avait dû faire face à une véritable "ruée vers l'or-igine".

Les ruines d'une cité, datées de plus de 900 000 ans étaient apparues.

Tout ce que le monde comptait d'archéologues, de géologues, de spéléologues s'étaient précipités sur le continent antarctique. Ainsi que des essaims de journalistes.

Une partie des terres, déjà, reverdissaient. Et des colons projetaient d'y migrer. Mais les instances internationales n'avaient pas encore donné leur feu vert. Les sous-sols du continent, d'autre part, recelaient des richesses que toutes les nations rêvaient d'exploiter.

D'un commun accord, elles avaient cependant rejeté l'idée de s'attaquer aux nappes de pétrole. Pas plus qu'aux importants gisements de charbon. En effet, ces carburants étaient en passe d'être bannis de la planète. Au grand dam, pour l'or noir, de tous les pays arabes qui en tiraient leurs profits mirifiques. Les princes, les émirs, les sultans, tentaient déjà de reconvertir leurs immenses palais en palaces de luxe, dédiés au tourisme. Cependant, la hausse des températures dissuadait de plus en plus les Terriens de visiter ces contrées désertiques.

Alors que l'on avait réussi à mettre au point de nouveaux carburants non polluants, ce que l'on appelait "les terres rares" était en revanche intensément convoité pour fabriquer les composants électroniques dont notre civilisation de plus en plus technologique avait besoin. Et le sous-sol de l'Antarctique en était riche.

D'autre part déjà, *les treize*, "privilegiés du sérum", qui allaient se retrouver une nouvelle fois aux Charmettes, commençaient, pour la plupart, à avoir quelques soucis avec leurs papiers d'identité. En effet, en quinze ans, les dates imprimées faisaient foi d'un âge guère en rapport avec leur aspect.

Les quatre-vingt-cinq ans de Marianne ne l'empêchaient pas de courir la campagne, toujours prête à intervenir pour soulager les maux de ses concitoyens. Elle avait, conjointement, entrepris des études de médecine, soutenu sa thèse et obtenu son diplôme depuis plus de cinq ans. Mais d'aucuns s'extasiaient un peu trop sur son extraordinaire vitalité. Elle était, en outre, devenue plusieurs fois grand-mère.

Durga, quant à elle, avait également conservé toute sa vigueur. Elle avait vu grandir avec bonheur sa petite-fille Zoé. La jeune fille avait brillamment passé ses différents degrés d'Université -le baccalauréat avait disparu depuis longtemps- et elle se destinait à la physique quantique. Étienne, son frère, à la biologie. Quant au petit Julien, le dernier fils de Camille, il voulait devenir astronaute. Ou astronome. À moins que ce ne soit astrologue. Il ne savait pas encore très bien.

Marc Jourdain avait quitté son poste de mentaliste à la DCRI depuis plusieurs années. Le *Pilote* avait vainement tenté de le retenir, mais l'agent *Molière* s'était plongé dans la psychologie jungienne et avait ouvert un cabinet d'analyste, où il prospérait.

Une série de conférences opportunes aux États-Unis s'annonçait passionnante, où il exposerait tout l'extraordinaire apport de Carl Gustav Jung à la notion de synchronicité. Sa merveilleuse compréhension du psychisme humain. Bien au-delà de Sigmund Freud, dont les travaux n'abordaient nullement la dimension spirituelle de l'homme, mais restaient obstinément cantonnés à un stricte pragmatisme. Qui n'avait plus cours de nos jours.

Depuis la fonte des glaces antarctiques, tous songeaient en fait à migrer sur l'ancien continent de Gondawa. Ils pourraient fonder là-bas une nouvelle communauté avec des papiers d'identité flambrants neufs. Et plusieurs d'entre eux -particulièrement les "vieux couples"- souhaitaient secrètement avoir à nouveau des enfants, loin de leur progéniture déjà mûre. C'était en tous cas un des rêves que caressaient Marc et Durga. Et ils n'étaient pas les seuls.

Miguel Abuelo et sa jeune femme avaient déjà deux rejetons.

Robert Zigman désirait quitter la Suisse avec son compagnon. Le couple, marié, avait adopté des jumeaux haïtiens.

À présent qu'il ne recherchait plus Angela et Jonathan Graham -dont personne ni aucun "service secret" n'avait pu déceler le moindre signe de vie ou de mort- Lucky Aslan s'était trouvé d'autres centres d'intérêt. Il avait fondé une nouvelle version de Facebook, qui permettait de communiquer grâce aux cercles d'or. Et c'est son ami José Rodrigues qui les commercialisait. Avec l'aide de Zoran. La *machine* si sophistiquée et intelligente était toujours enfouie dans les profondeurs du continent antarctique. Aucun sondage ne l'avait détectée. Les "privilegiés" pensaient qu'elle avait mis en œuvre un bouclier de camouflage, ainsi qu'un brouilleur d'ondes magnétiques.

Zoran n'avait-il pas, déjà par le passé, empêché des scientifiques trop curieux d'atteindre les lacs souterrains avec leurs sondes, où ils auraient pu polluer la vie conservée dans les profondeurs... depuis plus d'un million d'années. Il n'avait pas non plus donné un coup de pouce à FORCEP2, pour détecter les ondes gravitationnelles issues du Big-Bang¹...

À la dernière réunion, il avait été fortement question de "découvrir" le sérum de longue vie. Du moins, au début, sous une forme très atténuée de simple remise à niveau des cellules. Et il devait se décider ce soir -si Zoran donnait son accord- comment Daniel Simon, le fils cadet de Marianne, qui s'était lancé dans la recherche, avec une équipe de la Silicon Valley, pourrait bientôt faire cette annonce, qui allait quelque peu révolutionner le monde.

Et le monde changeait. C'était indéniable.

Dans l'ombre, chacun des *treize* œuvrait à diverses transformations. Chacun avait semé des idées novatrices nécessaires à un nouvel épanouissement. A peu près tous avaient repris des études.

Sauf Durga, qui lisait et se documentait beaucoup pour écrire des romans, dans le but de vulgariser les connaissances. Conjointement, elle écrivait toujours des chansons et s'était lancée dans le cinéma, la vidéo, les grands spectacles. Elle avait enfin réussi à trouver un producteur intrépide pour monter son opéra-rock de *La Nuit des Temps*. Il remportait un vif succès et s'exportait avec bonheur de par le monde. La chanteuse avait déjà reçu d'intéressantes propositions pour en faire un film. Elle devait d'ailleurs se rendre prochainement sur le continent américain, avec Marc Jourdain, pour en régler les détails.

Mais avant de définitivement migrer au *Pays Blanc*, sur le continent antarctique, elle voulait mener à bien un dernier projet : du Big-bang à l'Homme : "*Poussières d'étoiles*". Titre emprunté -avec son accord- à l'astrophysicien Hubert Reeves, qui avait initié des générations émerveillées aux beautés de l'Univers et à son fonctionnement.

En effet, Durga projetait une grande saga en trois parties : du Big-Bang à la formation de la Terre. Puis, de la première vie apparue sur la planète bleue, à l'Homme. Et enfin, un troisième volet ferait remonter l'Homme dans son Arbre, depuis sa lente hominisation jusqu'aux temps modernes, à la porte des étoiles. La chanteuse voulait frapper les esprits. Surtout celui des enfants et des adolescents. De la musique, des chanteurs, des danseurs, des figurants, des projections vidéos, une belle histoire à raconter : un *soap opera* galactique !

Les nouvelles technologies allaient permettre d'aménager le continent antarctique sous de grandes coupoles qui protégeraient ses habitants du froid encore vif et permettraient les cultures. En attendant que l'atmosphère se réchauffe un peu plus, comme le préoyaient les météorologues.

¹ Faites trop tôt à son gré, Zoran aura faussé les observations de FORCEP2, démenties quelques mois plus tard.

Toutes les populations sinistrées par les cyclones, la montée des eaux et diverses guerres et catastrophes pourraient ainsi s'installer sur de nouvelles terres. Commencer une nouvelle vie, où tout serait mis en œuvre pour promouvoir une gestion saine, écologique et équitable. L'ONU planchait déjà sur une charte stricte, où toute idéologie politique, communautaire ou religieuse serait proscrite. Les migrants devraient obligatoirement retourner à l'école pour une mise à niveau de leurs connaissances générales et l'apprentissage d'au moins deux langues étrangères. Le contrôle des naissances serait strictement imposé.

Le Pôle Sud allait devenir rapidement la nouvelle Amérique, où tous les espoirs d'une vie meilleure seraient condensés. Il n'était pas question de réitérer les erreurs du passé et de décimer les populations indigènes. Qui, bien que n'étant qu'animales, n'en étaient pas moins précieuses. Les nouveaux droits des animaux avaient d'ailleurs été promulgués, dix ans auparavant, où la sensibilité et la conscience de tout être vivant avaient été reconnues. Et par là même, devaient être défendues, au même titre que quelque culture ancestrale humaine. Et donc, préservées.

La planète Terre était peut-être mûre pour terraformer d'autres mondes.

Cependant... par rapport à l'ensemble de l'Univers, nous avions à peine découvert les contours de la Méditerranée. À peine franchi le détroit de Béring pour peupler un de nos continents encore vierge.

Si les autres planètes étaient si lointaines, si isolées, c'est sans doute pour que chacune puisse accomplir sa propre évolution.

Et un jour, sa propre révolution.

Nous n'en étions qu'à tagguer le ciel bleu avec nos avions, avec beaucoup moins de talent que nos ancêtres, les parois des grottes.

L'Univers était-il plat ? Encore aucun Magellan n'en avait fait le tour.

Découvririons-nous un jour la route de la soie et des épices ? L'Inde fabuleuse ? La Chine mythique ? D'aventureux astronautes, tel Marco Polo et son oncle, n'étaient pas encore nés pour nous le raconter. Quel serait le nouveau "Devisement du monde"¹ ?

Nous étions encore très loin de la Mondialisation de notre Galaxie et d'une quelconque monnaie commune. Nous ignorions encore comment fonctionnait le Gulf Stream qui entraînait les étoiles de la Voie Lactée

Nous balbutions. Mais nous pensions déjà avoir compris quelque chose.

¹ Le Devisement du monde- *Le livre des merveilles*. Marco Polo. Éditions Phébus.

Postface

Durga Demour traversait le Pont d'Argenteuil en voiture. Elle n'écoutait pas vraiment la radio mais se laissait porter par la musique rythmée diffusée par FIP. Le ciel gris et mauve, qui se fait à Paris, se reflétait sur la Seine changeante, déroulant son long ruban d'argent de l'autre côté du parapet. Durga adorait cette soudaine ouverture de l'espace, quand elle passait ce pont. Elle rentrait chez elle, dans le Vexin français, après une escapade à Paris, où elle était allée voir l'exposition consacrée à l'obélisque de la Place de la Concorde.

L'obélisque : don du gouvernement égyptien, au XIX^e siècle. Quelle aventure incroyable pour ce morceau de pierre gravé ! Et quel génie avait-il fallu déployer pour l'acheminer depuis Louxor jusqu'à l'embouchure de la Seine, puis jusqu'au quai de la Place de la Concorde, où il fut érigé en 1836.

La chanteuse songeait conjointement au Zodiaque de Dendérah, acheté pour sa part un peu plus tôt, en 1821, par Louis XVIII, après son exfiltration d'Égypte par Lelorrain, sur ordres d'un certain Sébastien Louis Saulnier, le propre aïeul¹*de Durga. Cette pierre également très ancienne est installée depuis au musée du Louvre. Elle a la particularité de figurer un zodiaque en spirale, depuis le signe du Lion. Durga Demour, qui depuis qu'elle ne chantait plus écrivait des romans, avait imaginé que cette époque remontait à l'ère du Lion, qui avait vu l'engloutissement de l'Atlantide. Il y a 12 000 ans.

Voilà, un obélisque et un zodiaque, qui nous aidaient à remonter le temps, songeait-elle. Remonter le temps, le rêve de tout un chacun. Durga pensa subitement à *La Nuit des Temps*, le roman de René Barjavel, qu'elle avait tant aimé. Qu'elle avait même adapté en opéra-rock, mais qui n'avait jamais été monté sur scène. L'histoire s'y déroulait il y a 900 000 ans. En plein Pléistocène. Bien avant le fameux Déluge et l'engloutissement de la fabuleuse Atlantide. Que savons nous de cette époque antédiluvienne ? Bien peu. Et si...

Arrivée chez elle, fêtée par le chien Gipsy et le chat Isidore, après s'être servi un jus d'orange sanguine, elle griffonna l'idée sur son cahier. Assise devant le monolithe noir de son frigo américain, son imagination galopait. Oui. Elle allait se lancer. Qui connaissait mieux qu'elle ce roman mythique, au programme des lycées et collèges : *La Nuit des Temps* ? D'ailleurs, elle pouvait partir de la fameuse "fin" qu'elle avait imaginée alors, avec la permission de son auteur, René Barjavel -qui lui avait précisé que : "pour sa *comédie musicale*, elle pouvait faire la fin qu'elle voulait !".

Cher monsieur Barjavel ! Qu'elle avait un peu tarabusté avec cette fin qu'elle n'aimait pas. Qu'elle trouvait injuste et qui choquait la féministe enflammée qu'elle était à l'époque. L'écrivain lui avait alors avoué l'avoir réécrite trois fois, cette fin. Mais un roman de science fiction comme celui-là, se devait de "finir" d'une façon tragique. Sinon...

¹ "Le 14^{ème} stade" - de la même auteure, Éditions du Bois Noir

Sinon ?

Sinon -c'est à présent qu'elle le comprenait- il aurait fallu que l'auteur, envisage une suite... et présager de l'avenir est toujours beaucoup plus difficile et délicat que de recomposer le passé.

Ainsi, ses personnages mythiques avaient-ils suivi le cursus de Roméo et Juliette.

Ce n'était jamais qu'un drame amoureux de plus.

Mais Durga Demour avait toujours eu horreur des drames amoureux. Elle avait accompli ce tour de force de rester en bonne relation avec tous ses ex. Y compris les pères de ses deux enfants. Il est certain que Mai 68 y était pour quelque chose. Elle avait d'ailleurs écrit une chanson à ce sujet, dont le refrain disait :

"Et c'était mai et l'on s'aimait et c'était mai et l'on s'aimait et c'était mai 68 !"

Durga Demour avait écrit et chanté des chansons toute sa vie, sous le pseudonyme d'Annie Nobel. Mais à présent, elle avait rangé sa guitare. Elle avait suffisamment parcouru les routes du monde. Dorénavant ce serait ses personnages qui les sillonnaient à sa place.

Le ciel, par la fenêtre de la cuisine, virait à présent au turquoise, strié de grands filaments roses. Magnifique coucher de soleil.

Oui, c'était une bonne idée. Elle allait écrire *la suite* de *La Nuit des Temps*. Faire revivre un peu Éléa et Païkan. Voir ce qu'ils seraient devenus, après quarante-cinq ans de vie commune. Fêtaient-ils toujours la Saint-Valentin ? Avaient-ils eu des enfants ? Ne s'ennuyaient-ils pas un peu dans notre époque ? Avaient-ils une page Facebook ?

Autant de questions que l'on était en droit de se poser après une histoire d'amour aussi magnifique que la leur.

Durga, pour sa part, savait que la vie à deux n'est pas un long fleuve tranquille et qu'il n'était pas certain que Roméo et Juliette n'aient pas divorcé, s'ils avaient vécu ensemble. Personnellement, elle avait choisi de ne pas se marier, ce qui lui avait permis de grandes économies d'avocat. Et la nécessité de s'arranger à l'amiable avec ses divers partenaires. Elle était loin de penser que les histoires d'amour finissent mal, en général, mais mieux valait vivre libre et en harmonie, que marié et contraint. Telle était sa devise.

Mais à présent, il lui fallait préparer le dîner, son compagnon d'alors n'allait pas tarder à rentrer. On peut être romancière, on n'en est pas moins femme. Toutefois, Durga adorait faire la cuisine.

Tout en épluchant les pommes de terre, elle se disait qu'il est difficile de toucher aux mythes. Représenter Roméo et Juliette vieilliss et acariâtres semblait une mission impossible. Aussi difficile que d'imaginer une poupée Barbie grossie et fripée à la cinquantaine.

Cependant, Éléa et Païkan avaient absorbé le sérum de longue vie qui stoppe le vieillissement. C'était déjà un avantage. Si l'on veut. Car même si le corps ne vieillit pas, l'esprit, lui, emmagasine. Accumule. Apprend. Fatigue. Nous n'avons pas du tout l'expérience de ce que serait une vie plus longue, bien plus longue, sans vieillissement. Comment notre psychisme le supporterait-il ? Même s'il restait jeune et dynamique. Pourtant, tous les augures des temps futurs nous prédisent cette avancée extraordinaire, qui changera diamétralement notre façon de vivre et notre vision du monde. Sans parler des caisses de retraites, qui littéralement exploseront. Cependant, si l'on demeure en pleine santé, pourquoi s'arrêter de travailler ? Deviendrions-nous des forçats du travail ? Et comment faire place aux jeunes, dans ce cas de figure ? Faudra-t-il étendre le domaine de la lutte des classes et des âges ?

Ce qui revient à dire qu'il faudra conquérir, défricher d'autres Terres. D'autres planètes. L'urgence économique et les progrès scientifiques s'allieront-ils pour nous forcer à trouver de nouvelles solutions ? À changer radicalement notre mode de fonctionnement ?

Durga Demour déposa ses pommes de terre coupées en larges lamelles dans la cocotte minute, avec des morceaux de veau, des olives vertes dénoyautées, du basilic, des tomates en

quartiers, des oignons émincés, des gousses d'ail écrasées. Du thym, du laurier. Une lampée de vin blanc et un peu d'eau. Du moins nous faudra-t-il trouver de nouvelles recettes, songea-t-elle ! Nous nous fatiguerons certainement de toujours manger la même chose ! Nous nous tournerons alors certainement, vers ces plats cuisinés surgelés, prêts à consommer. Fruits de recettes exotiques et compliquées, aux saveurs toujours différentes. Et le frigo américain ne sera plus assez grand pour contenir toutes ces denrées, côté surgelé !

Ce qu'appréciait le plus la chanteuse, dans son monolithe noir, c'était ses cubes de glace à volonté pour l'apéritif, sa glace pilée faisant le lit des huîtres, son eau fraîche, sa trappe à jus de fruits divers. Mais surtout son aspect "Odyssée de l'espace". Oui, on en revenait toujours là : il nous faudra entreprendre une odyssée dans l'espace. Et peut-être même dans le temps, qui sait ?

Ou l'art d'utiliser les situations fortuites et les objets du quotidien pour bâtir un roman.

En ce qui concerne l'avenir, certes, la romancière aimait lire les romans de science fiction de P.F. Hamilton, auteur anglais dont l'imagination prolifique brossait des *space operas* intergalactiques tout à fait remarquables. Avec toutes les avancées technologiques dont Durga supputait l'arrivée probable dans les temps futurs. Mais quelque chose la froissait cependant. La façon de penser de ces humains projetés un ou deux millénaires dans le futur, selon les sagas, ne différait pas de la nôtre. Il y avait d'ailleurs toujours des empires, des guerres et les mêmes mesquineries humaines. À croire que nous agissons et agirons toujours comme l'homme de Cro-Magnon. Mais il n'en est rien ! Notre conscience, au cours d'une longue maïeutique, a évolué en prenant en compte peu à peu son côté sombre : le vaste océan de l'inconscient. Le côté immergé de l'iceberg.

Comme l'humanité a souffert de cette conscience qui s'est imposée à elle, à l'aube de la lignée Homo ! De là l'idée de la chute de l'innocence animale dans la *faute*, commise par la conscience humaine. Et, comme en alchimie, avec sa voie sèche et sa voie humide, la conscience s'est maturée côté occidental et côté oriental, en un dualisme opposé. L'Occident judéo-chrétien contre la pseudo-sagesse orientale. Puis, la science matérialiste contre la méditation spirituelle.

On comprend mieux, à présent, qu'il nous faille allier les deux. Mais que pour ce faire, cela réclame d'avoir une connaissance approfondie et maîtrisée des ces deux voies. Une progression de notre technicité ne peut qu'entraîner une modification de nos modes de pensée. Même si la lecture d'un livre lambda nous prendra toujours trois ou quatre heures, quelle que soit notre vitesse de déplacement dans le cosmos et les lois de la relativité.

Comment notre psychisme prendra-t-il cette ouverture temporelle vers l'avenir, où nous ne vieillirons plus ou si peu ? Comment se déplaceront nos valeurs ? Certes pas à la vitesse de la lumière. Il nous faudra cependant reconsidérer la famille traditionnelle. Si l'amour, l'amitié, l'estime, sont des sentiments qui perdurent, le désir, en revanche, ne rentre pas dans la même catégorie. Il s'apparente beaucoup plus à la recette du veau aux olives servie tous les jours, même si l'on en apprécie la saveur.

"Nos bras dans la même manche

Nos dents dans le même pain

Tu dors dans tous mes dimanches"^{1*}

Mais à la longue, le siamois devient boulet. Les dimanches ressemblent aux lundis. Quant au pain, il se rassit. D'ailleurs, une chanson des années 60 serinait :

"L'amour quotidien, c'est comme le pain, y'a trop de farine..."

L'amour, l'amour sublime tout ! Certes, mais il n'aiguillonne pas toujours l'appétit charnel. Saurons-nous sans drames recomposer les familles ? Et comment s'articuleront les

¹ *"*Chanson pour lui*" -Paroles et musique : Annie Nobel

pensions alimentaires ? Les enfants, certes, y auront droit jusqu'à l'âge adulte, mais les hommes seront-ils, à vie, dans l'obligation d'entretenir la femme de leurs vingt ans ? Que de casse-tête en perspective ! Et je ne parle pas des cadeaux de Noël pour les arrière-arrière-petits-enfants, qui éclateront tous les budgets.

Durga fouilla dans un tiroir pour en extraire le minuteur. Il faudra toujours vingt bonnes minutes à la cocotte pour cuire le veau aux olives.

S'adapter. S'adapter sans cesse. Telle a toujours été la devise du vivant et le demeurera, sans aucun doute.

Il nous faudra accepter d'apprendre plusieurs métiers au cours d'une vie. Et essentiellement prévoir d'épargner, non plus pour la retraite, mais pour reprendre des études.

As-t-on seulement pensé aux chanteurs, qui ne pourraient plus faire leurs adieux ! À un Charles Trenet, un Charles Aznavour, un Henri Salvador, un Salvator Adamo, un Johnny Halliday à vie sur les scènes et sur les ondes ? Il sera nécessaire d'instaurer des "dates limites de consommation". Sans parler des écrivains comme Jean d'Ormesson ! qui rempliraient nos bibliothèques jusqu'à des temps indéfinis. Il faudrait leur préparer des "plans de sortie". Ou alors, les envoyer en tournée sur d'autres planètes ! Oui, voilà une intelligente solution !

Il faudra, dans tous les domaines, apprendre à recycler.

Il faut également envisager pouvoir faire profiter nos animaux domestiques du sérum de longue vie. Un chat, un chien, deviendront des compagnons pour la vie. Il ne faudra donc pas se tromper dans nos choix, car là, point de divorce. Peut-être s'instaurera-t-il une bourse d'échange : "troquerait caniche nain de cinquante ans contre berger allemand entre trente et quarante -pour cause de déménagement à la campagne". Abandonnera-t-on des centaines sur les aires d'autoroutes ? Ou plus simplement laisserons-nous ces bêtes s'éteindre à dix ou quinze ans de mort naturelle ? Et serons-nous alors taxés de cruauté sur les réseaux sociaux ?

Toutefois, déjà à notre époque, est-il possible de cloner nos animaux favoris. Clonerons-nous un mari défunt ? Voilà une bonne question ! Mais il nous faudra tout d'abord l'élever comme un petit enfant, avant de pouvoir en profiter à l'âge adulte. Et éviter les mauvaises langues qui pourraient vous dénoncer pour pédophilie. Que de problèmes les temps futurs vont-ils poser encore aux humains, justement au moment où il semblerait qu'ils aient quelque peu assimilé le fonctionnement de la conscience et son rapport étroit à l'inconscient.

Pauvre espèce humaine ! À qui sans cesse on en demandait plus ! Toujours plus !

Ah ! quelle erreur d'avoir mordu dans ce fruit, Ève ! Quand on pense que nous aurions pu, éternellement, vivre bienheureux, innocents et incultes dans un jardin d'Éden !

Pour lors, Durga pouvait voir le portail automatique s'ouvrir. Son compagnon, qui œuvrait dans l'immobilier, garait sa voiture dans le jardin.

Ce soir, elle attendait également son gendre, sa fille et sa petite-fille.

Son gendre était un fan de football et ils regarderaient ensemble un match du PSG à la télévision. Cela le reposerait des gros œuvres qu'il dirigeait sur ses chantiers. Quant à sa fille, elle attendait son deuxième enfant et elle avait temporairement cessé d'exercer son métier d'infirmière. Sa petite-fille, pour sa part, commençait à apprendre à lire et cela changeait déjà complètement sa jeune vie. Elle s'exerçait vaillamment à déchiffrer les gros titres des journaux. Bientôt, elle lirait des livres... C'est pour elle que Durga écrivait.

Pour elle qu'elle écrirait la *suite* de *La Nuit des Temps* de René Barjavel. Et pour l'enfant à venir... tous les enfants à venir.

Tenter de les faire passer de Zlatan à Zoran. Ce n'était pas une mince affaire.

D....., le 22 mars 2014

Nous écrivons le futur au jour le jour. C'est ce que j'ai essayé de faire dans ce roman.

En aucun cas, je n'aurais voulu bâtir une histoire avec terroristes et enlèvements, comme le suggère l'époque. Je n'ai fait qu'en esquisser les pistes. Et j'ai délibérément emprunté un autre chemin :

J'ai rendu la liberté à mes personnages. Qui d'ailleurs ne sont pas les miens... et je ne les ai tirés de leur long sommeil que pour leur donner une chance de vivre leur vie propre.

En fait, j'ai fait évader Éléa et Païkan de leur histoire écrite, pour leur donner l'occasion d'exercer leur libre arbitre.

Il y a un moment où le temps oscille. On ne sait plus si le présent est déterminé par le passé... ou par le futur. Et la postface finit par être la préface.

Le temps est terriblement plastique. Le temps existe-t-il ?

L'auteure...

APPENDICE

L'histoire de l'opéra-rock "*La Nuit des Temps*" ou "*La Graine d'or*" est absolument authentique, ainsi que les rapports de l'auteure avec l'écrivain René BARJAVEL.

Ci-après 4 textes faisant partie du livret.

Le livret complet ainsi que 2 CD sont disponibles en maquette.

En ce qui concerne "*Poussières d'étoiles*", des textes ont bel et bien été écrits, le projet établi, ainsi que des contacts pris avec l'astrophysicien Hubert REEVES.

Cependant si le spectacle n'est pas encore entièrement élaboré, déjà quelques chansons sont achevées. Voir plus loin.

Mes plus sincères remerciements à mon ami Pierre CREVEUIL, concepteur et pilote du site de René BARJAVEL : le *Barjaweb* : <http://barjaweb.free.fr>

Pierre CREVEUIL, ingénieur informaticien, a hautement contribué à l'élaboration de ce roman, me fournissant sans cesse du grain à moudre : m'indiquant des articles et des livres à lire. Il a également entrepris de corriger mes fautes diverses.

Il fut le seul, avec lequel j'ai pu parler de mon projet de roman.

Merci à lui.

Merci, grand merci à Raphaël GRANIER de CASSAGNAC*, qui eut la gentillesse et surtout la patience de relire mon manuscrit et de le commenter, pour que je l'améliore...

*Auteur de *Thinking Eternity* et *Eternity Incorporated* aux Éditions Mnémos

Les Éditions du Bois Noir ... sont encore à créer.

Pierre-François RICHEUX, dit Peter KITSCH (compositeur de 3 chansons) est le fils de l'auteure. Chanteur auteur-compositeur, il a enregistré de nombreux albums. -notamment avec David GUETTA-

La chanson du final de "*La Nuit des Temps*-opéra-rock" :
LE NOUVEAU MONDE a été enregistrée en maquette démo
par la chanteuse Carole FREDERIKS :

(FREDERIKS/GOLDMAN/JONES)

En hommage à Etienne KLEIN :

LE SÉRUM DE LONGUE VIE donne l'anagramme étonnante de :
S' IL DEMEURE EN VOGUE...

ET POURTANT
JE T'AI QUITTÉ HIER
LE SOMMEIL
M'A EMPORTÉE HIER
PENDANT CETTE COURTE NUIT
L'ÉTERNITÉ S'EST DRESSÉE
COMME UNE HORRIBLE MURAILLE
QUI N'EST PAS À NOTRE TAILLE

LE NÉANT
ENTRE NOUS S'EST JETÉ
MAIS LA TERRE
NE S'EST PAS ARRÊTÉE
IL N'Y A PLUS RIEN DE TOI
PAS MÊME UN GRAIN DE POUSSIÈRE
EMPORTÉ CENT MILLE FOIS
PAR LES VENTS ET PAR LES MERS

TU ES RESTÉ MON AMOUR
SEUL AU POINT DE NON RETOUR
LOIN DU PAYS DES VIVANTS
AU BOUT DE LA NUIT DES TEMPS

JE N'AI FAIT
QUE BAISSER LES PAUPIÈRES
ET PLUS RIEN
NE SE SOUVIENT D'HIER
LA VIE ET LA MORT D'UN MONDE
POUR L'ÉNORME CŒUR DU TEMPS
NE SONT RIEN QU'UNE SECONDE
QU'UN SEUL DE SES BATTEMENTS

JE VOULAIS
VIEILLIR AUPRÈS DE TOI
NE JAMAIS
ME SÉPARER DE TOI
JE SUIS PERDUE, SOLITAIRE
IL N'Y A PLUS DE PRÉSENT
IL N'Y A PLUS RIEN À FAIRE
RIEN NE SERA PLUS COMME AVANT

TU ES RESTÉ MON AMOUR
SEUL AU POINT DE NON RETOUR
LOIN DU PAYS DES VIVANTS
AU BOUT DE LA NUIT DES TEMPS (BIS)

Annie NOBEL 1971
(musique Peter Kitsch)

©SACEM/SDRM

DEMAIN

Annie NOBEL 1971
(musique Pierre CHIFFRE)

NOUS BÂTIRONS DES VILLES OUVERTES
 OUVERTES SUR LA VIE
 OUVERTES SUR LA MER OUVERTE
 OUVERTES SUR LES HOMMES
 NOUS AURONS LES MARÉES D'ÉTOILES
 AUX PORTES DE LA NUIT
 POUR CALMER TOUTES NOS FRINGALES
 ET NOS SOIFS D'INFINI

NOUS MARCHERONS DANS L'ESPACE
 NOUS ENTRERONS DANS L'AMOUR
 DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN

NOUS TROUVERONS LES MOTS QUI CHANTENT
 QUI CHANTENT LES COULEURS
 QUI CHANTENT LES RUISSEAUX QUI CHANTENT
 QUI CHANTENT AU FOND DES HOMMES
 TOUS LES CHEVAUX DE LIBERTÉ
 LES OISEAUX D'AMITIÉ
 VIENDRONT MANGER A NOS CÔTÉS
 PARTAGER LA BEAUTÉ

NOUS MARCHERONS DANS L'ESPACE
 NOUS ENTRERONS DANS L'AMOUR
 DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN

NOUS VERRONS LES SOLEILS BRILLER
 BRILLER DANS LES HIVERS
 BRILLER DEDANS LES NUITS BRILLER
 BRILLER AU FOND DES HOMMES
 NOUS AURONS LES QUATRE SAISONS
 DANS LE MITAN DU LIT
 MA MAISON SERA TA MAISON
 ET LA TERRE UN PAYS

NOUS MARCHERONS DANS L'ESPACE... etc.

NOUS CHASSERONS TOUS LES MARCHANDS
 LES MARCHANDS D'AVENIR
 LES MARCHANDS DE PLAISIRS MARCHANDS
 QUI MARCHENT SUR LES HOMMES
 NOUS BRISERONS TOUTES LES CHÂÎNES
 LES BARREAUX, LES CARCANS
 ET NOUS LAISSERONS DANS NOS VEINES
 CIRCULER TOUTS LES SANGS
 NOUS MARCHERONS DANS L'ESPACE
 NOUS ENTRERONS DANS L'AMOUR
 DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN, DEMAIN... DEMAIN !

Projection de la toile de René Magritte : « La Victoire »
(représente une porte entr'ouverte, plantée sur une grève, donnant sur le ciel et la mer...)

©SACEM/SDRM

LE PAYS BLANC

(FINAL de la 1ère partie)

UN HOMME DE LUMIÈRE
UNE FEMME DE DÉSIR
UN COUPLE DE LA TERRE
CHANGERAIENT L'AVENIR

COMME UNE PORTE OUVERTE
SUR LE CIEL ET LA MER
UNE VICTOIRE OFFERTE
UN CADEAU DE L'HIVER

LE PAYS BLANC EST DEVANT NOUS
COMME UNE PLANÈTE OUBLIÉE
IL EST LÀ AU MILIEU DES LOUPS
NOUS SERONS SEULS À Y MARCHER

DESIRÉ DEPUIS TANT D'ANNÉES
COMME UNE TERRE DE DIAMANT
TOUJOURS PERDU, TOUJOURS BLESSÉ
REGARDE BIEN, IL NOUS ATTEND

UN HOMME DE LUMIÈRE
UNE FEMME DE DÉSIR
UN COUPLE DE LA TERRE
CHANGERAIENT L'AVENIR

COMME UNE PORTE OUVERTE
SUR LE CIEL ET LA MER
UNE VICTOIRE OFFERTE
UN CADEAU DE L'HIVER

IL EST ICI LE PAYS BLANC
DANS UNE LARME DEROBÉE
DANS NOS REGARDS ÉTINCELANTS
ET DANS NOS RÊVES OUBLIÉS

LE PAYS BLANC EST DANS TON CŒUR
CHERCHE-LE, IL EST ENTERRÉ
IL EST AU-DELÀ DE TA PEUR
IL EST DE VIVRE, IL EST D'AIMER

AD LIB....

Annie Nobel 1974
(Musique Peter Kitsch)

©SACEM/SDRM **LE NOUVEAU MONDE** (FINAL) **Annie NOBEL 1983**
(Musique Peter Kitsch)

L'UNIVERS SANS AMOUR
 NE SERAIT QUE SOLITUDE
 ET NOUS, DES COEURS GLACÉS
 PERDUS DANS LA MULTITUDE
 MAIS NOUS AVONS UNI
 NOS DEUX MONDES EN PASSERELLE
 LA PORTE DU BONHEUR
 S'OUVRE SUR UNE ÈRE NOUVELLE

**AURONS-NOUS ASSEZ D'AMOUR
 POUR LE BÂTIR UN JOUR
 AURONS-NOUS ASSEZ DE FOI
 POUR EN ÊTRE LES ROIS
 AURONS-NOUS ASSEZ DE FEU
 POUR EN ÊTRE LES DIEUX
 AURONS-NOUS ASSEZ DE TEMPS
 POUR LE VIVRE AU PRÉSENT
 ... LE NOUVEAU MONDE !**

LES ENFANTS QUI VIENDRONT
 SERONT MESSAGERS DE LA VIE
 COSMONAUTES DU TEMPS
 A TRAVERS LES GALAXIES
 ILS TIENDRONT DES MERVEILLES
 TOUTES LES MARÉES D'ÉTOILES
 UN JOUR ENTRE LEURS MAINS
 ILS SAURONT DÉCHIRER LES VOILES

AURONS-NOUS ASSEZ D'AMOUR...

LES HOMMES DE DEMAIN
 FILS DU SOLEIL ET DE LA PLUIE
 HÉRITIERS DE LA TERRE
 DANSERONT DANS L'INFINI
 LEUR PEAU MULTICOLORE
 FERA LE NOUVEL ARC-EN-CIEL
 ET LEUR SANG MELANGÉ
 NOUS RENDRA TOUS IMMORTELS

**AURONS-NOUS ASSEZ D'AMOUR
 POUR LE BÂTIR UN JOUR
 AURONS-NOUS ASSEZ DE FOI
 POUR EN ÊTRE LES ROIS
 AURONS-NOUS ASSEZ DE FEU
 POUR EN ÊTRE LES DIEUX
 AURONS-NOUS ASSEZ DE TEMPS
 POUR LE VIVRE AU PRÉSENT
 ...LE NOUVEAU MONDE !**

"POUSSIÈRES D'ÉTOILES....."©SACEM **MOMENT DIEU**Annie NOBEL 2012
(Musique Annie NOBEL)

QUAND NOUS ÉTIONS DANS LA BULLE
DU GRAND TROU NOIR PRIMORDIAL
SANS ATOMES NI MOLÉCULES
EN AMOUR PUISSANCE GÉNIALE

QUAND NOUS ÉTIONS BIENHEUREUX
EN ÉTAT D'ÉTERNITÉ
UN INFINI MOMENT DIEU
DANS UN SEUL GRAIN DE BEAUTÉ

UN MOMENT DIEU... MOMENT DIEU

QUAND NOUS ÉTIONS TOUS EN UN
EN ÉQUILIBRE PRÉCAIRE
UNIS PAR UN MÊME LIEN
SOLITAIRES ET SOLIDAIRES

QUAND NOUS N'ÉTIONS QU'ÉNERGIE
SANS ÉGARDS POUR MC^2
JUSTE EN INSTANCE DE MAGIE
AU SEIN D'UN CERCLE VICIEUX

UN MOMENT DIEU... MOMENT DIEU

QUAND NOUS ÉTIONS L'OMÉGA !
RACINE CARRÉE DES CHOSES
CONCENTRÉS EN ALEA
AVANT LA MÉTAMORPHOSE

AVANT QU'UN SACRÉ BIG-BANG
NE NOUS ÉCLATE EN MORCEAUX
ET D'UN CLAQUEMENT DE LANGUE
NOUS JETTE DANS LES GRANDES EAUX

LOIN DU... MOMENT DIEU... MOMENT DIEU

DEPUIS, ROULE, ROULE MA POULE !
NOUS FORMONS UN UNIVERS
LES GROSSES BOULES DÉBOULENT
ET NOUS VOILÀ SUR LA TERRE !

PETITS HOMMES, PAUVRES POMMES
TOMBÉS DE L'ARBRE DE VIE
QUI GARDENT TOUJOURS EN SOMME
UNE INFINIE NOSTALGIE...

DU... MOMENT DIEU..... MOMENT DIEU..... MOMENT...

UNE PLANÈTE BLEUE QU'ON APPELLE LA TERRE
©SACEM/SDRM

Annie NOBEL 1971
(Musique Pierre CHIFFRE)

UNE PLANÈTE BLEUE
QU'ON APPELLE LA TERRE
DANS LA GALAXIE DE LA VOIE LACTÉE
LA TROISIÈME PLANÈTE
DU SYSTÈME SOLAIRE
QUI EST HABITÉE PAR LES HOMMES

AU TOUT PREMIER MATIN DU MONDE
QUAND LES VIDES SE SONT AIMÉS
ET QUE DANS LA PREMIÈRE EXTASE
EST NÉE LA PREMIÈRE BEAUTÉ
ALORS POUR LE PREMIER MIRACLE
TOUS LES HASARDS SE SONT CROISÉS
ET LA PREMIÈRE ALGUE DU MONDE
LA PREMIÈRE VIE A COMMENCÉ

SUR LA PLANÈTE BLEUE
QU'ON APPELLE LA TERRE
DANS LA GALAXIE DE LA VOIE LACTÉE
LA TROISIÈME PLANÈTE
DU SYSTÈME SOLAIRE
QUI EST HABITÉE PAR LES HOMMES

LA NATURE DANS SA LIBERTÉ
A INVENTÉ LES YEUX, LES AILES
LE BRAS, LE SEXE ET LE CERVEAU
LE SANG, LE SOURIRE ET LA PEAU
LA MARGUERITE ET L'HIPPOCAMPE
LE BOA ET LE BAOBAB
LA COCCINELLE ET LE PLANCTON
LE KANGOUROU ET LE DINDON

SUR LA PLANÈTE BLEUE
QU'ON APPELLE LA TERRE
DANS LA GALAXIE DE LA VOIE LACTÉE
LA TROISIÈME PLANÈTE
DU SYSTÈME SOLAIRE
QUI EST HABITÉE PAR LES HOMMES

DEPUIS LES CINQ MILLIARDS D'ANNÉES
QU'ELLE ROULE DANS LES ÉTOILES
ELLE A CULBUTÉ DES GLACIERS
BASCULÉ DES MONTAGNES
ELLE A JOUI PAR TOUS SES VOLCANS
ELLE A CHANTÉ PAR TOUS SES VENTS
DANS LE GRAND RIRE DES GALAXIES
ELLE A DANSÉ DANS L'INFINI
CETTE PLANÈTE BLEUE QU'ON APPELLE LA TERRE (Bis)

TISSEURS DE RÊVES (L'Homme, le Mensch, le Man)

©SACEM

Annie NOBEL 2012

Musique Annie NOBEL

DANS LA CHAÎNE IL SE TRAME - L'HOMME, LE MENSCH, LE MAN

CE SINGE' DE LA SAVANE - À QUI L'ON PRÊTE UNE ÂME

QUAND IL MARCHE DEBOUT - QUI N'A PAS LA PEAU ROSE

QUAND L'OUTIL IL SE FORGE* - À LA FORCE DES CHOSES

* l'Homme, le Mensch, le Man

CE SOMBRE FILS D'ADAM * QUI S'EST MIS À LA FAUTE

À CÔTÉ DE LA FEMME - DESCENDUE DE LA CÔTE

LES LARMES ET LA SUEUR - FAÇONNANT SON VISAGE

SANS MÉNAGER SA PEINE - ET LE POUSSENT AU VOYAGE *

.....* l'Homme, le Mensch, le Man.....

LÀ, TOURNÉ VERS LE CIEL - AVEC UN FOL ESPOIR

IL RENVERSE LES MAINS - ESPÉRANT RECEVOIR

IL TISSE SON COCON - LA LAINE DES MOUTONS

PUIS IL TISSE SES RÊVES * IL BRODE TOUS SES NOMS

*l'Homme, le Mensch, le Man

ET BIENTÔT C'EST L'ÉTOILE * LA CROIX, PUIS LE CROISSANT

LA FAUCILLE, LE MARTEAU- ET COULENT TOUS LES SANGS

MAIS TOUS CES MOTS DE SONT - COMME SUR UN TAMBOUR

QUE L'AIRAIN QUI RÉSONNE - CAR IL N'A PAS L'AMOUR *

.....* l'Homme, le Mensch, le Man.....

AINSI, DEPUIS BABEL - DISPERSÉ SUR LA TERRE

IL ÉPUISE SON COEUR - EN D'ÉTERNELLES GUERRES

SA FOLIE MEURTRIÈRE - PAR UNE CROIX GAMMÉE

CONCLUT CE TRISTE CYCLE * EST-IL À COURS D'IDÉES ?

*l'Homme, le Mensch, le Man

NE POURRAIT-IL TISSER * LA SPIRALE DORÉE

HÉBRAÏQUE ARABESQUE - DE NOTRE VOIE LACTÉE

UNE ABSOLUE BEAUTÉ - QUE JAMAIS RIEN NE CROISE

UN CHEF-D'OEUVRE PARFAIT - QUI JUSTEMENT PAVOISE *

.....*l'Homme, le Mensch, le Man.....

QUI NE DEMANDE RIEN - QUE NOTRE ADMIRATION

ET CELLE DE TANT D'AUTRES - QUI SÛR'MENT SONT LÉGION

NE VEUT NUL SACRIFICE - POUR SA MAGNIFICENCE

NULLE PROSTERNATION * ET NULLE OBÉISSANCE

*DE l'Homme, le Mensch, le Man

JUSTE UN REGARD D'AMOUR * UNE PENSÉE HEUREUSE

POUR LES MILLIARDS DE SPHÈRES - PORTANT UNE EAU PRÉCIEUSE

FONTAINES DE JOUVENCE - DONT L'UNIVERS ABONDE

QUAND LES TISSEURS DE RÊVES - SERONT TISSEURS DE MONDES

TISSEURS DE MONDES !

L'HOMME, LE MENSCH, LE MAN... LE YISH... LE RRAJEL...

L'ANTHROPOS...L'UOMO... L'OMBRÉ ! L'OTOKO, LE MANAV ...LE SONKA,

LE BARBAT ! etc. etc.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE :

1 - Le pont d'Argenteuil.....	p	4
2 - La brasserie Muguette.....	p	18
3 - Les Déserts.....	p	28
4 - Le plan.....	p	40
5 - Les étoiles.....	p	54
6 - Le sérum.....	p	69
7 - Nuit bleue.....	p	82
8 - L'aube.....	p	95

DEUXIÈME PARTIE :

I - <i>L'ascension du Margéraz</i>	p	99
II - <i>Riyad</i>	p	112
III - <i>Visions par les cercles d'or</i>	p	123
IV - <i>Angela et Jonathan</i>	p	133
V - <i>La suite de Fibonacci</i>	p	138
VI - <i>Le voyage de Durga</i>	p	141
VII - <i>2028</i>	p	154
VIII - <i>Postface</i>	p	158
Coda de l'auteure.....	p	162

APPENDICE :

Remerciements.....	p	163
--------------------	---	-----

TEXTES des chansons de l'opéra-rock *LA NUIT DES TEMPS* ou *LA GRAINE D'OR*
(sur 23 textes...)

Je t'ai quitté hier (<i>1ère chanson d'Éléa</i>).....	p	164
Demain (<i>La nouvelle Jérusalem</i>).....	p	165
Le pays blanc (<i>final de la première partie</i>).....	p	166
Le nouveau monde (<i>final de la deuxième partie</i>).....	p	167

TEXTES des chansons de *POUSSIÈRES D'ÉTOILES*
(nombre indéterminé...)

Moment Dieu.....	p	168
Une planète bleue qu'on appelle la Terre.....	p	169
Tisseurs de rêves (<i>L'Homme, le Mensch, le Man</i>).....	p	170

DE LA MÊME AUTEURE...

...AUX ÉDITIONS DU BOIS NOIR :

-LE PETIT CHEMIN DE SABLE :

Roman d'une vacance, où tout se reconstruit : un univers se crée en sept jours... avec une poignée d'humains, au bord d'une petite plage secrète.

-LE QUATORZIÈME STADE :

Où l'Histoire, à travers 14 stations initiatiques, et la petite histoire, lors de l'édification du Stade de France, finissent par se rejoindre à Saint-Denis.

-AUTOPSY :

Roman autobiographique à fichiers partagés avec une petite voisine suicidée. Autopsie et psychologie.

-PETIT MANUEL DE SURVIE... POUR ÂMES VOYAGEUSES :

Essai sur une N.D.E : "expérience proche de la mort". Récit fantastique, où les personnages ne se différencient que par la calligraphie du texte : nos différents états de conscience.

-LA LOUP BLANC :

Roman policier, ethnographique et historique, se déroulant à 40km de Paris, dans le Vexin français. Histoire fantasmée, fantastique et fantasque.

-NUIT BLEUE :

Roman de science fiction, se voulant une "suite" à "La Nuit des Temps", de René Barjavel, appliquant la mécanique quantique au pied de la lettre.

-L'UNIVERS ET MOI :

Récit mouvementé relatant l'écriture d'un roman destiné au grand éditeur parisien "Panamard", avec lequel son auteur brigue le Prix Goncourt...

-LES CHOCOLATS DE MOLENBEEK :

Au cours des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, un physicien perd sa femme. Se lève alors en lui une colère divine...

ÉDITIONS DU BOIS NOIR :

adresse mail :

annienobel@yahoo.fr

site internet :

<http://www.annienobel.com>